

140 46
nouveau

LE NÈGRE

COMME

IL Y A PEU DE BLANCS.

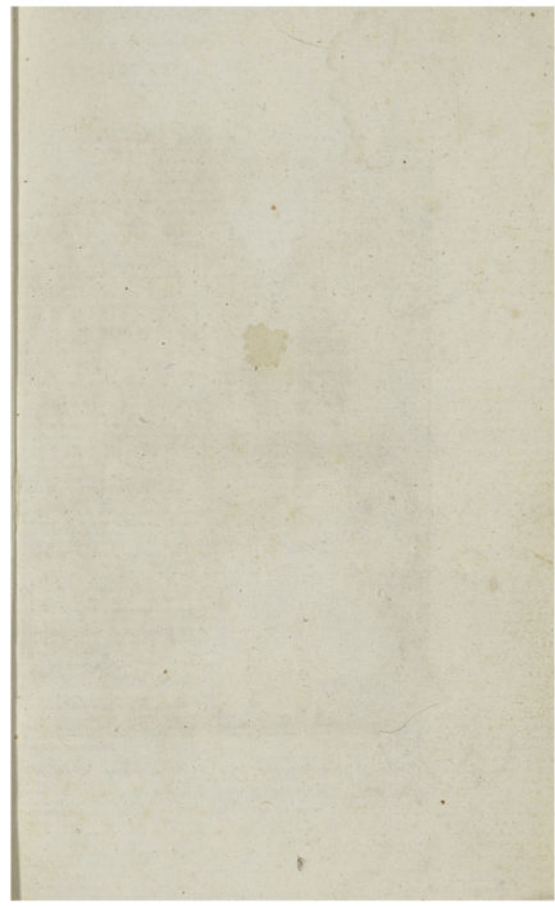
TOME I.

LE NEGRE

COMME

UN ABEU DE BLANCS.

Tout le monde





P. J. Chalkou del.^s

Loricux Sculp.^t

*Olorou prevoyant ma foiblesse, me saisit
d'un bras nerveux, m'entraîne*

89390 89390
LE N E G R E

C O M M E

IL Y A PEU DE BLANCS ;

Par l'Auteur de CÉCILE , fille d'Achmet.

Les Scythes pour être Scythes cessent-ils
d'être hommes.

Alexis Comnène à Synesius.

T O M E P R E M I E R .



A P A R I S ;

Chez BOSSANGE, MASSON et BESSON,
rue et cour des Mathurins.

An III.^e

80380

LE NINE C R E

C O M M E

LA PEAU DE BLANC;

PARIS - 1850

PARIS - 1850

PARIS - 1850

PARIS - 1850

THE THOMAS



A PARIS

PARIS - 1850

AN IN

P R É F A C E.

LA plus noble des causes, la plus intéressante sans doute que l'on puisse plaider au tribunal de l'humanité, est celle des Nègres : mais le gain d'un semblable procès dépend des circonstances : le point important est de les bien saisir. L'esprit humain n'est pas toujours également disposé à entendre la voix de la raison.

Un avide desir de connoissances nouvelles enflamme un Prince de Portugal, et les Côtes occidentales et méridionales de l'Afrique voient des vaisseaux Européens. Un génie vaste, inquiet, ardent, tourmente Colomb, et la route de l'Amérique est tracée. Étoit-on alors assez éclairé pour prévoir quelle seroit la fécondité de cette source de maux, qui commençoit à s'épancher sur la

terre ? Et , l'eut-on été , l'amour des richesses , ce tyran de l'homme , l'ennemi des vertus et de la saine philosophie , n'eut-il pas imposé silence aux alarmes de l'humanité ? Si donc à l'activité de cette passion , toujours plus terrible dans ses effets pendant le sommeil de la philosophie , on ajoute la tension continuelle où les grands évènements de l'Europe ont tenu les Esprits depuis l'époque des découvertes , on cessera de s'étonner des prodigieuses invasions de la cupidité de quelques hommes dans des climats lointains , et du peu d'obstacles qu'elles ont rencontré.

En effet , un coup-d'œil sur les trois derniers siècles peut sauver à l'Europe les reproches que l'on pourroit lui faire.

En Espagne , l'infatigable ambition de Charles-Quint , ses éternels démêlés avec son brave et malheureux rival , sa longue fortune , sa vieillesse sans lauriers , ses derniers jours plus bizarres

que sa vie ; la silencieuse politique de son farouche successeur , le trépas de Carlos , les bourreaux de d'Albe , les infortunes de Horn , l'intrépidité de Maurice , les premières étincelles d'une guerre de cent ans , enfin le trône des Castilles éternisant son antique gloire par l'adoption d'un Bourbon. En France , les estimables revers de François I , les imprudentes liaisons de son fils , les funèbres et fanatiques jours des trois derniers Valois , les opiniâtres travaux des Guises , les attendrissans triomphes de Henri IV , l'effrayant pouvoir de Richelieu , l'ultramontaine finesse de Mazarin , la colossale grandeur de Louis XIV. En Hollande , la liberté dans sa jeunesse , l'industrie bravant la rage et l'étendue des mers. Dans le Nord , la gloire des Gustaves , la martiale détermination de Charles XII , les miracles de Pierre-le-Grand. En Angletarre , les amours , les fureurs , la tyrannie , et

les nouveaux autels du trop célèbre Henri VIII, le règne viril d'Élizabeth, les sanglantes catastrophes des Stuarts, les crimes secrets et les forfaits publics de l'inconcevable Cromwel, l'inextinguible jalousie de l'anti-François Guillaume; enfin, dans notre siècle même, l'imitable carrière de ce Prince, César dans la guerre, Socrate dans la paix; les vertus, les dangers, la fermeté, les succès de Marie-Thérèse; la révolution de la Suède, la conjuration de Dannemarck, le génie de Catherine. Telles sont les scènes dont le puissant intérêt tient depuis trois cens ans l'Europe uniquement occupée d'elle-même.

Le marteau qui forgea le premier anneau de la chaîne des Nègres a donc retenti sans qu'on put l'entendre; et déjà le brigandage, fidèle compagnon des découvertes, la férocité des destructeurs du Mexique et du Pérou, les pirateries des flibustiers, les gémis-

semens de ces millions d'esclaves expirans de misère sur les rochers de Maurice, dans les sables de Lima, et dans les Savanes des Antilles, devoient depuis long-tems aux furies le nom Européen, tandis que l'Europe entière se doutoit à peine du rôle odieux qu'un petit nombre d'hommes avides lui faisoient jouer sur le globe.

Aujourd'hui tout le mal est su; disons-le même à notre gloire, il est désavoué; que ne peut-on dire également, il est réparé! C'est déjà beaucoup sans doute, à la génération présente, d'avoir réduit la cendre de Colomb à se contenter d'un respect sans amour, et versé sur les statues brisées des Cortès et des Pizares quelques larmes en mémoire des paisibles vertus des Caciques et des Incas; mais tant qu'il restera des Nègres dans les fers, serons-nous justifiés aux yeux de la postérité? Ne craignons-nous pas

que l'on ne nous accuse un jour d'avoir senti les maux de l'humanité avec notre esprit, mais non pas avec notre cœur ?

Aujourd'hui ce mot humanité est dans toutes les bouches ; plaise au ciel qu'il soit de même gravé dans tous les cœurs ! Mais si la multitude de malheureux qui gémissent sans soulagement sur la terre, portoit à croire que cette vertu n'est encore que dans l'enfance, pourquoi ne pas profiter de cette enfance dès qu'elle s'annonce ? Ce n'est que par la peinture souvent répétée des misères humaines, que l'on parviendra par degrés à développer ses forces. Les sociétés philanthropiques, les académies de bienfaisance, les couronnes consacrées aux généreux dévouemens, voilà les occupations de ses premières années ; préparons - lui d'avance des ouvrages plus nobles, et plus dignes de sa maturité ; et tandis que ses mains débiles encore, s'essayent

sur des individus isolés, apprenons-lui qu'un jour des efforts plus sublimes l'attendent, et qu'après s'être exercée sous le toit solitaire du pauvre, il sera de sa grandeur de sécher les larmes des Nations à la face de l'univers.

O Noirs ! elle ne vous oubliera pas alors. Je sens qu'un roman n'est pas fait pour opérer cette grande révolution ; mais un roman est lu de tout le monde, et peut-être est-il de la bonne politique de faire aimer d'abord ceux que l'on veut servir ensuite. C'est à la puissance de la discussion à consommer ce grand œuvre, s'il est vrai, toutesfois, que le mal en soit venu jusqu'à ce point, que l'on soit obligé de discuter si ce ne seroit pas un bien de briser les fers de l'innocence ? Génies du premier ordre ! cet honneur vous regarde ! la modestie est le premier devoir de l'homme de lettres ; il doit la consulter, sur-tout quand il s'agit

d'un aussi grand intérêt. En pareil cas il n'est pas permis d'essayer ses talens, il faut être sûr de ses forces. Mon cœur m'enseigne bien ce que l'humanité doit faire, l'éloquence me manqueroit sans doute pour l'enseigner aux autres.

Je ne me suis donc chargé que de faire aimer les Noirs. Quels sont mes moyens ? La sensibilité, et l'amour du bien. Ce sont les uniques dons de la nature dont je m'enorgueillisse. Si l'on me reproche de n'avoir écrit qu'un roman ; je répondrai : Les actions de mon Héros sont les traits détachés de la vie de différens Nègres ; je les ai recueillis, rassemblés, liés ensemble, et je n'en ai fait qu'un tout. Ce n'est donc pas précisément un roman ; c'est l'histoire d'un caractère national que j'offre dans le caractère d'un seul homme ; cet homme a des vertus, et il est aimable ; si ces vertus ne sont autres
que

que celles de sa nation, on doit la respecter. Voilà le plan et le but de cet Ouvrage.

Concluera-t-on de ce genre de travail, que je suis peu sensible à la gloire? On se tromperoit. Les cœurs bienfaisans devineront celle qui m'est chère. On ne me saura pas mauvais gré de n'ambitionner que la seule dont on puisse jouir sans se faire des ennemis, la gloire de rendre les infortunés intéressans. Qu'ai-je à redouter? Si la servitude des Nègres est un jour abolie, je n'aurai à craindre ni la haine de mon siècle, ni les mépris de la postérité. Si les fers subsistent, j'aurai rempli envers mes semblables un des devoirs que m'impose le titre d'homme.

Mais ce dont je ne m'acquitterai jamais, c'est de la reconnoissance que je dois au Public. Il m'inonda de bienfaits en se portant en foule chez l'auguste fille d'Achmet III, et il me

pardonna d'avoir été plus sensible à ce genre de triomphe qu'aux éloges trop peu mérités qu'il a daigné donner à la vie de Cécile. Suivant le cours de la nature je puis vivre vingt ans encore ; je lui consacre l'emploi de ces vingt années , et je mourrai en me croyant encore redevable envers lui.

Mon nom ne me feroit pas lire. L'homme de lettres ne le doit à ses lecteurs que lorsqu'il attaque. Mes amis me reconnoîtront sans peine , et cela me suffit. Mon amour-propre gagne à cet incognito. On a cru me reconnoître dans quelques Ouvrages qui ont paru depuis Cécile ; mais quelque flatteuse que soit une telle méprise , il faut faire cesser un doute peu favorable à la gloire de leurs véritables auteurs. Je déclare donc ici que depuis la dernière édition de la vie de la fille d'Achmet III , qui s'est faite en mon absence , je n'ai rien mis au jour jusqu'à

P R É F A C E. xv

ce moment. Il est vrai que je risque également de voir mettre mes écrits sur le compte d'autrui. Cela m'est arrivé, mais ce n'est pas moi que le désaveu regarde.

LE NÈGRE

COMME IL Y A PEU DE BLANCS.

IL y a deux siècles qu'un semblable titre eût excité l'indignation de toute l'Europe. Alors le sordide intérêt parloit ; en vain pour lui répondre , lui eût-on présenté le tableau des vertus des Nègres ; selon son usage il eût taxé la vérité d'imposture et l'eût dénoncée à l'opinion publique comme une insulte. Nos malheureux ancêtres , opprimés dans leurs foyers par le despotisme des Portugais , n'eurent hélas ! pour témoin de leurs larmes , que le ciel orageux de leurs contrées. Que pouvoient-ils attendre alors du tribunal de la raison ? Elle se tait trop souvent lorsque les passions parlent. C'étoit le seul desir de les satisfaire qui fit aborder sur nos rives des étrangers avides , qui n'eussent jamais quitté leurs fertiles climats pour l'unique plaisir de nous instruire ; la soif de l'or les dévorait ; nous en avions trop peu : et bientôt nos bras leur parurent une marchandise plus précieuse.

On sait qu'il fut un tems où la fureur des découvertes enflammoit toutes les têtes. La navigation sortoit de l'enfance. Les côtes de l'Afrique se virent tout-à-coup inondées de vaisseaux

Européens ; et tandis que d'un côté ils pénétroient jusqu'au fond de l'Asie , de l'autre , un monde nouveau tomboit sous le glaive des Cortès et des Pizares.

On pourroit demander aujourd'hui si la conquête des deux Amériques fut plus funeste aux indigènes qu'aux peuples de l'Afrique ? Des races entièrement détruites, les Mexicains, les Peruviens, les farouches Caraïbes , les paisibles habitans de l'Hispaniola , tant d'autres enfin effacés pour jamais de la liste du monde, voilà les titres que les Américains apporteroient en leur faveur. Mais nous ! arrachés à notre sol pour aller nous revêtir des chaînes dont la mort les a dépouillés ! Nous , destinés dès le berceau à la flétrissure de l'esclavage , parce qu'à deux mille lieues de nous , des vainqueurs sanguinaires ont égorgé leurs nouveaux sujets ! Nous , ravis sans retour comme sans pitié à notre patrie , à nos pères , à nos frères , à nos épouses , pour aller défricher cette terre où les squelettes épars de ses anciens possesseurs nous demandent une vengeance que nous ne pouvons entreprendre , ni pour eux ni pour nous ! Nous enfin , ravalés par nos maîtres à la condition des bêtes de somme , parce qu'il^s auroient trop à rougir , s'ils nous rangeoient dans la classe des hommes , ne sommes nous pas en effet plus à plaindre que les Américains ? Ils sont

morts ; hélas ! nous vivons ! nous traînons sur leur tombe des chaînes plus cruelles que la mort ; le sang de nos corps déchirés rougit chaque jour leurs insensibles cendres ; et nous souffrons tout à la fois le souvenir de leurs maux , le sentiment des nôtres , et les crimes dont nos semblables se couvrent en nous persécutant.

Et ce sont des hommes ! ce sont des peuples entiers qui ont mieux aimé nous avoir pour esclaves que pour amis ! A quoi leur servent donc cette philosophie , ces sciences , ces arts qui devroient les adoucir et les rendre justes ? S'ils prétendent qu'ils épurent les mœurs , qu'ils élèvent l'ame , qu'ils rectifient l'esprit , nous leur montrerons le joug sous lequel ils nous courbent ; et nous leur dirons , que feroient de plus les nations ignorantes et barbares ! à quoi leur sert sur-tout la religion sublime qu'ils professent ? Elle veut qu'on aime jusqu'à ses ennemis ; eh ! nous sommes leurs frères ! Quand ils ont paru sur nos rivages , ils ont souvent trouvé l'hospitalité , quelquefois la défiance , il est vrai ; mais en les accueillant ou en les repoussant , nous suivions également l'instinct de la nature. Nous n'avions pas leurs connoissances sans doute , mais nous avions un cœur plus tendre ; s'il s'ouvroit pour eux , ils devoient le chérir ; s'ils le redoutoient , ils devoient le gagner.

Pardonne, ô vertueux Gernance ! le sentiment profond que m'arrache le souvenir des douleurs où j'ai vu mes compatriotes livrés. J'oublie les miennes. Dès long-tems ton amitié les a toutes effacées ; mais cette amitié même m'ordonne de conserver ton estime : tu rougirois de moi si les vertus d'un Européen ôtoient à ma mémoire le souvenir des maux que les blancs ont amoncés sur la tête des Nègres.

Je ne confond cependant pas la fin du dix-huitième siècle avec les tems désastreux où les souverains , leurs ministres , leurs peuples écoutoient avec indifférence le récit de nos tourmens , et sourioient à l'insensible cultivateur qui se montrait à leurs regards tout rayonnant de l'or qu'il avoit acquis par nos sueurs. Les cœurs , dit-on , se sont adoucis ; l'humanité s'est fait entendre ; on parle d'alléger nos chaînes , de les briser peut-être ; que risquez-vous , Européens ? essayez de notre amitié. Croyez-moi : vous en serez plus riches. L'attachement double la force des bras. Sans ce rayon d'espoir , j'eusse laissé mes aventures dans l'oubli ; il falloit des hommes pour m'entendre ; il falloit des hommes pour connoître , par mon exemple , quels hommes ils vouent au mépris.

Je n'acquis en 17 . . sur les bords du Sénégal. Mon père étoit frère du souverain des états où je

reçus le jour. Je ne désignerai désormais mon oncle que par le nom de Siratik (1) *. Ce titre dans notre langue répond à celui de roi. Qu'on ne s'attende pas à trouver ici un détail de mon enfance. Personne n'ignore combien notre éducation est circonscrite ; peu de devoirs , parce que notre morale ne s'étend pas fort loin ; encore moins d'étude , parce que notre instruction ne porte que sur des objets généraux ; exercer le corps , tirer de l'arc , courir , nager , lutter , chasser , telle est la manière dont se passent les jours uniformes de la jeunesse Nègre. Le ciel n'a pas voulu sans doute que les lumières et les arts parvinssent jusqu'à nous ; nous apprenons ce qui peut nous être utile , rien de plus ; nos vues ne s'étendent qu'aux besoins de la nature. Le Nègre le plus robuste et le plus adroit devient le plus riche ; celui qui se bat le mieux contre les ennemis de sa nation est le plus noble. Cette noblesse ne se transmet point ; tel Nègre , comme moi par exemple , pourra compter vingt aïeux sur le trône , et ne pas sortir de la classe ordinaire des citoyens : il en est de même des richesses que l'on acquiert pendant sa vie. Le souverain est l'unique héritier de ses sujets,

* Voyez les Notes à la fin de chaque Volume.

et les enfans , à la mort de leur père , sont obligés de trouver dans leurs bras ou dans leur courage , la source d'une fortune nouvelle , qui , dans la suite , ira de même s'engloutir dans les trésors du monarque.

Si notre éducation étoit plus soignée, nous aurions autant d'esprit, et plus, peut-être, que les peuples d'Europe. Nous les égalons en adresse; et l'adresse annonce un degré d'intelligence qui n'auroit besoin que de culture pour embrasser des objets plus vastes. Quant aux qualités du cœur, comme l'éducation ne fait que les polir sans les augmenter, y auroit-il trop d'audace à leur disputer l'avantage? Chez nous, on ne connoît point ce *moi fatal*, dont le sentiment rend insensible avec grace, dur avec politesse, implacable avec urbanité; nous n'avons point l'art d'offrir sans donner, mais nous donnons sans offrir; nous ne nous attendrissons pas sans soulager, mais nous soulageons sans nous attendrir; nous ne connoissons pas les mots imposans d'honneur, de fidélité, de délicatesse, de dévouement, mais nous gardons nos sermens, nous aimons nos épouses, nous servons nos amis, nous traitons les inconnus comme nous voudrions être traités par eux, et l'usage constant de ces actions nous a dispensés d'avoir des termes pour les exprimer: enfin nous n'avons point de ces palais superbes où

Pon s'enferme pour éviter les regards des malheureux ; nous n'habitons que des hutes également ouvertes au pauvre comme au riches, à l'étranger comme à l'amî , et sous lesquelles l'ennui ne pénétre jamais , parce que les plaisirs du luxe n'y sont pas.

Je n'ai point à me plaindre de la nature , elle me doua d'un corps robuste , d'une taille élevée ; elle y joignit la beauté de ma nation , un noir de jais , un front large , un œil perçant , une bouche large et richement meublée. Voilà l'écorce : que couvroit-elle ? une sensibilité profonde , une patience qui tenoit de l'opiniâtreté , une fierté d'ame pleine de courage , ennemie des obstacles , une bonté de cœur qui ne peut se nourrir que de bienfaits et de reconnoissance ; tel fut mon caractère : s'il annonce des vertus , il suppose également des défauts , et j'en eus. Ma sensibilité souvent égara ma prudence ; mon courage fut aveugle ; ma crédulité extrême : et la roideur de mon esprit me fit oublier quelquefois que tous les hommes ont besoin d'indulgence.

Itanoko fut le nom que je reçus en naissant ; l'amour veilloit pour-ainsi-dire à côté de mon berceau , et les premiers regards que j'ouvris à la lumière rencontrèrent les charmes d'Amélie.

On s'étonnera sans doute de trouver un nom

françois à l'objet de ma flamme , d'une flamme qui ne s'éteindra qu'avec ma vie. Amélie cependant étoit Africaine , mais son père étoit de Nantes. L'infortuné Dumont (c'étoit le nom de son père) avoit fait naufrage à l'embouchure de la rivière de Gambie ; seul il avoit survécu à la perte d'un vaisseau qu'il commandoit ; excellent nageur , il n'avoit dû le salut de ses jours qu'à la force de ses bras et de sa constitution. Jetté mourant sur une terre inconnue , déchiré par les pointes des rochers où les vagues l'avoient brisé , couvert de contusions , exténué de faim et de fatigue , il eut malgré tant de maux le courage de triompher du désespoir.

Sur les notions que ses connoissances maritimes lui donnoient , il osa se flatter de supporter tous ces coups du sort et de gagner le fleuve Sénégal en suivant la côte. Après vingt-quatre heures de repos , pendant lesquelles il n'eut pour lit que le sable de la plage , et pour rafraîchissement que quelques coquillages que les flots déposoient à ses pieds , il se mit en marche. Le jour , il fuyoit la rencontre d'hommes dont il craignoit la barbarie ; la nuit , il redoutoit encore plus la férocité des animaux dont les hurlemens le remplissoient de terreur : il n'avoit pour toute nourriture que quelques fruits sauvages qu'il n'avoit qu'en tremblant. Il erra

de cette sorte pendant un mois sans oser se livrer pendant un seul quart-d'heure au sommeil. Enfin il se trouva à l'embouchure d'une rivière, dont le bord opposé étoit couvert d'une épaisse forêt qui s'étendoit à perte de vue le long du rivage de la mer. La foiblesse où il se trouvoit réduit, la largeur du courant, la crainte de s'égarer dans une forêt dont il n'appercevoit point l'issue, le forcèrent à remonter la rive de ce fleuve; il ne se douta point que c'étoit un des bras du Sénégal, parce qu'en effet ce n'étoit point celui où les vaisseaux d'Europe viennent mouiller. Incertain de sa route, il suivit donc avec douleur cette nouvelle direction qu'il sentoit bien devoir l'éloigner du terme de son voyage. Un jour, accablé d'inanition, de sommeil et de lassitude, il s'arrêta non loin de la ville où je suis né. Quelques Nègres, que la pêche avoit conduits vers le lieu où il étoit, l'apperçurent, et le trouvèrent sans connoissance. L'aspect d'un homme blanc les étonna; ils descendirent. Il respiroit encore, et ils s'empressèrent de le transporter à la ville. A son reveil, il ne se vit pas sans effroi au milieu d'une peuplade nombreuse que la curiosité avoit rassemblée; mais les tendres caresses de ses hôtes, leurs soins touchans, leur prévenante amitié, le rassurèrent

insensiblement. D'abord la nécessité de se rétablir le retint parmi nous ; mais bientôt les charmes de notre vie paisible lui firent une douce habitude de notre société. Par degrés , le souvenir de la patrie s'affoiblit en lui , et l'amour qu'il conçut pour une de nos femmes acheva de l'effacer pour jamais. Le Siratik l'accueillit avec bonté. Pour exprimer sa reconnoissance , il apprit notre langue , il raconta ses malheurs ; on l'en aima davantage ; et le souverain et les sujets se disputèrent à l'envi le bonheur de rendre son sort agréable : il épousa la femme qui l'avoit charmé ; la nation lui construisit une habitation , lui donna des terres , lui montra l'art de les cultiver , et la naissance d'Amélie vint rendre indissolubles les nouveaux liens qui l'attachoient à l'Afrique.

Dumont avoit toute l'amabilité de sa nation , sans en avoir la frivolité ni l'indiscrete inconstance ; et les talens de l'esprit embellissoient en lui les qualités du cœur. Un frère qu'il avoit laissé en Europe étoit le seul objet de ses regrets. Ils avoient perdu dans leur enfance leur père et leur mère , et la bénédiction des auteurs de leurs jours avoit été leur unique héritage. Un parent s'étoit chargé de leur éducation ; ils avoient répondu dignement à ses soins , mais la mort le leur avoit ravi , lorsque leur

sort avoit plus que jamais besoin de directeur.

Dumont avoit pris le parti de la mer ; sa bonne conduite lui avoit mérité par degrés le poste de capitaine-marchand ; qu'il exerça avec honneur : mais la mer engloutit son vaisseau, ses compagnons , le fruit de toutes ses épargnes, et tout ce qu'il possédoit au monde. Il crut devoir accepter avec reconnoissance la nouvelle patrie que le ciel sembloit lui ordonner d'adopter. Content de son sort , assez philosophe pour penser que l'homme est cher à Dieu par les vertus qu'il professe , et non par les climats qu'il habite , il renonça sans remords aux lieux où la fortune l'avoit pour-ainsi-dire dédaigné , pour accepter le nouveau séjour où la providence l'attendoit pour le récompenser de n'avoir pas douté de sa bienfaisance infinie.

Il n'avoit que vingt-quatre ans lorsque mes compatriotes l'accueillirent. J'étois alors au berceau, il étoit aimé de tous ; mais mon père qui , par son rang l'avoit servi plus qu'un autre , l'aimoit encore plus. Cette espèce de simpatie de caractères, cette analogie de sentimens, enfin ce je ne sais quoi qui prépare, qui forme, et qui serre les liens du cœur, les avoit étroitement unis. Je fus donc , pour-ainsi-dire , élevé dans le sein de Dumont ; il aimoit trop le père pour ne pas aimer l'enfant. Je sus le

françois presque en même-temps que ma langue maternelle. L'épouse de Dumont et mon père l'avoient de même appris par ses soins, et nous composions au sein de l'Afrique, une société qui, par la tendresse et l'union qui la formoient, pouvoit être séparée du reste des humains.

C'est ainsi que la nature, en me plaçant près d'Amélie, me fit sentir le besoin de la chérir, de lui plaire, de lui payer, sans réserve, la tendresse dont son père m'honoroit. Les noms si doux et de sœur et de frère, étoient pour nous l'heureux présage de titres plus chers qui nous attendoient un jour. Paisibles sentimens ! délices de l'enfance ! qu'êtes-vous devenus ! Pourquoi faut-il que les orages des passions et les maux de toute espèce vous succèdent ? Liens chers et sacrés de l'hymen ! premiers bienfaits du Créateur ! il falloit que vous vous ressentissiez de la chute de l'homme, et que pour en être puni, il achetât vos douceurs par le trouble, les douleurs et les tourmens de l'amour !

Excepté la langue françoise dans laquelle il me perfectionnoit chaque jour, Dumont me laissa jusqu'à l'âge de douze ans sans autre instruction que celle des enfans de mon âge et de mon pays ; mais il voyoit avec plaisir

percer en moi une curiosité que je ne dissimulois pas, et dont il se flattoit bien de faire usage pour me conduire insensiblement aux vérités importantes pour lesquelles l'homme est né. S'il parloit à mon père de la puissance, de l'éclat, de la magnificence de la France, du génie, de la politesse, de l'affabilité de ses compatriotes, de leur amour pour la patrie, de la magnanimité des grands, du courage des peuples, de l'antiquité de leur monarchie, des vertus de leurs souverains, de leur amour pour leurs sujets, de leurs armées nombreuses, des découvertes et des connoissances des Européens, je l'écoutois avec un plaisir, avec une avidité qui n'échappoit point à ses regards perçans. Mon père lui disoit quelquefois, je crois sans peine au bonheur que l'on goûte dans vos climats; combien de milliers de Nègres ont été enlevés de nos bords par des vaisseaux d'Europe! Le droit de la guerre nous permet de disposer du sort de ceux qui tombent entre nos mains, nous les leur cédonz pour des bagatelles. Hélas! les Européens sont plus vertueux que nous! C'est par humanité sans doute qu'ils viennent de si loin les chercher pour les arracher à nos chaînes. Il faut que ces Nègres soient heureux, nul n'est jamais revenu dans ses foyers. Dumont se taisoit, une rougeur su-

bite se répandoit sur son front ; mais elle n'attiroit pas notre attention , nous ignorions encore que l'ame des Blancs se peint sur leur figure. Cette rougeur nous eût appris le secret qui déchiroit Dumont. Caressé dans nos bras , cet homme sensible portoit dans son cœur tous les remords des crimes que l'Europe commet envers nous ; fatal secret dont je devois éprouver toute l'horreur avant de le découvrir ! Pourquoi Dumont ne fut-il pas plus sincère ou plus confiant ? Que de maux il m'eût épargnés peut-être ! Ah ! nous ne l'en aurions pas moins chéri ; les crimes des nations ne sont point à nos yeux les crimes de l'homme.

Je ne me lassois point de l'entendre , et il ne se lassoit point de me répéter ce que j'avois entendu cent fois. Tout ce que je lui voyois faire d'étranger à nos usages , j'en demandois l'explication avec empressement. Par exemple , pourquoi il ne mangeoit point à notre manière ? pourquoi il s'étoit fait des habits , et en avoit fait de même à sa femme et à sa fille ? Il satisfaisoit à tout avec bonté , il m'enseignoit ainsi , sans que je m'en doutasse , les vertus de la décence , de la pudeur , de l'honnêteté : il n'étoit qu'une seule de ses actions sur laquelle il gardoit le silence , et c'étoit pour exciter ma curiosité. Je le voyois le matin et le soir se

prosterner ; sa femme et sa fille en faisoient autant ; il tiroit de sa poche un assemblage de petites feuilles minces et blanches , fortement cousues ensemble ; j'appercevois dessus une multitude de traits noirs artistement arrangés , dont j'ignorois la signification. Il étoit aisé de voir que ce petit livre (car c'en étoit un) avoit été mouillé ; je me doutois qu'il l'avoit apporté avec lui et sauvé du naufrage , car je n'avois nulle idée d'en avoir vu de semblables à nos habitans ; il y fixoit les yeux , prononçoit avec une sorte d'enthousiasme une suite de paroles ; ces paroles n'étoient ni nègres ni françoises : mais leur harmonie étoit plus douce. Si je me trouvois par hazard dans sa maison , je l'imitois , je me jettois à genoux , je joignois fortement mes petites mains l'une contre l'autre , je levois comme lui mes yeux vers le ciel , je craignois d'oublier la moindre circonstance d'une scène si nouvelle pour moi. Il sembloit que Dumont m'en étoit devenu plus cher. A peine avoit-il fini que je m'élançois à son col : apprends-moi donc , lui disois-je , pourquoi tu viens de faire cela ? il m'embrassoit , des larmes de joie s'échappoient de ses yeux. Il n'est pas encore temps , me répondoit-il.

Je touchois à ma treizième année. Un jour que je l'avois pressé plus vivement qu'à l'or-

dinaire , sans en obtenir encore de réponse satisfaisante , son refus me donna véritablement de l'humeur , je le boudai toute la journée ; je le voyois sourire aux petites marques de mon impatience , et cela les redoubloit. Tout me déplaisoit ; Amélie même ne charmoit que foiblement mon ennui ; j'éprouvois une inquiétude secrète dont j'avois peine à me rendre compte ; tant il est vrai que le culte de la Divinité devient un besoin pour l'homme , dès l'instant où la plus légère notion en éveille l'idée dans son ame.

Lorsque Dumont vit le soleil baisser vers l'horizon , il me dit : Itanokè veut-il se promener avec moi ? Je fus d'abord tenté de le refuser , mais je n'en eus pas la force ; mon amour-propre étoit blessé , mais mon cœur ne l'étoit pas ; j'aurois craint d'affliger Dumont. Nous sortîmes ; insensiblement il amena la conversation sur son pays , et me parla de la grandeur , de la majesté , de la somptuosité des temples : ce mot étoit nouveau pour moi , il réveilla toute mon attention , j'écoutois avec transport la description d'un temple. Mon cher Dumont , m'écriai-je , quel plaisir de t'entendre ! un temple doit être superbe ! quel pompeux spectacle que celui de ces riches ornemens , de ces vases précieux , de ces prêtres revêtus

de lin , de cette musique harmonieuse dont tu viens de m'entretenir , tu ne m'avois jamais parlé de cela ; mais pourquoi ces vastes édifices ? pourquoi cette pompe et cet encens ?

Pendant que je l'interrogeois ainsi , nous étions montés sur une colline qui dominoit toute la contrée. La saison des pluies venoit de cesser ; les orages avoient fui , le ciel étoit pur , et la terre encore humide répandoit dans les airs une douce fraîcheur qui portoit jusqu'à nous le parfum des fleurs dont la plaine étoit couverte. Jamais la nature ne se montra plus belle. L'œil dans sa course rapide s'égaroit sur une immense horizon , il voyoit le superbe Sénégal s'éloigner en serpentant , et porter majestueusement vers les mers ses flots paisibles dont la source est inconnue. De vastes forêts , des prairies émaillées , des bourgades nombreuses , enrichissoient ses rives. Le soleil privé de ses feux s'enfonçoit sous un autre hémisphère , et la lune , aux rayons argentés , s'élevoit lentement sur les monts de la Lybie.

Regardes , me dit Dumont ; ce spectacle ne dit-il rien à ton cœur ? Il ravit tous mes sens , lui répondis-je. Ah ! que l'homme est heureux de le voir , d'en jouir et de sentir qu'il en jouit. Oui sans doute , reprit Dumont , mais s'il ignore la main qui l'a créé , il n'en jouit

qu'à la manière des animaux. La connois-tu cette main qui soutient ces astres brillans dont la chaleur fait naître tes moissons , et dont la lumière dissipe l'obscurité des nuits ? Connois-tu le pouvoir qui fit jaillir ce fleuve des entrailles de la terre ? qui couvrit les rivages de ces fleurs embaumées , de ces bois dont l'ombrage adoucit la chaleur des jours ; de ces animaux dont le lait te nourrit ; de ces oiseaux dont le chant amuse ton oreille ? Non , lui dis-je ; mais il doit être bon et infiniment puissant ! Eh bien , reprit-il , cet Etre si bon , si puissant , c'est ton Dieu ; c'est le mien ; c'est le Dieu de l'univers : c'est pour toi , c'est pour l'homme qu'il a créé cette scène qui t'a charmé : il t'a créé toi-même pour en jouir , mais non pas en ingrat. Tant de bienfaits méritent ta reconnoissance , tu dois donc l'aimer. Lui seul , si tu l'offenses , a le droit de t'en priver , tu dois donc le craindre. Lui seul a le pouvoir de te combler de biens , tu dois donc l'adorer. Maintenant te voilà instruit des motifs de cette action que tu me vois répéter tous les jours. C'est devant lui que je m'humilie ; c'est à ses pieds que je me prosterne pour lui demander , non l'accroissement des biens qu'il m'a prodigués , mais les vertus qui me rendent digne de ses bienfaits , qu'il ne me devoit

pas. Au lever de l'aurore , je lui dois mon premier hommage , et quand le retour des nuits me rappelle au sommeil , je lui dois mes derniers sentimens. --- Te les accorde-t-il ces vertus ? Oui , si je les lui demande d'une manière digne de sa bonté. ---- Mortel privilégié ! c'est donc à toi seul que ce Dieu s'est fait connoître ? car nous , hommes comme toi , nous ne le connoissons pas. ---- Il ne l'a pas encore voulu , sans doute , mais un jour il le voudra. Les peuples de l'Europe le connoissent : ils se rassemblent pour le prier , pour le bénir , pour l'adorer : et voilà l'origine de ces temples , de ce culte , que je te peignois tout-à-l'heure ---- Et, comme toi , lui demandent-ils les vertus ? ---- Ils le doivent. ---- En ce cas , ton peuple doit être le meilleur de toute la terre. ---- Cela devoit être , me répondit-il , en soupirant.

La nuit étoit venue. Nous regagnâmes notre habitation. Mon cœur étoit plein : une joie douce et nouvelle s'étoit glissée dans tout mon être : il me sembloit que je venois de prendre une autre existence. Une seule chose m'inquiétoit encore, je voulus m'en éclaircir sur le champ. Ton Dieu, lui dis-je, est-il aussi le Dieu d'Amélie? Oui , me répondit-il avec transport , et j'espère qu'il le sera pendant toute sa vie. C'en est fait, m'écriai-je , le Dieu d'Amélie sera le mien ; tu

ne m'as pas trompé , je vois qu'il a le pouvoir de donner les vertus.

Je ne pus fermer l'œil toute la nuit ; la conversation que je venois d'avoir avec Dumont , avoit répandu sur tous les objets dont j'étois entouré , un intérêt qu'ils ne m'avoient point inspiré jusqu'alors. Mon père , ma mère , mon jeune camarade Otourou ; notre hutte , mon perroquet , tout ce qui jusques-là m'avoit été assez indifférent , se présenta à moi sous une forme enchanteresse. Dieu de Dumont me disois-je , c'est donc pour le charme de ma vie que tu appris à mon père à me serrer dans ses bras ? C'est pour adoucir mes chagrins que tu donnas un cœur tendre à Otourou ? C'est pour me garantir des orages que tu me bâtis cette hutte ? C'est pour amuser mes loisirs que tu rendis cet oiseau moins farouche ? Sans toi je n'aurois donc pas tout cela ? Il me sembloit qu'une voix inconnue me répondoit , non , sans doute. Je prêtois l'oreille , et je ne l'entendois plus. Oh ! donne-moi donc au si , Dieu de Dumont , les vertus qui te plaisent. J'étois couché ; un mouvement que je fis détacha mes flèches qui étoient suspendues près de mon lit. Ces flèches qui jusques-alors m'avoient tant amusé , me causèrent un mouvement d'horreur involontaire ; je les repoussai d'une main presque tremblante , en disant , ce n'est

pas le Dieu de Dumont qui me les a données , car elles font du mal aux hommes , aux animaux qu'elles frappent ; je sens bien que la vue des douleurs n'est pas un plaisir pour moi ; mais c'est qu'il est peut-être un Dieu du mal comme un Dieu du bien , dont Dumont ne m'a pas parlé. Cette idée me chagrina. Hélas ! j'ignorois encore que les passions de l'homme étoient l'origine de ce mal que , dans mon trouble , j'érigeois en divinité.

A peine étoit-il jour que je volai chez Dumont. Mon imagination étoit embrasée : je l'accablai de questions : il avoit trop bien commencé pour ne pas achever. Il trouvoit en moi un cœur neuf , docile , exempt encore de vices et de préjugés : il m'eut bientôt instruit et convaincu ; et dans peu de mois la religion chrétienne me fut entièrement connue. Ce fut alors que mon cœur sentit vivement la privation de ces temples , où tout imprime en nous les caractères sacrés de la véritable religion. O Dieu de l'univers ! s'écrioit souvent Dumont , ne refuse pas le bonheur à cette ame pure ! daigne le recevoir dans ton sein , et qu'il obtienne un jour ce que mes mains profanes ne peuvent lui donner ! Dieu auroit exaucé ses prières , mais sa justice vouloit auparavant éprouver ma constance par les infortunes.

J'avois atteint ma dix-huitième année. Dumont me proposoit souvent de me conduire sur les bords de la mer , pour y chercher quelques établissemens européens où je pourrois embrasser totalement la religion qu'il m'avoit enseignée. Le voyage n'étoit pas sans danger : il falloit traverser quelques nations , ennemies de la mienne , qui pouvoient nous faire à l'un et à l'autre un mauvais parti. Mon père alarmé par ces réflexions , par amitié pour Dumont , par tendresse pour moi , s'y étoit jusqu'alors opposé. L'épouse de Dumont ressentoit ces alarmes plus vivement encore : elle savoit que sa fille devoit être du voyage , et la crainte de perdre peut-être pour jamais son époux et son enfant , frappoit tellement son esprit , qu'elle usa de tout l'ascendant qu'elle avoit sur Dumont pour le détourner de ce dessein.

Quant à moi , outre l'attachement que j'avois pris réellement pour la religion de mon ami , j'avois un autre intérêt bien puissant sur mon cœur pour me faire hâter notre départ. Dumont m'avoit déclaré que jamais je ne serois l'époux d'Amélie que nous n'eussions l'un et l'autre reçu le baptême , et que notre hymen ne fut consacré aux pieds des autels. Dumont m'avoit éclairé , et j'avois instruit mon camarade Otourou. Que craignons-nous ? disois - je

souvent au père d'Amélie. Nous sommes trois ; nous sommes braves ; vous êtes prudent ; est-il des dangers que l'on n'affronte à l'aide du courage et de la sagesse ? Il nous est facile de nous défendre si nous sommes attaqués ; il nous est encore plus aisé d'éviter nos ennemis : l'épaisseur des bois , la distance des habitations , tout nous favorise. Si Amélie est vaincue par la fatigue , Otourou et moi nous sommes forts , nous la porterons.

Dumont , dont le cœur étoit d'intelligence avec le mien , céda sans peine à mes raisons : il parla si fortement à mon père , à son épouse ; il leur fit une peinture si vive du bonheur qui nous attendoit , et dont leur obstination nous privoit ; il leur représenta sous des couleurs si effrayantes le malheur qui suivroit notre mort si elle nous surprenoit avant ce moment de grace , que loin de balancer davantage , ils se décidèrent eux - mêmes à nous accompagner. Notre départ fut donc arrêté ; et si le jour n'en fut pas fixé au lendemain , c'est que nous étions alors au tems des récoltes : retard fatal ! qui fut le premier signal de mes malheurs.

Notre moisson s'avançoit. Elle étoit heureuse ; tout le monde y travailloit sans relâche le jour ; et le soir , la joie générale s'annonçoit par des cris , des chants , des danses , délassemens or-

dinaires des fatigues des Nègres. Pour moi, j'étois dans une véritable ivresse ; je ne pensois qu'à mon bonheur futur ; je ne parlois, je ne m'occupois que de notre voyage. Mon amour pour Amélie étoit extrême ; je la voyois, je l'adorois, je ne la quittois pas d'un instant ; et cependant, telle étoit la violence de mes desirs, qu'elle me faisoit oublier la félicité dont je jouissois, et que je ressemblois à un homme qui séparé depuis long-tems de l'objet de sa tendresse, compte les momens qui le rapprochent du jour où il doit le revoir.

Otourou, qui ne faisoit qu'une ame avec moi, partageoit mes transports, mais à sa manière. Moi, toujours brûlant, je ne songeois qu'au succès de mes vœux : lui, calme et patient, ne s'occupoit que des moyens qui pouvoient assurer ce succès. Il sembloit que la nature eût fondé notre amitié sur la différence de nos caractères ; ou plutôt qu'elle eût fait naître Otourou pour être mon ange conservateur. Son père, qu'il n'avoit jamais vu, étoit un Nègre d'un village voisin : il étoit disparu dans une guerre que notre nation avoit soutenue contre les peuples de Galam ; et avoit laissé sa femme enceinte. A la paix, cette femme, nommée Atiliba, étoit venue à la cour du Siratik, dans l'espoir d'apprendre quelques nouvelles de son époux. Ses recherches

avoient été vaines. Mon père s'en étoit mêlé, mais sans succès : il avoit eu la complaisance de la loger chez lui. Pendant qu'il s'occupoit de lui faire retrouver son époux, elle étoit accouchée; et le chagrin de son veuvage se joignant aux dangers inséparables de l'enfantement, l'avoient en peu de jours conduite au tombeau. Son enfant avoit trouvé dans mon père l'humanité, souvent plus compatissante que la nature. Nous n'eûmes tous deux qu'un même berceau; et Otourou fut mon frère avant que l'âge en eût fait mon ami.

J'ose dire que nous ne nous ressemblions que par le courage; avec cette différence encore cependant, que je me jettois au-devant des dangers dès que je les appercevois, au lieu qu'Otourou ne les affrontoit que lorsqu'il étoit sûr qu'il n'y avoit point de meilleur parti à prendre. Toujours froid, toujours paisible, il sourioit de mes emportemens; mais il ne les contrarioit pas. Maître de son esprit, de son cœur, de ses passions, tout son être étoit l'esclave de sa volonté, tandis qu'au contraire ma volonté obéissoit à l'ardeur de mon caractère. Voulois-je une chose, ne la vouloit-il pas, il commençoit par vouloir comme moi; et bientôt je finissois par ne vouloir que comme lui. Sa bonté, sa douceur, son amitié n'étoient point les miennes. Chez moi,

ses vertus s'épanchoient au-dehors comme un torrent ; chez lui , elles agissoient en silence : elles étoient cachées , mais solides ; elles étoient muettes , mais actives. Enfin généralement plus parfait que moi , je ne l'emportoais sur lui que par la facilité à oublier l'injure ; et c'étoit l'effet de la différence de nos tempéramens. En moi , la colère paroissoit comme un orage : le calme lui succédoit bientôt. En lui , elle se concentroit , la vengeance ne l'éteignoit pas ; et si le tems sembloit l'avoir calmée , ce n'étoit que parce qu'il l'avoit engourdie par le froid de la haine.

Otourou , qui chaque jour étoit témoin de mon empressement pour le voyage projeté , ne s'occupoit que des moyens d'en diminuer pour nous les dangers. Sans s'ouvrir à personne , il étoit parti , et s'étoit avancé au-delà des frontières de notre pays. Il avoit pénétré dans le territoire de la nation ennemie , assez loin pour découvrir du haut d'une montagne les bords de la mer , et une habitation qu'à sa structure étrangère et nouvelle pour lui il jugea européenne. Seul , mais échappant facilement à tous les yeux , il avoit examiné les passages , reconnu ceux qui , plus éloignés des villages , étoient par conséquent les moins dangereux ; et certain de la justesse de ses observations , il revint

assez instruit du local pour nous servir de guide fidèle pendant l'obscurité des nuits ; tems qu'il regardoit comme le plus propice à notre petite troupe pour traverser sans péril.

Pendant son absence, qui dura huit jours, nous commencions à sentir de l'inquiétude, sur-tout moi. Elle eût été bien plus vive, si nous avions connu le danger éminent où cette démarche exposa sa vie, ou du moins sa liberté.

A son retour, usant des mêmes précautions dont il s'étoit servi pendant sa course, il avoit marché toute une nuit pour traverser une forêt, qu'il savoit être fréquentée pendant le jour par nos ennemis. Au lever du soleil il se trouva assez avancé pour se flatter d'être bientôt hors de tout péril. Il savoit que la lisière de cette forêt étoit à peine séparée de notre territoire, par un espace d'un quart de lieue ; et déjà il se réjouissoit d'être bientôt à l'abri de tout péril, et se félicitoit d'avance du plaisir que le récit de ses découvertes alloit nous donner. Animé par cette idée, il se presse, hâte sa marche, et dans peu d'instans il arrive assez près du bord de la forêt pour distinguer le court trajet qui lui restoit à faire. Que l'on juge de son effroi lorsqu'il aperçut la petite plaine, qui le séparoit de notre pays, couverte d'une multitude de Nègres, dont les mouvemens, les cris et les armes an-

nonçoient assez que des desseins guerriers les rassembloient en ce lieu ! Il resta immobile à cette vue : ses sens se glacèrent ; et , depuis , il m'a avoué que jamais aucun danger ne l'avoit plus cruellement alarmé que celui-là. La fuite étoit impossible : il avoit à sa gauche le Sénégal , dont le cours rapide ne lui laissoit aucun espoir de le remonter à la nage assez loin pour être hors d'atteinte ; à sa droite , le pays de ces mêmes Nègres s'étendoit en croissant autour du nôtre , et la pointe de ce croissant qu'il lui auroit fallu chercher pour éviter les ennemis qu'il avoit en face , étoit précisément le quartier le plus habité de leurs contrées.

Quand son effroi fut assez dissipé pour lui permettre toutes ces réflexions , il s'arrêta au seul parti qui lui restoit ; ce fut de s'enfoncer dans la forêt , de s'y cacher , et d'attendre le retour de la nuit , qui lui offriroit peut-être le moyen de s'échapper. Une réflexion nouvelle l'arrêta bientôt ; l'amour de la patrie la fit naître. La disposition de ces Nègres , le lieu où il les rencontroit , ne lui permirent pas de douter que ce ne fût à nous qu'ils en vouloient , et qu'ils ne cherchassent à nous surprendre dans le tems précisément , où les moissons ayant dispersé tous nos compatriotes dans les campagnes , sembloient leur promettre moins de résistance et un butin

plus facile. Il sentit combien il lui seroit utile de s'assurer de leurs desseins; et il espéra que s'il y parvenoit, il pourroit, grace à son agilité dans la course, arriver assez tôt à la cour du Siratik pour y répandre l'alarme, et nous donner le tems de nous mettre en défense. Il revint sur ses pas, choisit l'arbre le plus élevé et le plus touffu qui se trouvoit sur la rive de la forêt, et l'embrassant lestement et des jambes et des bras, il en gagna bientôt la cime. Là, tranquille, à l'abri de tous les yeux, tandis qu'il pouvoit facilement promener ses regards au loin, il résolut d'observer les intentions et la marche des ennemis, et d'attendre ou leur départ pour s'éloigner, ou la nuit pour passer au milieu d'eux, sans en être vu.

Il ne fut pas long-tems sans reconnoître que cette plaine étoit le lieu du rendez-vous, parce qu'à mesure que les différentes troupes y arrivoient, elles quittoient leurs armes, les rassembloient en faisceau, et chacun ensuite s'éloignoit, se mêloit avec les pelotons déjà arrivés, ou se couchoit par terre pour se reposer. Des feux dont il apperçut la fumée, le confirmèrent dans l'idée qu'ils passeroient au moins la journée dans cette position.

Ils furent assez tranquilles jusqu'à dix heures du matin; tout-à-coup ils se levèrent, cou-

rurent à leurs armes, et se formèrent en pelotons. Leur général arrivoit. Otourou le distingua à son palanquin et à l'escorte qui l'envirounoit. Il passa successivement devant chaque troupe, et s'y arrêta quelques instans. Après cette espèce de revue, l'armée fit un mouvement, et marchant sur les derrières, elle se dirigea vers la forêt. Otourou ne put s'empêcher de frissonner à cette vue; mais rassuré bientôt par l'élévation de l'arbre sur lequel il étoit, et par l'épaisseur du feuillage qui le cachoit, il se félicita d'une circonstance qui lui promettoit plus de facilité pour s'évader pendant la nuit. La chaleur seule du jour qui se faisoit déjà vivement sentir avoit été cause de ce mouvement; et à peine les Nègres eurent-ils gagné l'ombre de la forêt, qu'ils se dispersèrent pour s'établir chacun suivant sa volonté. L'arbre qui cachoit Otourou ne fut pas négligé. Une vingtaine vinrent se reposer sous son ombrage; et ce voisinage le mit à même de ne pas perdre un mot de leurs discours.

Ce fut ainsi qu'il apprit qu'ils séjourneraient encore trois jours dans ce lieu, pour attendre le Damel (2), ou leur roi, qui devoit venir en personne se mettre à la tête de l'armée, dans le dessein de faire une incursion sur nos terres. Ce retard lui fit plaisir, et lui laissa l'espoir, s'il étoit assez heureux pour tromper la vigilance

des ennemis dont il étoit entouré, de nous donner assez tôt des nouvelles de leurs projets, pour nous mettre à couvert d'une surprise.

Dans la position où se trouvoit Otourou, la moindre circonstance est inquiétante; et un jeu du hazard, ou plutôt un évènement tout naturel, l'auroit perdu, si sa présence d'esprit, et les instructions qu'il avoit puisées dans le commerce de Dumont, ne l'avoient sauvé. Les vérités qui avoient germé dans son cœur, lui avoient appris aussi-bien qu'à moi, à mépriser les superstitions des Nègres de l'Afrique; et il fit adroitement usage de leur crédulité pour se tirer d'embarras.

L'arbre sur lequel il s'étoit caché, étoit de la plus haute élévation. L'incommodité de la situation d'Otourou, son attention d'abord à observer les mouvemens des ennemis, et ensuite à écouter leurs discours lorsqu'ils s'étoient approchés de lui, avoient tellement préoccupé son esprit, qu'il ne s'étoit pas apperçu qu'à sept ou huit pieds au-dessus de sa tête des vautours avoient établi leur aire. Les petits étoient déjà forts, et le père et la mère, partis avant qu'il eût monté sur l'arbre, avoient été sans doute chercher au loin leur proie. Il étoit à-peu-près midi, lorsque ces oiseaux, planant dans les airs, vinrent fondre sur leur gîte. Les petits avertis

de leur retour par l'instinct, les reçurent en voltigeant autour de l'arbre; et cette famille rassemblée se partagea la pâture que leurs parens venoient de leur apporter. Jusques-là ce spectacle avoit plutôt amusé Otourou, qu'il ne l'avoit alarmé; mais la scène changea bientôt de face. Un des oiseaux de cette famille sautant de branche en branche, l'apperçut, et dans l'instant jetta un cri aigu. Ce signal répandit l'épouvante parmi ces animaux. Les petits se dispersèrent dans le feuillage, et le père et la mère ne pouvant se résoudre à les abandonner, se mirent à voler autour de l'arbre en poussant des cris affreux. Leur voix perçante, leur vol inquiet et incertain, leur acharnement à ne pas s'éloigner de ce lieu, excitèrent l'attention des Nègres qui étoient en bas. Les plus voisins de l'arbre se levèrent, quelques-uns plus éloignés s'avancèrent; et la curiosité gagnant de proche en proche, Otourou en vit bientôt plus d'une centaine entourer sa retraite, et les yeux élevés, chercher à deviner la cause du trouble de ces vautours.

Il vit alors le danger qui le menaçoit, et sa crainte fut extrême quand il apperçut quelques Nègres qui se dispoient à grimper sur l'arbre. Dans le trouble qui l'agitoit, ne sachant à quel parti s'arrêter, il essaya du moins de les distraire par un spectacle inattendu; il avança le

le bras autant que sa situation lui permettoit de le faire sans se découvrir, saisit un des petits vautours qui s'étoit tapi assez près de lui, et l'étouffant entre ses mains, il le précipita à terre : en effet tous les Nègres sautèrent sur cet objet, et ceux qui montoient déjà, redescendirent pour le considérer. Les vautours n'en devinrent que plus furieux : ils s'abattirent presque sur leur tête ; et si ces animaux avoient joint à leur force le courage, comme ils ne l'ont pas reçu de la nature, (3) ils auroient fait payer cher à ces Nègres curieux, l'inquiétude qu'ils causoient au pauvre Otourou. Cependant le bruit, les cris, les éclats de rire, avoient attiré de ce côté les regards de presque toute l'armée ; le nombre des premiers spectateurs s'étoit prodigieusement accru, il en étoit venu des centaines, et bientôt des milliers. La chute du petit vautour, les cris continuels des grands, que ni l'aspect de la multitude, ni les pierres qu'on leur lançoit, ne pouvoient éloigner, en détournant pour quelques momens l'attention de tous ces Nègres, ranimèrent bientôt leur première curiosité ; il ne fut plus question de monter sur l'arbre : on ne parla plus que de le livrer aux flammes.

Qu'on se représente Otourou, quand cette résolution vint frapper son oreille ; il pensa s'évanouir ; à peine ses genoux tremblans purent

le soutenir sur les branches qui lui servoient d'appui : dans l'excès de son trouble il ne put que prononcer ces mots : ô Dieu de Dumont , ne m'abandonne pas ! Déjà , plus de cent bras avoient amoncelé des brossailles desséchées autour du tronc ; déjà , pour les enflammer , on apportoit des brandons allumés , lorsque tout-à-coup Otourou , qui ne savoit plus ce qu'il faisoit , s'écrie d'une voix forte , éloignez-vous , profanes , et fuyez mon courroux ; respectez-moi ! Je suis la fétiche (4) de cette forêt ; j'ai puni ces méprisables oiseaux , parce qu'ils m'ont insulté ; je vous punirai de même , si vous troublez mon repos. L'effet de la foudre est moins prompt que celui que produisirent ces paroles. Cette foule imbécille recule en arrière ; les uns fuient , l'effroi peint sur le front ; les autres se prosternent avec respect ; un plus grand nombre lève les bras au Ciel pour l'invoquer ; tous jurent que l'arbre leur a parlé ; tant est forte sur les hommes ignorans la superstition. Otourou délivré d'un si grand péril éprouve une joie inexprimable ; du fond du cœur il dit : Je te remercie , Dieu de Dumont ! tu m'as sauvé. Devenu plus calme il s'applaudit de l'absurdité des ennemis qu'il a dispersés , et , divinité invisible et nouvelle , reçoit en souriant les hommages d'une multitude épouvantée.

Ces hommages se changèrent bientôt en un culte réel. Les prêtres s'en mêlèrent, & jusqu'au soir on fit des sacrifices ; on immola des victimes à la prétendue fétiche. Lorsque le soleil fut couché, les prêtres et les Nègres s'éloignèrent par respect de ce lieu, devenu désormais sacré ; et le pauvre Otourou, profitant de la terreur religieuse qui l'avoit débarrassé de voisins dangereux, descendit de son arbre, traversa la petite plaine que les Nègres avoient abandonnée le matin, et sans se permettre aucun repos, se trouva le lendemain avant la nuit dans nos bras.

Notre joie fut extrême en le revoyant ; il étoit venu à la maison de Dumont, où le hasard nous avoit tous rassemblés. Nous le tinmes long-tems embrassé, ensuite nous l'accablâmes tous à la fois de questions. D'où viens-tu ? Qu'as-tu fait ? Que t'est-il arrivé ? Voilà tout ce que nous pûmes dire dans les premiers momens de notre ravissement : pour lui il étoit dans une sorte de délire ; il rioit, pleuroit, sautoit, nous embrassoit, et recommençoit vingt fois. Mes amis, nous dit-il à la fin, j'ai été sur le point de ne vous plus revoir ; mais, Dieu-merci, me voilà sauvé, et je me retrouve avec vous plus heureux que jamais. J'ai voulu servir l'amitié ; et le ciel, pour me récompenser de ce dessein, m'a procuré le bonheur de sauver ma patrie. A ces mots

notre attention redoubla et nous écoutâmes avidement le recit de ses aventures. Il eut à peine achevé, que mon père exigea de sa complaisance que malgré ses fatigues il le suivit chez le Siratik.

La nouvelle qu'apportoit Otourou étoit assez importante pour demander une audience extraordinaire ; mon père l'obtint sans peine, et il fit répéter au jeune homme devant le Siratik ce qu'il avoit appris des mouvemens des sujets du Damel. Le Siratik le décora d'une chaîne d'or pour le récompenser de sa fidélité, et soudain il s'occupa avec son conseil des moyens de résister à l'attaque dont ses états étoient menacés. On dépêcha, dès la même nuit, des coureurs dans toutes les bourgades, pour rassembler les Nègres en état de faire la guerre, avec ordre de se porter en diligence vers la frontière par laquelle on présumoit que le Damel pénétreroit sur nos terres ; en attendant, six mille hommes qui formoient à-peu-près la garde du Siratik, et toute la jeunesse de la ville que nous habitons, reçurent ordre de partir dès le lendemain pour s'avancer du même côté, afin de s'opposer aux premiers efforts de l'ennemi, et de le retarder dans sa marche, jusqu'à ce que l'armée fut rassemblée entièrement, ou tout au moins assez nombreuse pour hasarder la bataille. Des infir-

mités empêchant le Siratik de marcher en personne, mon père reçut de lui le commandement général, et se disposa à partir le lendemain avec l'avant-garde.

Mon père, qui dans ses entretiens avec Dumont, avoit conçu combien les peuples de l'Europe l'emportent sur nous dans l'art de la guerre, l'engagea à le suivre : du côté de la force, Dumont ne pouvoit lui être d'aucune utilité, puisqu'il n'avoit aucune de ces armes meurtrières qui ont soumis aux Européens tous les peuples de l'univers, plus par l'effroi que par la destruction ; mais il espéroit que son intelligence naturelle suppléeroit à ce que l'art lui refusoit.

Dans ce mouvement général, Otourou et moi nous ne voulûmes pas rester inutiles spectateurs des coups que l'on alloit porter ; et nous nous disposâmes à suivre et mon père et Dumont. On devine aisément l'état douloureux où nous laissions Amélie et sa mère. Celle-ci voyoit un époux adoré voler aux combats plus par générosité que par devoir ; et le motif qui l'armoît pour la défense d'un peuple qu'elle seule lui rendoit cher, redoubloit en elle la crainte de le perdre. Le cœur de la jeune Amélie se partageoit entre un père et un amant ; la conservation ou de l'un ou de l'autre ne l'eut

point dédommagée de la perte de l'un des deux, et il lui falloit ou les revoir ensemble, ou renoncer pour jamais aux consolations ou de l'amour ou de la nature.

Je ne peindrai point l'instant de notre séparation : que l'on se représente Dumont contraignant ses soupirs, étroitement embrassé par ces deux femmes éplorées ; moi aux pieds d'Amélie, la voix étouffée par les sanglots, soulevant mes bras vers elle, et recueillant sur mon front ses tendres larmes, larmes à la fois chères et cruelles pour mon cœur. Otourou immobile, silencieux, et sombre, promenoit ses regards sur cette scène de douleur ; tel est en deux mots le tableau de notre séparation. État vraiment affreux qui n'auroit pu durer sans nous causer la mort ; plus courageux, sans doute, Dumont s'arracha le premier des bras de son épouse et de sa fille ; ma femme ! ma fille ! s'écrie-t-il, quoiqu'il m'arrive, n'oubliez jamais le Dieu que je vous ai fait connoître. Voilà mes derniers vœux ; la volonté d'un père, d'un amant ! . . . Il les regarde encore, se rejette dans leur sein, s'en dégage de nouveau, puis il s'échappe, il part. Otourou prévoyant ma foiblesse, me saisit d'un bras nerveux, m'entraîne, et déjà nous sommes loin de ces lieux si chers à ma tendresse, de ces lieux que je ne devois plus revoir.

Seroit-il donc une voix intérieure, qui nous avertit des maux dont nous sommes menacés ? Vingt fois j'avois désiré le jour que je voyois naître ; vingt fois les blessures de nos vieillards avoient enflammé mon courage ; j'avois vu l'honneur qu'elles répandoient sur leurs jours ; je m'étois senti brûlant du desir d'en mériter un semblable ; l'idée même d'Amélie m'y faisoit attacher un nouveau prix ; j'avois rassemblé tous mes vœux pour hâter ce moment : tout étoit disparu ; honneur , gloire , courage , rien ne me flattoit plus ; il me sembloit que je marchois au supplice ; la perte seule d'Amélie m'occupoit. Je m'écriois , je ne la verrai plus ! Otourou me blâmoit d'un pressentiment qui n'avoit point de motif ; je me blâmois moi-même ; et cependant , je ne pouvois repousser la cruelle certitude qu'une main invisible gravoit malgré moi dans mon cœur. Je l'avoue , la crainte seule de la honte m'enchaînoit sur les pas de nos guerriers.

Nous eûmes bientôt rejoint Dumont et mon père ; et dans deux jours de marche nous nous trouvâmes sur la frontière de notre pays , c'est-à-dire à une lieue environ de la plaine où Otourou avoit rencontré les ennemis. Dumont n'étoit point général ; il n'avoit même jamais servi sur terre ; il n'avoit donc , en tactique ,

quel es connoissances qu'il avoit puisées dans ses lectures pendant sa jeunesse. Ce n'eût été rien en Europe ; c'étoit beaucoup parmi nous. L'armée ne pouvoit être rassemblée que dans quelques jours : nous étions en trop petit nombre pour rien entreprendre de considérable jusqu'à ce tems là ; tenir l'ennemi en échec , étoit tout ce que la prudence prescrivait. Dumont choisit un terrain avantageux pour y faire camper nos six mille hommes ; il étoit assez élevé pour découvrir au loin les lieux par où l'ennemi devoit nécessairement s'avancer. Il appuya sa droite au Sénégal , et sa gauche à un ravin profond , qui , quelques pas plus loin formant un coude , venoit prolonger le front de notre camp , pour aller se perdre ensuite dans le fleuve.

Cette défense naturelle ne lui paroissant pas suffisante , il apprit à nos gens l'art de se retrancher , en leur traçant un fossé profond qu'ils eurent bientôt creusé ; il plaça des gardes avancés sur ce ravin dont je viens de parler , et comme il savoit que les Nègres n'ont aucune connoissance de la discipline , après leur avoir appris que ces sortes de gardes ne doivent pas s'abandonner un seul instant au sommeil , parce que c'est sur leur vigilance que le reste de l'armée hazarde de se livrer au repos , il les visitoit

souvent pendant la nuit , pour s'assurer si les ordres qu'il leur donnoit au nom de mon père étoient fidèlement exécutés.

Cependant les ennemis n'avoient point encore paru , et il desiroit d'en apprendre des nouvelles ; il choisit une vingtaine de Nègres intelligens et alertes , et les chargea de s'avancer avec précaution , mais assez loin , pour reconnoître la plaine où Otourou les avoit laissés , et s'assurer s'ils y étoient encore. Telles étoient leur position et à-peu-près leurs forces.

Cependant notre armée grossissoit à chaque instant ; et le soir du quatrième jour on y comptoit déjà cinquante mille hommes. Cet accroissement exigeant des dispositions nouvelles , et Dumont , qui avoit parcouru les lieux , jugeant que le terrain où il se trouvoit seroit avantageux un jour de bataille , si l'on étoit obligé de la donner , sans dégarnir son premier camp fit passer le ravin qu'il avoit à sa gauche à tout le reste de l'armée ; et l'étendant dans la plaine qui étoit au-delà , ordonna de camper entre ce même ravin et un bois qui se trouvoit à une lieue plus loin. Suivant cette ordonnance , les ennemis , n'apercevoient point les six mille hommes qui étoient couverts par leur retranchement , devoient nécessairement regarder tout ce qui étoit entre le ravin et le bois comme la totalité de l'armée , et

prendre pour l'aîle droite les corps qui touchoient au ravin , tandis qu'en effet ils étoient pour ainsi dire notre centre , puisque les six mille hommes que l'on n'appercevoit pas s'étendoient jusqu'aux bords du fleuve.

Au bout de deux jours nos coureurs revinrent ; joignant l'adresse à l'audace , ils s'étoient approchés assez près des ennemis pour enlever quelques-uns des leurs qui s'étoient un peu écartés du gros de leur armée ; nous apprîmes de ces prisonniers qu'ils nous croyoient sans défiance , et qu'ils s'attendoient à une expédition facile ; qu'il y auroit déjà plusieurs jours qu'ils se seroient mis en marche pour entrer sur nos terres , si le Damel , qu'on attendoit plutôt à son armée , n'avoit été retardé par une légère incommodité. Qu'enfin il y étoit arrivé la veille , qu'il avoit pris deux jours pour donner le tems aux troupes qu'il avoit amenées avec lui de se reposer , et pour achever lui-même de se rétablir ; qu'au reste leur armée montoit en tout à quarante mille hommes ; qu'il y avoit tout lieu de croire que la tête en paroîtroit peut-être dès le lendemain , et que la route qu'elle devoit suivre , étoit justement par le lieu où nous nous trouvions. On traita bien ces prisonniers , on leur promit la liberté si leur rapport se trouvoit juste , mais on les menaça de les faire mourir s'il étoit infidèle. Ils le confirmèrent

avec serment , et on les mit sous bonne garde de peur qu'ils ne s'échappassent.

Mon père assembla aussi-tôt le conseil , et Dumont jusqu'alors l'avoit trop bien servi , pour n'y pas être appelé. La plupart des chefs furent d'avis que l'on devoit prévenir l'ennemi , marcher à sa rencontre , profiter de sa première surprise , et achever sa défaite qui seroit d'autant plus facile , qu'il nous auroit tout-à-coup sur les bras , sans avoir eu le tems de faire ses dispositions , et sans connoître quelles étoient les forces qui l'attaquoient. Dumont presque seul combattit cet avis. Pourquoi , dit-il , remettre au hazard ce que nous avons entre nos mains ? Je veux croire que nos ennemis ne sont nullement sûrs de leurs gardes , qu'ils nous supposent ignorer entièrement leurs desseins , et que cette confiance leur a fait négliger toute espèce de précautions ; mais aussi le contraire peut être ; ils peuvent comme nous s'être fait précéder de coureurs qui nous auront apperçus ; le rapport de ces prisonniers est-il certain ? La facilité avec laquelle ils se sont laissé prendre n'est peut-être elle-même qu'une ruse pour nous endormir dans une perfide sécurité ; ils auront pu prévoir la démarche que l'on propose , et le chemin qui conduit jusqu'à eux peut couvrir des embuscades ; s'il en étoit ainsi , et que malheureusement la fortune nous

fût contraire , qu'enfin nous fussions battus , où seroit notre ressource ? Quelle nouvelle armée leur opposer ? Ne seroit-ce pas nous-mêmes leur ouvrir nos portes , leur livrer sans défense nos biens, nos femmes et nos enfans, et les forcer d'ajouter à l'injuste fureur qui les anime contre nous, l'implacable insolence des vainqueurs ? Veut-on m'en croire ? Restons dans la position que nous occupons ; s'ils veulent entrer dans notre pays , il faudra bien qu'ils nous attaquent ; et s'ils le font ils sont vaincus : j'en réponds sur ma tête , si vous daignez me continuer la confiance dont vous m'honorez.

On sentit la sagesse de ce conseil , et chacun y revint. Il fut donc décidé que l'on attendroit l'ennemi dans ce lieu , et que l'on accepteroit la bataille s'il la présentoit. Et quand le conseil fut séparé , mon père dont la confiance pour Dumont étoit sans bornes , le pria de l'aider dans ses dispositions.

Ils convinrent , lorsque les ennemis paroïtroient dans la plaine , de ranger toute l'armée en bataille entre le bois et le ravin. Dumont conseilla à mon père de combattre en personne à la tête des corps qui touchoient au bois , en lui recommandant de faire dans ce poste la plus vigoureuse défense qu'il lui seroit possible , pour donner le tems aux autres mouvemens qu'il avoit combinés

combinés de s'exécuter ; il chargea un neveu du Siratik , qu'il aimoit beaucoup , du commandement des troupes qui s'appuyoient au ravin , avec ordre de soutenir l'attaque des ennemis à-peu-près une demi-heure , de feindre ensuite de leur céder , et de reculer assez pour faire dépasser à ceux qui les poursuivoient le coteau où campoient les six mille hommes arrivés les premiers. Il ordonna à ceux-ci de se tenir couchés ventre à terre , et de ne sortir de leur inaction qu'au signal dont il donvint avec eux. Il forma ensuite un détachement de dix mille hommes dont il donna la conduite à un Nègre intelligent , et plaça ce détachement dans les cavités du ravin , avec ordre de s'y tenir profondément cachés , de n'en sortir que lorsque les cris des dix mille hommes qui étoient sur la colline leur prouveroient qu'ils étoient aux mains avec ceux qui auroient enfoncé les troupes du neveu du Siratik , de s'étendre alors dans la plaine , et de venir tomber par derrière , sur ceux qui seroient aux mains avec mon père ; quant à lui , il ne se fixa point de poste , se réservant de se porter par-tout où sa presence seroit nécessaire.

Quand il eut ainsi assigné à chacun ce qu'il devoit faire , comme les ennemis ne paroissent point encore , et que selon toute apparence ils ne se montreroient que le lendemain , il employa

la journée qui lui restoit à faire répéter à toute l'armée la manœuvre qu'il avoit imaginée , afin que le jour de la bataille , chacun fût parfaitement instruit de ce qu'il avoit à faire , et que tout s'exécutât sans confusion. Il avoit cru cette précaution utile avec des Nègres, qui, accoutumés à se battre en désordre , n'avoient nulle idée de ces évolutions , qui chez les peuples instruits décident de la victoire.

A quatre heures de l'après-midi du même jour, l'avant-garde des ennemis se fit voir ; surprise sans doute de rencontrer notre armée qu'elle ne croyoit pas si près , elle s'arrêta à une demi-lieue de nous. A cinq heures toute l'armée parut , elle se développa dans la plaine , et comme elle n'appercevoit que le front que nous lui présentions entre le ravin et le bois , elle se rangea dans le même ordre sans nous dépasser ni à droite ni à gauche. Bientôt nous vîmes leurs feux allumés , et nous jugeâmes que de ce jour ils ne nous attaqueroient pas.

Comme Dumont savoit que rarement les Nègres s'exposent à combattre dans l'obscurité , il veilla toute la nuit. La prudence ne lui permettant pas de s'en reposer sur une promesse qu'on pouvoit violer , il parcourut toutes les gardes qu'il avoit placées , et s'assura si chacun faisoit son devoir , et si le sommeil auquel l'armée se livroit , n'étoit

pas dans le cas de devenir funeste par la négligence des postes avancés.

A la pointe du jour tout le monde fut en armes ; on reconnut aisément au bruit et aux mouvemens que l'on remarquoit parmi les ennemis , qu'ils se disposoient à nous attaquer. Dumont parcourut tous les rangs , recommanda encore à chacun son devoir , répéta à tous les chefs ce qu'ils avoient à faire , les conjura au nom de leur patrie , d'agir sans précipitation et sans trouble , et leur fit envisager la victoire comme certaine , s'ils conservoient leur courage , et s'ils étoient fidèles à l'exécution des ordres qu'ils avoient reçus.

Il nous prit ensuite à l'écart , mon père , Otourou et moi. Mes amis , nous dit-il , nous allons combattre , nous vaincrons , n'en doutez pas ; Dieu est toujours pour la justice. Je vous l'ai fait connoître , ce Dieu si puissant , songez qu'il nous regarde ; si nous périssons , votre sang répandu pour la bonne cause , vous tiendra lieu de ce baptême que vous attendiez , et que vous n'auriez pu recevoir. Confiez-vous à lui , soyez tranquilles ; ce sacrifice ne peut que lui plaire ; que sa bénédiction se répande et sur vous et sur moi , et laissons lui le soin du reste ; ensuite nous nous embrassâmes. Après quelques momens de silence , nous nous attendrissons. Dumont

reprit : séparons-nous ; allons chacun où le devoir nous appelle ; de la joie ! les larmes ne sont pas faites pour un jour de victoire.

La piété filiale avoit marqué ma place aux côtés de mon père ; l'amitié fixa celle d'Otourou à mes côtés.

Les lecteurs Européens accoutumés au récit pompeux de leurs batailles fameuses , ne trouveront que de la sécheresse dans le détail de celle-ci. Je n'ai point à peindre ces tonnerres grondans , dont les bouches enflammées vomissent avec éclat la mort qu'ils recèlent dans leurs flancs , ni ces globes meurtriers qui volent porter au loin la terreur et le carnage , ni ces armures resplendissantes qui semblent embraser les airs , qui retentissent du hennissement des chevaux et des sons aigus de la musique martiale , ni ces évolutions dont les mouvemens cadencés retiennent sous le joug de l'art la bouillante ardeur du soldat menaçant du redoutable choc des bataillons nombreux : de la confusion , du tumulte , des cris , du courage sans ordre , de l'audace sans objet , de l'adresse sans combinaisons , telle est la manière dont les Nègres combattent ; des flèches armées de cailloux aiguisés , des sabres d'un bois pesant endurci par le feu , des massues dérobées au tronc noueux des arbres des forêts , tels sont les traits que la fureur guerrière déposa

dans leurs mains ; mais ils ont au moins ce
avantage , qu'ici la bravoure se montre toute
entière et n'est point connue en Europe , con-
fondue avec la timide foiblesse , qui s'applaudit
en secret de la distance que l'usage des armes à
feu a mis par degrés entre les combattans.

Cependant les ennemis étoient en mouvement
et s'avançoient contre nous sur une ligne. Quand
ils furent à une certaine distance ils nous lancèrent
leurs flèches : et soudain , suivant leur usage ,
ils se mirent à courir en poussant des hurlemens
affreux , et nous chargèrent. Alors la mêlée
devint générale , et les premiers coups furent
terribles. Le terrain où nous combattons avec
mon père , s'élevoit par une pente insensible.
Cette situation nous étoit avantageuse , nos coup
tomboient plus à - plomb que les leurs , et la
course qu'ils avoient été obligés de faire en mon-
tant , les ayant essoufflés , avoit nécessairement
affoibli leurs forces. De cette sorte , pendant
une demi-heure environ , nous gagnâmes
considérablement du terrain , assez même pour
me faire craindre que la manœuvre des dix mille
hommes cachés dans le ravin , et qui devoient
les prendre par derrière , ne devint inutile par le
long circuit qu'ils seroient obligés de faire. J'en
fis l'observation à mon père ; il me dit : je le
sais , mais j'ai mes raisons , allons toujours ; et

je vis bientôt qu'il avoit mieux prévu les événemens que moi. En effet , peu de tems après le neveu du Siratik qui étoit à notre droite , ayant , suivant son ordre , exécuté sa manœuvre de retraite, les Nègres qui lui étoient opposés s'étant mis à le poursuivre comme Dumont l'avoit prévu, poussèrent des cris de victoire qui parvinrent jusqu'à nous. Nous en savions la cause , ils ne nous troublèrent pas , mais ils doublèrent l'audace de ceux qui nous combattoient ; alors nous nous vîmes contraints de reculer à notre tour , et de perdre par degrés le terrain que nous avions gagné. Je sentis par-là que mon père avoit eu raison de les pousser en avant autant qu'il avoit pu , et que ç'avoit été le meilleur moyen de ne pas perdre le terrain où Dumont l'avoit conjuré de se maintenir. Au bout de quelque tems mon père , dont la présence étoit nécessaire pour contenir les nôtres , dont la perte étoit déjà considérable , et qui commençoit à se lasser , m'ordonna de voir ce qui se passoit à la droite , je monte sur un terre élevé que nous avions derrière nous. Le premier objet qui frappe mes yeux , ce sont nos dix mille hommes qui fondoient de leur coteau sur les ennemis qui poursuivoient le neveu du Siratik , et les dix mille hommes sortis du ravin , qui déjà touchoient à la queue de ceux qui nous faisoient face. Je

ne fais qu'un saut , et je m'écrie : *Victoire ! ils arrivent !* Les nôtres m'entendent ; ils poussent un cri de joie. Ceux qui arrivoient leur répondent ; les ennemis étonnés se troublent , se renversent ; pressés de toutes parts ils ne songent bientôt plus qu'à la fuite , et le carnage devient affreux.

L'ardeur de la poursuite m'avoit entraîné à plus d'une demi-lieue ; je me croyois suivi des nôtres ; à la fin couvert de sang et de sueur , épuisé de fatigue , je m'arrête , je regarde , je ne vois ni mon père , ni Otourou , ni aucun de nos compatriotes. Des pelotons de Nègres ennemis que j'avois dépassés dans ma course , me joignent en fuyant eux-mêmes ; mon œil inquiet , mon air embarrassé , me décèlent ; ils m'entourent , m'enveloppent , m'entraînent , et je me vois dans les fers de ceux que ma nation et mon bras venoient de vaincre.

Mon malheur fut si rapide , qu'à peine eus-je le tems d'en voir toute l'horreur ; je n'en connus l'étendue et le danger que , lorsqu'arrivé au camp de nos ennemis , je me vis en butte à toutes les indignités d'une multitude effrénée , que le sentiment de sa défaite rendoit furieuse. Mille fois ils m'eussent ôté la vie , si tous les prisonniers de guerre appartenant de droit au Dama leur maître , ils n'eussent redouté un châtiement

sévère pour leur emportement. Je me vis pendant vingt-quatre heures accablé de chaînes, exposé à mille insultes, succombant de faim, de soif et de lassitude, abandonné sans secours et sans pitié à des gardes inhumains; le croira-t-on? cet état affreux étoit le moindre de mes maux; mon véritable supplice étoit dans le fond de mon cœur. Je connoissois les loix de la guerre entre nous; je savois qu'un esclavage éternel attendoit les prisonniers faits dans les combats; je me voyois séparé pour jamais de mon père, d'Otourou, d'Amélie! Séparé d'Amélie! ô Dieu! et je pus en supporter la pensée sans mourir! Hélas! je l'ai trop éprouvé, les grandes douleurs n'arrachent point la vie; le cœur de l'homme, si j'ose le dire, se ranime sous la dent du chagrin qui le ronge. C'est le cœur de Prométhée, qui renaît sans cesse pour assouvir la faim du vautour.

Nos ennemis accablés de leur perte renoncèrent sans peine à une expédition que le seul desir du butin leur avoit fait projeter; ils ne songèrent plus qu'à rentrer dans leur pays, et je fus conduit à cinquante lieues de-là dans la ville qu'habitoit le Damel; elle étoit située sur le bord de la mer, où les vaisseaux d'Europe attirés par le commerce abordoient souvent. On ne peut se figurer ce que j'eus à souffrir pendant

cette marche. Pardonne, Dieu des chrétiens, Dieu qui, depuis, m'as comblé de tant de bienfaits, pardonne ! Oui je l'avoue, je maudissois Dumont de t'avoir fait connoître à moi ; je regrettois nos imbécilles divinités qui m'auroient permis la mort ; la mort qui m'eut délivré de tant de maux ! Tu retenois ma main, je le sentois ; mais sans reconnaissance. Pardonne, ô mon Dieu ! je n'avois pas encore assez de vertus pour résister à l'infortune.

Nous arrivâmes enfin ; on me présenta au Damel : il étoit jeune ; pendant la première jeunesse, l'homme est plus sensible. Ma taille, mon air, ma figure le frappèrent. Qui es-tu, me dit-il ? Le fils du général qui t'a vaincu, lui répondis-je avec fierté. Il me regarda avec surprise. Après un moment de silence il reprit : La fortune te traite en marâtre ; hier mon vainqueur, aujourd'hui mon esclave ! Son injustice est cruelle ; soumets-toi, je la réparerai. Tu ne me rendras pas, m'écriai-je, tout ce que j'ai perdu. Je te rends beaucoup, me dit-il ; je te rends un espoir que tu n'avois plus. Et s'adressant à ses gardes, qu'on le délivre de ses fers, qu'on lui donne des soins, qu'on le garde, et sur-tout que nul étranger sans mon ordre ne puisse le voir.

L'on me conduisit dans une maison de campagne du Damel, à un quart de lieue de la

ville. La situation en étoit délicieuse ; bâtie sur un coteau ombragé par une forêt de citronniers et de palmiers , la vue s'étendoit sur la mer , et sur de riches vallons arrosés par le fleuve. Cet aspect enchanteur n'adoucit point les plaies de mon âme ; quelques charmes que l'on respirât dans ce séjour , ce n'étoit pour moi qu'une prison où je me croyois condamné à gémir toute ma vie loin des objets les plus chers à ma tendresse. J'avois sans cesse les yeux tournés du côté où je me figurois ma patrie ; depuis l'instant de ma captivité , une seule larme n'avoit pas humecté ma paupière : j'avois le cœur fortement serré ; il me sembloit qu'un poids affreux pesoit sur ma poitrine ; les paroles n'arrivoient à ma bouche que par sanglots , et mes jours s'écouloient dans une espèce d'immobilité farouche.

Si l'on en excepte la vigilance avec laquelle j'étois observé , je n'avois point à me plaindre de mon esclavage ; j'étois même traité avec une sorte d'égards qui approchoient du respect. Je sentoie que j'en avois l'obligation au rang que mon père tenoit à la cour du Siratik ; que le Damel , que la perte de la bataille réduisoit à desirer la paix , vouloit pour y parvenir plus aisément se faire un mérite auprès de lui , des soins qu'il avoit pour son fils , afin qu'il ne lui

fût pas contraire dans le conseil du prince avec lequel il vouloit traiter. Mais quoique j'eusse deviné cette politique, je n'avois pas été jusqu'à présumer que ma liberté pût être le nœud de cette paix. La chose étoit sans exemple ; je savois trop bien que la plus grande richesse des princes de nos climats, consiste dans le nombre de leurs esclaves ; et j'étois loin de penser que le DAMEL voulut enfreindre une loi si favorable à l'avarice de nos souverains. C'étoit cependant sur ma liberté dont il étoit maître, qu'il fondeoit ses espérances ; et tandis qu'à mon insçu tout se préparoit pour faire naître un instant si cher à mes desirs, je faisois de mon côté tout ce que je pouvois, pour me plonger moi-même dans un esclavage éternel.

Il existe vraiment dans le cœur de l'homme une inquiétude innée, qui le fait presque involontairement agir contre la prudence et contre ses intérêts. Il lui semble que son sort futur ne dépend que de lui ; il ne compte pour rien ni le secours des siens, ni le concours fortuit des circonstances, ni l'œil attentif de la providence ; sa pensée s'attache sur un objet, il le poursuit avec ardeur, il ne s'en repose que sur lui-même pour l'atteindre ; et sa précipitation fait presque toujours avorter des desirs que tous ses alentours se préparoient à couronner.

Ce fut cette inquiétude secrète , ce desir d'anticiper sur le bénéfice du tems , cet aveuglement de faire dépendre les évènements de mes seules facultés , qui me firent courir à ma perte. J'assemblois moi-même sur ma tête les malheurs que je voulois éviter , et je me jettai dans les bras de l'infortune pour me dérober aux tourmens d'un avenir qui m'eût peut-être conduit à la félicité. Que dis-je ? c'étoit Dieu qui dirigeoit ma volonté ; il se joue de la prudence humaine , pour faire triompher et sa sagesse et ses desseins.

Il y avoit à-peu-près quinze jours que j'étois dans la maison du Damel , et le sommeil encore n'avoit point appesanti ma paupière. A peine les premiers rayons du jour s'élançoient-ils sur l'horizon , que je volois sur une terrasse élevée , d'où mon œil se portoit , malgré les obstacles , vers les lieux de ma naissance. Je l'ai déjà dit , c'étoit-là ma seule occupation , mon unique consolation, Consolation fatale , qui envenimoit encore le trait dont j'étois déchiré. Il faut avoir souffert pour concevoir l'espèce de douceurs que l'infortuné trouve à entretenir ses douleurs. Un matin je me rends sur ma terrasse , je jette machinalement mes regards sur la mer. Un vaisseau paroissoit. Ce fut la première distraction que mon esprit éprouva. La majesté de sa marche sur les ondes paisibles , la multiplicité de

de ses voiles que le soleil levant dorait de ses feux , la hauteur de ses mâts qui s'élançoient avec orgueil dans le vague des airs, le calme de la mer , la pureté du ciel, le silence du matin , qui sembloient encore ajouter un prix à ce spectacle si nouveau pour moi , enfin cette sorte de respect auguste , dont l'homme est involontairement saisi à l'aspect d'un chef-d'œuvre qui lui rappelle tout à la fois , et le courage et la puissance de ses semblables , vinrent suspendre pour un moment le sentiment de mes malheurs ; mes yeux se fixèrent sur cet objet ; je ne pus les en détourner. Que l'homme est grand , m'écriai-je ! qu'il est digne des beautés de la nature , si c'est vraiment pour le bonheur de l'humanité qu'il a soumis à son empire cet élément redoutable ! Cette réflexion ne doit pas surprendre. Un cœur neuf est loin de soupçonner ce que peuvent les passions dans le sein des grandes sociétés.

Je vis ce vaisseau s'arrêter au bout de quelque tems à l'entrée du fleuve , non loin de la ville ; un grand pavillon blanc flottoit sur sa poupe. Je reconnus à ce signe les compatriotes de Dumont. Il m'avoit dit cent fois que cette couleur étoit la marque distinctive de sa nation. Cette vue me rappella les doux instans que j'avois passés avec un homme qui m'étoit

si cher ; des larmes vinrent humecter ma paupière ; mon cœur oppressé depuis si long-tems, s'épancha enfin : je pleurai avec abondance , et ce bienfait de la nature me sauva peut-être la vie , qu'une douleur concentrée eût été capable de terminer.

Je me trouvai en effet plus tranquille. Le calme ramena dans mon esprit la raison que le sentiment de mes souffrances en avoit chassée ; je commençai à regarder autour de moi. Le désir de m'évader fut le resultat de toutes mes réflexions.

L'exécution n'en étoit pas facile. Quand bien même je serois parvenu à tromper la vigilance de mes gardes , ce qui n'étoit pas sans difficulté , comment traverser un pays inconnu sans être découvert ? Comment d'ailleurs me flatter de trouver le véritable chemin de ma patrie ? A peine conservois-je l'idée de celui que l'on m'avoit fait suivre pour m'amener dans les lieux où je me trouvois ; l'incertitude de ma marche n'alloit-elle pas me dévoiler et me livrer au pouvoir de ceux qui me poursuivroient ? Ne verrois-je pas alors mes fers appésantis ? N'étoit-il pas plus prudent d'attendre des occasions plus favorables ? Par degrés , ma chaîne s'allégeroit ; on s'accoutumeroit à me voir ; la défiance s'affoiblirait , je serois moins observé ,

je pourrois parvenir à une connoissance plus exacte des lieux , et exécuter alors avec succès , ce qui paroissoit impossible dans le moment présent.

Voilà ce que me disoit la prudence. Mais l'amour et la jeunesse ne raisonnent pas ainsi. Le moindre retardement me sembloit une injure que je faisois à ma flamme ; balancer, lorsqu'il étoit question de rejoindre Amélie , me paroissoit une infidélité ; elle croira , me disois-je , que la crainte l'a emporté sur mon amour ; que ma vie m'est plus chère que ma tendresse. Non , ma chère Amélie , non , je ne vous ferai pas cet outrage ; non , vous ne pourrez jamais reprocher à votre amant qu'il ait sacrifié à sa sûreté l'instant heureux qui peut hâter le bonheur de vous revoir.

Tels étoient les mouvemens qui m'agitoient, lorsque je me crus éclairé par un nouveau trait de lumière. Pourquoi , m'écriai-je , chercher si loin ce que la providence a placé sous ma main ? Oui , c'est-elle qui a pris soin d'amener pour moi ce vaisseau françois dans le port. Ce sont les compatriotes de Dumont qui le montent ; ils adorent le même Dieu que lui. Comme lui , sans doute , ils lui demandent les vertus ; la plus sainte est la pitié ; ils l'auront , n'en doutons pas ; je leur raconterai mon amour et

mes malheurs ; ils en seront touchés. Il y a des peuples sur cette côte amis des nôtres ; ils me jetteront sur leurs bords , je rejoindrai Amélie. Oui , c'est le ciel qui m'éclaire ; il me montre la main qui doit me sauver.

Soudain mon parti fut pris irrévocablement , et je ne m'occupai plus que des moyens de l'exécuter. Le retour de l'espérance m'avoit rendu presque tout entier à ma gaieté première : mes gardes s'en apperçurent ; ils me félicitèrent. Ils étoient loin d'en pénétrer la cause ; dès le même jour , je commençai à me livrer à leurs jeux , à leurs danses et à leurs plaisirs ; ils le virent avec joie , ils crurent mon chagrin affoibli , et je m'apperçus qu'ils m'en observoient moins. En Europe , un changement si subit eut fait naître des soupçons ; il n'en est pas de même parmi les Nègres. Assez heureux pour n'avoir pas besoin de dissimulation , ils jugent toujours des sentimens de l'ame par les mouvemens extérieurs.

La sécurité que je commençois à leur inspirer fit naître en moi la dissimulation ; elle prend sa source dans les passions contrariées ; et si elle est déjà une dégradation de la vertu , quand elle tend à satisfaire un amour légitime et à recouvrer la liberté , ce premier bien de l'homme ! qu'est-elle donc , quand elle sert à couvrir les projets les

plus noirs, et à en assurer au perfide qui les trame le tranquille succès ?

Je sentis tout le parti que je pouvois tirer de la conduite que j'avois tenue ce jour-là, et je résolus d'en user encore pendant quelque tems, pour achever de clore les yeux de mes gardes. Je m'étois apperçu aux mouvemens que j'avois remarqués sur le vaisseau, que son départ n'étoit pas prochain; on en avoit ôté les mâts et les cordages pour les réparer, on commençoit à en débarquer des marchandises, et tout annonçoit un séjour au moins de quelques semaines. Je les employai à me concilier l'amitié des Nègres qui m'entouroient; le jour je travaillois avec eux dans les jardins du Dâmel; le soir je mêlois ma voix à leurs chants; et la nuit j'affectois, quand je ne dormois pas, le sommeil profond de l'homme exempt de tout souci. Bientôt ils me regardèrent comme entièrement consolé, et se persuadèrent que ma liberté étoit désormais ce qui m'occupoit le moins. J'achevai par un dernier trait de les en convaincre; un jour je trouvai la porte de l'enceinte ouverte; je sortis et je me promenai dans la campagne jusqu'au soir: quand la nuit approcha, je rentrai. Je m'apperçus bien à la joie que leur causa ma présence, de l'inquiétude que mon absence leur avoit causée; mais l'espèce de bonne-foi que sembloit annoncer mon retour volontaire, acheva

de les tranquilliser sur mon compte ; et dès ce moment , ils me regardèrent comme naturalisé dans mon esclavage : telle est vraiment l'heureuse simplicité des Nègres ; ils ne soupçonnent jamais que l'on puisse les tromper. La nuit suivante je m'apperçus du succès de ma ruse ; malgré la sévérité des ordres du Damel , plusieurs de ceux qui couchoient ordinairement dans ma chambre , éloignés depuis long-tems de leurs femmes , s'absentèrent pour les voir ; chaque jour leur relâchement augmenta ; par degrés ils me perdirent de vue , et je me vis dans peu presque aussi libre que je l'eusse été dans ma propre patrie ; et , sans ma funeste précipitation , je touchois à cette liberté qui m'étoit si chère ! Mais il m'étoit réservé de n'apprendre le bonheur qui m'attendoit , que lorsque j'aurois cruellement expié ma fatale imprudence.

Cependant le tems s'avançoit. J'avois remarqué que l'on travailloit à ragréer le bâtiment. Je me décidai à ne pas remettre plus loin mon départ , et je choisis la nuit prochaine pour l'exécuter. Tous mes gardes étoient absens , à l'exception d'un seul qui étoit resté avec moi , plus pour me tenir compagnie que pour me garder. Nous soupâmes ensemble ; on ne me refusoit rien pour les agrémens de la vie , et la nourriture la plus délicate parmi nous , m'étoit prodiguée.

On sait l'amour que les Nègres ont pour le vin de palmier ; je n'eus pas de peine à en faire boire avec excès à mon garde. Bientôt la liqueur l'étourdit, et le plongea dans un sommeil profond. C'étoit l'état où je l'attendois. Il pouvoit être minuit, quand je sortis de la maison. Il n'y avoit point de lune ; mais le tems étoit serin, et les étoiles beaucoup plus lumineuses dans nos climats qu'en Europe, répandoient assez de clarté pour faire distinguer les objets. J'escaladai facilement le mur qui servoit d'enceinte aux jardins ; alors, je descendis la colline en courant, et je me trouvai bientôt sur le rivage de la mer. Je jugeai, autant que l'obscurité me le permit, que j'aurois de-là à-peu-près un quart de lieue à faire pour me rendre au vaisseau. Je connoissois mes forces ; cet espace n'étoit pas fait pour m'effrayer. J'allois me jeter à la nage ; je ne fais quoi m'arrêta : un frisson involontaire me prit : je crus entendre une voix qui me disoit, où vas-tu ? Je prêtai l'oreille, j'écoutai ; le silence régnoit autour de moi, et je reconnus que mon imagination seule étoit frappée. Bientôt je m'accusai de pussillanimité, je rejettai l'espèce de terreur qui m'avoit saisi, sur le trouble inséparable d'une fuite nocturne, et sur l'effervescence de mes sens agités par une course erapide. Amélie vint alors s'offrir à ma pensée ; que fais tu,

me dis-je ? Chaque instant de retard peut t'éloigner d'Amélie pour jamais. C'en est fait, partons. Je m'élançai ; mes bras fendent l'onde amère , et le rivage est déjà loin de moi.

Je mis près d'une heure à me rendre au vaisseau ; j'avois mal jugé de la distance , il étoit mouillé plus loin que je ne l'avois cru. Lorsque je l'abordai , la sentinelle me cria , qui vive ? Ami , lui répondis-je en françois. L'étonnement de m'entendre parler une langue aussi étrangère à ces climats , la manière dont j'arrivois à bord , le tems que j'avois choisi pour m'y rendre , excitèrent la curiosité des matelots qui étoient de quart ; ils accoururent tous sur le passavant ; on me jeta une manœuvre (5) ; je la saisis et je montai : sur le champ je me vis entouré d'une vingtaine de marins , qui me conduisirent sur le gaillard où étoit l'officier. Qui es-tu ? d'où viens-tu ? me dit-il d'une voix brusque. Un moment , lui répondis-je , laisse-moi reprendre haleine. J'étois fatigué ; je m'assis. Je boirois bien , dis-je alors : je sens que mon cœur s'affoiblit ; soudain il me fit donner de l'eau-de-vie. Cette liqueur forte dont je n'avois jamais goûté , me remit dans l'instant ; je me levai , et l'on me fit entrer dans la salle que l'on appelle chambre de conseil ; il y avoit de la lumière. Si l'on se rappelle ce que j'ai dit ailleurs de mon phy-

sique , on ne sera point surpris de l'air d'étonnement avec lequel ils me considérèrent. Parbleu , s'écria l'officier de quart , avec un jurement énergique , voilà le plus beau Nègre que j'aie vu ; le capitaine est heureux , le bien lui vient en dormant. J'étois loin de comprendre le sens de ses paroles ; mais au moins elles m'apprirent que celui qui parloit n'étoit pas le commandant du vaisseau. Où est-il ce capitaine , lui dis-je , c'est à lui que j'ai affaire , je veux lui parler. Je n'attendis pas long-tems , on l'avoit déjà prévenu : il parut bientôt ; je le reconnus sans peine à l'air de respect que sa présence fit naître dans tous les autres. Son nom étoit d'Urban.

Il joue un trop grand rôle dans les évènemens de ma vie pour ne pas le faire connoître. Je vis un homme âgé de quarante ans à-peu-près , assez maigre , mais dont les membres gros et nerveux annonçoient un tempéramment robuste ; son teint étoit basané ; ses cheveux noirs , crépus et fournis , rétrécissoient son front , que la profonde cicatrice d'un coup de sabre , qu'il avoit reçu jadis dans un combat , traversoit presque dans sa longueur ; ses yeux petits , vifs et perçans , étoient ombragés par un sourcil épais ; son nez étoit large et relevé : il avoit la bouche grande , les lèvres minces , les dents saines , mais noircies par la fumée de tabac ,

la barbe rude et épaisse , la poitrine large , les épaules élevées : une certaine roideur de muscles donnoit à sa figure un air sérieux qui tenoit de la sévérité. En général son ensemble étoit mieux que mal , et sa physionomie même ne manquoit point d'agrément , lorsqu'il se livroit à la gaieté ; mais elle étoit repoussante , quand les passions qui maîtrisoient son ame venoient l'animer. Je ne peindrai point son caractère ; ses actions m'en dispensent , et le lecteur pourra facilement en juger.

Soyons sans témoins , lui dis-je ; ce que j'ai à t'apprendre exige du secret : il fit un signe à ses gens , et ils sortirent. Tu vois , repris-je , un infortuné , qui se fie à ton humanité : j'ai été élevé par un François ; si j'ai quelques vertus , je les lui dois ; je les dois plus encore à son Dieu qu'il m'a fait connoître , et que j'adore sans être au nombre de ses enfans. J'ai jugé de toi par ton compatriote ; élevé dans les mêmes principes , comme lui tu dois avoir le cœur sensible ; voilà mes titres auprès de toi. En t'expliquant les motifs de ma confiance , je ne fais que te rappeler des devoirs , qui sans doute te sont chers. Un mouvement que je crus entendre dans un coin de la chambre , m'interrompit. Continue sans crainte , me dit le capitaine , c'est un autre moi-même , c'est moi

filz ; et je n'ai rien de secret pour lui. La lumière renfermée dans un fanal ne répandoit qu'une foible clarté ; et je n'avois pas en effet remarqué un jeune homme couché dans un hamac suspendu dans un coin de la chambre. C'étoit vous, mon cher Gernance ! le meilleur de mes amis ! le ciel qui prévoyoit notre amitié future vous avoit placé là tout exprès. J'étois sur le bord du précipice , et il m'envoyoit vos vertus pour me consoler dans l'abîme où j'allois être plongé.

Sur la parole du capitaine je continuai : je parlai d'abord de mon enfance, du rang que mon père tenoit à la cour du Siratik , des aventures de Dumont , du soin qu'il avoit pris de mon éducation , et passant bientôt à mon amour pour Amélie , je lui peignis la force de ma passion , notre guerre , notre dernière bataille , ma captivité chez le Damel , ma fuite jusqu'au vaisseau ; et je finis par lui exposer ce que j'attendois de ses services. A peine eus-je achevé , qu'il me dit avec un empressement qui tenoit de l'inquiétude : Es-tu sûr que ta fuite n'ait pas été apperçue ? Es-tu certain que tout le monde ignore à terre le lieu de ta retraite ? J'en suis convaincu , lui répondis-je ; aucun indice même ne pourra le faire soupçonner. Tant mieux , reprit-il avec joie ; j'aurois été

forcé de te rendre. C'est un article du traité de commerce, et Dieu sait si je veux te perdre! Sois tranquille, tu ne pouvois pas mieux t'adresser. Il étoit tems, car nous mettons à la voile dans deux jours. Jusques-là évite de te montrer; il vient journellement des Nègres à bord, ils pourroient te reconnoître. Aucun étranger n'ose mettre le pied dans cette chambre sans ma permission: n'en sors pas; rien ne te manquera; je te verrai souvent; mon fils est de ton âge, il te tiendra compagnie. Il ouvrit alors la porte de la chambre, et appella son maître d'équipage. Maître, lui dit-il, tu vois ce Nègre; préviens les matelots que si quelqu'un s'avise de dire à personne son séjour ici, je le fais pendre à la vergue. Cela suffit, répondit le maître, et il sortit pour exécuter son ordre.

Le jour commençoit à paroître, le capitaine fit lever son fils, et l'envoya nous chercher à déjeuner. Le jeune homme revint avec du jambon, du pain et du vin. Ces alimens, quoique nouveaux pour moi, me flattèrent. Après une nuit comme celle que je venois de passer, la nourriture la plus mauvaise paroîtroit délicieuse; mais elle me flatta moins encore que la vue de Gernance, dont le jour, devenu plus fort, me permettoit de discerner les traits. Bien fait, grand, élancé, doué de
la

la figure la plus douce et la plus heureuse , il possédoit ce charme secret qui subjugué les cœurs dès le premier instant. Je n'y resistai point , je lui tendis la main avec cette franchise de la nature , que le commerce des nations civilisées n'avoit point encore altérée. Assieds-toi près de moi , lui dis je ; avec un visage si noble on doit avoir une belle ame. Je suis ton ami. Son ami ! dit le père , eh ! tu ne le connois pas ! Il est vrai , répondis-je , mes yeux ne l'avoient jamais vu , mais mon cœur l'aimé. Songes-tu que c'est un Blanc , répartit le capitaine ? Que fait la couleur à la vertu ? repris-je. C'est la vertu que j'aime , et non la couleur. Je crois en effet , dit alors Gernance en soupirant , que les hommes sont frères , et qu'à ce titre ils devroient tous s'aimer. Morbleu ! dit le capitaine en colère , je ne ferai jamais rien de toi. Faut-il que j'aie mis au monde un philosophe ! Si j'avois été assez bête pour penser de même , je ne te laisserois pas à ma mort un seul écu. Gernance baissa les yeux d'un air modeste , et ne répondit rien. Je gardai de même le silence. La fin de cette conversation étoit de l'hébreu pour moi. Le terme de philosophe sur-tout m'étoit totalement nouveau ; jamais je ne l'avois entendu prononcer à Dumont. J'ai reconnu depuis , que , sans me parler de

philosophie , il m'avoit appris la chose et non le mot ; et que les Européens prononcent souvent le mot sans connoître la chose.

Quand nous eûmes déjeûné , le capitaine alluma sa pipe , fit apporter un hamac par un matelot , le fit tendre dans la chambre , et me dit : Tu dois avoir besoin de repos , dors ; je vais à terre. Ensuite s'adressant à son fils , tu le feras dîner , lui dit-il , ne le laisse pas sortir... Sur ta tête , continua-t-il en fronçant le sourcil , ne le laisse voir à personne. Il sortit.

Aveugle que j'étois ! je ne voyois dans ce soin que l'intérêt qu'il prenoit à moi. Je lui sus bon gré de son air brusque. La réception de ce capitaine , l'espoir vague qu'il m'avoit donné de me rendre service , espoir dont je regardois le succès comme infaillible , tant j'avois peu de soupçon de la duplicité des hommes , enfin la joie de me voir au milieu des compatriotes de Dumont , que je supposois lui ressembler tous , avoient répandu le calme dans mon ame. Hélas ! que n'est-il possible , dis-je à Gernance , que vous m'accompagniez dans mon pays , lorsque votre père me mettra sur le rivage de nos alliés ! Quel plaisir j'aurois à voir le fils de mon libérateur serré dans les bras de tous mes amis ! Combien mon père , Dumont , Otourou , vous chériorient ! Et mon

Amélie ! ah dieux ! mon Amélie ! elle n'a point de frère , vous seriez le sien . Non , vous seriez plus pour elle encore ; vous seriez l'ami de son amant ! Votre père ne peut quitter son vaisseau ; mais vous , Gernance ! on peut se passer de vous ; venez avec moi , il vous reprendra dans un autre voyage ; car je n'entends pas que vous le quittiez pour toujours ; je sais trop ce qu'il en coûte d'être séparé de son père ! Gernance m'avoit pris la main ; il gardoit le silence , ses yeux étoient fixés sur les miens , je crus y surprendre quelques larmes . Ma proposition vous afflige ; ah ! je vois ce que c'est , lui dis-je , vous avez aussi une Amélie qui vous attend ! il est juste qu'elle l'emporte sur un étranger . Non , me dit-il , non , mon cher . . . Quel est votre nom , jeune infortuné ? — Itanoko . — Eh bien ! Itanoko , non , votre reconnoissance ne m'afflige pas ; mes larmes ont une autre cause . Ne m'interrogez pas ; je ne pourrois vous répondre ; mais croyez que je donnerois mon sang pour être témoin de votre réunion avec vos amis . — Je ne demande point vos secrets , repris-je , je n'ai rien fait pour vous . Mais je vous devois les miens ; vous les savez ; c'est à celui qui implore à être confiant . — Hélas ! vous ne me devez rien , répondit Gernance . Ce n'est pas moi qui suis votre protecteur .

— Non , c'est votre père ; n'est-ce pas la même chose ? chez nous le père et les enfans n'ont qu'une même volonté. Gernance m'interrompit en soupirant. Songez à vous reposer , Itanoko , me dit-il , vous en avez besoin. Adieu. Mon devoir m'appelle ailleurs. Il me laissa seul. Je me croyois à la veille du bonheur. Plein de cette douce idée mes yeux s'appesantirent , et je m'abandonnai au sommeil.

Horrible , épouvantable sommeil ! toi qui dérobas mes bourreaux à ma vengeance , ou plutôt qui m'empêchas d'expirer sous leurs coups ! Sommeil plus barbare que mes cruels ravisseurs , devois-tu te dissiper jamais ! Eh ! que n'échangeas-tu tes pavots salutaires contre les glaces du trépas ! je serois descendu dans le cercueil sans soupçonner la perfidie des hommes ! Tel on nous peint l'état déchirant de ces malheureux qui passent du calme de la mort dans le gouffre de tourmens réservé aux crimes de leur vie , tel fut le réveil qui m'attendoit. Si j'eus la force d'y survivre , si mon ame se roidit contre l'horreur qui m'assiégea , aurai-je le courage d'en esquisser le tableau ? Oui , je le dois. Je le dois à l'humanité qui depuis deux cens ans pleure inutilement sur des milliers de Nègres égorgé par l'avarice de quelques hommes. Je le dois à l'Europe , qui ne fut jamais complice des

attentats que l'on commet contre nous dans un coin du monde. Je le dois à la philosophie sur-tout, qui de tout tems luttait contre les passions qui nous immolent, et dont la victoire dépend peut-être du dernier trait de lumière que je vais répandre sur les crimes de ses méprisables adversaires.

Hélas ! dans ce moment la douce erreur d'un songe m'avoit conduit aux genoux d'Amélie. Je croyois dans mon sommeil tenir la main de cet odieux d'Urban, qui ne veilloit que pour m'égorger ; je le présentois à mon père, à Dumont, à tous mes amis, sous le titre de mon libérateur ; je les voyois l'embrasser, le serrer contre leur sein, l'inonder de leurs larmes ; je me trouvois rendu à l'amour, à la nature, à la patrie, c'étoit par lui ; j'appellois sur sa tête les bénédictions du ciel, et le barbare m'avoit déjà sacrifié, quand mon cœur lui vouoit sa tendresse et sa reconnoissance ! Je m'éveille ! Oh ! ciel ! . . . une affreuse obscurité m'environnoit ; je veux me soulever, je sens mes bras et mes pieds engourdis sous des chaînes pesantes ; un murmure confus de soupirs, de gémissemens, de larmes, de cris, de sanglots, rétentit à mes oreilles. L'infortune d'un millier d'êtres ; dont je me sens entouré, pénètre comme un torrent dans le fond de mon cœur : je n'ai

pas encore senti tous mes maux, et ceux de mes invisibles compagnons me déchirent déjà ; une chaleur insupportable, un air infect, une odeur pestilentielle, suffoquent ma poitrine ; la douleur accable tous mes membres ; je m'écrie d'une voix éteinte, où suis-je ! ah Dieux ! où suis-je ? Quelques mots que je recueille à peine à travers le bruit affreux des fers, m'apprennent que je suis avec des Nègres ; j'entends par-tout le nom terrible d'esclavage se répéter, se répandre dans la vaste et noire cavité de la cale du vaisseau. L'esclavage ! oh, fureur ! l'esclavage ! Eh ! qui m'a fait esclave ? -- L'argent de tes bourreaux, me répond une voix. -- Leur argent ! eh ! je ne leur ai rien coûté ! (6.) -- Tant mieux pour toi. Tu n'auras pas à dévorer l'insultante pitié de leur avarice. -- O mon père ! ô mon Amélie ! -- Tu ne les verras plus ; des mers immenses vont t'en séparer. Des fers, des coups, un travail éternel, la mort, voilà ce qui t'attend. Je cessai d'entendre ; un froid mortel circula dans mes veines ; je sentis mon corps se roidir ; ma tête se troubla ; je perdis connoissance ; je m'évanouis.

Sibarites orgueilleux ! vous qui couchez sur les roses, et savourez des jouissances qui nous coûtent tant de sueurs et de fatigues, sans payer d'une larme l'excès de nos souffrances !

venez, et répondez. Si la force et l'audace eussent été notre partage ; si l'ambition, l'amour de l'or et la cruauté, eussent été nos passions ; si nous vous eussions devancés dans ces connoissances qui ne vous ont servi qu'à désoler l'univers, vous seriez à notre place, et nous à la vôtre ! O mes concitoyens ! enfans de la nature, paisibles sous vos cabanes, contens de vos vertus aussi simples que vos besoins, vous iriez donc aborder sur des rives étrangères, éveiller la cupidité dans le cœur des souverains, pour les aveugler sur le sort déplorable de leurs sujets, attacher un moindre prix à la liberté d'un homme qu'à l'acquisition du plus vil des quadrupèdes, joindre la fausseté à la violence pour arracher des citoyens à leurs foyers ; ce seroit nous qui conduirions les Européens sous le joug, labourer à l'autre extrémité de la terre des champs dont nous aurions dépouillé les légitimes possesseurs ; ce seroit nous qui, les fouets à la main, forcerions des hommes à y faire naître des fruits, que le luxe seule nous auroit rendus nécessaires ; Européens ! nous ferions enfin tout ce que vous faites. Tout cela ne pouvoit-il pas être ? Ne sommes-nous pas des hommes comme vous ? Répondez, quel nom alors nous donneriez-vous ? Trouveriez-vous dans les déserts de l'Afrique des monstres assez farouches pour être comparés

à nous ? Non , sans doute. Vous le sentez , parce que la voix de la raison vous parle en ce moment. Vous le sentez , et dès-lors vous êtes jugés. Ah ! j'entends les blancs nous répondre : nous sommes criminels , il est vrai ; mais si vous étiez à notre place , vous le seriez comme nous. --- Nous le serions moins. Nous ne serions pas éclairés par cette religion de paix qui vous fait un devoir de chérir vos semblables , qui rapporte tout à la charité , lien sacré par lequel votre Dieu daigna s'unir à vous ; toutes les fois que vous l'oubliez pour opprimer vos frères , vous êtes à la fois meurtriers et athées. Nous vous dirions , nous nous abandonnons à toute la foiblesse d'une nature corrompue , nous ne connoissons pas de frein qui puisse l'arrêter. Voilà quelle seroit notre excuse. Blancs elle ne peut être la vôtre , puisque vous êtes chrétiens ! Encore un mot pour achever de dessiller vos yeux. Quel rang tiennent dans votre opinion les pirates de Tunis et d'Alger ? Quel mépris , quelle indignation , quelle horreur ne vous inspirent-ils pas ? cependant ils ne font que vous faire souffrir au midi de vos contrées , le traitement que vous nous faites souffrir à nous-mêmes au couchant. Ces barbares que vous chargez d'imprécations se laissent enfin fléchir. Votre argent dégage leurs captifs ; vous n'en devez pas grace

à leurs vertus, j'en conviens ; mais qu'importe ? le bien s'opère. Eh bien ! si nous avions de l'or , si quelques-uns des nôtres traversoient les mers pour nous délivrer de nos chaînes , ô Blancs ! vous ne les briseriez pas. J'ai vu dans le sein de Paris , la multitude baiser les mains des infortunés qui avoient gémi dans la chiourme algérienne ; et le Niger n'a pas encore vu sur ses rives le Nègre se délasser des fers dont vous l'avez chargé.

J'ignore le tems que dura mon évanouissement ; quand je revins à moi , je me trouvai sur le pont. Gernance et le chirurgien du vaisseau étoient à mes côtés. Je fus longtems sans rien distinguer. Enfin j'ouvris les yeux : le premier objet qui me frappa , fut le fils de d'Urban ; j'étois étendu sur une couverture , mes pieds étoient encore enchaînés , mes mains étoient libres. Gernance les tenoit dans les siennes , et les arrosoit de ses larmes. Je le sentis ; je les retirai avec une sorte d'indignation. Ce mouvement le pénétra. Il se leva , étendit ses bras vers le ciel , et se retira sans me parler.

Les secours du chirurgien m'eurent bientôt rendu assez de force pour être en état de considérer ce qui se passoit autour de moi , et je vis au grand jour le spectacle affreux , dont une partie m'avoit été dérobée par l'obscurité de

la cale. Quelques centaines de Nègres étoient étendus sur le pont, tous avoient les fers aux pieds. On leur avoit dégagé les mains, parce que c'étoit l'heure où l'on distribuoit à chacun sa misérable nourriture. C'est alors que j'aperçus la douleur se reproduire sous cent formes différentes. Les uns inondoient le plancher de leurs larmes; les autres soulevoient leurs bras vers le ciel, et lui demandoient vengeance; d'autres encore, l'œil immobile et fixe, jettoient leurs tristes regards vers le rivage de leur patrie qu'ils n'aperçoivent plus; d'un côté un époux désolé soutenoit dans ses bras sa femme évanouie, dont un enfant en pleurs suçoit en vain le sein desséché par les souffrances; de l'autre, un fils en proie à une rage forcenée, voulant ronger de ses dents les chaînes qui meurtrissoient les jambes de son père; autour de nous, un cordon menaçant de nos bourreaux armés, le sourire sur les lèvres, le front glacé par l'avarice, étrangers, pour ainsi dire, à ce théâtre épouvantable, où leur aspect seul marquoit la terreur à l'infortune. Cependant, le vaisseau voguoit avec légèreté sur la surface unie de la mer, et le ciel sans nuage éloignoit sans doute par pitié la foudre que provoquoit la criminelle insensibilité de nos ravisseurs.

Il ne manquoit à cette scène, qu'un de ces

exemples de cette férocité tranquille et muette, de ce dernier courage du désespoir, dont l'homme est capable quand son ame, si j'ose m'exprimer ainsi, est devenue d'acier sous les tourmens de l'injustice. Une Nègresse nous donna cet exemple. Cette femme étoit enceinte : les douleurs de l'enfantement la saisirent ! Elle en avertit nos gardes par un geste. On l'éloigne de la foule, on la place sur un matelas assez loin des regards, au-dessus de la dunette du vaisseau. Sans proférer un mot, sans jeter un seul cri, sans répandre une larme, elle se délivre. A peine aperçoit-elle son enfant qu'elle le saisit, le contemple pendant quelques minutes d'un œil farouche ; regarde autour d'elle ; se voit moins observée ; se traîne en rampant jusqu'au bord du navire ; donne à son fils le premier & le dernier baiser, et se précipite avec lui dans les flots.

Alors, les alarmes de la cupidité déçue, remplacèrent l'humanité. D'Urban jure, tonne, menace ; on ferle quelques voiles, dix matelots se jettent à la mer. Soins inutiles ! Les fers que la Nègresse portoit aux pieds, l'avoient fait submerger. On ne put joindre que l'enfant. Il étoit mort.

Je vis tout cela, pour-ainsi-dire, avec une morne indifférence. Ce passage si rapide de l'espoir le plus doux au comble du malheur,

avoit engourdi mon ame ; j'étois dans un état de stupeur qui ressemble à l'imbécillité. Je ne sentoie plus pour avoir trop senti. Plusieurs fois dans le jour Gernance s'approcha de moi , il me parla ; je l'entendis , je le vis , mais sans le reconnoître. Mon cœur étoit entièrement fermé , et les sensations extérieures n'arrivoient plus jusqu'à lui.

Quand la fin du jour approcha , on fit rentrer dans la cale mes malheureux compagnons. L'ordre que l'on observoit , prouvoit bien de la défiance de la part des Blancs , et les remords de leur conduite injuste et cruelle. On ne déchaînoit qu'un Nègre à la fois ; on le faisoit descendre ; et les matelots qui l'attendoient en bas , lui remettoient ses fers (7) ; cela se fit ainsi jusqu'au dernier. Quand ils n'auroient pas été courbés sous le joug du malheur , leur situation seule dans les flancs du vaisseau eut suffi pour les mettre au désespoir. L'avidité du gain avoit compassé les espaces. Trois pieds en largeur étoient comptés pour deux Nègres , et à peine nous en avoit-on laissé en longueur assez pour l'étendue de notre corps. Aussi dans le cours du voyage ai-je entendu d'Urban s'applaudir de sa cruelle intelligence , et tirer , à ce prix , vanité de la richesse de sa cargaison. Hélas ! sans moi , moi ! que le barbare avoit si indignement traité ,

il eut payé bien cher cet avare savoir dont il faisoit si insolemment une vaine parade.

Je m'attendois à redescendre comme les autres. L'écoutille se ferma sans que l'on eut l'air de songer à moi : Gernance vint, il s'agenouilla pour m'ôter les chaînes que j'avois aux pieds, et profitant de cette position pour me parler sans être remarqué : Si vous étiez en état de m'entendre, me dit-il, je vous dirois d'espérer : tant que je vivrai, du moins, vous aurez un défenseur ; mais au nom de Dieu, ménagez mon père, et sur-tout ne l'irritez pas. Je ne lui répondis rien, je ne pouvois parler ; si j'en avois eu la force, le ressentiment seul m'eut fourni des expressions. Mais comme alors personne n'étoit auprès de nous, je lui vis saisir mes fers, et les jeter à la mer avec une telle indignation, que ce mouvement, qui ne m'échappa pas, me désarma. Je lui pris la main, et la serrai contre mon cœur : il entendit ce langage, et me répondit par des sanglots. A l'instant, une cloche sonna ; il me pressa de me lever ; il m'étoit impossible. Un matelot vint lui aider ; ils me soutinrent sur leurs bras, et me conduisirent sur le gaillard. Gernance me fit asseoir sur un banc : et la prière commença, car c'étoit elle que la cloche venoit d'annoncer.

Dumont m'avoit rendu cet acte trop familier ; pour me méprendre sur l'intention qui rassembloit l'équipage. C'étoit d'Urban lui-même qui prononçoit le commencement des prières, et les matelots en chœur les continuoient. Tel est le devoir du capitaine dans les vaisseaux marchands, où il n'y a point d'aumônier. Cette vue me tira de l'espèce de léthargie où j'étois plongé ; mon esprit qui sommeilloit, se réveilla ; je me sentis révolté. Quoi ! me dis-je, le monstre prie ! Eh ! que demande-t-il à ce Dieu qui connoît tous les cœurs ?

Quand la prière fut finie, Gernance me fit entrer dans la salle où son père et ses officiers alloient se mettre à table. Je me laissois conduire machinalement, il sembloit que ma volonté fut éteinte ; j'étois comme un automate que l'on fait mouvoir, et qui reste dans l'inaction du moment où l'on cesse de l'agiter. Je n'en souffrois pas moins ; une chaleur dévorante me consumoit les entrailles ; mes idées étoient troublées ; il m'étoit impossible de leur donner aucune suite. Je me rappellois bien qu'il m'étoit arrivé un malheur épouvantable, mais je ne pouvois me rendre compte de ce malheur ; j'éprouvois un véritable délire ; j'étois comme un homme tourmenté par un songe pénible ; qui, quoiqu'endormi, sent que ce songe est un effet

de son sommeil, et lutte avec effort contre ce sommeil même sans pouvoir parvenir à le vaincre. Eh bien ! qu'est-ce ? me dit d'Urban aussi-tôt qu'il me vit ; tu es triste ! tu devrois bien plutôt te réjouir ; tu n'es pas comme les autres à étouffer dans la cale. Ma foi ! sans Gernance tu en aurois eu tout à ton aise, au moins. Mais ne faut-il pas que je sois toujours l'humble serviteur de ses volontés ? C'est comme une femme ; veut-il quelque chose, il pleure ; morbleu, j'aimerois mieux avoir affaire à cent forbans qu'à un homme qui pleure. Allons, allons, bois, mange, et de la gaieté ! ne t'avise pas de te laisser mourir. Ce n'est pas mon compte, c'est déjà bien assez que cette maudite Nègresse en se noyant aujourd'hui m'ait volé cent pistoles. Va, va, je te rends service en te faisant voyager ; tu n'aurois jamais été dans ton pays qu'un Nègre inutile ; au moins en Amérique, tu serviras à quelque chose. Je ne répondis à ce discours que par un regard de mépris. Gernance se leva de table, et me présenta à manger ; je le remerciai par un signe de tête : il m'eût été impossible de rien manger. A la fin du repas, le chirurgien s'approcha de moi ; il me tâta le pouls, et déclara à d'Urban qu'une fièvre brûlante me consumoit, et que j'avois besoin d'un prompt secours si l'on vouloit me sauver

la vie. Aussi-tôt on me fit dresser un lit dans la sainte-Barbe, et l'on m'y transporta.

D'Urban devint vraiment inquiet sur mon sort, non par pitié, mais par intérêt; du moment qu'il m'avoit vu, il avoit conçu l'odieux projet qu'il avoit si cruellement exécuté; mais il s'étoit flatté qu'il auroit quelques jours pour m'y préparer par une apparence d'amitié et de bonnes façons, et s'étoit imaginé que le coup ainsi amené de longue main, me seroit moins sensible. Ma beauté l'avoit frappé; soit qu'il me gardât pour son usage, soit qu'il me vendît à quelque planteur Américain, soit enfin qu'il m'offrît en présent à quelque grand seigneur, il comptoit toujours tirer de moi quelque bénéfice considérable; et cet espoir lui avoit fait violer tout ce que les hommes ont de plus sacré, la bonne-foi, l'humanité, le droit des gens, et l'hospitalité. En me quittant le matin qui suivit la nuit funeste où je m'étois sauvé sur son bord, il ne m'avoit point menti, il s'étoit rendu à terre. Son fils qui lisoit dans son ame ne s'étoit pas mépris sur son dessein, et c'étoit-là le sujet des larmes que je lui avois surprises, et dont il m'avoit fait mystère. D'Urban en descendant au port avoit trouvé tout le monde instruit de mon évacion. Le Damel, dont cette évacion détruisoit toutes les espérances, comme on le verra par la suite,

n'obtenant aucune nouvelle de moi par ses gens qui s'étoient mis à ma recherche , avoit soupçonné ce qui étoit arrivé. Il avoit fait assembler tous les capitaines des vaisseaux d'Europe qui se trouvoient dans la rade , et leur avoit déclaré que son intention étoit de faire visiter leurs bâtimens. D'Urban feignit de s'y soumettre comme les autres ; mais il prit son parti sur le champ. Sa cargaison étoit complète. Comme il comptoit appareiller dans peu de jours , tout son monde étoit à bord. L'avenir ne l'inquiétoit point ; assez riche il étoit à son dernier voyage , et n'espéroit jamais retourner dans ces climats. Il revient donc à son vaisseau , les vents sont bons , et favorisé par toutes les circonstances , il fait lever l'ancre , met sous voile , et prend le large. Son brusque départ avoit changé les soupçons du Damelien en certitude. D'Urban s'étoit aperçu qu'on le faisoit suivre par des pirogues. Si malheureusement le vent eût tombé , les pirogues auroient pu l'atteindre , la visite se seroit faite , les Nègres m'auroient découvert , et leur violence pour m'arracher de ses mains , n'eut pas été sans danger , dans un vaisseau rempli d'esclaves dont ils auroient pu au besoin briser les fers , pour s'aider de leurs forces. Il avoit senti le péril , et c'est alors qu'il s'étoit décidé à me faire enchaîner , et à me confondre avec les autres , dans l'espoir que

l'obscurité et la multitude me déroberoient plus facilement à l'attention des visiteurs. La fatigue, mon âge, la tranquillité que mon ame avoit perdue depuis la bataille, que je venois de recouvrer, du moins en songe, m'avoient plongé dans un sommeil si profond, que je n'avois rien senti de tous ces mouvemens. J'avois dormi près de vingt-quatre heures. Mon évanouissement avoit succédé bientôt à mon sommeil. Je n'en étois sorti qu'à midi, comme on l'a vu. Le vaisseau avoit couru toute la nuit; dès le matin l'on s'étoit trouvé hors de la vue, non-seulement des pirogues, mais même de la terre. L'inquiétude de d'Urban avoit cessé, et son fils n'avoit pas eu de peine à obtenir que je fusse délivré de ces fers, que dans le fond il n'avoit jamais eu intention de me donner.

Malgré les soins du chirurgien, je fus plus de quinze jours entre la vie et la mort. Si un motif plus noble eut animé d'Urban, je célébrerois avec reconnoissance ses attentions; il ne négligea rien pour m'arracher des portes du trépas, et son avarice mit tout en usage pour me fermer la tombe que son insigne perfidie m'avoit ouverte; mais c'est à mon cher Gernance que je suis redevable de la vie; je voyois sans effroi la mort s'avancer, lui seul me rendit son approche terrible; ses larmes bien plus que ses discours vain-

quirent l'indifférence que j'avois pour ma santé ; ou plutôt le ciel , qui veilloit sur les vertus de ce jeune homme , me rappella au jour pour le dérober au châtement dont il menaçoit la tête coupable de son père. L'état où je le voyois quelquefois me pénétoit ; enfin je lui dis : Je le vois , vous voulez que je vive ! faut-il donc être malheureux pour vous plaire ? Vous le savez , j'ai tout perdu ! Ah ! vivez , me répondit-il , pour mon propre repos , vivez pour me laisser le tems de vous convaincre que je ne suis pas complice du sort qu'on vous fait éprouver. Hélas ! j'étois loin de l'en soupçonner ! il faisoit peut-être moins pour mon rétablissement que son père ; mais l'on ne se méprend pas aux soins de l'amitié. Ah ! ne croyez pas , me répétoit-il souvent , que vous soyez pour jamais séparé de tout ce que vous aimez. Mon père peut-être avec le tems se laissera fléchir ; comblé des dons de la fortune , le sentiment qui l'aveugle dans ce moment pourra s'éteindre. Que sait-on ? par la suite il sentira que vous n'ajoutez que foiblement à ses richesses ; mais s'il demeroit inflexible , suivant l'ordre de la nature vous m'appartiendrez un jour. Alors vous serez libre ; alors , quoi qu'il m'en coûte de me séparer de vous , je vous rendrai à votre patrie. Jusques-là , je le sens , je ne vous dédommagerai pas de la privation

d'un père, d'une amante, de vos amis; mais du moins vous me verrez à vos côtés, vous me parlerez d'eux, je vous répondrai par mes larmes, et mes larmes vous consoleroient ! Comment résister à un sentiment si tendre ? Vous triomphez, Gernance ! m'écriai-je ; ma mort étoit la plus terrible vengeance que je pusse tirer de votre père ; vous le voulez, j'y renonce. Jusques-là, l'on s'étoit vu forcé de profiter de mes instans de délire, pour m'administrer des remèdes que je refusois constamment quand la connoissance m'étoit rendue ; vaincu par Gernance, je permis à l'art de seconder la nature, et le chirurgien bientôt répondit de mes jours.

La secousse avoit été trop forte, pour que ma convalescence ne fût pas longue ; mon ame n'étoit pas guérie ; mais la maladie m'avoit au moins procuré ce bienfait, qu'en attaquant les sources de ma vie, elle avoit émoussé les pointes aigües des maux qui m'avoient accablé. Ce n'étoit plus ces transports violens, dont la première atteinte m'avoit plongé dans un état presque semblable à la mort ; c'étoit une mélancolie profonde, qui me faisoit trouver de la douceur même à tout ce qui pouvoit l'entretenir ; les noms d'Amélie, de mon père, d'abord firent saigner toutes les plaies de mon cœur, ensuite ils furent, si j'ose le dire, comme un baume délicieux dont ce cœur

s'impregnoit avec joie ; j'étois comme un homme qui, fatigué de se débattre contre un tigre qui menaceroit ses jours, s'endormiroit avec volupté entre les griffes de ce monstre. Illusion funeste ! dangereuse douceur ! qui rendant moins amer le poison du chagrin , en redoubloit l'activité fatale. Cette mélancolie entretenoit ma foiblesse ; j'étois hors de danger, mais je ne me rétablissois point. Gernance s'en appercevoit, il faisoit tout pour me distraire ; mais ce n'étoit pas aux pensées douces à me tirer de cette espèce d'inertie ; il falloit à mon ame un choc assez fort pour la tirer de cette langueur où elle s'abandonnoit avec complaisance ; et le jour approchoit où une commotion nouvelle, en éprouvant sa vertu, alloit au moins ranimer quelques-uns de ses ressorts.

Gernance ne me quittoit presque point. Malgré l'incommodité du lieu que j'habitois depuis ma maladie, il s'y étoit établi. Plutôt volontaire qu'officier sur le bord, il n'avoit que peu de devoirs à remplir. Son père ne s'offensoit point d'une affection, dont sa fierté eût été blessée dans d'autres tems ; tout ce qui lui promettoit ma conservation, étoit sûr de lui plaire. La cupidité garantissoit l'amitié des reproches de l'orgueil. Jusqu'alors la navigation avoit été heureuse, et si le tems continuoit, l'équipage

se flattoit d'être rendu à St. - Domingue dans quinze jours. Je ne m'ennuyois point de causer avec Gernance ; c'étoit mon unique soulagement. Trop foible, je n'avois point encore hasardé de remonter sur le pont. Un soir que Gernance ne m'avoit quitté que pour l'heure du souper, il revint bientôt après ; je me trouvois mieux. Je le lui dis, et il m'engagea à sortir le lendemain. Hélas ! lui dis - je, oubliez - vous le spectacle qui m'attend ? il me faudra revoir ces malheureux Nègres qu'oppriment l'injustice de vos compatriotes. L'aspect de leurs maux renouvellera tous les miens ! Je vous l'avoue ; la seule idée de cette reneontre me fait frémir. Ah ! mon cher Itanoko ! me répondit Gernance, oubliez-vous que le même spectacle vous attend à terre ; vous ne pourrez l'éviter. Le conseil que je vais vous donner est cruel, je le sens ; mais croyez-moi, accoutumez de bonne-heure vos yeux à supporter tout ce que ce tableau a de révoltant, puisqu'il doit vous poursuivre par-tout. --- C'est me conseiller d'enraciner dans mon cœur la haine que je dois à tous les Européens. --- Je ne puis la blâmer à l'égard de quelques-uns ; mais si cette haine étoit générale, elle seroit injuste ; ce n'est que la centième partie peut-être des Blancs qui vous persécutent ; tout le reste vous plaint, et les plus sages appellent

par leurs vœux l'instant fortuné où vos fers seront brisés. --- Je ne vous entends pas. Si ce n'est qu'une foible partie qui nous opprime, comment l'autre infiniment plus forte ne s'y oppose-t-elle point, puisque cette oppression lui semble odieuse ? --- Parce que les passions sont plus fortes encore que la sagesse. L'amour du gain anime seul vos tyrans ; en satisfaisant cette passion vile, ils procurent des jouissances à ceux qui gémissent sur votre sort : ils leur font adroitement prévoir la perte de ces jouissances, si la compassion que vous leur inspirez prenoit le dessus. Tel est l'homme en général, mon ami ! il veut le bien ; mais si la pratique du bien exige de lui des sacrifices, sa volonté s'endort, et le bien ne se fait pas. Ajoutez à cela, que les yeux qui versent des larmes sur votre sort sont loin du théâtre de vos douleurs ; que ceux qui les causent, ont un intérêt marqué à leur en dérober l'excès, et que l'attendrissement de l'Europe sur vos souffrances fait d'autant plus d'honneur à son humanité, qu'à peine en soupçonne-t-elle la millièame partie. En effet, quels sont les témoins de ces souffrances ? Ce sont d'abord les navigateurs qui vont vous acheter dans votre pays ; moins vous leur coûtez, plus ils gagnent ; voilà le motif de la modicité et de la mauvaise qualité de la nourriture qu'ils vous donnent ; l'in-

commodité de votre situation (8) prend sa source dans le desir d'accroître la richesse de la cargaison. Enfin la pesanteur de vos chaînes n'a pour objet que la crainte de votre fuite ou de votre mort , qui trahiroient leurs spéculations mercantilles ; ensuite ce sont les cultivateurs , dont les richesses se comptent par le nombre des Nègres qu'ils possèdent : de-là le travail perpétuel qu'ils vous imposent , pour se dédommager de l'argent que vous leur coûtez ; de-là le droit qu'ils croient avoir acquis à ce prix de disposer de vos bras , de votre tems , de votre liberté , de votre vie même : ils raisonnent d'après un principe de la loi naturelle , que l'on est maître d'user à son gré de ce que l'on acquiert : mais ils oublient que la conséquence qu'ils en tirent , juste en tout autre cas , est fautive dans celui-ci , parce que suivant la même loi naturelle , la liberté de l'homme est un bien inaliénable , qui n'admet ni vendeur ni acheteur. Enfin , ce sont les marchands d'Europe qui viennent en Amérique échanger leur denrées contre les productions que vous cultivez , et que vos maîtres , a votre défaut , ne pourroient leur fournir ; vous concevez qu'un bénéfice immense peut seul les engager à venir de si loin présider à ces échanges , et qu'il est de leur intérêt de s'en conserver soigneusement la source. Voilà
les

les uniques témoins de vos maux ; jugez après cela comme la vérité peut percer ! Ne sentez-vous pas que l'avarice a réuni tous ces gens par un pacte tacite qui les force au silence , puisque l'indiscrétion d'un seul entraîneroit , non-seulement sa ruine , mais encore celle de tous ? Eh ! l'on ignorerait peut-être en Europe jusqu'à votre existence , si l'amour des voyages et la curiosité n'eussent amené dans nos isles quelques oisifs , qui ont rapporté dans leur patrie l'impression qu'avoit faite sur leur ame sensible le traitement que vous éprouvez. --- Ainsi je le vois , il est parmi les Européens une classe d'hommes assez dégradés , pour ne pas rougir aux yeux de leurs semblables de leur inhumanité ! --- Ah ! vous ne savez pas combien l'avarice est éloquente : elle emprunte toujours du mensonge sa voix et ses couleurs ; c'est lui qui dore vos chaînes , qui vante la charité prétendue que l'on exerce envers vous ; qui vous refuse presque la qualité d'hommes pour ennoblir encore la prétendue bienfaisance de vos despotes ; qui grossit et les dangers que l'on brave pour vous aller chercher , et votre férocité envers les Blancs qui tombent entre vos mains , et la stupide insensibilité de vos souverains qui vous livrent pour les denrées les plus méprisées parmi nous ; c'est enfin lui qui séduit nos monarques (9) , en leur insinuant

que ce commerce est un accroissement à leur puissance ; nos grands , en caressant leur foiblesse par la multiplication de leurs voluptés ; nos peuples en les infectant d'erreurs sur votre compte pour fermer leur esprit crédule à la pitié ; la religion même , en lui montrant en vous des conquêtes précieuses , pour la forcer pour - ainsi - dire à consacrer vos maux. --- Toutes fausses que soient ces raisons , au moins ce sont des excuses que le mensonge peut employer pour pallier l'avarice ; et , je le sens , elles peuvent faire impression sur des peuples qui jouissent des bienfaits que notre esclavage leur procure , sans pouvoir juger de ce que cet esclavage nous coûte ; mais à mon égard le mensonge ne peut avoir d'excuse ; je n'ai rien coûté à votre père ; j'implorois son humanité , et rien de plus. La barbarie est-elle dans son caractère ? il pouvoit me refuser , me renvoyer , me chasser , c'en étoit bien assez pour un cœur cruel et dénaturé. C'étoit même là toute l'étendue qu'il pouvoit donner à son penchant féroce. Mais les fers ! mais l'esclavage ! mais la honte ! Ah ! Gernance ! les lions de nos forêts nous déchirent , nous tuent ; mais s'ils n'ont pas de faim , ils ne nous enchaînent pas pour la faim à venir. --- Hélas ! faut-il vous l'avouer , mon cher Itanoko ? vous n'êtes peut - être pas le

millième à qui l'on ait fait éprouver un semblable sort. Toutes les fois que par un long abus, les richesses ont pris la place des vertus, il n'est point de bornes que l'homme ne franchisse; il ose tout; il excuse tout! --- Je vais vous dire une vérité, Gernance! elle sera dure; mais pardon! je ne sais pas feindre. Si les richesses qui portent avec elles le plaisir si doux de soulager, n'ont fait que vous endurcir; si les sciences et les arts, dont l'objet est d'éclairer et de polir les hommes, n'ont fait qu'accroître votre orgueil; si votre religion si douce, si compatissante, n'a point amolli vos cœurs de pierre, il falloit que vous fussiez parmi les hommes la race la plus dégénérée! Posséder tous les trésors qui pourroient donner de l'énergie aux vertus! et les faire tourner au profit des vices! c'est un degré de corruption, dont le reste de la terre n'offriroit peut-être pas d'exemple. --- Je vous l'ai déjà dit, Itanoko! votre proscription ne doit pas être générale. Ah! croyez-en un cœur sincère; le nombre des bons chez nous l'emporte sur les méchants. --- Je pourrois l'étendre à tous sans être injuste. Moi Nègre, dites-vous, vos bons me plaignent? ils me laissent souffrir; ils ne me vengent pas; ils le pourroient cependant, puisqu'ils sont plus nombreux que les méchants; s'ils ne le font pas,

c'est donc foiblesse ? Et dès qu'il s'agit du bien de l'humanité, la foiblesse est un crime. --- Ah ! Itanoko ! je suis Européen ! --- Je sens la force du reproche, mon cher Gernance ! je vous dois tout, je vous donnerois mon sang, ma vie ! Je déteste la chaîne dont votre père m'a chargé, et je bénis l'heureux instant où vos bienfaits m'ont rendu votre esclave ; j'aime, je chéris, je respecte vos vertus ; mais faut-il vous le dire ? vous en auriez eu davantage si vous fussiez né parmi nous ! Un Nègre qui posséderoit une ame aussi belle que la vôtre, vous avertiroit de la trahison de son père ! --- Eh ! voilà le reproche que je craignois d'entendre ! -- pensez-y bien, Gernance ! ce n'est pas un reproche, c'est un hommage ! Un sacrifice à la nature est toujours noble, et n'est pas toujours juste ! Voilà ce que j'ai voulu dire.

Il étoit tard. Cette conversation nous avoit mené loin. Je pressai Gernance de se reposer : je ne pus en faire autant ; et le jour étoit venu, que je n'avois pas fermé l'œil. Cette absence de sommeil dont je n'accusois que l'agitation que m'avoit causée notre entretien, ne fut point contraire à ma santé ; je me trouvai même mieux encore que je n'étois la veille ; et pour complaire à Gernance, je consentis à monter sur le pont. J'eus d'abord quelque peine à sup-

porter, et la vivacité de l'air, et la clarté du jour. Le chirurgien qui l'avoit prévu, me fit avaler quelques gouttes d'un élixir qui ranima mes forces; et mes yeux insensiblement s'accoutumèrent à la lumière. D'Urban s'approcha de moi; la joie éclatoit sur son front; il félicita son fils et le chirurgien du succès de leurs soins, et me fit quelques-unes des caresses intéressées qui rahissent si bien le sentiment qui les inspire. L'heure arrivoit où l'on alloit faire monter les Nègres sur le pont. Gernance m'en prévint. Du courage! me dit-il, ce sont des hommes que vous allez voir. Hélas! esclave ou libre, puissant ou foible, l'homme n'offre-t-il pas par-tout le tableau de l'infortune!

Ils parurent, et bientôt on leur distribua leur ration. Je les trouvai défaits, maigris, abattus; mais quelle fut ma surprise! je craignois le spectacle de leurs larmes et de leurs douleurs, et je leur trouvai un certain air de sérénité qui tenoit presque de la joie: à l'exception de quelques-uns qui me parurent distraits, rêveurs, inquiets même, tout le reste me sembla tranquille, et pour-ainsi-dire satisfait. Ce calme apparent me révolta. Quoi! me dis-je à moi-même, leur ame est déjà familiarisée avec l'opprobre; leurs fers ne leur pèsent plus! O Nègres! s'il est ainsi, vous mérit et votre sort, et vos

bourreaux sont justifiés. Je croyois les Européens les plus méprisables des hommes, mais vous les surpassez en bassesse; ils ne sont qu'injustes! et vous êtes lâches!

Cette réflexion m'accabloit, lorsqu'un de ceux qui me sembloient pensifs, m'aperçut, et me fit signe de m'approcher de lui. D'Urban qui se trouvoit à mes côtés, également dupe de leur apparente satisfaction, crut sans doute qu'un seul mot d'eux, feroit plus pour ma guérison que tous ses soins, et me pressa de joindre celui qui m'appelloit. J'obéis. Te voilà, me dit-il, en langage nègre et à voix basse? je t'ai cru mort. Le ciel ne l'a pas voulu, lui répondis-je. --- Tant mieux. --- Tant pis plutôt, je ne suis pas comme vous autres, je ne m'accoutume pas si vite à l'esclavage et à l'opprobre, --- Qu'en sais-tu? --- Je vous vois contents. --- En ce cas tu es plus accoutumé que nous à ton sort, puisqu'il t'a déjà fait oublier le caractère des Nègres. --- Comment? --- Point d'explications; nous n'en avons pas le tems. Réponds-moi seulement. Que penses-tu du capitaine? --- C'est un monstre. --- Et des Blancs? --- Des Barbares! --- Que leur réserves-tu? --- La haine. --- Rien de plus? --- N'est-ce pas tout ce que peut un homme désarmé? --- Peut-être. Mais, en est-ce assez pour l'honneur? --- Non, sans doute, il lui faudroit la vengeance. --- Il

sera satisfait : demain tes bourreaux ne seront plus. --- Comment ? --- Demain, te dis-je, ils expirent ; et pour comble de douceur, ils expirent sous nos coups. Ose maintenant blâmer notre joie ! ou plutôt, rougis d'être Nègre et d'avoir pu t'y méprendre.

Pardonne, ô Dieu de l'univers, pardonne ! Oui, je devins criminel. Oui ! toutes les portes de mon cœur s'ouvrirent aux serpens de la vengeance. J'oubliai tes droits ! j'oubliai ta justice : je ne vis que mon outrage, que mes maux, que le plaisir barbare de m'abreuver du sang de mon perfide ravisseur. J'étois homme, ô mon Dieu ! et j'en eus toute les foiblesses. Achève, dis-je au Nègre. Quelle est l'heure ? le signal ? les moyens ? Un des nôtres, dit-il, possède l'herbe heureuse qui croît dans nos climats, et qui ronge le fer : l'éclair est moins prompt que ses effets ; demain nous nous la partageons, et nous l'employons dans ce lieu même. Les Blancs ne s'en appercevront pas. Cette opération n'exige que peu de mouvemens. Le dernier monté, qui sera par conséquent le dernier délivré, entonnera la chanson des combats ; ce sera le signal. Nos fers tombent ; soudain nous nous levons. Ces mêmes fers seront nos armes. Nos tyrans surpris, aussitôt vaincus qu'attaqués, aussitôt frappés que vaincus, pé-

riront jusqu'au dernier : la mer sera leur sépulture , et le théâtre de notre gloire. Voilà mon ouvrage , continua-t-il. Voilà nos chefs , en me montrant ceux qui m'avoient paru plus distraits que les autres ; tout le monde est instruit ; chacun sait ce qu'il doit faire ; et le succès est certain. Voici ma réponse , lui dis-je : vengeance et liberté ! Il me suffit , reprit le Nègre ; éloigne - toi : n'éveillons pas les soupçons.

Je fis quelques pas et je m'arrêtai. Un moment , me dis-je à moi-même , ma joie me trahiroit ! Calmons - nous ; imitons d'Urban : le traître en m'égorgeant avoit le front tranquille ; j'y fus trompé : que le barbare soit victime à son tour de l'art funeste qu'il m'apprit à connoître. Gernance remarqua de loin mon agitation , et vint me joindre. Pourquoi , me dit-il , vous être mêlé parmi ces Nègres ? N'étoit-ce pas assez de leur vue pour entretenir vos chagrins ? falloit-il encore y joindre leurs discours ? Venez.

Oh ! détestable passion de la vengeance ! Qui le croiroit ? Je suivis Gernance sans remords. Je venois pour-ainsi-dire de signer l'arrêt de sa mort , et sa vue ne m'attendrit pas. Ah ! que ceux qui me liront descendent dans leur cœur , qu'ils se mettent à ma place et qu'ils me jugent ! Quel homme aussi indignement

trahi , aussi lâchement outragé , aussi cruellement séparé de tout ce qui l'attache à la vie , ne saisiroit pas avidement le plaisir de rendre à son oppresseur tous les maux qu'il en auroit reçus ? n'embrasseroit pas le premier espoir de la liberté , perdue sans cela pour jamais ? ne détesteroit pas dans sa fureur vengeresse le peuple entier qui auroit nourri le monstre auteur de sa misère ? si c'est un crime , j'en appelle à l'univers ; qu'homme peut se flatter de ne le pas commettre.

Je ne m'excuse point , je veux qu'on me connoisse tout entier. L'effet de l'injustice est de rendre barbare celui qui en est la victime , et je le devins dans un instant. Il sembloit que mes forces n'eussent attendu que ce signal pour renaître. Un feu rapide se répandit dans toutes mes veines , et l'impression de ma maladie s'effaça tout - à - fait. Je contemplai mes victimes avec ce sang-froid de la cruauté , qui calcule en silence les tourmens qu'elle leur destine : j'osai les compter , m'applaudir de leur nombre , qui promettoit à ma vengeance plus de diversité dans leurs supplices ; je hâtois par mes vœux le moment où je devois les en accabler , et j'aurois voulu le reculer encore pour jouir plus long - tems du plaisir de les leur préparer ! je ne l'oublierai jamais , cette réflexion épouvantable , dont l'hor-

reur même fut une jouissance pour moi. Le soir d'Urban m'appelle ; il étoit à table ; il me fait asseoir. Ta santé , me dit - il , ne m'a jamais paru meilleure , je veux la célébrer. Il prend un verre , le remplit , me le présente , prend ensuite le sien , et boit à ma santé. Bois , monstre , dis-je en moi-même , demain à pareille heure je boirai sur ton cercueil.

Trente ans se sont écoulés depuis ce moment affreux , et ma main tremble encore en traçant l'horrible tableau de ce qui se passoit dans mon cœur. Tel est l'homme de toutes les nations , quand on compte sur sa foiblesse pour l'opprimer. Tranquille , j'allois boire , quand Gernance m'arrêta. Dieux ! le ton si doux de sa voix retentit encore à mon oreille ; je crois l'entendre ! Et moi , me dit-il , ne voulez-vous pas aussi que je boive à votre santé ? Que faites-vous , Gernance ? m'écriai-je , avec un effroi dont je ne fus pas le maître. Qui sait ? . . . La vérité alloit sortir peut-être de ma bouche. D'Urban tire son lieutenant par la manche : Regarde , lui dit-il , sais-tu qu'il grandira encore ? la bonne emplette ! Ce mot seul m'empêcha de parler , et me rendit toute ma fureur.

Je me levai , et je descendis dans la Ste.-Barbe où je couchois. On prit peu garde à ce brusque départ. L'officier qui devoit faire le quart étoit

malade : il avoit prié Gernance de le remplacer , et je me trouvai seul jusqu'à minuit. Plus libre , je m'abandonnai sans contrainte à tous les serpens dont j'étois dévoré. Je m'étonnois que l'idée de punir d'Urban ne me fut pas encore venue : je me savois mauvais gré qu'un autre m'eut devancé dans ce projet ; j'aurois enfin voulu pouvoir l'exécuter seul , pour en avoir toute la gloire et tout le plaisir. Mais que fais-je ? tirons plutôt un voile sur les noires pensées dont je fus agité depuis la cruelle confiance de ce Nègre , jusqu'à l'instant fatal.

Vers minuit et demi , Gernance rentra. Vous ne dormez pas , me dit-il ? Non , lui répondis-je avec une amertume dont je ne fus pas maître ; non , le sommeil n'est pas fait pour un homme opprimé. Je le sens , me dit-il avec douceur ; mais j'ai pensé à vous pendant tout le quart , & je suis bien aise que vous vieilliez encore ; j'ai à vous parler. Il me dit ces derniers mots d'un air si sérieux , qu'une sueur froide se répandit par tout mon corps ; je me crus découvert. Ah ! il étoit bien juste , ô ciel ! qu'ayant goûté tous les plaisirs avant-coureurs du crime , tu m'en fisses ressentir au moins quelques terreurs. Itanoko , me dit Gernance , nous arriverons bientôt , tout l'annonce. Depuis hier , tous les signes qui promettent le

voisinage de la terre , se sont fait voir autour du vaisseau. J'ignore ce que mon père ordonnera de votre sort. Vous gardera-t-il ? se défera-t-il de vous ? c'est-ce qui ne m'est pas connu ; mais dans tous les cas , vous et moi nous pouvons être séparés ; il peut pour ses affaires , m'envoyer en Europe ou par-tout ailleurs : il est mon père , et mon premier devoir est de lui obéir. Tant que je vous aurois sous les yeux , je vous protégerois au péril de ma vie , Dieu m'en est témoin ; mais je puis être absent , et vous seriez sans ressource. Voilà deux mille écus en or , c'est tout ce que je possède , je vous les donne ; gardez-les. Si mon père vous vend à un autre , et que je sois éloigné , j'ai un ami à St.-Domingue ; il est digne de toute ma confiance , et je vous le ferai connoître en arrivant. Vous lui porterez cet argent , avec lequel il vous rachetara. La somme est assez forte pour vous procurer la liberté. Partez alors , retournez dans votre patrie , dussai-je ne jamais vous revoir. Si mon père vous garde , les égards que je lui dois ne me permettent pas avec lui un semblable moyen : mais l'esclavage peut vous paroître dur , et je ne serai pas là peut-être pour l'adoucir. La malheureuse envie de fuir peut vous surprendre. Ce seroit un malheur ! le plus grand
peut-être

peut-être qui pût vous arriver ; mais l'homme qui souffre ne réfléchit pas. Cet argent du moins vous servira : sans lui vous seriez rattrapé , et la mort vous attendroit. Telles sont nos loix. Avec de l'argent vous aurez plus d'espoir d'échapper : il est peu d'obstacles que ce métal n'applanisse. Il n'est plus à moi , il est à vous. Quoiqu'il vous arrive , que le nom de Gernance vous soit toujours cher , ne m'oubliez jamais : voilà la seule récompense que je vous demande.

Il me seroit impossible de décrire ce qui se passa dans mon cœur à ce discours. Je fixe Gernance. D'où te vient cet argent ? lui dis-je. Que t'importe ? me répond-il d'un air étonné. -- Encore cette complaisance , ajoutai-je , c'est le dernier bienfait que je te demande. Je vis une noble pudeur rougir son front , et ses yeux se baisser avec modestie. Tu le veux , me dit-il , sois satisfait. Mon père est riche , il me donne chaque année à-peu-près cette somme pour mes plaisirs ; je ne la dépense pas , je la donne aux malheureux. Tu en es un , et tu as droit à mon amitié. Je l'accepte , lui dis-je. A ces mots je me lève , je m'habille avec précipitation. Suis-moi , dis-je à Gernance. Où vas-tu ? Viens , tu le sauras. Je franchis les escaliers en courant ; j'arrive à la chambre de d'Urban , j'ouvre. Gernance étonné me suivoit en silence. Lève-toi , capitaine , dis-je en entrant,

j'ai à te parler. Qu'est-ce qu'il y a ? Que veut-il, dit d'Urban en regardant son fils ? Je l'ignore, répond celui-ci. Tu le sauras tout-à-l'heure, lui dis-je ; lève-toi seulement. Dans un moment il est debout. Nous passons dans la chambre du conseil ; et je me mets entre le père et le fils. Vois cet or, dis-je à d'Urban : apprends ce que ton fils vient de faire. Je lui rapporte alors en peu de mots le discours de Gernance. A présent dis-moi, continuai-je, comment on s'acquitte d'un semblable bienfait. Que fais tu ? dit Gernance. Il est fou, me dit d'Urban. Bel emploi de l'argent ! Capitaine, point de mots ; des choses. Réponds-moi, m'écriai-je. Mes yeux, mon air, mon ton de voix l'étonnèrent. Eh bien ! répond-il avec embarras, il est ton bienfaiteur ; aime-le... Est ce-là tout ? dis-je. Que peux-tu de plus ? répond-il ; tu ne seras jamais assez riche pour lui rendre son argent, ce qui vaudroit bien mieux. Rendre ! Voilà donc à quoi se borne la reconnaissance d'un Blanc ? N'est-ce pas assez ? Non pas pour un Nègre. Gernance, votre vertu mérite un autre prix. Vous m'avez sauvé la vie, vous avez voulu tout-à-l'heure sauver ma liberté ; eh bien ! je m'acquitte avec vous. Voici votre père, jetez-vous dans ses bras ; je vous le rends ; je lui sauve la vie ! Oh ! ciel ! s'écrient-ils tous les deux. Vois, d'Urban, continuai-je,

le lieu où nous sommes. C'est ici que tu m'as reçu, c'est ici que j'implorai ta pitié, ton humanité, que je versai mes peines et mes secrets dans ton sein; si ces meubles insensibles pouvoient parler, tous attesteroient ma bonne-foi, ma confiance, ma candeur; mais tous te reprochent ta perfidie, ta noirceur, ton avarice, ta barbarie. Si tu joins à tant de crimes, l'horrible passion de la vengeance, si tu peux te peindre tout le plaisir que l'on goûte à punir l'auteur de ses tourmens, juge du sacrifice que je fais à la reconnoissance; dans quelques heures tu allois mourir. Toi, les tiens, tes soldats, tes matelots, tout périssoit. Je n'ai point conçu ce projet, mon cœur en étoit incapable; mais dès l'instant que je l'ai appris, il m'a comblé de joie. Je ne devois alors que la vie à Gernance, c'étoit peu de chose; maintenant il voudroit me procurer la liberté, c'est tout pour moi. Un semblable bienfait ne pouvoit se payer que par un grand effort. Mon outrage, ma haine, ma vengeance, tout est oublié; je suis quitte. Gernance, voici ton argent, je te le rends; et toi, d'Urban, si ton cœur est capable de sentir tout ce que tu me dois, je vous jure à tous deux une éternelle amitié; et je serai quitte encore à la manière des Blancs. Qu'on se représente, s'il est possible, l'étonnement, la joie,

les transports de d'Urban et de Gernance. Ils me serrèrent dans leurs bras , nos larmes se confondirent , les tendres noms de père , de fils , de libérateur , d'ami , cent fois se firent entendre. Mon père ! il sauve vos jours ! s'écrioit Gernance éperdu ; tu me rends mon père ! Oh ciel ! récompense sa vertu ! Ah ! plutôt , lui disois-je , qu'il récompense la tienne ! sans elle j'eusse été criminel ! Qu'il vous bénisse tous deux , ajoutoit d'Urban , en nous pressant contre son sein. Hélas ! ce n'étoit point le repentir d'un cœur que deux grands traits de générosité viennent de rendre à l'honneur , qui lui arrachoit cette exclamation ; c'étoit la joie d'un homme échappé d'un danger qui , du même coup , alloit lui ravir et la vie et ses richesses , vil objet de ses vœux et de son amour. Tel étoit d'Urban ; tel il fut jusqu'au tombeau. Qu'on n'en soit pas surpris ; quand l'homme s'est laissé maîtriser par une passion méprisable , il devient enfin si corrompu , que les exemples de la vertu ne font que glisser sur son cœur.

Ils me pressèrent bientôt tous deux de leur détailler le complot qui les menaçoit , et je satisfis leur juste curiosité. D'Urban qui n'écoutoit que son caractère féroce , ne parla d'abord que de tortures , que de supplices. Qui veux-tu punir ? lui dis-je ; pense donc que c'est au sa-

crifice du juste ressentiment d'un Nègre que tu dois la vie. Je t'ai donné le moyen de te sauver : mais tu n'as pas le droit de te venger d'une offense que tu n'as pas reçue. Ma confiance n'a pas avancé le moment de leur crime, si c'en est un que de briser des fers injustes ; ils sont innocens à ton égard jusqu'à l'heure où leur bras levé sur toi les rendroit coupables. Laisse à dieu le soin de juger, de punir l'intention, qui se cache dans le fond des cœurs. Le glaive de la justice humaine exige des actions pour frapper ; tel est l'esprit de toutes les lois. Songe à ce qu'ils étoient, à ce qu'ils éprouvent, au sort qui les attend ; n'oublie pas que ce sont des hommes comme toi ; et parle, si tu l'oses, de les punir ! Mon cher Itanoko ! s'écria d'Urban, si on ne les effraie par un exemple de sévérité, chaque jour il nous faudra trembler pour notre vie. C'est supposer, lui répondis-je, que leur ame soit susceptible de frayeur. Va, je les connois mieux que toi. Si tu emploies la rigueur, fais périr jusqu'au dernier, ou je ne répons pas de tes jours. Mais non, c'est à moi d'achever mon ouvrage ; tu es prévenu ; tu ne crains plus de surprise, et dès lors tu es sauvé. Pour te tranquilliser encore, fais armer tous tes gens ; qu'ils t'environnent, qu'ils veillent sur toi, sur ton vaisseau, je me charge du reste ;

fais seulement monter tous les Nègres sur le pont. Quoi ! si matin , me dit d'Urban ? à peine est-il jour ! Qu'importe l'heure , lui répondis-je , quand il s'agit d'une bonne action. Soudain les ordres sont donnés. D'Urban , dont l'ame n'étoit pas assez élevée pour soupçonner de la générosité dans l'ame des hommes qu'il opprimoit , fit à tout évènement armer ses matelots , et les rangea en bataille sur le gaillard. Les écoutilles sont ouvertes , les Nègres surpris de l'heure où on les appelle , montent avec étonnement. La circonstance me tranquillisoit ; j'étois presque sûr qu'ils ne se seroient pas encore partagé l'herbe dont ils attendoient leur liberté. Bientôt ils sont tous rassemblés. Je prends Gernance par la main : Venez , ô mon ami ! lui dis - je , venez ; ne craignez rien. Je m'avance au milieu d'eux , ils me fixent tous avec des yeux inquiets ; j'élève la voix : alors , je leur raconte ma fuite de chez le Damel , ma confiance en d'Urban , sa perfidie , les soins que Gernance avoit pris de ma vie , sa dernière générosité , enfin la scène de la nuit ; et je continue avec force : O Nègres ! qui de vous auroit eu le courage d'enfoncer le couteau dans le flanc de son bienfaiteur ? Qui de vous à ma place , chargé du secret épouvantable dont vous m'aviez fait dépositaire , ne fut pas tombé déchiré de remords aux genoux

de son libérateur ? Mais étoit-ce assez que de lui sauver le jour ? falloit-il le forcer de vivre pour arrêter ses yeux sur le supplice de son père , pour le faire nager dans le sang de ses compatriotes ! Je n'ai pas eu ce féroce courage ; je n'ai pas dû sauver mon ami pour le rendre plus infortuné que moi ; le voici , celui à qui je dois tout ; celui dont les vertus m'ont arraché l'aveu fatal qui trompe votre espoir ; tombez à ses genoux , c'est d'un Nègre , c'est d'un de vos compatriotes dont il brisoit les fers ; mais ne punissez que moi : je vous ai trahis , j'appesantis de mes mains la chaîne qui vous accable ; prenez ma vie , elle est à vous. Mais satisfaits une fois , remplacez - moi tous auprès de Gernance , acquittez-vous de la reconnoissance que je lui dois , et respectez son père en lui , comme il vous respectoit tous en moi. A peine ai-je achevé , qu'un murmure confus s'élève ; ils s'écrient : Nègre ! tu nous as perdus ! mais tu n'as fait que remplir ton devoir ! Tous alors entourent Gernance , tous veulent toucher cette main généreuse qui daigna soulager un de leurs semblables. Chacun veut lui parler , le voir , le serrer dans ses bras. Un d'entr'eux s'écrie : O jeune Blanc , regarde ! voilà l'herbe qui nous délivroit , vois ce que j'en fais ; et soudain il la jette dans les flots. Je m'échappe , je vole à d'Urban. Re-

garde ! lui dis-je , ce peuple que les Européens méprisent.

Ce jour fut un jour de fête , s'il en est dans l'esclavage ! on distribua des rafraîchissemens aux Nègres avec abondance ; les matelots , la meilleure comme la plus brusque de toutes les classes humaines , attendris jusqu'aux larmes de la scène dont ils avoient été témoins , et dont le récit de ce qui l'avoit occasionnée étoit passé de bouche en bouche , se mêlèrent avec eux , et passèrent le jour en divertissemens. d'Urban se montra digne un moment des modèles de vertu qui l'avoient assiégé pendant quelques heures ; il fit ôter les chaînes à tous ces infortunés , et ils ne les revirent plus pendant le reste de la traversée : ils n'abusèrent pas de cette liberté. La vue de Gernance étoit pour eux une chaîne plus sacrée que celle dont on les délivroit ; mais ce foible effort usa toute la générosité de d'Urban. Je vis pendant plusieurs jours les yeux de son fils le poursuivre , lui tracer pour-ainsi-dire son devoir ; son ame de glace ne l'étendit pas. Je ne m'en plaignis point , et fier d'avoir montré dans l'esclavage toute l'énergie d'un homme libre , je laissai d'Urban se couvrir à son aise de l'opprobre de mes fers , dont il étoit désormais uniquement chargé.

La terre enfin se fit voir , et dès le lendemain

nous mouillâmes dans le port du Cap-François, dans l'isle de St.-Domingue. Gernance descendit des premiers, et je le suivis ; il courut embrasser sa mère, tandis que d'Urban plus occupé de son commerce que de l'amour conjugal, resta au port pour veiller sur le débarquement des Nègres. Tout annonçoit l'opulence dans sa maison ; mais la digne mère de Gernance, vivante image de son fils, en étoit le plus précieux ornement. Elle fut bientôt instruite de mes malheurs ; elle daigna les honorer de ses larmes ; et je m'apperçus sans peine qu'elle détestoit dans le fond du cœur les procédés d'un époux, que par décence elle n'osoit condamner ouvertement.

Quoique le caractère des François des isles de l'Amérique, diffère un peu de celui des habitans de la Mère-patrie, il en approche cependant assez pour qu'il me fut possible alors de m'en former une idée générale. Je ne m'arrêterai point à cet air de richesse, de faste et de grandeur, spectacle en effet bien nouveau pour un Nègre, qui ne soupçonne guère toutes ces recherches du luxe, que mille petits sentimens d'orgueil, de jalousie et d'inconstance naturelle, ont transformé en besoins. Ce qui me frappa d'abord, furent cette politesse infinie, ces nuances multipliées d'attentions délicates,

ces prévenances réciproques qui seroient si délicieuses si elles partoient du cœur, cette familiarité noble entre les hommes, ce respect si flatteur envers les femmes, dont on ne trouve vraiment le modèle que chez ce peuple; mais je m'aperçus bientôt que tous ces agrémens n'étoient pour-ainsi-dire qu'un masque riant, qu'un simple réseau d'argent qui ornoit ses défauts sans les cacher; je reconnus que rarement la volonté du Français étoit d'accord avec ses actions; que sa politesse, son amitié, son amour même, étoient plutôt un langage de convention que l'expression du sentiment; que l'homme qu'il accabloit d'estime, la femme qu'il enivroit d'encens, étoient sacrifiés sans regrets aux éclairs de son esprit; qu'il étoit à la fois jaloux d'affecter une sorte de profondeur de réflexion et de génie, et de faire naître le rire, et de le conserver sur ses lèvres. Je vis que le plaisir étoit son unique affaire, et l'ennui, son compagnon fidèle; que ses desirs venoient plus de son esprit que de son cœur; qu'il étoit pour lui-même une idole chérie; qu'il croyoit devoir moins d'adorations aux vertus qu'au sarcasme léger, au persiflage agréable, à la causticité enjouée qui le font plus redouter. Enfin quand, par la suite, l'expérience et mes voyages en France ont rectifié mes observations, j'ai connu

le François tel qu'il est, brave par nature, amant de l'honneur par principe, franc par caractère, humain par réflexion, désintéressé par noblesse; mais souvent aussi, généreux par ostentation, malin par goût, actif par désœuvrement, frivole par convenance, poli par accès, dédaigneux par fierté, infidèle par délassement; et malgré tous ces défauts cependant, la plus aimable des nations, la plus aimée sans doute, et peut-être la moins aimante.

Mais le préjugé a élevé une telle barrière entre les Européens des isles et nous, que toute l'amabilité françoise n'a pas la force de la franchir. S'agit-il d'un Nègre? tout disparoit; politesse, douceur, humanité, bienséance même. Ce François si doux, ce papillon charmant, dont les ailes d'azur distillent sans cesse l'ambrosie des fleurs qui les parfument, s'approche-t-il de nous? ce papillon par la plus subite des métamorphoses, devient tout-à-coup un tigre, dont l'œil sanglant (10) nous mesure, nous menace et nous destine à être victimes de sa fureur; il invente nos supplices, les calcule de sang-froid, les ordonne au hazard, et les contemple sans émotion. L'amour même si l'on peut donner le nom d'amour aux émotions des sens, l'amour même ne le désarme pas, et la Nègresse entend quelquefois l'ordre de ses tour-

mens , de la bouche qui vient de lui prodiguer la tendresse. Il n'est pas jusqu'à ce sexe révééré, dont la douceur et la sensibilité font la gloire, ce sexe, auquel les petits maux d'un épagneul causent tant de convulsions, qui ne promène ses regards glacés sur les flancs ensanglantés d'un Nègre qu'on déchire (11). Que l'équivoque badine se couvre du voile de la décence, soudain la modestie effeuille ses roses sur le front de ce sexe ; eh bien ! ce même front vient braver sans rougir le révoltant aspect du bazar, où l'on voit les Nègres amoncelés, le père et le fils, la mère et la fille, les amis et amies. Tels sont en général les François de l'Amérique, telles sont leurs aimables compagnes. On en douteroit en Europe, si cette vérité n'étoit avérée depuis long-tems.

D'Urban me traita pendant quelques mois avec assez de douceur. Soit qu'il ne put oublier encore qu'il m'étoit redevable de la vie, soit qu'en effet il craignit les regards de son fils, il n'osa pas d'abord me faire sentir toute la rigueur de mon état. J'employai ce moment de calme à perfectionner mon éducation, que Dumont avoit ébauchée. Grace aux soins de Gernance, je me vis instruit par les meilleurs maîtres ; et mon application secondant les dispositions de la nature, je sus non - seulement bientôt écrire et parler

parler le françois avec précision, mais j'acquis encore quelques notions des belles-lettres et des arts agréables. La musique sur-tout flatta délicieusement mon goût; elle est barbare chez nous, ici je la trouvai digne sœur des Muses, et l'on peut dire que c'est vraiment aux Européens qu'elle doit son immortalité. J'avois de la voix, et bientôt j'en sus marier les sons avec les accords harmonieux de la harpe. Je cherchois par l'étude à me ménager des ressources, qui pussent répandre quelques charmes sur une vie dont l'avenir ne me présageoit que des douleurs; Gernance, en y contribuant, ne songeoit qu'à me rendre aux yeux de tous plus digne encore de l'amitié qu'il me portoit; et d'Urban nous laissoit faire, parce que les talens attachoient à son esclave un prix nouveau qui flattoit son avarice. Ainsi, comme on le voit, trois sentimens, quoique bien opposés, concouroient aux soins de mon éducation.

Gernance, quoique jeune, quoiqu'entraîné par ses richesses dans le tourbillon du monde, avoit su garantir son cœur de l'air dangereux qu'on y respire. Plus heureux que la foule brillante dont il étoit entouré, l'amour des plaisirs ne l'avoit point conduit à l'oubli des devoirs, ni l'oubli des devoirs à l'incrédulité. En me procurant les talens qui donnent du lustre à l'homme,

il n'avoit point négligé la religion qui donne plus de force aux vertus, il m'avoit fait connoître le père Bruno, religieux aimable autant qu'instruit : c'étoit l'ami dont il m'avoit parlé. Je trouvai dans cet ecclésiastique, l'amitié d'un père, les agrémens d'un homme du monde, et le zèle d'un apôtre. J'avois des notions claires de l'humanité, mais sa charité m'étonna : je me vis forcé de distinguer ce que j'avois confondu jusqu'alors ; je connus clairement que l'une n'étoit que la vertu de l'homme, tandis que l'autre étoit celle d'un Dieu. Tant qu'il me développa l'antiquité, la vérité et la sainteté de la religion, la pureté de sa morale, sa pratique difficile, mais non impossible, les récompenses du juste, les peines du méchant, je l'écoutai avec un respect qui tenoit de la tendresse. Quand il me dit ensuite que la plupart des hommes vaincus par leurs passions fermoient les yeux à ces vérités éternelles, et marchaient sans regret et sans inquiétude au-devant de leur perte, des larmes de compassion inondèrent mes yeux ; mais quand il ajouta qu'il en étoit quelques-uns, qui, pour mieux satisfaire ces mêmes passions, révoquoient en doute, ou nioient formellement tout ce qu'il venoit de me prouver, je ne pus m'empêcher de rire.

Quand il me trouva suffisamment instruit,

il se hâta de consommer son ouvrage, en me réunissant aux enfans de l'Eglise. Ce fut mon cher Gernance qui voulut encore ajouter au nom d'ami celui de parain, et la femme qu'après lui je devois le plus respecter, daigna l'accompagner. L'aimable, la vertueuse Honorine, captivoit depuis long-tems le cœur de Gernance. Egaux en vertu, en grace, en talens, en richesses, l'amour les avoit assortis, et dans peu l'hymen devoit les couronner. Fille du père le plus tendre, du plus honnête homme que la colonie eut peut-être produit, elle n'attendoit plus que l'instant où d'Urban quitteroit le commerce pour s'unir à son amant. Le père de Gernance avoit exigé ce retard, parce que ne pouvant savoir l'étendue de sa fortune qu'à cette époque, il ne pouvoit vraiment fixer qu'alors l'état qu'il pouvoit pendant sa vie assurer à son fils. Au reste tout étoit arrêté, les paroles données, et Honorine sûre que ses vœux les plus doux seroient bientôt comblés, eut été la plus heureuse des femmes, si un frère, l'horreur de la nature, n'eut été le tourment de sa vie.

M. de C***, le respectable père d'Honorine, avoit été peut-être trop foible à l'égard de ses enfans. Veuf de bonne heure, son indulgence n'avoit point été funeste à sa fille! Un naturel heureux avoit en elle suppléé à ce que l'éducation

négligeoit. Il n'en avoit pas été de même de son fils : Théodore de C*** , né dans le sein des richesses , élevé dans un climat brûlant , dévoré par les passions les plus dangereuses , entouré des voluptés qui croissent à chaque pas aux isles de l'Amérique , s'étoit bientôt abandonné à tous les pièges de la séduction , et les désordres effrénés avoient été la suite de son fatal aveuglement. Son père s'en étoit apperçu , mais trop tard ; et sa molle tendresse pour son sang , l'emportant encore sur la raison , il n'avoit point usé de cette sévérité paternelle , qui peut-être eut arrêté les emportemens d'un jeune homme qui bravoit impunément ses trop foibles remontrances. Honorine qui adoroit son père , s'étoit placée pour-ainsi-dire entre son frère et lui ; elle déroboit aux chagrins de l'un les travers de l'autre , et consumoit ses jours à pallier et réparer les fautes d'un ingrat , qui ne la payoit de ses soins que par des noirceurs multipliées.

Je vis la vertueuse Honorine pour la première fois , lorsqu'elle me conduisit au temple. Renfermée dans l'intérieur de sa maison , elle n'y recevoit que Gernance et sa mère , et n'en sortoit que rarement. Mon ami ne m'avoit point caché sa flamme , mais je n'en connoissois point l'objet , et il étoit arrêté que je compterois ses bienfaits par le premier instant où je jouïrois de sa pré-

sence. Rien ne manqua à la pompe de mon baptême. D'Urban qui aimoit le faste, profita de cette cérémonie pour satisfaire son goût, il la célébra par la fête la plus galante. Je fis peu d'attention à l'appareil; je n'étois occupé que de la joie pure dont Gernance et le père Bruno me sembloient pénétrés. Tandis que l'amour du plaisir animoit seul le front des autres convives, la douce satisfaction que procure la vertu se peignoit sur le leur. Spectacle bien plus attachant pour une ame innocente comme la mienne, qui n'avoit pas encore besoin du tumulte des fêtes pour émouvoir sa sensibilité!

Je ne pus cependant me garantir d'une réflexion pénible. Quelle différence me disois-je, de ce jour, à celui que je me promettois avec Amélie! Jour heureux où je devois passer du baptême aux autels de l'Hymen! J'éloignai bientôt ce souvenir. Hélas! me disois-je, ce Dieu si bon qui vient de m'adopter, n'est pas obligé de mesurer ses faveurs sur nos desirs! Je suis vraiment ingrat de me plaindre; dans le bonheur j'aurois moins senti ses bienfaits! Il fait bien plus pour moi; il attend le jour de la douleur pour me chercher.

Jusques-là, d'Urban qui m'avoit traité avec une sorte d'égards, par degrés se contraignit moins, il n'avoit plus d'intérêt qui l'obligeât à

des ménagemens ; ma santé s'étoit affermie , j'avois achevé de me former , et j'étois , quant aux graces et à la taille , ce que je devois être toute ma vie ; mes talens s'étoient perfectionnés , et j'étois enfin , suivant sa manière de raisonner , un esclave précieux , et dont la vente ne pouvoit être qu'infiniment lucrative. Il ne s'agissoit plus que de me façonner au service , et de me ployer de bonne heure à tout ce que le caprice de mes maîtres futurs pourroit exiger de moi ; qualité qui , sans doute , selon d'Urban , me manquoit pour achever d'être parfait. Je fus assez long-tems sans m'appercevoir de ce changement ; je faisais par amitié , par reconnoissance même de l'espèce de calme dont il m'avoit laissé jouir , tout ce que sa fantaisie lui suggéroit. S'agissoit-il de voler à ses possessions éloignées pour y porter ses ordres , de parcourir dix fois le jour toute la ville pour les intérêts de sa maison , courses , fatigues , sueurs , rien ne me coûtoit ; j'étois toujours prêt , et mon activité devoit sa volonté. Mais je reconnus enfin que tout ce que jusqu'alors j'avois mis sur le compte de ma complaisance , ne passoit à ses yeux que pour des devoirs acquittés. Insensiblement le ton de maître succéda au ton de douceur , et la brusquerie à son tour remplaça le ton de maître. C'est alors que toute l'horreur de mon sort ,

qu'une fausse illusion avoit endormie pendant quelque tems, se réveilla toute entière. Voilà donc ce qui m'est réservé, m'écriai-je avec amertume ? c'est ainsi que s'écouleront mes jours, et que je m'approcherai lentement de cette mort, qui m'attend au bout de ma carrière, et qu'une religion nouvelle me défend de hâter ! Eh bien ! tu le veux, ô Dieu de l'univers ! eh bien ! je souffrirai. Mais fais du moins que mon père, que Dumont, que la tendre Amélie, ignorent à jamais les douleurs du malheureux Itanoko !

Je dérobois à Gernance une partie de mes peines. Je sentois assez combien son cœur généreux en seroit déchiré, et je craignois encore d'avilir son père à ses regards. Souvent il me fixoit, il surprenoit dans mes yeux le trouble de mon ame ; cette vue l'affectoit, je m'en apercevois, et je cherchois alors, par une fausse apparence de sérénité, à détourner ses soupçons que je ne détruisois pas. Le père qui craignoit la vertu de son fils, autant que je redoutois les alarmes de son amitié, ne me maltraitoit jamais en sa présence ; mais Gernance ne s'y trompoit pas. Bruno étoit mon unique ressource ; c'étoit dans son sein que je versois mes peines : il les écoutoit avec compassion, il aidoit aux épanchemens de ma douleur en pleurant avec moi, et saintement adroit, après

avoir aidé la nature en se prêtant à ses foiblesses , il me ramenoit imperceptiblement à la soumission que l'on doit à la providence. Hélas ! me disoit-il , aviez-vous cru trouver le bonheur sur la terre ? Sous quelque forme qu'il se présente , c'est toujours un aimable imposteur. Qui l'éprouva mieux que moi ? Un jour vous le saurez , un jour je vous apprendrai combien je fus le jouet de ses frivoles illusions : vous connoîtrez par mon exemple , que la félicité n'est point dans le monde. Les chagrins vous auroient également trouvé dans les bras de votre père , d'Amélie , de tout ce qui vous est cher. Nul homme ne peut être caché à Dieu ; quand il lui plaît de l'appeler à lui par l'infortune , elle est la plus grande marque de sa faveur. C'est notre faute si nous corrompons par une impatience criminelle , les dons le plus précieux de sa miséricorde.

Je l'écoutois avec docilité , et je ne le quittois jamais sans être consolé , ou tout au moins plus tranquille. Un jour , je m'en séparai plus tard qu'à l'ordinaire , et j'étois loin de prévoir ce qu'il en alloit coûter à mon amitié. Ger-nance depuis quelque tems me sembloit triste : il passoit presque tous ses jours chez Hono-rine , et je ne lui trouvois plus cet air de satisfaction qu'il en rapportoit autrefois. Vainement

je l'avois interrogé ; son attentive amitié avoit toujours éludé une confiance , qui devoit m'enfoncer le poignard dans le cœur. J'avois eu, le jour dont il est question , une scène vive avec d'Urban. Une Nègresse de sa maison lui avoit manqué : elle avoit tort. J'étois présent. D'Urban saisit un fouet , arme commune de la colère souvent injuste des Blancs , et dans la circonstance présente trop rigoureuse pour une légère offense ; d'Urban me le présente , et me commande de châtier cette Nègresse. Ordonnez moi , lui dis-je avec modération , tout ce que je pourrai faire sans bassesse pour votre service , je l'exécuterai avec zèle ; mais n'exigez pas que je porte mes mains sur une femme timide , déjà honteuse de vous avoir déplu , et qui est mon égale , puisqu'elle est Nègre comme moi. C'est me servir que de châtier qui m'offense , me répondit-il avec emportement. Si le châtiment est juste , répartis-je avec douceur , exercez-le vous-même , je ne m'y oppose pas. Veux-tu , reprit-il vivement , que je me déshonore en levant le bras sur elle ? Je crois , lui dis-je , que l'honneur n'est pas plus blessé de le faire que de l'ordonner. Mais quoiqu'il en soit , l'honneur m'est aussi cher qu'à vous , et je ne veux pas y manquer. L'honneur d'un esclave ! l'honneur d'un esclave !

répéta-t-il avec ironie. Il n'a tenu qu'à moi de ne plus l'être, repris-je vivement, il doit vous en souvenir; et si vous aviez toujours écouté cet honneur, dont maintenant vous vous montrez si jaloux, vous n'auriez pas le droit de me traiter d'esclave. Ce misérable me raisonne, s'écria-t-il hors de lui-même. Je lui vis faire un geste menaçant: si malheureusement il m'eut frappé, c'en étoit fait, je me perdois. Un reste de patience prêt à m'échapper, me fit appercevoir le danger. La porte étoit ouverte, je m'élançai et je fus. Dans ces momens, Bruno étoit mon refuge. Ce jour-là plus fortement affecté que de coutume, notre conversation nous mena loin; j'oubliai comme je l'ai déjà dit les heures auprès de lui, et la nuit étoit fermée depuis long-tems quand je rentrai à la maison.

J'appris que d'Urban s'étoit calmé, et avoit oublié ou feint d'oublier notre altercation. Ger-nance s'étoit retiré. Je montai à son appartement. La douce familiarité dont il m'honoroit, m'en permettoit l'entrée à toute heure. J'ouvre. Je vois différentes malles étendues sur le plancher, et je le trouve occupé à les remplir. Je fais un cri à cette vue. Ah! voilà ce que m'annonçoit votre tristesse, lui dis-je, voilà ce que vous me cachiez. Vous partez, oh dieu! eh dans quel

tems ! Il est trop vrai , me répondit-il ; et plût au ciel que je pusse me le cacher à moi-même. Je quitte une mère , une amante , un ami ; mais mon père l'ordonne , il faut obéir. Je vous perds ! hélas ! que vais-je devenir ? lui dis-je en soupirant ; qui me garantira maintenant des fureurs de votre père ? votre présence du moins m'apprenoit à tout supporter : quand vous n'y serez plus , pourrai-je répondre de moi-même ? Patientez encore un an , me dit-il , mon absence ne sera pas plus longue ; à mon retour je m'unis à Honorine ; son projet est de vous demander à mon père le jour même de notre hymen , il n'osera pas par décence la refuser aux yeux des deux familles rassemblées. Je ne t'en dis pas plus , acheva-t-il en m'embrassant : tu prévois ton sort. Un tel espoir vaut bien que tu l'achètes par un peu de patience. Ce n'est donc rien , qu'un an passé sans vous voir , m'écriai-je en pleurant ? ah ! que ne puis je vous suivre ! --- Mon père ne l'a pas voulu , je le lui ai proposé. --- Craignez que ce refus ne cache quelque mystère. --- Dans tous les cas j'ai remis depuis long-tems à Bruno les deux mille écus que tu ne voulus pas garder le jour de la révolte des Nègres. C'est une ressource , Bruno ne t'abandonnera pas ; et Honorine ! penses-tu donc qu'elle puisse t'oublier !

Il fit de vains efforts pour me calmer. Je concevois qu'il avoit raison, mais il ne me persuadoit pas. Ce funeste départ étoit pour moi comme le signal de tous les maux qui m'alloient accabler. Je ne les voyois pas encore, je ne pouvois raisonnablement les prévoir; mais je les presentois, et par une bizarrerie de sentimens qui me paroissoit inconcevable à moi-même, tandis que je pouvois à peine supporter l'idée de me séparer de Gernance, que je prévoyois le précipice où son éloignement alloit me plonger, que j'aurois enfin donné mon sang pour le suivre, cependant j'éprouvois que ce bienfait, si je l'eusse obtenu, eut été pour moi un nouveau supplice. Il me sembloit qu'un lien invisible m'attachoit à St-Domingue, et que c'eût été m'arracher le cœur que de m'en éloigner; et, je l'avoue à ma honte, je ne sais pas si la crainte d'être obligé de suivre Gernance n'avoit pas eu autant de part à mon effroi à l'aspect des apprêts de son voyage, que la douleur de me voir privé de sa présence. J'ignore si l'on doit croire aux pressentimens; mais soit qu'ils existent, soit plutôt que l'imagination de l'homme toujours active, soit comme un verre à facettes, qui reproduise le chagrin qui l'affecte sous mille formes étrangères, et que dupe de cette illusion, il en apperçoive

aperçoive une foule de futurs quand il n'en a véritablement qu'un à craindre , il est rare cependant qu'un inconcevable je ne sais quoi ne m'ait prévenu toute ma vie sur les évènements dont j'étois menacé. Je l'entendis avant la bataille , à l'heure de ma fuite au vaisseau de d'Urban , avant la conjuration des Nègres ; je l'entendois alors ; et par la suite , il ne me fut pas moins fidèle.

Je ne cachai point à Gernance cette contradiction involontaire dont le sentiment me fatiguoit. Il étoit aussi loin que moi d'en pouvoir deviner le cause ; il l'attribuoit aux secousses violentes que j'avois éprouvées depuis que la guerre m'avoit séparé d'Amélie , et qui , par conséquent , avoient fait perdre à mon esprit son équilibre naturel. Nous passâmes la nuit à gémir ; hélas ! plus courageux il me consolait , tandis qu'il souffroit plus que moi. Je n'allois être privé que d'un ami , et lui s'éloignoit d'un ami et d'une amante ! Il m'apprit qu'il passoit en France ; que son père quittant le commerce en avoit prévenu ses correspondans depuis long-tems ; que des rentrées difficiles à obtenir , et sujettes à discussion , exigeoient sa présence ; mais que son âge commençant à lui prescrire le repos , il s'en étoit remis sur lui pour le remplacer et en poursuivre le remboursement ; que les difficultés toujours lentes à

se terminer de loin , s'applaniroient aisément quand il seroit sur les lieux ; qu'il ne présuinoit pas que l'année entière fût nécessaire pour terminer ses affaires , et qu'ainsi il me reverroit peut-être plutôt que je ne semblois l'espérer. Tout étoit prêt, le jour du départ arriva , les matelots du vaisseau sur lequel il s'embarquoit , vinrent chercher ses malles , et l'avertir que le vent étoit bon , et que l'on n'attendoit plus que lui pour appareiller. A ces mots , fondant en larmes , je me précipitai dans ses bras. Chéris , s'écria-t-il , le Dieu que je t'ai fait connoître ; qu'il te console et te soutienne ! C'est un ami qui vaut bien mieux que moi ! sois-lui fidèle ! il ne te manquera jamais. Nous nous tinmes long-tems embrassés sans pouvoir parler : enfin il s'arracha de mes bras. Porte mes hommages à Honorine ; respecte-la ; elle m'a promis de veiller sur ton sort.

Il descendit à l'appartement de son père , qui voulut le conduire à bord ; ils sortirent sans bruit , pour éviter au cœur trop tendre de Mde. d'Urban une séparation si douloureuse. Je le suivis. D'Urban , habile à feindre , parut avoir oublié notre scène de la veille ; il me parla avec bonté. Il aimoit son fils avec passion , & je me ressentis sans doute de l'attendrissement qu'il éprouvoit. Nous primes un

canot du port, et nous fûmes bientôt à bord du vaisseau. Il étoit déjà sous voile : nous n'y restâmes qu'un instant. Je saisis la main de Gernance, je la portai sur mon cœur, ce fut le seul mouvement dont je fus capable ; son père l'embrassa vingt fois ; ensuite nous redescendîmes dans notre canot. Bientôt nous fûmes loin du navire qui voguoit déjà. D'Urban qui s'étoit assis pour essuyer ses pleurs, les seules que je lui aie vu répandre, tourne la tête, cherche de l'œil son fils, l'apperçoit encore, lui tend les bras ; l'éloignement enfin le dérobe à sa vue. C'étoit son dernier adieu ; il étoit écrit qu'il ne le reverroit plus.

Au lieu de retourner à terre, d'Urban montra à nos rameurs un bâtiment espagnol qui étoit mouillé à quelque distance de nous, et leur ordonna de nous y conduire. J'étois dans un tel accablement, que je pris peu garde à cet ordre ; nous y fûmes rendus dans une minute. La visite étoit préméditée, car le capitaine se trouva au haut de son escalier pour recevoir d'Urban. Ils s'embrassèrent. Je ne connoissois pas cet homme pour être de ses amis : leur liaison m'étonna, mais sans m'alarmer. D'Urban lui dit en arrivant : Capitaine, je sors d'embrasser mon fils qui passe en France ; je viens me consoler avec vous et vous demander à déjeuner.

Soyez le bien-venu , lui répondit le capitaine ; et le prenant par la main ; il le fit entrer dans sa chambre de conseil : quant à moi , je m'assis sur le pont ; et là , sans contrainte , je me livrai à toute ma douleur.

Au bout d'une heure à-peu-près , un des domestiques de l'Espagnol vint m'avertir que ces Messieurs me demandoient. Je me levai , et j'entrai dans la chambre. D'Urban , le capitaine , et quelques officiers du bord , achevèrent de déjeuner. La conversation se faisoit en espagnol , que d'Urban parloit fort bien. Quand il m'aperçut , il me dit en françois avec un air de bonté familière , qu'il savoit si bien prendre dans l'occasion : Mon pauvre Itanoko ! tu es aussi triste que moi , mais tu ne refuseras pas , pour m'acquitter auprès de ces Messieurs de leur honnête réception , de leur donner une idée de tes talens. Tiens , tu vois cette harpe , allons , acorde-là , et chante-nous quelque chose.

Je ne suis guère en état de chanter maintenant , lui répondis-je , vous le savez ; mais il n'y a rien que je ne fasse pour vous plaire. Excepté de battre ma Nègresse , me répondit-il. Je gardai le silence , mais je le fixai , et je le vis sourire avec le capitaine Espagnol. L'auroit-il instruit ? me dis-je en moi-même ;

si cela est, il faut que les Blancs n'aient pas la même modestie que nous ; un Nègre ne parleroit pas si volontiers de sa honte. Je pris la harpe, je préludai pendant quelques momens, et je chantai ces couplets :

Toi ! dont les accords enchanteurs
De l'amitié chantoient l'ivresse !
Lyre, aujourd'hui, sers mes douleurs,
Et sous mes doigts, peins ma tristesse.
Si je t'appris à répéter
De mon ami le nom si tendre,
Gardes-toi de le faire entendre !
Il n'est plus là pour t'écouter.

Mais que fais-tu ? tes sons touchans
Jusqu'à mon ame retentissent.
Interromps, cesse tes accens !
De son absence ils m'avertissent.
Hélas ! ils ne font qu'ajouter
Au souvenir qui me déchire.
Reste muette ! aimable lyre !
Il n'est plus là pour t'écouter.

Vas ! sous l'ombrage des ciprès,
Loin de moi rester ignorée :
Au Dieu des pleurs et des regrets,
Par l'amitié, sois consacrée.
Jadis, hélas ! pour te quitter,
Il en coûtoit à ma tendresse !

Mais aujourd'hui , je te délaisse ,
Il n'est plus là pour t'écouter.

Mais non , demeure ! Et que les pleurs
Qui s'échappent de ma paupière ,
De la trace de mes douleurs
Imprègnent ta corde légère.
A son retour , il la verra ,
Il me suffit , et cette empreinte
Des maux dont je sentis l'atteinte ,
En le chantant s'effacera.

Lorsque j'eus cessé l'on me combla d'éloges ;
chacun à l'envi loua l'agrément de ma voix ,
la facilité de mon exécution , et l'expression des
couplets. Je ne les connoissois point dit d'Urban ;
où les as-tu donc appris ? Je viens de les
faire , répondis-je. Quoi ! sur le champ ! s'écria
toute la compagnie. Cela est incroyable ,
ajouta d'Urban. Il n'y a pas grand mérite ,
repris-je , je viens de perdre votre fils. Alors
les applaudissemens redoublèrent. Tels sont en
général les Européens , la moindre étincelle de
talent les jette dans l'enthousiasme ; mais en
France , cette espèce d'extase n'est qu'une mode.
J'ai vu à Paris les *bravo* assaillir à chaque
minute les beaux-esprits de société ; car cha-
cune a le sien en titre. Ces riens de l'instant ,
jolis quelquefois , insipides souvent , étoient

reçus avec transport, par les femmes sur-tout. Mais comment ! Tandis que le coryphée s' imagine bonnement que le cercle où il se trouve est tout oreilles, la maîtresse de la maison fait des niches à son chien ; un jeune abbé penché sur le dos du fauteuil d'une coquette, persifle tout bas avec elle la coëffure de Madame la comtesse ; un élégant contemple dans une glace le brillant reflet de ses larges boutons ; un petit-maître sourit, en caressant ses nombreuses breloques ; un bel-esprit bannit sans cesse le silence, en l'exigeant de tout le monde ; un médecin du jour profite de l'instant pour écrire le calembour du matin sur les tablettes d'une femme à vapeurs ; le faiseur ou le chanteur de couplets se tait ; c'est le signal ; l'attention disparue revient comme un éclair. Cela est charmant, délicieux, divin : voilà le chorus universel, dont toutes les mains font la basse. Demandez ce que l'on applaudit, on sera fort embarrassé de vous répondre ; on n'a rien entendu. J'ai connu une de ces femmes à extases qui se trouva huit ou dix fois dans différentes maisons avec un de ces aimables manufacturiers de stances éphémères : dix fois il chanta, dix fois elle exigea sur l'heure une copie de ces couplets, qui lui causoient un ravissement indicible. Un

jour elle me remit son porte-feuille : Tenez , lisez me dit-elle , voilà dix chansons d'un tel , toutes plus jolies les unes que les autres. C'est un garçon inépuisable ; j'ouvre , je lis ; c'étoit dix copies de la même chanson. Eh ! combien de grandes réputations n'ont pas eu d'autre origine !

Quant à moi , mes couplets eurent un mérite que j'étois loin de leur supposer ; c'est qu'ils servirent à merveille les projets de d'Urban. J'aurois dû m'en douter aux caresses extraordinaires qu'il me fit ; mais je n'étois occupé que de ma tristesse , qui me rendoit pour-ainsi-dire insensible à tout ce qui se passoit autour de moi. Il dit quelques mots en espagnol au capitaine , qui ne lui répondit qu'en lui frappant dans la main. Bientôt après il prit congé de lui ; nous rentrâmes dans notre canot , et nous retournâmes à terre.

Mon premier soin fut de me rendre chez Honorine. Je la trouvai accablée du départ de son amant ; ses larmes renouvelèrent les miennes ; et nous passâmes une partie de la journée à pleurer. Elle voulut être instruite de tout ce qu'il avoit fait jusqu'à l'instant de notre séparation ; elle craignoit que je ne lui dérobasse le moindre de ses gestes , et vingt fois elle me fit répéter les mêmes choses. Je

mêlai par hazard à mon récit notre visite à l'Espagnol , et ce qui s'y étoit passé. Honorine m'écouta avec surprise , et parut long-tems rêver à ce qu'elle venoit d'entendre. Sais-tu ce que cela signifie ? me dit-elle. Non lui répondis-je , cela ne m'affecte guère. Et moi je ne suis pas tranquille , reprit-elle ; je connois d'Urban. Elle ne m'en dit pas davantage , et bientôt après elle me congédia.

Sa réflexion m'avoit étonné , je n'en concevois pas le sens. Je passai deux jours sans entendre parler de rien. Les caresses de d'Urban continuèrent ; elles me parurent même s'accroître le second jour ; et ce changement dans sa conduite me causa plus de surprise que l'observation d'Honorine ne m'avoit donné d'inquiétude. Dans cet intervalle j'avois vu le capitaine Espagnol venir à la maison ; je remarquai qu'il avoit de l'humeur en sortant , et quelques épithètes que je lui entendis donner entre ses dents à d'Urban , me firent croire qu'ils avoient eu quelque démêlé , que j'attribuai à des intérêts de commerce. Je ne me trompois pas ; mais je ne soupçonnois guère l'espèce de commerce dont il étoit question.

Le troisième jour , à peine sortois-je de mon lit , que l'on m'avertit qu'un homme me demandoit. Je descends aussitôt , je trouve ce

inconnu avec d'Urban. Est-ce vous, me dit-il, qui vous appelez Itanoko ? Oui, lui répondis-je. C'est celui-là dont il est question, dit-il, en s'adressant à d'Urban ? C'est lui-même, répondit-il. Après ces deux questions, l'inconnu s'assit à une table, prit une plume, et écrivit quelques lignes. Quand il eut fini, il présenta le papier à d'Urban, qui le lut et le mit dans sa poche. C'est à merveille, dit-il. Alors l'inconnu tirant un porte-feuille, y chercha quelques petits papiers qu'il rassembla dans sa main. Pendant ce tems, d'Urban avoit pris sa place et écrivit à son tour. Quand il eut fini, il fit signe à l'inconnu qui s'approcha, et lut pardessus son épaule ce qu'il venoit d'écrire. C'est bon, dit-il. Mettant ensuite l'un après l'autre sur la table les papiers qu'il avoit tirés de son porte-feuille, il ajouta une, deux, trois, quatre et cinq ; toutes à vue, sur Gradis de Bordeaux ; et il prit le papier qu'avoit écrit d'Urban, le ploya et le serra dans le même porte-feuille : ensuite prenant sa canne et son chapeau : Monsieur, je vous salue, dit-il ; et s'adressant à moi : Allons, venez, Itanoko. Où ? lui dis-je. Suis Monsieur, me dit d'Urban d'un air tranquille. Je crus qu'il s'agissoit de quelque commission, et je sortis avec lui.

Je le suivis long-temps sans qu'il m'adres-

sât la parole ; il marchoit fort vite. Nous sortîmes de la ville. Quand nous eûmes fait environ cinq cents pas dans la campagne , il me dit : Vous connoissez sans doute tous les gens de la maison de M. d'Urban ? Parfaitement bien , Monsieur , lui répondis-je. Regardez donc , ajouta-t-il , s'il n'en est aucun qui nous suive. Je jettai mes yeux vers la ville , et regardant aussi loin que ma vue pouvoit s'étendre , je lui dis : Non , je n'en aperçois aucun. Tirant alors une clef de sa poche , il ouvrit une petite porte , à côté de laquelle nous nous trouvions précisément , et nous entrâmes dans un jardin fort agréable qui étoit terminé par une maison petite , mais jolie. A peine y fûmes-nous rendus , qu'il ordonna qu'on lui servit à déjeuner. Il me fit asseoir à ses côtés , et m'invita à me rafraîchir avec lui. Cette familiarité si rare parmi les Blancs de l'Amérique , m'étonna , mais ne me déconcerta pas. Je me mis sans façon à table , déjà prévenu d'estime pour mon hôte ; tant il est vrai qu'un geste , un mot suffisent pour faire naître ce sentiment ! Pourquoi cela ? c'est que l'ame se peint souvent par une bagatelle. Il ne m'entretint que de choses indifférentes pendant le déjeuner. Je lui répondis avec une honnête liberté , et notre conversation fut gaie. Il me dit au bout de

quelque tems : Vous êtes en vérité un digne élève de Gernance ; on ne peut avoir un meilleur ton , ni plus d'esprit que vous. Je le saluai avec politesse , et je lui dis : Vous connoissez donc Gernance ? Non , me répondit-il , c'est la seconde fois aujourd'hui que je suis entré chez M. d'Urban , et hier matin fut la première ; mais j'ai entendu parler de son fils avec éloge. C'étoit me donner carrière , et j'en profitai pour célébrer mon ami. Je vis quelques larmes mouiller sa paupière à l'effusion de mon amitié. Vous êtes un honnête garçon , me dit-il en se levant de table ; et me frappant sur l'épaule , il s'approcha alors d'un petit bureau qui se trouvoit dans l'appartement où nous étions , et se mit à écrire une lettre. Je crus que c'étoit ce qu'il me falloit attendre. Un livre me tomba sous la main , je le pris , et me retirai près d'une fenêtre pour ne le pas distraire.

Quand il eut fini , il cacheta sa lettre et sonna ; un Nègre parut. Il lui dit un mot à l'oreille , lui remit la lettre , et le domestique sortit. Ensuite il s'approcha de moi , et reprit la conversation que nous avions tenue en déjeûnant. Je commençois à m'étonner de ce qu'il ne me congédioit pas ; mais par politesse je ne lui en dis rien. Nous causâmes au moins

près de deux heures encore ; enfin il regarda à sa montre : Mon Dieu , dit-il , il est près de midi , et je devrois être à la Bourse. Il se disposa à sortir , et j'allois le suivre. Sa cuisinière entra. Ne m'attendez pas pour dîner , lui dit-il , je ne rentrerai pas avant six heures du soir. Ayez bien soin d'Itanoko , je vous le recommande , et sur-tout faites ensorte qu'il ne s'ennuye pas. Mais , Monsieur , lui dis-je d'un air qui marquoit mon embarras , et Monsieur d'Urban ?.... M. d'Urban , me répondit-il en souriant , est bien tranquille sur votre compte. Comme lui soyez sans inquiétude ; ce jour-ci n'est peut-être pas le moins heureux de votre vie. Il sortit à ces mots.

Que veut-il dire ? Que signifie ce mystère ? me dis-je à moi-même ; mais pourquoi m'alarmer , repris-je après quelques momens de silence , cet homme a l'air parfaitement honnête ; tout respire la décence dans sa maison. Au reste , d'Urban sait où je suis ; et d'ailleurs ils ne sont pas obligés l'un et l'autre de me confier les affaires qu'ils ont entre eux. Que le lecteur me pardonne cette légère vanité ; mais cette circonstance de ma vie est peut-être celle qui prouve le mieux la droiture de mon caractère. J'avois si peu d'idée de la supercherie , il me tomboit si peu dans l'esprit ,

malgré les épreuves par lesquelles j'étois déjà passé, qu'un homme pour un vil intérêt pût manquer aux engagemens de la reconnoissance, oublier tout à la fois ce qu'il devoit à l'homme qui lui avoit sauvé la vie, et à son fils qui voyoit dans cet homme son meilleur ami, que, quoique la vérité fût palpable, elle ne me fit pas naître le plus léger soupçon. Telle étoit ma candeur, que si ce soupçon se fût présenté à ma pensée, je sens encore aujourd'hui que je l'aurois repoussé comme un crime. Ma seule crainte en me séparant de Gernance avoit été, que les mauvaises façons de d'Urban ne me rappelassent trop souvent l'horreur d'un esclavage injuste, qui m'avoit séparé de tout ce qui m'étoit cher. Voilà ce que je regardois comme le comble de mes maux; et mes alarmes n'avoient point été au-delà.

Je pris donc mon parti, et j'attendis le retour de mon inconnu. Je me mis à causer avec ses domestiques; il n'en avoit que trois, la cuisinière dont je viens de parler, le Nègre que j'avois vu, et un vieux Nègre libre qui s'amusoit à cultiver le jardin. Ces bonnes gens me fêtèrent de leur mieux, comme s'ils m'eussent connu depuis long-tems; ce n'étoit pas pour moi, c'étoit par amitié pour leur maître; ils m'en parlèrent en le

comblant de bénédictions , éloge qui n'est jamais trompeur quand il part de ces hommes-là. J'appris d'eux qu'il se nommoit Duménil , et qu'il étoit courtier de change. Tous ses confrères sont immensément riches , me dit la cuisinière ; quant à lui , cette maison est tout son bien ; il a cependant autant et plus d'affaires que les autres ; mais c'est qu'il exerce son état avec une probité peu commune. La petite maison étoit jolie , rien n'y sentoit l'opulence , mais tout y respiroit cette propreté enchanteresse et cette aisance modeste , qui touchent plus le cœur que la somptuosité des palais. Tandis qu'ils me la faisoient parcourir , je cherchois à me rappeler où j'avois vu le vieux Nègre ; sa figure ne m'étoit pas inconnue. Me remettez-vous ? lui dis-je ; il me semble vous avoir vu quelque part. A merveille , me répondit-il ; je suis entré souvent chez le père Bruno pendant que vous le visitiez. Effectivement ; repris-je , je m'en souviens maintenant. Est-ce que M. Duménil le connoît ? C'est son meilleur ami , répliqua le Nègre ; et c'est bien le meilleur ami que j'aie aussi dans le monde. C'est lui qui m'a placé dans cette maison , et ce n'est pas le moindre de ses bienfaits. Nous avons vieilli ensemble , car il n'a pas été toujours religieux ; mais quand ce desir lui a pris , il

a bien fallu nous séparer. Plus d'inquiétude , me dis-je tout bas , je ne puis qu'être bien , puisque je me trouve chez un ami de Bruno. Je passai ma journée sans ennui , mais non pas sans curiosité sur ce qui m'avoit conduit dans cette maison. Je hasardai quelques-uns de ces propos qui ne sont pas des questions , mais qui amènent des explications. Je jugeai à leurs réponses qu'ils n'en savoient pas plus que moi : il me fallut donc attendre de la bouche de Duménil le développement de ce mystère. En m'entretenant avec la cuisinière des vertus de son maître , je m'étonnai de ce qu'il n'avoit pas pris une compagne. Il ne l'a jamais voulu , me répondit-elle , quoiqu'il en ait trouvé bien souvent l'occasion ; mais il avoit un frère dont il n'a pas eu de nouvelles depuis plus de vingt ans. Quant à moi , je crois fermement qu'il est mort , mais pour lui il se repaît toujours du chimérique espoir de le retrouver , et c'est pour se conserver dans tous les tems la facilité de partager avec ce frère sa petite fortune , qu'il s'est refusé à tout engagement. Je ne sais pourquoi , je soupirai involontairement , en entendant ce discours. J'y pris peu garde , mes peines m'en avoient fait contracter pour-ainsi-dire l'habitude. Les soupirs remplaçoient depuis long-tems le sourire qui s'étoit éteint sur mes lèvres.

Duménil rentra à six heures , comme il l'avoit annoncé ; je le revis avec plaisir. Les discours de ses gens m'avoient confirmé dans les sentimens d'estime que j'avois conçus pour lui dès le matin , et c'étoit presque déjà de l'amitié qu'il m'inspiroit. Hélas ! je devois passer bien des années encore , sans me rendre compte à moi-même de la voix secrète qui me parloit en sa faveur , et je lui payois déjà d'avance ce tribut de respect et de tendresse , qui devoit par la suite devenir un de mes devoirs les plus sacrés.

Il s'informa avec bonté comment j'avois passé ma journée ; je lui en fis le détail avec reconnoissance. Vous étiez avec de bonnes gens , me dit-il , qui m'obéissent avec joie. C'est que vous leur commandez avec douceur , lui répondis-je ; ce n'est pas trop la mode de ce pays-ci. Vous avez raison , me dit-il , et j'en gémis le premier ; je vous assure que je ne vois jamais vos malheureux compatriotes succomber sous le poids des fatigues depuis le lever du soleil jusqu'au retour de la nuit , ne recevoir d'autre prix de leurs travaux , que des châtimens barbares et souvent injustes , que je ne versé des larmes de sang. Seroit-ce donc un mal sans remède ? lui dis-je. Je le crois , me dit-il , tant que l'autorité ne s'en

mêlera pas. Faut-il vous le dire ! la dépravation des mœurs est ici la source de vos maux ; tant qu'elle trouvera dans votre esclavage des ressources à son libertinage et à sa molesse , à coup sûr vos fers ne seront jamais allégés. Je m'en vais vous dire une chose qui peut-être vous paroîtra contraire à l'humanité , c'est que si j'étois dépositaire de cette autorité , le premier emploi que j'en ferois ne seroit pas d'abolir votre servitude ; je ne m'occuperois d'abord que de la discipline des Blancs ; par des loix sages , mais sévères , et exécutées avec rigueur sans acception de personne , je les ramenerois insensiblement à la vertu. Comme le mal est grand , il faudroit des remèdes violens , je défendrois sous des peines capitales , le luxe , le jeu , l'oisiveté , et toute espèce de commerce entre un Blanc et une Noire. Le luxe nourrit l'orgueil ; le jeu , la cupidité ; l'oisiveté , la paresse ; et les liaisons des Blancs et des Noires , l'impudicité. Malheureux Nègres ! voilà vos plus grands ennemis ! parce que ce sont les quatre passions qui endureissent le plus le cœur de l'homme. On céderoit d'abord à la loi par crainte ; bientôt on la suivroit par habitude ; à la fin on l'accompliroit par goût ; vous vous en ressentiriez bientôt. La douceur de votre sort croîtroit à mesure que

la vertu s'enracineroit dans le cœur de vos maîtres ; car ne l'espérez pas autrement , point de sensibilité sans vertu. Quand je croirois mon ouvrage bien affermi , que je verrois l'homme assez ami du bien , pour que le langage de la raison ne fût pas capable de l'effrayer , j'assemblerois alors les chefs de toutes ces familles blanches , et je leur dirois : vous connoissez aujourd'hui tout l'avantage de ces loix , qui , dans le principe , vous ont révoltés : que vous ont-elles ôté ? des passions qui vous flattoient peut-être , mais qui empoisonnoient vos jours. En revanche , elles vous ont rendus plus riches en diminuant vos besoins , et plus heureux en rétablissant la paix dans vos ames. Vos besoins diminués , vous êtes devenus moins exigeans pour vos malheureux esclaves , votre ame plus paisible a mieux senti la rigueur de leur sort , et ils ont commencé à recueillir les avantages d'une loi dont ils étoient le motif secret : mais croyez-vous avoir assez fait ? vous avez maintenant assez de pureté pour m'entendre. Vous , dont le cœur est aujourd'hui si bon ! ne rougissez-vous pas de retenir dans vos chaînes des hommes que la nature a formés vos égaux , et que le crime n'a point fait descendre dans l'abîme d'abjection où vous les retenez ? Croyez-vous , en adoucissant leur

condition , être quittes envers la religion et l'humanité ? Non , sans doute ; quand le principe de l'oppression est injuste , la chaîne de l'opprimé fût-elle douce , celui qui en tient le bout est toujours criminel. Comment donc faire ? Si le commerce des esclaves est prohibé , vos plantations seront en friches , et vous êtes ruiné. Cependant s'il ne restoit que cette ressource , la vertu ne balanceroit pas. Mais il en est une autre , peut-être. A combien estimez-vous l'argent qui chaque année sort de vos coffres , pour l'achat des esclaves ? Supposons un million. Eh bien ! ennoblissez l'emploi de cet argent. Formez-en un fonds public , dont le capital , accru chaque année , fera au bout d'un certain laps de tems une masse considérable. Rédigez une loi qui contraigne chaque habitant propriétaire à fournir tous les ans son contingent à cette caisse. Les Nègres que vous achetez vous tiennent lieu de l'intérêt des sommes que vous déboursez ; et que vous n'êtes pas toujours sûrs de recouvrer. En donnant à ces sommes un autre cours , il faut également vous en assurer l'intérêt , et voici comment. Les Nègres seront affranchis ; on les distribuera sur vos habitations au prorata de ce qu'exige l'étendue de vos possessions ; ils deviendront vos vassaux , et ne seront plus

vos esclaves ; on les mariera avec les femmes de leurs classes , et leurs enfans remplaceront les familles éteintes , et ne pourront s'éloigner de votre terre , que dans le cas où leur nombre dépasseroit la quantité d'hommes qui vous seroit accordée par la loi. Ils seront tenus de vous donner cinq jours par semaine de leur travail , les deux autres leur appartiendront en propre , pour défricher le petit champ qu'on leur concédera , pour se délasser dans leurs innocens plaisirs , et pour satisfaire aux devoirs de la religion. Leur temps , ainsi partagé , ne leur aura pas permis de pourvoir en aucune manière à leur subsistance et à leurs besoins ; ce sera l'affaire du fonds public. Le produit servira à leur fournir des alimens sains , des habillemens honnêtes , de petits logemens commodes ; les deux jours qui leur seront accordés , formeront leur superflu. La caisse publique aura dans chaque habitation un dépôt , chargé de leur faire des distributions aux jours marqués. Leur population sera bientôt assez nombreuse , pour que l'on soit dispensé de retourner en Afrique pour les remplacer. Vous aurez le droit de plainte , et non de châtiment. Leur régime appartiendra tout entier à la justice , qui seule , pourra leur infliger des peines pour les délits graves , tandis qu'elle pourvoiera sur

l'heure , par des assesseurs particuliers répandus dans les divers cantons , aux fautes légères. Ce sera bientôt un peuple nouveau , qui , dans peu , aura totalement oublié sa mère-patrie , et sur lequel vous régnerez par l'amour et non par la crainte. Vous serez ses maîtres , et non ses tyrans. Il viendra un temps où les capitaux de la caisse publique seront assez considérables , pour que l'on puisse éteindre l'obligation d'y verser des fonds chaque année. Mais comme l'habitation retirera toujours le fruit des premières avances , à chaque mutation , l'acquéreur en tiendra compte au vendeur ; et vous vendrez toujours également vos biens , suivant la quantité des habitans Nègres qui seront fixés sur votre possession. Vous n'aurez plus ainsi leur mort à craindre , qui vous faisoit perdre le prix de leur achat ; et si une maladie épidémique ou quelque'autre accident devastoit une habitation , la caisse publique , sans nouveaux frais de votre part , la repeupleroit de l'excédent de la population des autres. Ainsi devenus leurs seigneurs naturels , plus vous serez humains avec eux , plus ils s'attacheront à vous. La conscience intime de leur état , leur fera sentir qu'ils seroient en droit de braver votre despotisme si vous l'exerciez ; mais leur apprendra de même qu'ils n'échapperoient point à l'œil

yigilant de la loi, s'ils payoient par l'ingratitude votre bonté paternelle. Ils ne seront point serfs, parce que la loi ne les attachera point à la glèbe. Pourvu qu'ils s'arrangent entre eux de manière que le nombre des habitans ne diminue point, ils pourront s'allier avec des Nègres d'une autre habitation, troquer à leur gré du fruit de leurs épargnes, de leur industrie, de leur petit champ, tester en mourant, &c. Ils vous donneront leur travail, non en esclaves, mais par devoir. L'entretien qu'ils recevront de la caisse publique en est le prix, et dès-lors ce n'est plus une servitude, mais un échange de besoins réciproques fondé sur la loi naturelle. Voilà, mon cher Itanoko ! comme j'agirois. Dans peu cette contrée, qui n'est connue du ciel peut-être que par ses crimes et ses gémissemens, offrirait à l'univers le retour de l'âge d'or. Considérez quel pas nous aurions fait, nous et les vôtres, les Blancs vers la vertu ! les Noirs vers le bonheur ! Eh ! pour cela il n'y auroit qu'à vouloir ! mais c'est un beau rêve qui ne se réalisera pas. O mortel vertueux ! m'écriai-je, il est toujours noble de l'avoir fait ! que Dieu vous en récompense !

La nuit étoit venue ; voilà l'heure, me dit-il, de vous donner quelques lumières sur votre sort.

J'ai bien assez mis votre patience à l'épreuve ; nous allons sortir , suivez-moi. Je vous respectois trop , lui dis-je , pour vous faire des questions ; mais j'étois sans inquiétude. Je disois vrai ; mais en revanche j'avois une forte curiosité de percer l'espèce de mystère qui m'entouroit depuis le matin.

Nous sortîmes , et nous reprîmes le chemin de la ville ; après en avoir parcouru diverses rues , nous arrivâmes à la porte d'un hôtel où Duménil frappa. J'étois tellement préoccupé , que je ne reconnus pas d'abord le lieu où je me trouvois. Nous entrons : on nous attendoit. Que l'on juge de ma surprise ! la première personne qui s'offre à ma vue est Honorine ! Où suis-je , m'écriai-je , eh ! par quel bonheur. . . Que ne m'avez vous dit que c'étoit ici que l'on me demandoit ! j'y serois venu dès ce matin. C'est précisément ce qu'on ne vouloit pas , me répondit Honorine en riant. Madame , lui dit Duménil , le voilà sain et sauf ; maintenant vous n'avez plus besoin de mes services , et je me retire. Quoi ! lui répondit Honorine , vous ne restez pas à souper avec nous. Non , je vous remercie , dit-il ; vous n'ignorez pas combien j'ai fatigué aujourd'hui , et je vais prendre un peu de repos. En achevant ces mots , il prit congé et se retira.

Quand

Quand la suite de cette histoire aura développé les évènements de cette fameuse journée de ma vie, dont le détail jusqu'à présent a paru peu important; on sera vraiment tenté dans toutes les circonstances de négliger toutes les précautions de la prudence humaine, pour s'en remettre à la sagesse de la providence; et ce devrait être dans tous les instans, je crois, le parti qu'on devrait suivre. Pour éviter la confusion des faits, il faut que je suspende malgré moi la curiosité du lecteur; il me suffira de lui dire à présent que dans l'espace d'un jour l'amitié fit à la fois tout ce qu'il falloit pour me sauver, et tout ce qu'il falloit pour me perdre.

Pourquoi me trouvois-je chez Honorine? ou pour mieux dire dans la maison de son père, M. de C***? Pourquoi ne m'y avoit-on pas conduit dès le matin? Pourquoi n'étoit-il pas question de retourner chez d'Urban? C'est ce que je ne concevois pas. Honorine avoit trop de bonté pour moi, pour qu'il ne me fût pas permis de lui faire des questions sur ce mystère. Vous saurez tout, me dit-elle; mais il n'est pas tems encore. Une indiscretion de ma part mettroit votre vie en danger; jugez si je dois me taire. J'ai dû faire ce que j'ai fait; cela doit vous suffire. Que n'aurois-je pas hasardé pour vous conserver

à Gernance ! Laissez-vous conduire , et sachez que votre sûreté dépend de votre obéissance. Son père parut quelque tems après ; il me combla d'amitié , et me tint les mêmes discours que sa fille : il me montra lui - même le petit appartement où je devois coucher pour cette nuit. J'y trouvai avec plaisir tous mes effets ; ils étoient assez considérables , et m'étoient d'autant plus chers , que je les avois reçus en entier des bontés de Gernance. Cette raison seule m'eût rendu la perte de la moindre bagatelle infiniment sensible. A la vue de mon nouvel appartement , je fus plus que jamais convaincu que j'avois quitté pour toujours la maison de d'Urban. Je la regrettois peu ; je me trouvois chez des amis , dont l'appui me promettoit mon retour auprès de Gernance ; c'étoient tous les vœux de mon cœur , depuis que j'avois perdu l'espoir de retourner dans ma patrie.

Alors je commençai à soupçonner ce que le lecteur a deviné depuis long-tems. Le méprisable d'Urban , me dis-je , n'a rien respecté ; son insatiable avarice a sacrifié l'homme à qui il doit tout ; il m'a vendu ; mais à qui ? ce ne peut être qu'à Honorine ou à son père , puisque je me trouve chez eux. Le lâche a donc assez peu de sensibilité pour braver les reproches secrets que lui feront la présence de

son fils, de celle qui doit être sa fille, et la mienne enfin, puisque jamais je ne me séparerai d'amis si chers.

On vint me retirer de ces réflexions; Honorine me demandoit. Je me rendis auprès d'elle: son père étoit avec elle. Mon ami, me dit ce respectable vicillard, que la proposition que je vais te faire ne t'alarme point. Malgré mon âge, malgré mon crédit, et l'estime dont on m'honore, tu ne resterois peut-être pas ici sans danger. Il est de ton intérêt et du nôtre que ceux qui te connoissent, et d'Urban sur-tout, perdent ta trace pendant quelque tems.

Qu'est-ce que cela signifie? me dis-je; ce n'est donc pas à eux qu'il m'a vendu.

J'ai à quinze lieues d'ici, continua M. C***, une habitation au pied des montagnes qui nous séparent de la partie espagnole; elle est isolée, tu y seras loin de tous les yeux; il faut t'y rendre, tu y seras libre, tranquille, maître en entier de t'y livrer à ton goût pour l'étude. J'aurai soin qu'à cet égard, rien ne te manque. Ma fille et moi nous irons quelquefois adoucir tes ennuis. Le tems s'écoulera, il amènera le retour de Gernance: alors les choses prendront une autre face; alors cette espèce d'exil cessera; alors commenceront les jours heureux que te prépare celui que je destine pour

époux à ma fille. --- Quoi qu'il m'en coûte , lui répondis - je , de me séparer de mes plus chers amis , ordonnez , je suis prêt d'obéir. Eh bien ! reprit-il , va prendre quelques heures de repos : un Nègre qui a toute ma confiance a reçu mes ordres ; vous partirez ensemble avant le jour , il te conduira. J'en l'ai chargé de mes instructions pour le concierge de cette habitation ; tu recevras de lui les égards que tu recevrais ici , si tu restois parmi nous. --- Mais , lui dis - je en souriant , n'aurez - vous pas la complaisance de me découvrir un secret qui m'agite et m'inquiète ? Ne pourrai - je savoir... --- A quoi cela te serviroit-il , me dit Honorine ? à te chagriner sans aucun fruit. Un jour tu riras de ce qui t'affligeroit actuellement ; peut-être ne serois-tu pas maître de ton ressentiment ; tu ne connois pas la sévérité de nos lois , et tu te perdrais. Laisse donc à des amis , qui connoissent mieux que toi la conséquence des évènements , le soin de te guider. Sois donc dans la plus entière sécurité ; les Blancs ne l'ont-ils pas assez troublée ? Veux-tu que je me range de leur parti , par une confiance qui ne serviroit qu'à l'altérer de nouveau ?

Forcé au silence par cette réponse , je baisai la main d'Honorine , et je pris congé de son père. Sois sans inquiétude , me dit-il en m'em-

brassant ; tant que je vivrai , tant que ma fille respirera , nous te conserverons à Gernance.

A trois heures du matin le Nègre vint m'éveiller ; je descendis avec lui , nous trouvâmes une chaise attelée de deux bons chevaux , et nous partîmes. Nous étions déjà à plus de trois lieues de la ville quand le jour parut. Mon conducteur fut bien aise de la diligence que nous avions faite ; elle le tranquillisoit , comme je l'ai su depuis , sur des poursuites qui pouvoient l'alarmer , et dont la voiture qui portoit les armes de M. de C*** , ne nous auroit peut-être pas garantis. Ce Nègre étoit un parfait honnête homme , et bien digne de l'attachement que son maître avoit pour lui. Il étoit né sur la Côte-d'or , et avoit été amené enfant à Saint-Domingue. La mère de M. de C*** , l'avoit acheté , et en avoit fait cadeau à son fils. Ils étoient du même âge ; son jeune maître avoit servi dans la Compagnie des Indes ; il l'avoit suivi dans ses différentes campagnes , et avoit été assez heureux pour lui sauver deux fois la vie à deux combats où il s'étoit trouvé , en se mettant au devant des coups qu'on alloit lui porter , et dont il avoit été lui-même grièvement blessé. Sa liberté avoit été la juste récompense de son dévouement ; mais trop attaché à M. de C*** pour s'en sé-

parer, il n'avoit ambitionné que le bonheur de mourir auprès d'un homme qu'il regardoit plus comme un ami que comme un maître. Il avoit raison : M. de C*** étoit bien digne de cet attachement, par toutes les bontés qu'il avoit pour lui.

Nous arrivâmes le même jour à l'habitation. Mon conducteur remit au concierge ses instructions par écrit, et lui enjoignit au nom de leur commun maître de s'y conformer exactement. Il me fit donner un appartement fort agréable. Nous soupâmes avec lui ; nous avons grand besoin de manger, car à la faveur d'un relais que nous avons trouvé en chemin, nous avons fait notre course sans nous arrêter. Le repos qui nous étoit également nécessaire succéda bientôt au souper ; et mon conducteur qui reçut mes adieux le même soir, reprit le lendemain de bonne heure le chemin de la ville.

Fin du Tome premier.

N O T E S.

(1) **T**ous les souverains de l'Afrique sont ainsi distingués par différens noms qui, suivant les divers idiômes des nations qu'ils gouvernent, équivalent au titre de roi. Tels sont le Siratik, le Damel, le Brack, le Congo, etc. Voyages à la Côte d'or, à la Côte des esclaves, etc. recueillis par l'Abbé Prévôt.

(2) Voyez la note ci-dessus.

(3) Suivant M. de Buffon, le vautour est un oiseau qui, doué d'une force égale à sa grandeur, est néanmoins lâche par caractère. Le premier des oiseaux de proie après l'aigle, il n'en a point le courage, il n'attaque jamais un animal vivant, il ne s'attache qu'aux cadavres.

(4) *Fétiche*, substantif féminin; c'est une divinité subalterne des peuples de Guinée. Chaque royaume, chaque province, chaque village, chaque Nègre enfin, a sa fétiche. La première chose qui frappe les regards d'un Nègre, devient pour lui l'emblème de cette bizarre divinité. Un arbre, une montagne, un caillou, une dent, un os d'animal, une corde, un morceau de fer, une branche d'épine, et des objets souvent plus vils encore, obtiennent tout-à-coup un culte religieux, et sont placés avec respect ou dans les maisons, ou sur des autels en plein air; il n'est pas certain si les Nègres l'invocent

comme un génie protecteur, ou comme un être malfaisant. Avaler quelques parcelles de sa fétiche est le serment le plus redoutable ; un Nègre ne le viole jamais. On suit ici la description de l'Afrique par Dapper. M. Prevôt donne un autre nom à cette étrange divinité.

(5) En termes de marine, on donne indifféremment le nom de manœuvre, à toute espèce de cordage léger. On dit jeter une manœuvre à un matelot qui se noye ; passer une manœuvre dans une poulie pour hisser quelque chose, etc.

(6) Cette manière de dérober les Nègres, toute odieuse qu'elle soit, est cependant la plus usitée parmi les marchands qui font la traite des esclaves. On en sent la raison ; il est doux de vendre bien cher ce qui n'a rien coûté.

Le père Labat nous apprend que l'on proposa trois questions à résoudre à cet égard à la Sorbonne. Ces questions sont plaisantes ; on ne présumeroit pas qu'elles fissent l'objet d'un doute. Les voici, 1°. Si les marchands qui vont acheter des esclaves en Afrique, ou les commis qui demeurent dans les comptoirs, peuvent acheter des Nègres dérobés ? (pourquoi ne pas mettre en question aussi s'ils peuvent les dérober eux-mêmes ?) 2°. Si les habitans de l'Amérique à qui ces marchands viennent les vendre, peuvent acheter indifféremment tous les Nègres qu'on leur présente, sans s'informer s'ils ont été volés ? 3°. A quelle réparation les uns et les autres sont obligés, lorsqu'ils savent qu'ils ont acheté des Nègres dérobés.

Il ne falloit pas être docteur de Sorbonne pour résoudre ces difficultés : on devine la décision ; on devine aussi que l'on se garda bien de s'y soumettre, car l'avarice et la théologie n'ont pas la même logique. Les habitans répondirent que les docteurs qu'on avoit consultés n'avoient ni habitation aux isles, ni intérêts dans les compagnies, et que s'ils eussent été dans l'un ou l'autre cas, ils auroient décidé tout autrement. Cette réplique victorieuse l'emporta, comme on peut le croire, et l'on devint voleur d'hommes sans remords. Il faut sans doute que ce soit une bagatelle, car les gens qui se conduisent ainsi, feroient pendre à coup sûr le voleur et le recéleur de quelque bijou ; mais c'est qu'une montre, une bague, une tabatière sont bien d'une autre conséquence que la liberté d'un homme. O avarice !

(7) Cette description, toute révoltante quelle puisse paroître, est encore adoucie. Dans l'exacte vérité ils sont enchaînés deux à deux avec des entraves de fer, dont on ne les débarrasse jamais pendant toute la traversée. On ne descend point dans la cale d'un vaisseau par un escalier, ce n'est qu'à l'aide d'une poutre de bois quarrée, placée perpendiculairement, le long de laquelle on a ménagé de distance en distance des entailles pour appuyer les pieds. Le malheureux Nègre qui n'est pas assez lesté pour parcourir légèrement cette redoutable échelle, est poussé sans compassion par le matelot insolent. L'effet le plus ordinaire de cette brusquerie est une chute d'une vingtaine de pieds, et le rire universel est l'unique sentiment qu'inspire l'infortuné

mal-adroit, qui baigné dans son sang, étourdi de sa chute, attend de la nature les soulagemens que ses assassins ne songent guère à lui procurer. En général tous les Nègres arrivent aux isles extrénués de faim et de soif, les membres engourdis par la pesanteur de leurs fers, souvent rongés par le scorbut; si l'on ajoute à ces douleurs physiques les souffrances morales que leur font éprouver la privation de la patrie, le plus cruel de tous les maux pour un Nègre, et l'opinion absurde, il est vrai, mais toujours tourmentante, où ils sont qu'on ne les transporte que pour être mangés, on aura quelque idée du supplice qui les tenaille pendant une longue traversée. Ils arrivent! Que trouvent-ils? Des travaux, des tortures, et des hommes fiers de leurs lumières, et qui se disent humains.

(8) Le parlement d'Angleterre s'est occupé dans le cours des séances de cette année à fixer le nombre de Nègres que les vaisseaux de traite pourroient embarquer en raison de tant par chaque tonneau de port, et l'espace de la quantité de pieds dont ils pourroient jouir. L'homme est vraiment aussi inconcevable dans son attendrissement que dans sa barbarie. La proposition de ce bill n'a pas fait une sensation bien vive dans l'Europe; et tous les yeux sont ouverts sur le procès de M. Hastings. De quoi s'agit-il cependant? Si M. Hastings est innocent, c'est un homme opprimé; s'il est coupable, ce sont deux ou trois princesses injustement vexées. Des deux côtés, toute la force de l'éloquence pour se combattre, des richesses pour se dédommager, et des amis pour se con-

soler ; mais dans le procès des Nègres, ce sont des milliers d'hommes qui souffrent maintenant, qui ont souffert depuis des siècles, et qui peuvent souffrir encore long-tems. Il n'est pas question de crimes à discuter ; leur innocence et leur malheur marchent de front. Quelle différence d'intérêt dans ces deux causes ! Il est vrai que les Nègres n'ont ni orateurs célèbres pour les défendre, ni richesses qui les environnent, ni amis puissans qui leur donnent des larmes publiques ; et voilà peut-être ce qui les rend si peu recommandables.

(9) Louis XIII ne vouloit pas consentir que les premiers habitans des isles eussent des esclaves. Sa répugnance étoit fondée sur ce principe aussi antique qu'honorable pour la nation, que les terres soumises à la domination des rois de France rendent libre quiconque s'y retire. On lui représenta que c'étoit l'unique moyen de tirer les Africains de l'idolâtrie, de leur inspirer le culte du vrai Dieu, et de les faire persévérer jusqu'à la mort dans le christianisme. Louis le juste se rendit. Dans le moment actuel même, ne pourroit-on pas dire que l'on cherche à se glorifier auprès du souverain de l'esclavage des Nègres comme d'une vertu ? Une lettre écrite au Roi, dit on, par les habitans françois des isles de l'Amérique, pour demander d'être admis aux états-généraux, offre, dans le résumé des services patriotiques qui leur donnoient le droit d'y prétendre, cette expression : *Nous avons été chercher en Afrique un peuple entier, &c.* Ah ! s'ils avoient pu ajouter : C'est par la peinture de votre gloire et de votre

bienfaisance, Sire, que nous les avons décidés à nous suivre, à venir se ranger sous les loix du plus grand prince du monde; c'est par le spectacle de notre respect et de notre amour pour vous que nous les avons accoutumés à devenir vos sujets. Ah! ce seroit là sans doute des titres de vertu; et la chose n'étoit pas impossible. Que ne peut pas sur des cœurs simples et purs, la réputation d'un monarque généreux? Depuis que l'esclavage des Nègres existe, la France n'a pas manqué de grands rois. Que ne peut pas sur des cœurs aimans l'aspect journalier de l'attachement des sujets pour leur souverain? Le roi n'en a point de plus braves, de plus fidèles sans doute que les colons américains. Mais malheureusement ces moyens si nobles ne sont pas ceux dont on s'est servi pour tirer ce peuple entier de l'Afrique, et dès-lors quelque éloquente que soit la phrase de la lettre en question, elle rappellera toujours, et la manière injuste dont on se sert pour arracher les Nègres à leurs foyers, et l'esclavage barbare dont on les opprime, quand ils sont expatriés.

(10) Il se trouve sans doute quelques habitans qui traitent leurs Nègres avec humanité. De ce nombre sont messieurs de Vaudreuil, de la Verne, les habitations Marianni, Laval, Moncrant, et beaucoup d'autres. Nous citerons encore avec éloge le marquis de Bichi, qui, propriétaire de quinze cens Nègres, les gouverne avec une telle douceur, qu'il est rare que parmi les esclaves déserteurs que l'on arrête, il s'en trouve d'étampés à son nom. Mais le croiroit-on?

étoit-on? la chose est cependant certaine; c'est que les François qui passent en Amérique, soit pour leur service, soit pour y faire fortune, soit pour leur plaisir, l'emportent sur les habitans mêmes par leur barbarie envers ces infortunés. Un jeune homme de bonne maison, passa à Saint-Domingue. Ce n'étoit point un aventurier; il étoit riche, bien élevé, puissamment recommandé; il s'annonça dans toutes les sociétés par ces dehors agréables qui annoncent une politesse exquise, une ame sensible, un caractère heureux. Devinerait-on quels étoient ses délassemens lorsqu'il étoit seul chez lui? Assis dans un fauteuil, il s'essayoit, un fouet à la main, à atteindre avec dextérité un chapeau placé à quelque distance de lui sur le plancher. Homme économe! il ne vouloit pas laisser à sa maladresse le pouvoir de dérober à sa férocité les coups qu'elle destinoit aux Nègres.

J'ai connu les meilleurs gens du monde recommandables même par un cœur bienfaisant, mais qui ne voyoient point au-delà des usages reçus; eh! il est beaucoup d'hommes de cette espèce: ils me disoient, il faut battre les Nègres, il faut les traiter durement. --- Pourquoi? -- Parce que ce sont des Nègres. Il n'étoit pas possible de les tirer de là.

(11) Un de mes amis étoit au Cap-François depuis deux jours, et déjà le tableau de l'infortune des Nègres l'avoit affecté vivement. Un matin il entend du bruit dans la rue, il se met à la fenêtre. Que voit-il? Une femme blanche, jeune, grande, belle, superbe, le modèle des graces, Venus enfin, il le crut.

en la voyant l'univers l'auroit cru. Erreur ! c'étoit Tisiphone ; elle s'élançe hors de sa maison , l'œil en feu , les cheveux épars , un tison ardent dans les mains ; elle court , que veut - elle ? C'est une Nègresse qu'elle atteint. La malheureuse étoit nue jusqu'à mi - corps. La joindre , la renverser , l'accabler d'outrages , l'assommer de coups , lui déchirer le sein en vingt endroits avec l'inferral brandon ; telles furent les fureurs de cette femme. Quel contraste ! les flambeaux des Furies agités par le bras d'Euphrosine ! Elle fut longue cette scène. Une femme barbare se lasse moins qu'un homme aux actes de méchanceté. La déplorable Nègresse ne fit pas un geste d'humeur ; elle n'ouvrit pas la bouche ; l'injustice ne lui arracha pas un murmure , la douleur ne lui coûta pas une plainte. De quoi s'agissoit-il ? Est-ce Médée qui venge sur Creüse l'infidélité de Jason ? est-ce Hécube qui rend à Polimnestor les tourmens qu'il fit éprouver à son fils ? Non. C'est le déjeuner d'un chat angora oublié par cette Nègresse.

Fin des Notes du Tome premier.

LE NÈGRE

COMME

IL Y A PEU DE BLANCS.

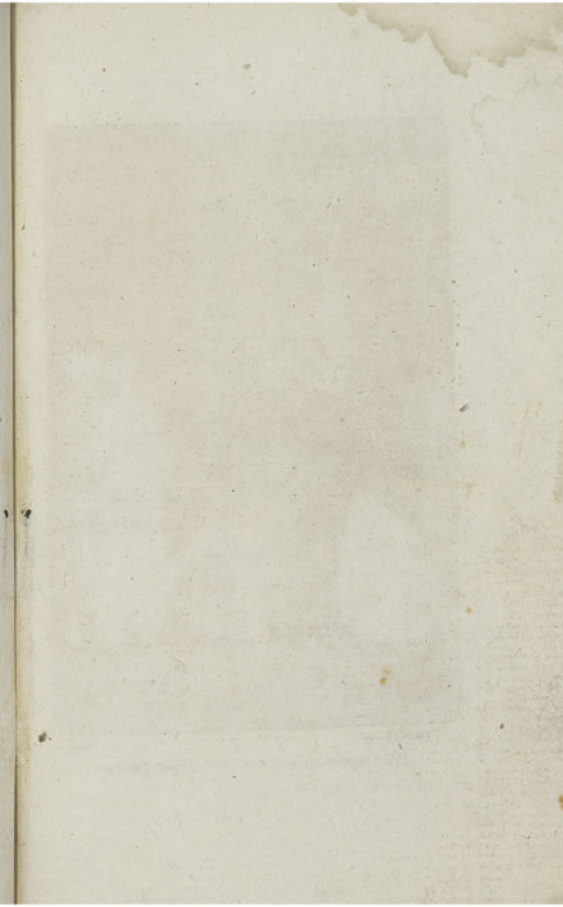
TOME II.

LE NÈGRE

COMME

IL Y A PEU DE BLANCS.

TOME II.





P. J. Challeau del^e

Lericieux Sculp^t

Mes enfans modérez vos transports.

LE NÈGRE

COMME IL Y A PEU DE BLANCS.

JE passai près de cinq mois assez tranquille dans ce nouveau séjour, dont l'aspect me parut moins riant que les environs du Cap. Une chaîne de montagnes formidables, çà et là des précipices effrayans, ombragés de sombres forêts, asyle où les Nègres vont quelquefois chercher loin de leurs tyrans la liberté, et où ils ne trouvent que la famine et la mort ! Du côté opposé, la vue s'étend sur une plaine sablonneuse et déserte, qui sépare les possessions de M. de C*** des autres cantons : elles embrassent dans leur entier une vallée étroite, qu'un ruisseau qui sort des montagnes divise en deux parties. La position physique du lieu, la vaste étendue de sables brûlans et de montagnes orageuses qui l'entourent, et jusqu'au silence terrible qui les couvre, tout semble avoir détaché du reste de la nature, le champ d'un homme vertueux.

C'est là que, pour la première fois, je vis Théodore de C***, ce frère d'Honorine qui lui ressembloit si peu ; c'est là que loin de tous

les yeux il venoit avec les compagnons de sa jeunesse se livrer à ses goûts déréglés. Ces lieux avoient été plus d'une fois le théâtre de ses désordres, tout les favorisoit ; l'éloignement d'un père qui n'y venoit que rarement ; la liberté de la campagne qui favorisoit des plaisirs honteux faits pour l'obscurité ; l'espèce de solitude de cette campagne, qui rendoit inutiles les gémissens des victimes de sa violence ; enfin la criminelle complaisance du concierge qui par avarice fermoit les yeux sur les excès les plus odieux. J'avois eu le tems de démêler le caractère de cet homme ; c'étoit un de ces François qui sont la honte de leur nation, et qu'une mauvaise conduite fait bannir de leur patrie, et chasse dans une terre étrangère, où ils répandent les vices dont ils sont infectés. Celui-ci, à l'aide de quelques talens, d'un certain esprit, et de recommandations mendrées, s'étoit introduit chez M. de C***. Il en avoit obtenu la régie de cette habitation, et couvrant ses rapines d'un zèle apparent pour les intérêts de son commettant, il marchoit à la fortune par une voie malheureusement aujourd'hui trop fréquentée. Le joug qu'il faisoit porter étoit de fer. Il falloit que le travail des malheureux Nègres satisfît d'abord à la rétribution que M. de C*** attendoit de son bien, et, par surcroît,

aux avides extorsions du commis. On s'étonnera peut-être que leurs plaintes ne soient point arrivées jusqu'à leur maître; mais ceux qui auront souffert sauront combien l'homme qu'on opprime est timide, et combien l'opprimeur est fort; on redoutoit une plainte qui pouvoit n'être pas écoutée, et qui repoussée, auroit attiré d'inévitables orages sur la tête du malheureux qui l'eût osé porter. Ainsi la vérité n'arrivoit point aux oreilles du propriétaire. Se montroit-il? le commis ne le quittoit pas; ceux qu'il avoit le plus maltraités, et qu'il redoutoit, étoient désignés comme des séditieux et de mauvais sujets. S'ils osoient parler, M. de C*** déjà prévenu, ne leur prêtoit qu'une attention légère; et dès qu'il étoit éloigné, les châtimens les plus rigoureux, les traitemens les plus barbares recommençoient de la part de leur bourreau, qui les punissoit ainsi de l'avoir fait trembler pendant quelques minutes. Quiconque aura quelque idée des isles ne reconnoîtra que trop ici le fidèle tableau de ce qui se passe dans la plupart des habitations; c'est de cette manière que l'on abandonne souvent le sort d'une portion de l'humanité innocente et souffrante, à des hommes qui, par des crimes nouveaux, recourent au bout du monde l'importance que de

crimes anciens leur ont fait perdre dans leurs foyers. (1)

Ce concierge avoit prévu l'avenir. La vieillesse de M. de C*** lui présageoit un règne nouveau et prochain, et flattant les passions désordonnées du jeune Théodore, il cherchoit à s'affermir dans un poste dont l'attachement aux devoirs de l'honneur l'eût fait bannir. Son ambition alloit plus loin encore, et par des prêts multipliés qui servoient la dissipation du jeune homme, il espéroit, à l'abri de ses créances, envahir à la mort de son père cette partie de son héritage, et devenir maître après avoir été méprisable valet.

Je démêlai bientôt toute sa politique : l'amitié de Théodore pour un homme si au-dessous de lui, les attentions hypocrites de celui-ci, et son indulgence affectée pour une conduite si blâmable, auroit suffi pour me la faire soupçonner, si les confidences des Nègres qui se plaisoient à me confier leurs peines, n'eussent confirmé mes observations. La pitié que je ne pouvois leur refuser et que je ne déguisois peut-être pas assez, me rendit un objet de haine pour cet homme. Il craignoit en moi un témoin dangereux, qui pourroit dans la suite éclairer M. C***. Mais ses ordres étoient positifs ;

n'osoit ni me tourmenter , ni m'éloigner , ni me desservir. On peut maintenant juger avec quel plaisir il laissa éclater sa haine , quand il crut avoir trouvé un prétexte , qui pût , aux yeux de son maître , lui tenir lieu d'excuse.

Théodore dans les commencemens , ne vit en moi qu'un jeune homme dont l'inexpérience lui faisoit espérer de la complaisance ; il n'avoit point le préjugé des Blancs , qui croiroient se déshonorer en nous admettant à leur société ; mais c'étoit la débauche seule qui lui avoit donné cette apparente philosophie. Peu scrupuleux sur le choix de ses camarades , il n'auroit donc tenu qu'à moi d'être toujours avec lui ; mais ses amusemens étoient trop loin de mon goût , pour accepter une égalité qui eût coûté si cher à mes principes. Je n'avois opposé à ses prévenances que le respect que je devois au fils de mon protecteur ; j'avois affecté de me renfermer dans la réserve que sembloit exiger mon état , et , pour la première fois , la condition d'esclave n'avoit pas éteint la dignité d'homme. Cela me valut , il est vrai , les épithètes de prude et d'imbécille ; mais je m'en applaudissois , en conservant mes inclinations paisibles et pures.

Imitateur des frivoles usages de la capitale de la France , qu'il ne connoissoit que par

oui-dire , Théodore avoit ajouté aux Nègres nombreux qui le servoient un écuyer Européen. On devine assez que le luxe de la taille avoit été plus consulté que les qualités personnelles ; mais ce que Théodore étoit bien loin de soupçonner , c'est qu'il tenoit cet écuyer des mains d'Honorine , qui toujours attentive au sort d'un frère , auquel elle avoit voulu donner de sages conseils , mais inutilement , avoit du moins placé près de lui un homme de confiance qui pût l'instruire de ses écarts assez tôt pour en prévenir les suites , ou du moins pour les réparer. Un ami d'Honorine avoit fait le choix de cet homme en France. L'écuyer instruit du rôle qu'il devoit jouer , s'étoit présenté comme de lui-même à Théodore ; sa figure avoit été sa recommandation , et comme si son maître eût voulu le dédommager par la confiance des fatigues de son emploi , il n'avoit rien de caché pour lui.

Je sus ce détail de la propre bouche de l'écuyer ; il s'étoit attaché à moi dès l'instant qu'il avoit connu les bontés dont la sœur de Théodore m'honoroit. Ce jeune homme avoit le meilleur cœur et la plus belle ame ; et la fidélité avec laquelle il trahissoit son maître , si l'on peut donner ce nom à un homme qui eût été honoré d'être son camarade , le rendoit vraiment

digne d'estime , puisqu'il avoit eu le bon esprit de sentir que de cette manière il le servoit bien plus essentiellement. Cette trahison étoit d'un genre bien opposé à celles qu'on trame trop souvent dans le monde.

Toutes les fois que Théodore venoit à l'habitation , je voyois l'écuyer avec plaisir : notre conversation rouloit communément sur les excès de son maître , dont nous gémissions tous deux. Je ne pouvois être insensible au sort d'un homme qui touchoit de si près aux meilleurs amis que j'eusse dans cette partie du monde après Gernance. Un jour qu'ils avoient été l'un et l'autre absens depuis quelques semaines , je vis entrer mon ami dès le matin chez moi. J'étois encore couché. Ah ! vous voilà , lui dis-je. Et depuis quand êtes-vous ici ? --- De cette nuit , me répondit-il ; j'ai été bien aise de vous saluer avant de me reposer. Soyez le bien venu. Et qui vous ramène dans ces lieux ? quelque nouvelle folie sans doute ? Oh ! pour cette fois je n'en sais rien ; tout ce que je sais , c'est qu'il est question d'une femme que je n'ai fait qu'entrevoir. Elle est mulâtre , à ce qu'il m'a semble ; on l'a conduite ici dans une voiture fermée , et nous étions dans une autre. Je crois cependant qu'elle n'est pas contente ; j'ai cru m'apercevoir qu'elle pleuroit. Il faut que ce soit quelque chose

de bien merveilleux, car depuis quelques mois il la tient enfermée dans une maison de la ville, sans que moi ni ¹⁰¹ personne de ses gens l'ayons vue. C'est l'hôte de cette femme qui me l'apprit avant-hier au soir quand nous fûmes la chercher. --- Sans doute, vous allez en instruire Honorine ? --- Ma foi, je suis fort embarrassé ; que lui dire ? je n'ai nuls renseignemens. --- N'importe, mon ami, ne tardez pas ; cette femme souffre, à ce qu'il paroît, et votre négligence exposeroit peut-être la vertu d'une infortunée. Honorine peut avoir des relations que nous ignorons ; quoi qu'il en soit, vous aurez fait votre devoir, et vous n'aurez rien à vous reprocher. --- Allons, je vais vous obéir ; je lui manderai le peu que je sais ; et elle agira suivant sa prudence. A tantôt. Je vais prendre quelque repos avant d'écrire ; je suis accablé de sommeil.

J'étois si accoutumé à des confidences de cette espèce, que celle-ci m'affecta peu ; je passai ma journée à mes occupations ordinaires ; le soir je fus me promener. Je rencontrai Théodore, et le saluai respectueusement ; je ne remarquai dans ses manières aucun changement à mon égard. L'écuyer qui vint me joindre à la promenade, m'apprit, que ni lui, ni personne des gens de Théodore n'entroient dans la chambre
où

où cette femme étoit renfermée , et que c'étoit le concierge seul qui la portoit à manger. Je ne pus m'empêcher de soupirer. Comment échappera-t-elle ? lui dis-je ; la bassesse et le vice l'assiègent.

Le lendemain je reçus pour la première fois des lettres de mon cher Gernance ; il les avoit heureusement adressées à Honorine , qui me les fit passer , en me mandant qu'elle viendroit bientôt me voir elle-même , et que la santé languissante de son père avoit seule retardé le plaisir qu'elle se promettoit de cette visite. Son aimable billet se ressentoit de la douce joie que les nouvelles de son amant avoient répandue dans son ame , et l'amour heureux rendoit plus tendres les expressions de l'amitié. Dieux ! maintenant que dans le sein du bonheur je retrace les scènes variées d'une vie agitée , un frisson mortel vient encore me glacer , lorsque je pense à cet instant si doux , qui devoit être le signal pour-ainsi-dire des tourmens de toute espèce dont j'allois être déchiré. Lecteur ! il est tems de vous le dire , défiez-vous de l'espèce de calme qui règne dans mon récit depuis le départ de Gernance ; il ressemble au calme perfide qui précède les orages , et dont la trompeuse sérénité ajoute encore à l'effroi qu'ils roulent avec eux. Respirons..... et continuons.

Dès le même jour où je venois de goûter le plus grand plaisir que j'eusse éprouvé depuis long-tems , le cœur encore plein de ma joie , je sors de ma chambre ; j'allois descendre : je rencontre Théodore sur l'escalier ; je me range par respect pour le laisser passer. Il me fixe avec des yeux où la colère étoit peinte. Que fais-tu là ? me dit-il d'un ton farouche ; va-t-en , monstre , ôte-toi de ma présence ; et il monte avec précipitation sans me donner le tems de lui répondre. Je restai immobile d'étonnement : que lui avois-je fait ? je l'ignorois. Tout ému de cette scène , je sors de la maison pour prendre l'air , j'apperçois de loin l'écuyer qui me fait signe , et je cours le joindre dans un endroit où l'on ne pouvoit nous voir. Qu'avez-vous donc fait à Théodore ? me dit-il , il est furieux contre vous. --- Je n'en sais rien ; et je lui raconte ce qui vient de m'arriver. Je vous avouerai , reprit-il , que je ne suis pas tranquille ; je crains qu'il ne vous arrive quelque chose de fâcheux. --- Que peut-il me faire ? ne suis-je pas ici sous la sauvegarde de son père et de sa sœur ? --- Ah ! vous ne connoissez pas tout ce que peut oser un cœur cortompu ! Je voudrois vous voir bien loin ; si vous m'en croyez , vous vous hâterez de partir et d'aller trouver Honorine. --- Que

lui dirois-je ? suffit-il d'un mouvement d'humeur de son frère pour aller l'accuser auprès d'elle ? cette démarche ne seroit ni généreuse ni décente. Mais vous-même , qu'avez-vous découvert pour concevoir cette inquiétude ? --- Rien de certain : il est rentré à minuit ; il sortoit de chez cette femme , je l'attendois ; mille discours sans suite m'ont appris sa rage contre vous. J'ai voulu le questionner , il m'a imposé silence , il m'a défendu de vous parler , et m'a menacé de me congédier si j'osois lui désobéir ; sans cela j'aurois été chez vous dès le matin , mais j'ai craint d'être surpris. --- Je m'y perds. J'aurai peut-être passé près de lui sans l'appercevoir ; je lui aurai manqué de respect sans le vouloir. --- Ce n'est pas cela , son cœur n'a pas assez de délicatesse pour être susceptible de ces petits procédés : il m'est venu une autre idée. N'auriez-vous pas eu jadis avec cette femme , quelque intrigue dont il eût pu se douter , ou par vos propos ou par les siens ? car je le connois mieux que vous ! Sa fureur a toute la teinte de la jalousie. --- C'est impossible : depuis que je suis à St.-Domingue , je n'ai rien dit à une seule femme : hélas ! je n'ai pas le cœur assez libre pour cela. --- Tant mieux , je suis plus tranquille ; mais croyez-moi , évitez sa présence , et tant que je pourrai

me dérober , je vous instruirai de tout.

Quoique ma conscience ne me fit aucun reproche , je n'étois pas sans inquiétude , je commençois à avoir assez de connoissance du cœur humain pour sentir tout ce dont est capable un homme sans principes. Je m'arrêtai au seul parti que me dictoit la prudence , c'étoit de me renfermer chez moi , de ne descendre qu'à l'heure des repas , de m'interdire toute société , et jusqu'à l'innocent plaisir de la promenade , jusqu'à ce que le caractère volage de Théodore portât ses pas vers d'autres lieux , ou que la visite prochaine d'Honorine vint me délivrer de la prison volontaire que je m'imposois. Vaines précautions ! le misérable avoit déjà juré ma perte.

Je passai deux jours dans une horrible inquiétude , dont , je crois , on ne peut se défendre , quand on se sent au pouvoir d'un homme corrompu. Je ne pus voir l'écuyer ; il savoit qu'il étoit observé , et n'osoit venir à moi. Je mangeois toujours avec le concierge , qui sembloit affecter un profond silence sur tout ce qui se passoit autour de lui ; je n'avois plus revu Théodore , en sorte que j'ignorois totalement si son humeur s'étoit calmée. Le second jour , vers les huit heures du soir , nous étions à table ; il entre : chacun se lève

par respect. Sa fureur me parut à son comble ; il étoit en désordre , les cheveux épars , son col arraché , ses habits dérangés , le front couvert de sueur , les yeux en feu ; enfin dans l'état d'un homme qui vient de combattre un ennemi. Que fait donc ici ce misérable esclave ? s'écria-t-il ; pourquoi n'est-il pas avec les gens de son espèce ? Qu'on appelle le commandeur. (On sait que c'est le titre du maître Nègre qui conduit les autres au travail.) Si tous les Blancs étoient justes , lui dis-je , un peu ému , vous n'auriez pas le droit de me traiter d'esclave. En tout cas , je ne suis pas le vôtre , et je ne dois compte de mon séjour ici qu'à ceux qui y commandent et qui m'y ont placé. --- Qui commande ici , si ce n'est moi ? reprit-il avec emportement. --- Votre père vit encore , dis-je en haussant la voix. Alors le concierge prenant la parole avec un ton hypocrite , sous lequel il cherchoit à cacher son triomphe : Monseigneur , il a raison ; Monsieur votre père me l'a confié , c'est un bon garçon. Epargne-moi tes éloges , interrompis-je avec mépris ; l'homme de bien s'avilit quand il souffre que le méchant le loue. Le commandeur étoit entré , le concierge , le vil concierge que mes derniers mots avoient aigri , s'écrie : Monseigneur ! l'insolent vous brave , il vient de me manquer ;

ordonnez qu'on le taille (*). Je le veux, reprit Théodore en écumant de rage. A ces mots, ne me connoissant plus, au risque de ce qui pouvoit en arriver, je m'élançai, je saisis un couteau sur la table; mon mouvement précipité la renversa avec fracas. Tremblez, monstres, m'écriai-je, le premier qui s'avancera, le téméraire qui m'osera toucher, je l'immole à mes pieds. Rarement le courage soutient le vice; mon geste, ma voix tonnante, les forces de mon corps que la colère avoit développées, les glacèrent d'effroi. Théodore et le concierge se sauvèrent en tremblant dans les coins de la chambre, et le premier d'un ton bas et timide, dit seulement: commandeur, emmène-le. Comme il ne se pressoit pas d'obéir, je considérai quelque tems l'orgueil et la bassesse aux prises. Voilà donc, me dis-je, les passions des Blancs! la férocité, l'injustice et la lâcheté. Cette réflexion me calma; Théodore me fit encore pitié. Rassure-toi, lui dis-je, je n'oublierai jamais qu'Honorine est ta sœur; mais n'oublies pas de même, que quand tu menaces un Nègre, tu le forces à se souvenir que tu n'es qu'un homme

(*) C'est le terme dont on se sert aux isles, pour exprimer le châtiment d'un esclave.

comme lui. Marche , commandeur ! je te suis ; et sans me dessaisir du couteau que je tenois , je passe d'un pas ferme et tranquille entre Théodore et le concierge , et je sors avec le Nègre.

Il me conduisit en soupirant aux cases (2) de mes infortunés compatriotes ; ils étoient esclaves , mais ils avoient le cœur sensible , et leur humanité pour moi fit un contraste avec la scène qui venoit de se passer , dont l'Europe auroit rougi. Tous m'entourèrent en pleurant , tous cherchèrent à me consoler ; ils m'avoient vu dans un état brillant comparé au leur ; ils ne s'applaudirent point du coup qui me ravalloit à leur niveau ; ils ne songèrent qu'à mon malheur. O bon Nègre ! me disoient-ils en m'inondant de leurs larmes , bon Nègre ! toi qui nous consolais quand tu étois heureux , va ! ne t'inquiète pas , nous ferons ton travail ; nous porterons tes fardeaux ; tu ne seras plus riche comme nous t'avons vu , mais du moins tous les jours tu auras cent mains pour essuyer tes larmes. Jusques-là un reste de fierté avoit retenu mes larmes , elles coulèrent avec abondance , et la tendresse en étoit la seule cause. Je savois bien qu'Honorine ne m'y laisseroit pas languir. Un d'entre eux se jettant à mon col , ô malheureux Nègre , me dit-il , c'est donc ainsi que les Blancs t'ont traité ! Je fixai celui

qui me parloit , et je le reconnus pour un de ceux que j'avois vus sur le vaisseau de d'Urban. Ne l'afflige pas , s'écrièrent une vingtaine de voix , il n'a fait que ce qu'il a dû faire. Il m'avoit reconnu dès le tems de mon arrivée , et leur avoit conté ce qui m'étoit arrivé. C'est ainsi que je passai la nuit au milieu d'eux ; nul ne voulut se reposer , ils craignoient de me livrer seul à des réflexions douloureuses ; ils se disputèrent à l'envi le plaisir de me présenter quelques-uns des foibles rafraîchissemens qu'ils possédoient. Il fallut , pour les satisfaire , leur raconter ce qui venoit de m'arriver. Enfin le jour parut ; cette nuit , que je trouvai moins affreuse que douce , par la sensibilité de mes bons compatriotes , cette nuit s'écoula comme un songe. Quand l'heure du travail approcha , le commandeur me dit en pleurant : Mon ami , il faut que tu quittes ces habits , ils ne te conviennent plus. Tu me laisseras le couteau ? lui dis-je avec empressement. Quoiqu'il m'en puisse arriver , me répondit-il , je ne te l'ôtezai pas ; et si jamais je lève le bras sur toi , frappe-moi le premier , j'y consens. Les Nègres se rassemblèrent , et nous marchâmes au travail.

Je crus que l'indigne concierge viendrait jouir de son triomphe , et me contempler dans l'état

d'humiliation, où son vil protecteur et lui croyoient m'avoir plongé. Je me trompai, ils ne parurent ni l'un ni l'autre : une scène plus convenable à leur cruauté les occupoit ailleurs. Je te rends graces, ô ciel ! de l'ignorance profonde où tu me laissas sur ce qui se passoit presque sous mes regards ; c'est peut-être la plus grande de tes faveurs ! A quel excès, grand Dieu ! ma fureur ne se fut-elle pas portée, si j'avois alors pénétré cet horrible mystère !

Je passai donc sans trouble ma journée, dont l'emploi étoit si nouveau pour moi. Le soir, le commandeur me donna une place dans sa case ; j'avois besoin de repos, et je m'endormis. A minuit je fus réveillé par quelqu'un qui m'appelloit à voix basse ; je reconnus sur le champ l'écuyer. Je me suis échappé, me dit-il, pour vous faire mes adieux, et vous tranquilliser. Nous partons à la pointe du jour pour la ville ; j'irai chez Honorine dès le premier moment que je serai libre, vous pouvez y compter : ne vous affligez point, et fiez-vous à mon zèle. Vos ennemis n'ont pas plus respecté vos efforts que vous-même ; on a tout bouleversé ; dans le trouble où l'on étoit, je n'ai pu me saisir que des lettres de Gernance, je vous les apporte, elles vous consoleront. Du reste je ne sais rien de plus, car Théodore ne m'a parlé

que pour me donner les ordres de son départ ; mais il faut qu'il se soit passé hier quelque chose d'extraordinaire , car nous avons tous été éloignés de la maison , et la porte n'en a été ouverte que le soir. Ils n'avoient gardé avec eux que ce grand Maure Indien qui porte la livrée de Théodore , c'est un mauvais sujet que je n'ai pas voulu interroger ; mais je vous salue et me sauve , je crains d'être découvert , pour vous seulement , et non pour moi ! qui suis bien las d'une semblable vie que je ne supporte que par respect pour Honorine. Je n'eus que le tems de lui serrer la main , et sans attendre les remerciemens que je lui devois , il s'éloigna.

Le bon cœur de ce jeune homme m'attendrit jusqu'aux larmes. Voilà bien la preuve , me disois-je , de ce que le père Bruno m'a répété tant de fois , que tous les hommes sont égaux aux yeux de Dieu , et que ceux que le monde regarde ordinairement avec dédain , reçoivent du ciel mille perfections. Théodore a tout reçu des mains de la nature , naissance , richesses , figure , esprit ; eh bien ! que l'on compare son cœur avec celui de ce François que le défaut de fortune a circonscrit dans un état si peu digne de lui ! Quel est l'honnête-homme qui n'aimeroit pas mieux être l'écuyer que le maître ? C'est donc bien peu de chose que tous ces dons brillans dont l'homme

nourrit son orgueil , puisqu'il n'en est pas un seul capable de faire naître en lui l'idée d'une bonne action !

Je restai quarante-huit heures sans entendre parler de rien. Le concierge ne parut point au travail des Nègres ; absence qui jusqu'alors ne lui étoit jamais arrivée. Je l'attribuai à sa lâcheté. Il tremble de me rencontrer , me disois-je ; le traître me juge d'après lui ; il ne soupçonne pas qu'un homme ait assez de vertu pour oublier une injure. Parmi les lettres de Gernance je n'avois point retrouvé le billet d'Honorine ; la perte m'en fut sensible. Cependant malgré la promesse qu'elle m'y faisoit de venir bientôt à l'habitation , malgré les assurances que l'écuyer m'avoit données de l'instruire de ce qui se passoit , je n'étois pas tranquille ; je me consultois souvent moi-même pour savoir si je ne ferois pas mieux de m'échapper et d'aller la trouver. Je me disois quelquefois : en restant ici tu t'exposes ; sur le plus léger prétexte cet odieux concierge par caprice , par haine , par vengeance , peut t'infliger des châtimens. S'il a tant fait que de franchir les ordres de son maître , puis-je espérer qu'il me respectera ? Cependant je sens que je ne me laisserai pas frapper. Dieu sait ce qu'il en arrivera. Ces réflexions firent une telle impression sur mon esprit , que je pris mon

parti le soir du second jour depuis le départ de Théodore ; et j'arrêterai ma fuite au lendemain matin.

Je m'étois couché affermi dans cette idée ; elle avoit calmé mon agitation , et je dormis profondément. A trois heures du matin l'écuyer entra dans la case , et me réveilla ; il n'y a pas de tems à perdre , Itanoko ! me dit-il ; fuyez ! ou vous êtes perdu ! Je croyois que vous n'aviez affaire qu'à un homme débauché , mais c'est un monstre , capable des plus grands crimes. Partez ; voilà des habits et un peu d'argent , courez vers Honorine , je n'ai pu la voir ; mais au nom de Dieu hâtez-vous , le moindre retard peut être funeste. Je me lève , je l'embrasse , je passe les habits ; dans le peu de tems que j'employai à m'habiller , je lui demandai ce qui étoit arrivé de si terrible. --- Le monstre ne s'est pas caché de moi , tout s'est dit en ma présence ; mais vous voilà prêt ; venez , je vais vous conduire , et je vous apprendrai tout , en marchant. Nous sortons , et bientôt nous nous trouvons hors des murs de l'habitation. Sachez donc que Théodore en arrivant est descendu chez d'Urban : j'étois avec lui ; il cacheoit sa criminelle bassesse sous l'apparence de l'honneur. Venez m'aider à venger mon injure , et la vôtre , lui dit-il ; ma perfide sœur trahi

trahit l'amitié qu'elle doit à votre fils : elle entretient une intrigue odieuse avec un esclave d'une habitation de mon père ; venez d'abord avec moi vous baigner dans le sang de cet misérable. Je me charge de me faire ensuite justice de la coupable sœur qui déshonore mon nom. Il lui présente alors un billet ; j'en reconnois l'écriture, il est d'Honorine ! --- Ah ! m'écriai-je, vous n'avez pu le sauver avec les lettres de Gernance ; c'est celui-là , j'en suis sûr. --- Je le crois ; mais écoutez , continue-t-il. A peine d'Urban a-t-il jetté les yeux sur le billet : Quoi ! c'est Itanoko ? Quoi ! c'est lui ? Il est encore dans ces lieux , s'écrie-t-il avec fureur ! que dirai-je à mon fils ? Mais n'importe, vous serez vengé. Dès long-tems le misérable est désigné à la justice, je vous suis ; notre cause est commune , je l'arrêterai moi-même ; c'est le seul moyen de me justifier. Vous sentez combien ce discours devoit me paroître obscure. Je n'ai vu que votre danger , que l'horrible joie de Théodore m'a fait deviner ; il embrasse d'Urban avec transport , et sans se donner pour - ainsi dire le moindre repos , nous sommes repartis sur le champ pour revenir ici. D'Urban devoit nous suivre au bout de quelques heures. Nous venons d'arriver ; et pour accroître la rage de l'indigne Théodore, cette infortunée qu'il re-

tenoit captive dans cette maison s'est évadée. Tandis qu'il s'abandonnoit à tout son désespoir, et que le misérable concierge éprouvoit les premiers accès de sa fureur, j'ai volé vers vous, et grace à Dieu, je vous ai sauvé. --- Je vois le danger dont vous m'avez garanti, je vois que Théodore a malicieusement interprété quelques expressions du billet d'Honorine, que je ne dois qu'à l'amitié dont elle m'honore. L'indigne ! sans respect pour sa sœur qu'il outrage bien plus cruellement que moi, en a profité pour me perdre. Mais pourquoi ? Que lui ai-je fait ? Le discours de d'Urban est inconcevable. Que veut-il dire ? Je m'y perds ! N'importe, je ne vois dans ce moment que votre attention généreuse ; que Dieu vous en récompense ! il me connoît, laissons-lui le soin du reste. Ce soir je serai près d'Honorine, je redoute sa présence ! ce récit va lui percer le cœur. --- Il faut pourtant bien le lui faire connoître. Mais vous voici dans votre chemin ; adieu, hâtez-vous ! Je retourne sur mes pas, pour prévenir, s'il est possible, les premiers effets de sa vengeance quand il s'apercevra de votre fuite ; et par de fausses indices écarter de vos pas ceux qu'il pourroit envoyer à votre poursuite. --- Mais vous ! ne craignez-vous rien pour vous-même ? S'il alloit soupçonner. . . --- Je suis sans inquiétude, j'aurai

fait mon devoir ; qu'il le sache ! tant mieux ; c'est la seule leçon que je puisse lui donner. Mais adieu pour la dernière fois ! déjà le jour paroît , et je vous quitte. A ces mots il me serra la main , et je continuai ma route.

Je marchois ; mais j'étois absorbé dans les réflexions , que tout ce que je venois d'entendre faisoit naître en moi. Toute la haine de Théodore , quelque injuste qu'elle fut , m'affectoit moins que celle de d'Urban. Ce jeune homme est corrompu , me disois-je , je suis un étranger pour lui , je l'ai peut-être irrité sans le vouloir ; il faut si peu de chose pour enflammer les passions d'un homme qui est dans l'habitude de leur céder. Mais d'Urban ! d'Urban ! lui qui me doit sa fortune , la vie de son fils , la sienne ! Ah ! dieux ! et je ne puis me venger ! Ah ! monstre ! pourquoi faut-il que les maux mêmes que tu m'as fait souffrir m'en ôtent le droit ! toi , dont la barbarie m'a fait ton esclave , étois-tu fait pour être seulement mon égal !

Cependant j'avançois , je n'étois pas encore sorti de la plaine déserte qu'il me falloit traverser avant d'avoir gagné les cantons habités. J'ai dit ailleurs qu'elle avoit plus de deux lieues ; le jour m'éclairoit assez pour distinguer les objets , et le soleil alloit paroître sur l'horizon : tout-à-coup des cris perçans se font entendre à

quelque distance sur la gauche du chemin ; je m'arrête , j'écoute , ils redoublent ; mais je n'aperçois personne. Environ à trois cents pas le terrain formoit un rideau qui me déroboit les objets ; l'humanité me ferma les yeux sur le danger que je courois en m'arrêtant : je m'élançai comme un trait de ce côté ; dans une minute je me trouve sur le revers du rideau. Je vois un homme à cheval , vivement pressé par deux Nègres qui l'attaquoient avec furie ; trop loin de ce groupe , je ne pouvois encore les reconnoître ; emporté par la bonté de mon cœur , je m'élançai , je cours ; quand je suis à vingt pas d'eux , l'homme attaqué fait un mouvement , se retourne ; je vois ! . . . oh ! ciel , le croira-t-on ? j'en doutai moi-même ! . . . je vois d'Urban , l'odieux d'Urban ! qui défendoit sa vie contre deux hommes furieux qui la lui vouloient arracher. Qu'on se peigne , s'il se peut , ce qui se passa dans mon cœur. Quel tableau pour un homme avide de vengeance , qui voit prêt à succomber le détestable ennemi qui n'étoit venu là que pour le perdre. Le laisserai-je périr ? m'écriai-je ; oui ! il l'a trop mérité ; qu'il meure ! Oh ciel ! qui , moi ! laisser assassiner ! . . . C'est un ennemi ! . . . mais c'est le père de Gernance ! Je pars comme un éclair. Fuyez , misérables ! dis-je aux Nègres , en les

Joignant. Etonnés , ils s'arrêtent , ils me voient ; la terreur les saisit ; ils tournent le dos , et se dérobent à toutes jambes. Rassure-toi , dis-je à d'Urban , qui ne m'avoit pas encore reconnu. Je le vois couvert de sang , il me fixe , et tombe évanoui. Je n'eus que le tems de le recevoir dans mes bras ; je l'enlève de dessus son cheval ; et l'étends par terre.

Hélas ! tel étoit mon cœur ! A ce spectacle , la pitié l'emporta sur la colère , j'entr'ouvris sa veste , pour lui donner de l'air ; il avoit dans le côté une blessure profonde ; son évanouissement avoit fait arrêter le sang. J'avois dans ma poche un flacon qui contenoit de l'eau-de-vie , que l'ecuyer y avoit laissé par hazard ; je déchire un mouchoir , je l'en imbibe , je lui mets un appareil sur sa plaie , et lui fais avaler le reste de la liqueur. Bientôt après ses yeux s'ouvrirent.

Quand je lui crus assez de force pour supporter le mouvement , je lui dis : Relève-toi , remonte à cheval , je vais te conduire. J'en faisois trop pour la prudence , je le sentois ; mais pas assez pour mon cœur. Je le plaçai sur son cheval , j'en pris la bride , et sans rejoindre la route que j'avois quittée , je marchai droit vers l'habitation ; j'avois près d'une lieue à faire pour y retourner. Pendant tout le chemin

d'Urban n'ouvrit pas la bouche. Étoit-ce honte , haine , ou repentir ? je l'ignore. Quelques soupirs lui échappèrent , et voilà tout. Enfin quand j'apperçus les murs de l'habitation d'assez près pour ne pouvoir m'avancer plus loin sans danger , je lui dis : Tu es assez fort pour achever seul maintenant le chemin qui te reste à faire ; tu vois le lieu où tu dois aller , tu n'y trouveras pas Itanoko ! il veut t'épargner de la honte. Adieu. Ensuite je m'éloigne en courant.

Le ciel regarda , sans doute , ce que je venois de faire comme une bonne action , car il m'en récompensa sur le champ. Théodore s'étoit apperçu de mon départ : il avoit présumé que je fuyois vers Honorine , et avoit dépêché trois de ses gens après moi , qui m'auroient joint infailliblement , si je ne me fusse détourné pour secourir d'Urban. Quand j'étois revenu sur mes pas pour le conduire à l'habitation , nous nous étions croisés sans nous voir , ensorte qu'en reprenant ma route , loin qu'ils fussent sur ma trace , c'étoit moi qui me trouvois au contraire sur la leur.

D'Urban venoit de payer la peine due depuis long-tems à cette mauvaise foi , qui lui avoit suggéré tant de crimes , pour satisfaire son avarice. Dans un de ses voyages à la côte de Guinée , il avoit surpris deux Nègres en-

dormis , les avoit enlevés , sans que personne de leur pays s'en fut apperçu ; et les avoit vendus à son retour à un habitant de Saint-Domingue. Ces infortunés conservoient un ressentiment profond contre leur perfide ravisseur. Mécontents du maître qui les avoit achetés , ils avoient déserté , et s'étoient retirés dans les montagnes dont j'ai parlé. Ils en descendoient quelquefois pour recevoir quelques légères provisions que les Nègres des habitations voisines leur donnoient en secret. C'étoit dans une de ces courses qu'ils venoient de rencontrer d'Urban ; sa vue leur avoit rappelé le souvenir de sa perfidie , que les maux qu'ils avoient soufferts leur rendoient encore plus odieuse. Ils l'avoient attaqué avec fureur ; et sans ma subite apparition , ils auroient satisfait leur vengeance. Hélas ! mon secours , bien désintéressé sans doute ! n'en retarda l'effet que de quelques instans. Le ciel vouloit la punition d'un autre coupable , et il arrêta dans sa justice , que cette action même me plongeroit dans le plus grand danger , pour humilier l'orgueil que ma générosité fit naître dans mon ame.

Naturellement agile et dispos , et de plus , pressé par la crainte d'être poursuivi , je continuai mon chemin sans m'arrêter , et j'arrivai de bonne heure à la ville. Ma présence , la

sueur dont j'étois couvert , et plus encore l'espèce d'effroi que tant de scènes rapides m'avoient inspiré , et dont la trace s'appercevoit sur ma figure , alarmèrent Honorine. Oh Dieu ! me dit-elle , que vous est-il arrivé ? Que venez-vous faire ici ? Vous vous perdez peut-être ! Malgré la peine qu'un semblable détail alloit lui causer , je ne balançai point ; et je lui racontai sans réserve tout ce qui s'étoit passé. Elle m'écouta avec un étonnement mêlé d'horreur et de pitié. Quoi ? mon frère ! quoi ? le monstre ! s'écria-t-elle , il a pu !..... Ah ! l'ingrat , après tout ce que j'ai fait pour lui ! Elle resta quelque tems comme ensevelie dans le sentiment qui la déchiroit ; et tout-à-coup sortant de ce profond silence , Itanoko ! me dit-elle , au nom de l'amitié que vous me devez , cachez à jamais à Gernance ce funeste secret ; ne m'exposez pas à la douleur de voir mon amant se venger contre mon frère , de l'outrage fait à la femme qui doit être son épouse. Cachez-le sur-tout à mon malheureux père , qui n'a plus peut-être que peu de jours à vivre ; et n'empoisonnons pas ses derniers momens par le récit des désordres de son fils. Hélas ! il n'a pas voulu me croire ; il auroit pu les prévenir sans doute. Voilà ce qui lui causeroit des remords ; il en mourroit !...

Les larmes la suffoquèrent. La position de cette vertueuse femme étoit vraiment accablante ; éloignée de son amant ; à la veille de perdre un père chéri , que son âge et ses infirmités conduisoient au tombeau , sur le point de tomber au pouvoir d'un frère , dont elle achevoit de dévoiler l'affreux caractère , l'avenir ne lui présentoit que des chagrins , sans qu'elle pût prévoir quel en seroit le terme. Pour comble de douleur , elle y joignit encore l'inquiétude que lui causoit ma situation. Et vous , me dit-elle , qu'allez-vous devenir ? où vous cacher maintenant ? Cette habitation vous loignoit de tous les yeux ; mais si d'Urban recouvre sa santé , faut-il espérer qu'il vous laisse tranquille ? Ne pourrois-je pas , lui dis-je , demeurer ici , sous vos yeux ? Non , malheureux Itaŋoko , non , vous ne le pouvez pas , me dit-elle , votre vie n'y seroit pas en sûreté ; j'aurois la douleur , au premier jour , de vous en voir arracher pour vous conduire au supplice , dont votre innocence et tout mon crédit peut-être ne vous garantiroient pas. Que dites-vous ? m'écriai-je avec effroi. Hélas ! me répondit-elle en sanglottant , je ne croyois pas être obligée si-tôt à vous révéler ce funeste mystère , mais il n'est plus tems de vous le cacher. Ecoutez , et frémissiez ! vous allez voir que tout ce qu'on

appelle prudence humaine , n'est que folle.

Rappelez-vous du jour où Gernance , pour mon malheur et pour le vôtre , s'éloigna de nous ; vous vintes me voir de sa part , et me parlâtes de la visite que d'Urban avoit faite au capitaine Espagnol ; elle ne vous alarma pas , j'en jugeai différemment ; et dès le premier mot , je devinai ce qui se tramoit contre vous. Rappelez-vous encore , qu'il ne s'est passé que deux jours entre cette visite et le matin où Duménil vous emmena de chez d'Urban. Voilà ce que vous savez : voici ce que vous ignorez. A peine vous eus-je congédié , que pour vérifier mes soupçons , je me rendis chez le Consul espagnol , dont je suis connue ; je lui expliquai les raisons qui m'amenoient chez lui , et lui désignai assez bien , d'après ce que vous m'en aviez dit , le vaisseau , pour qu'il ne pût s'y méprendre. Il me promit non-seulement de s'assurer si le capitaine vous avoit acheté de d'Urban , mais encore ses bons offices auprès de lui , pour le porter à se désister d'une entreprise qui m'affligeoit. Contente de cette assurance , je me retirai en attendant les nouvelles qu'il devoit me donner du succès de ses soins. Je passai le jour suivant , sans entendre parler de rien ; le surlendemain je reçus dans la matinée une lettre du Consul. La voici , je vais vous la lire.

Madame ,

Vous aviez parfaitement deviné la conduite de M. d'Urban ; il avoit effectivement vendu à Alonze Texeira , l'esclave auquel vous vous intéressez ; je m'en suis expliqué avec ce capitaine ; le prix convenu entre eux , étoit de quatre mille francs par promesse verbale. Aussitôt que mon compatriote a connu vos intentions , il s'est décidé à terminer son marché , pour vous laisser ensuite maîtresse de disposer de cet esclave , précieux par le prix qu'on y met , et plus encore par les bontés dont vous l'honorez. Je n'ai pu qu'applaudir à une résolution si conforme au respect que vous méritez. Mais jugez de la surprise et de l'indignation d'Alonse ! il s'est présenté hier au soir chez le sieur d'Urban , pour lui compter son argent et emmener l'esclave ; il a reçu pour toute réponse , qu'il en trouvoit un prix plus avantageux , et que leur marché n'étant pas fait par écrit , il n'étoit tenu à rien à son égard. Alonse s'est retiré , confus de se trouver la dupe de cet homme , et plus piqué , je crois , de perdre l'occasion de vous complaire. Quant à moi , Madame , je ne retire de tout ceci que le chagrin de n'avoir pu vous obliger , et de me voir contrarié dans les sentimens de

dévouement que je me fais gloire d'apporter à toutes vos volontés.

Je suis avec respect,

Madame,

Votre, etc.

JAGO DE ZUNIGA.

Vous concevez , reprit Honorine , le chagrin que me causa cette lettre. Le fil de l'intrigue venoit de m'échapper ; où le retrouver ? Mon inquiétude étoit d'autant plus grande , que la réponse de d'Urban à Texeira sembloit annoncer que son second marché étoit conclu. D'un moment à l'autre vous pouviez m'échapper ; où vous rejoindre alors ? Et qu'aurois-je pu répondre à Gernance , dont l'amitié pour vous s'étoit reposée sur ma vigilance ? Je consultai mon père , toute sa sagesse ne put me fournir un avis , auquel je pusse raisonnablement m'arrêter. J'étois encore dans cette incertitude , lorsque le lendemain vers midi , étant à mon balcon , j'aperçus Duménil , chez qui vous étiez alors , ami de mon père depuis long-tems , homme honnête , de bon conseil , et possédant par son état de grandes relations dans le commerce. Il me prit envie de lui faire part de mon embarras. Je lui fais un signe ; il monte , je lui conte tout.

A peine

A peine ai-je parlé de d'Urban, qu'il me demande votre nom avec empressement ; je vous nomme. Rassurez-vous, me dit-il, il est chez moi. Chez vous ! m'écriai-je. Comment ? Par quel hazard ? Voici comment, reprit-il. Hier un courtier de change, un de mes confrères, s'est trouvé malade, et m'a fait prier de passer chez lui ; je m'y suis rendu. Il m'a dit qu'un étranger arrivé depuis peu dans ce port étoit en marché avec d'Urban pour un esclave nommé Itanokø ; que c'étoit lui qui étoit chargé de la négociation, qu'il avoit ordre de l'étranger d'en accorder le prix que l'on demandoit, quel qu'il fût. Qu'en conséquence, il avoit vu d'Urban ; que du premier mot, il lui en avoit offert quatre mille francs ; qu'il avoit refusé, parce qu'il en avoit déjà trouvé cette somme ; qu'enfin après plusieurs débats, ils étoient convenus à cinq mille francs ; et dans la minute il m'a montré l'accord signé de d'Urban. Demain matin, a-t-il continué, on doit me livrer l'esclave ; mais comme je me trouve indisposé, je vous prie comme confrère de tenir ma place. Voici cinq effets de cent pistoles chacun, et vous terminerez l'affaire suivant les règles du commerce. Vous aurez la bonté de garder l'esclave jusqu'au soir chez vous. Telle est l'intention de son nouveau

maître , qui ne veut le faire prendre précisément qu'à l'heure où il doit mettre à la voile pour partir. Au reste , c'est une surprise agréable que l'on veut procurer à ce jeune homme ; et il est bon de lui en faire mystère , ainsi qu'à d'Urban , qui , par amour du gain , nous susciteroit peut-être quelque mauvaise difficulté. J'ai accepté la commission par honnêteté ; j'ai passé chez d'Urban pour le prévenir de cette affaire , et ce matin , muni de son traité et des effets , je l'ai soldé , et j'ai emmené Itanoko , que je quitte dans la minute , et qui ne se doute nullement de ce qui s'est passé , ni de ce qui l'attend. Vous ne connoissez pas cet étranger ? lui dis-je. Nullement , me répondit-il ; si j'en puis juger par ce que m'a dit mon confrère , c'est un homme qui ne veut pas être connu , et il y auroit peut-être peu de discrétion à vouloir pénétrer plus avant. Au reste , il faut que ce soit quelqu'un de riche , et qui sans doute auroit peine à vous céder cet esclave , car il paroît que le seul desir de l'avoir l'a amené dans ces lieux. Oh ciel ! comment donc faire ? lui dis-je ; Gernance sera inconsolable ; et ce pauvre Itanoko ! il y a de quoi le faire mourir ! Alors en peu de mots je lui racontai la manière dont vous aviez été enlevé , et le service

que vous aviez rendu à d'Urban et à son fils. Je ne vois qu'un moyen, me dit-il ; je me garderois de vous le proposer, si je connoissois moins votre discrétion ; mais le moyen est dangereux pour Itanoko, s'il ne consent à se cacher au moins pendant quelque temps. Je suis sûre, lui répondis-je, qu'au nom de Gernance, je lui ferai tout faire. A la bonne heure, reprit Duménil ; la seule ressource donc, est de déclarer qu'il s'est évadé. Vous sentez que je ne pourrai pas empêcher mon confrère de faire sa déposition à la chambre de justice, et voilà ce qu'il y a de dangereux pour Itanoko. Nous attendrons jusqu'après le départ de l'étranger pour l'instruire de la vérité. Je suis certain que lorsqu'il saura le motif qui nous a fait agir, il retirera sans peine une plainte dont il sentira lui-même la nullité. Ah ! vous me rendez la vie, lui dis-je. Il y a encore une difficulté, reprit Duménil ; ma réputation m'est chère, et je dois la conserver à l'abri de tout soupçon ; j'ai reçu l'argent de mon confrère, je puis prouver que je l'ai remis à d'Urban ; mais vous n'ignorez pas combien toute espèce d'altercation de ce genre est mortelle au crédit d'un homme de mon état. Nous ne pouvons pas en honneur faire perdre à cet étranger, un argent qu'il a donné

de bonne-foi. Je vous entends , lui dit mon père , qui étoit présent à cette conversation. Je m'en vais vous compter les cinq mille francs ; et vous rembourserez votre confrère. D'après cela , dit Duménil , je crois que nous pouvons passer outre ; Dieu pardonnera une supercherie qui n'a pour but que d'épargner à un malheureux des fers peut-être éternels , et de conserver à l'amitié généreuse le droit de faire à un infortuné le bien qu'elle lui réserve. Duménil nous quitta , alla chez son confrère , lui raconta l'accident prétendu qui venoit de lui arriver , et feignant de se condamner lui-même , lui remit les cinq mille francs , comme un sacrifice qu'exigeoit , lui dit-il , le peu de soin qu'il avoit eu de veiller sur vous. Le courtier touché du désintéressement de Duménil , n'en fut que plus actif à vous dénoncer à la justice comme fugitif , pour conserver à son confrère , si l'on pouvoit vous rattraper , un argent dont son équité sembloit le dépouiller. Tel étoit l'état des choses lorsque nous vous envoyâmes à l'habitation ; on vous les cacha pour lors , on craignoit que votre indignation pour le procédé de d'Urban , ne vous portât à quelque violence , dont l'éclat n'eût servi qu'à vous découvrir à d'autres yeux alors ouverts sur vous , et à faire échouer le succès d'une

ruse , qui nous avoit coûté tant de peine. Hélas ! nous étions bien loin de deviner le véritable danger qui vous menaçoit.

Vous concevez que nous n'avions garde d'instruire d'Urban de ce qui se passoit ; il avoit voulu vous vendre à l'Espagnol , et ne vous avoit réellement vendu à l'étranger , que par la certitude que vous ne resteriez pas à Saint-Domingue , et que vos nouveaux maîtres vous emmeneroient dans des climats , dont l'éloignement laisseroit toujours ignorer à son fils l'action que le vil amour de l'or lui avoit fait commettre. Il étoit donc fermement persuadé que vous étiez parti , et que ces bords ne vous reverroient jamais. Il lui falloit une excuse auprès de son fils , et la noirceur de son caractère la lui fournit. Duménil qui ne cherchoit qu'à raccourcir votre exil , ne perdoit pas de vue son confrère , et sut enfin de lui au bout de huit jours que l'étranger étoit parti tout-à-coup , pressé par un accident arrivé à quelqu'un de sa suite , et que l'on n'expliquoit pas. Duménil m'en prévint sur le champ , et je l'engageai d'amener son confrère dîner chez mon père. Nous lui découvrîmes alors notre supercherie , et les motifs qui nous y avoient engagé ; il fut le premier à en rire , et ne regretta que notre argent qu'il s'étoit cru dans l'obligation de remettre à l'é-

tranger. Au reste, nous dit-il, l'esclave vous reste, et ce n'est pas tout perdre. Après dîner, ils furent ensemble chez le juge pour annuler leur déclaration; il y consentit sans peine; mais en causant avec eux il leur dit: Votre démarche ne sera pas d'une grande utilité à ce malheureux esclave, car à la réquisition de M. d'Urban je l'ai déjà condamné par contumace, attendu que les délais pour son retour sont expirés. Comment? lui dirent-ils, pétrifiés d'étonnement. Rien de plus simple, leur répondit le juge; apparemment que M. d'Urban avoit aussi acheté cet esclave, et qu'il s'est également sauvé de chez lui, car sa plainte est postérieure à la vôtre de trois ou quatre jours; ou bien, ce qui est plus vraisemblable, ce sont deux esclaves qui portent le même nom. Quand à moi, je n'ai fait que le devoir de ma charge; vous savez que je dois m'en rapporter à la plainte de celui qui se dit le propriétaire. Frappés de ce qu'ils venoient d'entendre, ils accoururent chez moi pour m'en rendre compte. Je n'ai pas besoin de vous dire le nouveau chagrin que me causa la découverte de cette iniquité. Ma seule ressource fut d'écrire à Gernance tout ce qui s'étoit passé; pendant plus de quatre mois que sa réponse s'est fait attendre, vous concevez l'inquiétude où j'étois; je tremblois

à chaque minute que malgré l'espèce de désert où vous étiez confiné, l'on ne parvint à vous découvrir ; et si ce malheur fut arrivé, comment convaincre d'Urban d'imposture ? Duménil en vous recevant de ses mains lui avoit remis l'accord qu'il avoit signé ; la quittance des cinq mille livres étoit entre les mains de l'étranger. Duménil l'avoit envoyée à son confrère qui, dans l'instant, la lui avoit fait passer ; et comme en lui remboursant les cinq mille livres elle devenoit inutile, on n'avoit pas pensé à la retirer ; il n'y avoit donc de solide preuve que le témoignage de Duménil qui vous avoit reçu des mains de d'Urban. Mais dans nos loix, le témoignage d'un seul ne suffit pas, et tout ce qu'eût pu dire l'autre courtier eût été inutile, puisqu'en effet il ne vous avoit pas vu livrer. J'étois donc exposé à chaque minute à vous voir conduire à la mort que vous eût causée ma funeste amitié, puisque sans elle vous eussiez évité ce malheur en suivant le maître qui vous avoit acheté. Concevez - vous maintenant tout ce qu'a dû souffrir votre malheureuse amie, et tout ce qu'elle souffre encore, puisque le danger est égal ? Les lettres de Gernance m'ont développé le mystère, mais sans rien réparer ; sa présence seule pourroit forcer son père à vous rendre justice. Il me manda qu'en rapprochant

les dates, c'étoit le même jour qu'il vous avoit vendu que d'Urban lui fait part de votre prétendue désertion ; qu'il ne lui a écrit sans doute cette fausse nouvelle , que dans l'espoir où il étoit qu'il ne vous reverroit jamais , et qu'il ignorerait toute sa vie l'injustice que l'amour de l'or lui faisoit commettre ; qu'en déposant au sujet de votre fuite prétendue chez le juge , on ne pouvoit pas lui soupçonner le noir projet de vous faire périr , puisqu'il étoit dans la ferme persuasion que vous ne reparoîtriez point , mais bien l'intention d'appuyer un mensonge par un autre mensonge , en lui fournissant à son tour une preuve apparente de sa sincérité. Il me conjure par tout ce que j'ai de plus sacré , de vous sauver s'il m'est possible , et de vous conserver à sa tendre amitié. Mais , que faire aujourd'hui que vous dépendez de la discrétion de mon misérable frère , et que d'Urban surtout est instruit que vous n'avez pas quitté ces lieux ? Le monstre vous sacrifiera plutôt que d'avouer à son fils et à la justice la bassesse de son mensonge , et c'est moi qui vous ai perdu ; c'est à moi seule que vous devez imputer votre perte. Voilà mon sort ; voilà le vôtre.

Hélas ! lui dis-je , que les reproches que votre vertu se fait me sont honorables et flatteurs ! Gardez - vous de regretter le mauvais succès

de vos sages précautions, sans lui je n'aurois encore qu'une foible idée de l'étendue de vos bontés; mais voici le moment du courage: il faut prendre un parti, mais un parti prompt. La crise est alarmante; si d'Urban meurt, aura-t-il le tems de révoquer son imposture? S'il vit, aura-t-il la générosité de le faire? Des deux côtés l'incertitude est égale; je ne vois qu'une ressource, celle de m'embarquer sur l'heure, et d'aller en Europe joindre Gernance. Vous le pourriez sans doute, me répondit Honorine: journellement des vaisseaux partent de ce port pour s'y rendre; mais pardonnez à ma délicatesse, vous n'êtes pas à moi... L'argent est sorti des coffres de mon père, et je vous l'avoue, ce seroit, ce me semble, abuser de sa confiance, que de disposer de votre sort sans le consulter. Eh! comment lui découvrir l'embarras où nous nous trouvons, sans lui dévoiler l'état de son fils? et vous connoissez ma répugnance pour cet aveu. Il me reste un moyen, lui dis-je; si je remettois entre vos mains la somme que votre digne père a déboursée, vous croiriez-vous tranquille à son égard? Sans doute, me répondit-elle. Eh bien! lui dis-je, dans peu vous serez satisfaite, je ne m'explique pas; je vous quitte pour un moment et vous rejoindrai bientôt. C'est à l'amitié à servir de sauve-garde

à la générosité délicate. A peine ai-je dit ces mots, que je sors et vole chez le père Bruno.

Il étoit tard. J'eus de la peine à m'introduire dans sa maison ; enfin j'y parvins. Il y avoit près de six mois qu'il ne m'avoit vu, c'est-à-dire depuis le lendemain du départ de Gernance. Pendant cet intervalle je lui avois écrit plusieurs fois ; ainsi il savoit que je n'étois plus chez d'Urban ; il me croyoit fermement à l'abri de toute inquiétude et de tout souci, sous la protection d'Honorine et de son père ; et mes lettres, qui ne parloient que de leurs bontés, l'entretenoient dans cette douce erreur. Ce respectable vieillard fut enchanté de me revoir, et m'embrassa avec tendresse ; mais sa joie se changea bientôt en tristesse, quand je lui eus raconté tout ce qui m'étoit arrivé, et tout ce qu'Honorine venoit de m'apprendre. Enfin après l'avoir instruit du dessein que j'avois formé de partir pour rejoindre Gernance, de la délicatesse d'Honorine qui s'opposoit à un projet qu'elle-même cependant regardoit comme le seul convenable dans le moment présent, je terminai mon discours par le prier de me remettre les deux mille écus que mon ami avoit déposés entre ses mains pour moi, et dont la plus forte partie devoit servir à tranquilliser Honorine sur les reproches que M. de C*** pourroit lui faire. Ces derniers mots

furent comme la foudre pour le malheureux Bruno. Il jette un cri perçant, et tombe à mes pieds presque sans connoissance. Oh ciel ! ô mon ami ! ô mon père, qu'avez-vous ? m'écriai-je, effrayé. Je me jette sur lui, je l'embrasse, je le soulève, et parviens à le mettre sur son lit qui n'étoit pas éloigné. Il fut long-tems sans pouvoir proférer une parole ; ses sanglots l'étouffoient : il prenoit mes mains, les arrosoit de ses larmes, levoit ensuite ses bras vers le ciel. O Dieu ! disoit-il d'une voix entrecoupée, pardonnez-moi ! . . . pardonnez-moi ! Vous avez connu le fond de mon cœur ! . . . O mon cher Itanoko ! fuyez - moi, fuyez cet homme criminel ! . . . dont l'infidélité vous perd ! Je suis un malheureux ! . . . Hélas ! vous le savez, ô mon Dieu ! j'ai cru n'écouter que la vertu ! mais, je le vois, pour me punir de mes fautes vous m'avez livré aux conseils de la prudence humaine, et j'ai commis un crime ! O mon père ! lui dis-je, que parlez-vous de crime ? Il est affreux, mon ami, me répondit - il ; j'ai trahi la confiance de Gernance, la vôtre, la bonne-foi, l'honneur, la sainteté du dépôt, tout ce que l'homme dépravé même regarde comme sacré. Je l'avois, cet argent . . . et je ne l'ai plus ! Eh bien ! m'écriai-je, ne connois - je pas la droiture de votre cœur ? D'où naissent les reproches que

vous vous faites ? Etoit-il à moi , cet argent ? Vous en aurez fait un meilleur usage ! Loin de nous en plaindre , rendons graces plutôt à ce Dieu de miséricorde qui se sera servi de vous pour faire une bonne action. Hélas , je l'ai cru , me répondit - il ; mais c'étoit un mouvement d'orgueil. La juste réclamation que vous faites de cet argent m'enseigne que Dieu a réprouvé cette action ; il est juste. L'unique , la seule vertu étoit de le garder. Quelque saint qu'en fût l'usage , dès qu'il me faisoit violer cette loi il ne pouvoit être qu'un crime. Concevez-vous le danger de mon exemple ? Si l'emploi que j'ai fait de cet argent pouvoit me tenir lieu d'excuse , ce seroit abuser des mains de la vertu , en les forçant d'ouvrir la porte du monde à l'injustice. Voilà ce que je n'ai pas senti , et voilà ce qui se montre à moi dans ce moment dans toute son horreur. Hélas ! que l'homme est imparfait encore , lorsqu'il croit même toucher au point de la perfection ! Eh bien ! lui dis - je en le serrant dans mes bras , si vous vous croyez criminel , quelle est la faute qu'un repentir aussi sincère n'efface pas auprès de Dieu ? c'est lui seul que vous devez fléchir ; car pour Gernance et moi , vous savez si nous ne faisons pas un même cœur avec vous. Mais ne puis - je savoir ?... Ah ! me répondit-il , tout ce qui peut tenter

un homme de bien, s'est réuni pour m'égarer et m'entraîner dans le piège. Vous n'ignorez pas que je suis assez sédentaire. Les devoirs de mon état, la retraite et l'étude, voilà ma vie. Je ne sors que lorsque mon ministère l'exige; et si quelquefois j'éprouve le besoin du délassement, je vais aux prisons, et là, écoutant les malheureux, essuyant leurs larmes, les consolant dans leurs peines, j'adoucis par cet innocent plaisir l'austérité de mes jours. Il y a quelques mois (c'étoit, si je m'en souviens bien, peu de jours après votre première lettre qui m'annonçoit la douce paix dont vous jouissiez à l'habitation de M. de C***), il y a quelques mois, dis-je, que je m'y rendis, suivant mon usage. Parmi les prisonniers, je remarquai un Nègre que je n'y avois point encore vu; je l'abordai, et ne sachant trop comment lui expliquer le motif de charité qui me portoit à lui parler, je lui demandai d'un air indifférent le nom de son maître. Je n'ai point de maître, me répondit-il d'un ton assez fier, je n'ai que des amis et des ennemis. Ce début piqua ma curiosité. Etes-vous à Saint-Domingue depuis long-tems? lui dis-je. --- Non. --- Vous parlez bien françois. Est-ce en France que vous l'avez appris? --- Non. --- Qui vous a conduit en prison? --- L'injustice. --- Etonné de ce la-

conisme, et cherchant à le faire parler un peu plus, je lui dis : Vos réponses sont bien sèches. C'est par bonté de cœur que je vous parle : (il me regarda alors avec un souris amer.) et vous devriez, continuai-je, être un peu plus honnête. Je n'ai jamais fait tort à personne, me répondit-il. --- Vous ne m'entendez pas ; j'ai voulu dire que vous devriez être poli. --- Ah ! ah ! poli ! je ne veux pas l'être. --- Pourquoi ? --- C'est que je ne veux pas être barbare. --- La conséquence n'est pas juste. --- Très-juste. Il n'y a rien de si poli que les Blancs. Je n'eus rien à répondre. Mais enfin, ajoutai-je, pour être en prison qu'avez-vous fait ? --- Mon devoir. --- En ce cas vous sortirez bientôt. --- Je l'ignore. --- L'on ne vous a pas dit quel seroit votre sort ? --- Si. --- Et c'est ? --- La mort. A ces mots, il me quitta d'un air sombre, et fut s'asseoir dans le fond de la cour où je me trouvois alors. Je ne jugeai pas à propos de l'y suivre ; mais sa figure, une certaine noblesse répandue dans toutes ses manières, et plus encore la tournure singulière de sa conversation, m'intéressèrent vivement. Sans le perdre de vue, je me mêlai avec les autres Nègres prisonniers, qui s'étoient tenus éloignés par respect. L'amitié des uns, la confiance des autres, la vive reconnoissance de quelques autres

à qui j'avois rendu quelques légers services , formèrent sous ses yeux une scène à laquelle sans doute il ne s'attendoit pas , et qui amortit en lui les effets de la prévention. Je lui vis faire un mouvement pour se rapprocher de moi ; mais bien-aise de mon côté de laisser au tems le soin d'aiguillonner ce premier desir de confiance , je fis semblant de ne le pas remarquer , et je sortis sans lui parler. Le concierge , peu instruit de son affaire , m'apprit seulement qu'il avoit , disoit-on , vivement maltraité un jeune homme de distinction , fils d'un riche habitant de la colonie ; et vous savez que , pour un Nègre , c'est un crime capital ! Le lendemain je retournai à la prison. Je ne m'étois point trompé ; le tems , et sans doute le témoignage de ses compagnons d'infortune , m'avoient bien servi ; il m'aborda le premier. Si tu n'es pas fâché , me dit-il , nous allons causer ensemble. --- Je ne me fâche jamais contre les malheureux , je les plains : voilà tout. --- Hier , je t'ai pris pour un Blanc ; aujourd'hui je te prends pour un homme , par ce que tu es bon , m'a-t-on dit ; voilà pourquoi je te parle. --- J'aime à rendre service ; chez les autres c'est bonté , chez moi c'est devoir , voilà pourquoi je t'ai parlé , moi. Maintenant que tu me connois , dis-moi donc quel est ton crime ? et ce

que je puis faire pour toi. --- Mon crime ? je n'en ai point commis ; je suis venu ici avec un ami ; c'est un Blanc aussi , et comme toi il est bon. Je ne te dirai point quel sujet nous amena dans ces climats ; c'est le secret d'autrui , et je ne te le dois pas. Mon ami avoit sa fille avec lui , elle avoit de grands chagrins ; ils ne te regardent pas non plus. Tandis que son père faisoit ses affaires , moi je cherchois à la distraire. Comme nous couchions tous les jours à bord du vaisseau , je descendois quelquefois à terre avec elle pour la promener. J'avois remarqué plusieurs fois qu'un jeune Blanc qui nous avoit rencontrés le premier jour , la regardoit avec attention. Je m'en inquiétai peu ; je ne connoissois point vos mœurs ; et je ne savois pas que les regards d'un jeune Blanc sur une femme , fussent les symptômes d'un crime. Un jour , nous nous retirions plus tard qu'à l'ordinaire ; encore un pas , et nous étions à notre canot. Ce jeune homme nous aborde , et prend ma compagne sous son bras pour l'emmenner : elle jette un cri , et veut fuir ; il l'arrête avec violence. Cette femme n'est pas à toi , lui criai-je , que lui veux-tu ? Que veut cet insolent drôle ? s'écrie le jeune Blanc ; si tu t'approches je t'écrase. Sans l'écouter , je m'avance pour lui arracher ma compagne ; alors il fait un saut

en arrière, et lève sa canne pour me frapper. J'avois dédaigné l'injure, je ne méprisai pas la menace, d'un coup de poing je le renverse; et, satisfait de l'avoir terrassé, j'allois avec ma compagne rejoindre mon canot. Des gens apostés par lui sans doute, nous entourent; une partie malgré mes efforts m'enlèvent cette femme éperdue, les autres m'accablent sous leurs forces réunies, et m'entraînent plutôt qu'ils ne me conduisent dans l'horrible séjour où tu me vois. Si c'est-là ce qu'on appelle un crime dans ces lieux, il faut que vous ayez reçu de la nature d'autres notions que nous. J'ai défendu la fille de mon ami, j'ai défendu mon titre d'homme que la menace de mon égal osoit flétrir, et mon cœur me dit que j'ai bien fait. Chez nous c'est lui qui seroit à ma place. --- C'est bien ainsi que la chose s'est passée? tu m'as dit la vérité? --- Je ne mens jamais. --- Mais pourquoi ce Blanc, ton ami, ne t'a-t-il pas réclamé? --- Il est parti, m'a-t-on dit. --- Il est parti! sans te voir! sans te secourir! cette conduite n'est pas d'un honnête homme. Garde-toi de l'accuser! s'il l'a fait, c'est qu'il a dû le faire; je crois à ses vertus, et non aux apparences. Je ne pus m'empêcher de le regarder avec un étonnement mêlé de respect. D'où naît ta surprise? me dit-il; est-ce

de trouver un Nègre de bon sens ? Cela pourroit être. Ici vous êtes entourés de Noirs , et personne ne les connoît moins que vous. On dit cependant que vous décidez du caractère des nations nègres. Vous êtes fols ; qui jamais s'avisait de juger de l'homme libre par l'homme esclave ?

Vous voyez , mon cher Itanoko , que l'innocence , la franchise , et la noble simplicité , se montroient ici dans tout leur jour ; l'intéressante jeunesse , et une figure aimable les embellissoient encore. Jusques là j'ignorois le genre de service que je pouvois lui rendre ; mais la volonté de lui être utile étoit entière , et j'y cédaï sans peine. Un nombre infini de visites que je lui fis , et dont je vous épargne le détail , me confirmèrent dans l'estime que j'avois conçue pour lui. Je vis son juge , il me parut exactement informé de la vérité ; je lui représentai qu'ainsi il ne pouvoit condamner un innocent. Comment voulez-vous que je fasse , me dit-il ? il est innocent , j'en conviens ; mais il a frappé sans l'avoir été , et c'est un crime ; c'en seroit un encore quand il n'auroit fait que se défendre. Je suis pressé par la loi , et c'est elle qui fera l'acquit de ma conscience ; tout ce que je puis faire , c'est de traîner les affaires en longueur. Voyez son adversaire , qu'il se

désiste de sa poursuite ; et le moment où je pourrai rendre ce malheureux à la liberté sera , n'en doutez pas , précieux pour moi. Quel est-il ? lui dis-je. Un jeune homme de mauvaises mœurs, me répondit-il ; mais né d'une famille estimée , et puissant par le mérite et les richesses de son père. C'est Théodore de C***. Jugez combien ce nom m'affligea. Mon respect pour Honorine , pour son vénérable père , accrurent encore mon zèle pour épargner à leur sang un acte de vengeance que je regardois comme un crime. Je vis plusieurs fois Théodore , mais sans succès ; soit dépravation de cœur , soit plutôt que dans son opinion , il regardât son honneur intéressé à laver l'injure prétendue qu'il avoit reçue , il fut sourd à tout ce que la raison , l'humanité , la religion , lui dirent par ma bouche. Ces obstacles ne faisoient qu'irriter ma charité ; je balançai si au risque de troubler leur tranquillité par une semblable confidence , je ne devois pas instruire Honorine et son père de la violence de Théodore , qui lui avoit attiré ce traitement mérité de la part de ce Nègre ; il me sembloit que toutes les considérations purement mondaines devoient céder au devoir d'empêcher une injustice. J'étois prêt d'embrasser ce parti qui me sembloit le dernier , lorsque le hasard m'en offrit un autre qui me parut infaillible. Mais admirez

combien l'esprit de mensonge, en m'irritant par la lenteur de ces préliminaires, fermoit insensiblement mon cœur à toute espèce de réflexions, pour fixer entièrement ses regards sur l'objet qu'il poursuivoit, et pour lui montrer de la justice dans tous les moyens qu'il pourroit prendre pour y réussir ! Je me trouvois un matin chez un notaire de cette ville, pour y recevoir un legs de piété qu'une dame en mourant me chargeoit par son testament de distribuer aux pauvres. Un homme que je ne connois point entre, et propose en ma présence au notaire, de prêter à Théodore cent cinquante louis dont il avoit besoin, en promettant pour cette somme des intérêts qui me parurent énormes. La réponse du notaire fut courte, honnête, et prudente : je ne fais point d'affaires usuraires, dit-il ; j'ai de l'argent, il appartient à mes cliens, et je ne dois pas m'exposer à le perdre ; je voudrois de tout mon cœur obliger M. de C*** ; mais je ne veux pas contribuer au dérangement d'un jeune homme dont le père vit encore. L'agent sortit de mauvaise humeur, et mes affaires étant finies, je me retirai bientôt après de mon côté. Mon Nègre ne me sortoit pas de la tête. La belle occasion ! me disois - je ; quelqu'un qui maintenant porteroit cette somme à Théodore, en obtiendrois

sans peine la liberté de cet infortuné. Comment faire ? Je cherchai long - tems où je pourrois trouver cet argent , quand tout - à - coup me réveillant comme d'un songe : Que je suis simple ! m'écriai - je , eh ! n'ai - je pas chez moi les deux mille écus que Gernance m'a remis ? Itanoko , maintenant chez Honorine , est bien loin d'y avoir recours ; il me reste un contrat de dix mille francs , unique débris de ma fortune ; portons - les chez mon notaire , qu'il l'envoie en France pour le vendre , et je rembourserai ce que je vais emprunter au dépôt. Cette idée ne fut pas plutôt conçue , qu'elle fut embrassée. Je ne vis que le bonheur d'arracher un innocent au triste sort qui l'attendoit. Il ne me tomba pas même dans l'esprit que ce que j'allois faire fût illégitime , je vole chez moi. Je prends au dépôt les cent cinquante louis , je me munis de mon contrat , je retourne chez le notaire , et le lui remis , en lui expliquant mes intentions. Je fais sur le champ dresser une procuration en blanc pour la vente , et , par un écrit que je passe en sa présence , j'ordonne qu'en cas que ma mort prévienne le retour de l'argent qui doit provenir de cette vente , on prélevera dessus trois mille six cents livres dont je me reconnois redevable envers Gernance. D'après ces précautions , me croyant à l'abri de tout

reproche , je cours chez Théodore. Vous avez , lui dis - je en entrant , besoin d'argent , je le sais. Voulez - vous me donner la grace du Nègre , et je vous compte à l'instant celui qui vous est nécessaire , sans que vous soyez jamais tenu de me le rendre ? Théodore fait un saut de joie. Sa grace ! me dit-il , je vous donnerois la grace de dix mille , dans la presse où je suis. Je ne vous le cache pas , malgré la satisfaction que j'éprouvai , mon cœur fut révolté. Le monstre , me dis-je , il accorde à l'argent ce qu'il a refusé aux titres les plus saints ! Que l'homme devient vil quand ses mœurs se dégradent ! Sortons , lui dis - je , et soudain je le conduis chez le juge ; il lui dicte son désistement , Théodore le signe , reçoit l'argent ; je vole à la prison , et mon Nègre est libre. Je l'embrassai : lui donnai quelques secours , et il me quitta , je ne l'ai plus revu. Mais le croiriez-vous ? jusqu'à ce moment - ci , j'ai joui avec délices de cette action , je l'ai comptée parmi celles dont je pouvois m'applaudir. Nuls remords ! nulles alarmes ! il falloit enfin que vous vinsiez arracher le bandeau qui me couvroit la vue , pour que je connusse l'iniquité que j'ai commise. Les précautions de mon contrat ne m'excusent pas ; il est vendu , mais le prix encore ne m'en est pas parvenu.

Eh ! mon ami ! lui dis - je en l'embrassant, qu'il est beau d'être coupable de cette manière ! Oui, j'en conviens, dans l'exacte probité vous n'auriez pas dû l'oser. Mais quel est l'homme, ami de l'humanité, qui oseroit vous condamner ? Celui, me répondit-il vivement, qui placé maintenant entre nous deux, verroit le danger où mon infidélité vous expose, il me diroit : Tu as sauvé un homme de la mort, c'étoit un innocent, j'en conviens ; mais voici ton ami, celui à qui le dépôt appartenoit de droit, ses dangers ne sont pas moindres, son innocence est égale. S'il périt par ta faute, diras-tu que tu ne pouvois le prévoir ? et le nom seul de dépôt ne devoit-il pas te rappeler que c'étoit une ressource pour ses besoins imprévus ? Qu'aurois-je à répondre ? Rien de solide, lui dis-je, je l'avoue ; mais qui auroit le droit de se plaindre de votre conduite ? ce seroit moi. Quel est celui qui seul peut vous en punir ? C'est Dieu. Eh bien ! sa miséricorde ne tiendra pas contre vos larmes ; et moi ! mon ame est assez noble pour vous savoir gré de l'emploi que vous avez fait de mon bien. Eh ! mon ami, me répondit-il, on a peu de vertu lorsqu'après un crime, l'espoir de la miséricorde de Dieu, et la générosité de vos amis, sont capables d'apaiser vos remords. Les miens me suivront au tombeau.

J'employai presque la plus grande partie de la nuit à le tranquilliser, mais vainement; un cœur pur ne sait pas se pardonner même les fautes involontaires. Il a vécu long-tems, et je l'ai toujours entendu se faire des reproches aussi vifs, quoiqu'il ait su depuis que cette faute même eût été pour moi le plus grand de ses bienfaits.

Il voulut me remettre le reste du dépôt qui se montoit encore à cent louis. Non, lui dis-je, mon parti est pris. Cet argent ne m'appartient point; remettez-le à Honorine, et quand vous aurez reçu le prix de votre contrat, vous complétez la somme entière; c'est son otage auprès de son père: en attendant, l'acte que vous avez passé en faveur de Gernance en cas de mort, peut lui servir de gage jusqu'à ce moment, remettez-le lui; quant à moi, je ne la reverrai plus. Les dangers où je suis, exigent que je sois seul maître de disposer de mon sort. Les bontés multipliées d'Honorine lui feroient sacrifier ce qu'elle doit à la confiance de son père, et je ne dois pas l'exposer à ce combat. Adieu. Je ne renonce pas au bonheur de vous revoir un jour; je suis jeune, j'ai de la force, et des bras; voilà mes ressources. Les Espagnols, vos voisins, me présentent un asyle où l'injustice de d'Urban ne me poursuivra pas.

pas. Je ne puis rester ici sans péril, je ne puis rejoindre Gernance, je ne dois pas par honneur mettre à de plus fortes épreuves l'amitié d'Honorine; heureux encore d'emporter la certitude que ma fuite n'est pas un vol fait à son père. Voilà donc le seul parti que la prudence et la raison me présentent. Le retour de Gernance calmera peut-être l'orage, alors vous saurez m'en instruire, je ne vous cacherai pas ma retraite; et n'en doutez pas, vous me reverrez. Je revolerai dans les bras de mes amis; je reviendrai goûter ce plaisir si doux dont jusqu'ici je n'ai pu jouir encore sans amertume, ce plaisir qui seul pouvoit me tenir lieu de patrie, de cette patrie, où je serois encore, si je n'avois compté sur les vertus des Blancs! Je ne pus à ce souvenir arrêter mes larmes, elles se mêlèrent à celles de Bruno; il ne pouvoit me quitter, il me serroit dans ses bras, il s'écrioit avec douleur: Ah! je suis plus coupable à votre égard que d'Urban! Que dirai-je à Gernance? Que vais-je dire à Honorine? Enfin le jour approchoit, et je craignois qu'en tardant plus long-tems, quelqu'un ne me rencontrât dans la rue, et que je n'en fusse reconnu. Pour la dernière fois j'embrassai Bruno; il me fallut pour le satisfaire accepter une partie du peu d'argent qu'il conservoit de ses épargnes. Un refus

opiniâtre lui eût annoncé quelque ressentiment, et je tremblois qu'il ne m'en supposât ; enfin je fis un effort sur moi-même. Adieu pour la dernière fois , lui dis-je , ô vous que j'aimerai toute ma vie ! Vous reverrez avant moi tout ce qui m'est cher ; dites-leur . . . dites-leur combien je les aimai ! dites-leur que le plus grand des malheurs pour le pauvre Itanoko , fut peut-être l'instant où l'injustice me força de m'éloigner d'eux. A ces mots , je m'élançai vers la porte , je fus pour-ainsi-dire sa réponse , et dans une minute je me trouve hors de la ville.

Quand j'eus fait à-peu-près une demi-lieue , je m'enfonçai dans un petit bois qui se trouvoit sur le chemin , pour y reprendre haleine. Je m'assis un moment par terre ; là , les réflexions les plus douloureuses vinrent m'accabler. Quel est mon sort ! me dis-je : les autres hommes éprouvent aussi des adversités ; mais c'est par leur faute ou par la malice des autres ; et moi ! il semble que les vertus mêmes se liguent avec la perversité humaine pour me perdre ! Sans celles de Dumont aurois-je pris confiance en d'Urban ? N'est-ce pas la générosité de son fils qui m'a fait respecter les jours de cet ennemi cruel ! C'est la tendre pitié d'Honorine et de son père qui m'a livré aux caprices insensés de Théodore ; c'est l'hor-

reur qu'ils avoient pour la basse avarice de mon ravisseur, qui a réalisé pour moi les dangers de son odieux mensonge ; enfin lorsqu'il ne me reste plus qu'une ressource pour me dégager de ce labyrinthe où la vertu m'a pour-ainsi-dire renfermé et mis au pouvoir de mes persécuteurs, il faut, pour me l'enlever, que l'humanité, que la charité chrétienne abusent du pouvoir de leurs charmes pour égarer un moment la droiture du plus honnête homme ! Où fuirai-je donc, ô mon Dieu ! pour me garantir des méchans, et de la dangereuse protection de la vertu. Ah ! disons vrai ! c'est que la vertu doit être sans succès quand elle souffre que la dissimulation l'accompagne ; et jusqu'ici il n'est aucun de mes amis Blancs qui n'en soit coupable envers moi. Voilà ce qui les a trompés, voilà ce qui m'a perdu. Dumont m'a caché le malheureux sort des nôtres parmi les Blancs, Gernance l'odieux caractère de son père, Honorine ses projets, Bruno l'excès de sa bienfaisance ; et les évènements ont croisé les desseins de leur sagesse. Cela devoit être ; dans le voyage de la vie, où la vérité manque on ne trouve que des écueils.

En réfléchissant ensuite sur le meilleur parti que j'avois à prendre, je m'affermis dans le dessein de passer chez les Espagnols ; je comp-

tois sur mes talens qui s'étoient perfectionnés pendant mes six derniers mois de retraite ; et s'ils ne suffisoient pas aux besoins de ma vie , le travail ne m'effrayoit point. Mon unique chagrin étoit de renoncer au plaisir de rejoindre Gernance ; plaisir , dont l'idée seule avoit fait dans mon ame la plus forte impression. J'avois décidé de remettre à Honorine les cinq mille francs que son père avoit donnés à Duménil ; il me seroit resté cent pistoles , qui m'auroient servi pour ma traversée. L'aveu de Bruno avoit renversé ce projet. Si je retournois près d'Honorine , si je lui confiois l'embarras où cet aveu me plongeoit , je connoissois son cœur , elle eût passé sur toutes les considérations pour me rendre à mon ami , et l'honneur me défendoit d'exposer son amitié à faire cette espèce de violence à sa délicatesse. Le parti que j'embrassois étoit donc le seul raisonnable , le seul même qui pût à mes propres yeux me conserver tout entier dans mon estime.

Quand je fus irrévocablement décidé , je m'orientai pour arrêter la route que je devois suivre. J'avois acquis assez de connoissance de l'isle pour n'être pas embarrassé ; il me falloit traverser la chaîne de montagnes dont j'ai déjà parlé. J'avois découvert dans mes promenades , qu'elles étoient assez étroites près de l'habitation de M. de C***. Ce fut par-là que je me décidai de

passer , pour éviter les rencontres fâcheuses que je pourrois faire en suivant le chemin de l'habitation. Je résolus de la laisser sur ma droite , et de m'engager dans les montagnes une lieue au dessus. J'examinai ensuite la bourse que Bruno m'avoit forcé d'accepter , j'y trouvai quinze louis en or et quelque monnoie d'argent ; cette somme étoit plus que suffisante pour les premiers besoins. Enfin lorsque je fus prêt à partir , je me jetai à genoux , et levant les bras vers le ciel : O Dieu ! m'écriai-je , quand les méchans me tourmentent , quand les bons ne peuvent m'aider , toi , ne m'abandonne pas. Tu me vois , ô mon Dieu ! jetté sur la surface de la terre , sans guidé et sans soutien , comme la feuille que le vent de l'automne dissipe. Mais je serai fort avec ton secours ; et que je sois sous le ciel de l'Afrique , ou bien dans ces isles que ton bras a semées aux confins de l'Océan , je serai également près de l'œil de ta puissance. Aucune distance ne peut te cacher l'innocence de l'homme , daigne protéger la mienne , ô mon Dieu ! et marcher avec moi. Ta bonté infinie se plaît à guider les infortunés ! Après cette prière qui rafraîchit mon ame , je sors du bois , il étoit grand jour , j'apperçois encore la ville. Adieu séjour ! dis-je , l'œil humide de pleurs , adieu séjour ! où la

tendre amitié si souvent essuya mes larmes. Couvre de tes murs protecteurs les destins d'Honorine , un jour ramènera Gernance sur tes bords. , Itanoko !... Itanoko n'y sera plus ! conserve-lui du moins son amante pour effacer la perte de son ami !... Les sanglots m'interrompent , un nuage de pleurs couvre mes yeux ; par un mouvement involontaire ma tête se cache dans mes mains. O vous , qui me lisez , vous qui eûtes des amis , et dont l'infortune vous a séparés , imaginez ce que je dus souffrir. Ah ! si jamais la présence d'un ami fut un besoin dévorant pour un cœur sensible , c'est lorsque l'heure qui va vous séparer de lui pour long-tems , pour la vie peut-être , s'écoule sans l'offrir à notre vue ! Enfin je soulève ma tête , je porte encore un regard sur ces lieux si chers et si funestes , c'est le dernier , c'en est fait , et je pars.

Je marchai tout le jour , et le soir j'arrivai sur le bord des montagnes. J'avois acheté dans ma route quelques légères provisions pour m'aider à les traverser. Excepté Bruno , tout le monde ignoroit la route que j'avois prise ; j'avois donc peu d'alarmes d'être poursuivi. C'étoit la veille , au matin , que j'avois quitté d'Urban à l'habitation , et sa blessure m'a voit paru assez dangereuse pour ne pas lui permettre de retourner

assez tôt à la ville pour mettre du monde après moi. Théodore m'inquiétoit moins encore, il n'avoit nul titre pour me faire arrêter. Cependant pour ne rien mettre au hazard, j'avois achevé ma course dans un seul jour, et le soleil se couchoit quand je pénétrai dans la forêt qui faisoit la lisière de la montagne que j'avois en face; elle s'élevoit jusqu'à moitié de sa croupe, il étoit trop tard pour m'engager plus loin, et j'avois absolument besoin de la lumière pour éviter les précipices que je rencontrerois sans doute avant d'arriver au revers de cette chaîne escarpée. Autant que le crépuscule pût me permettre de reconnoître les lieux, je me jugeai à-peu-près à trois quarts de lieue de la vallée où étoit l'habitation où j'avois laissé Théodore et d'Urban. J'avois besoin de repos, j'avois fait en deux jours près de trente lieues, et la nuit précédente s'étoit passée toute entière à entendre et consoler Bruno. Cependant pour me mettre à l'abri des bêtes farouches, je traversai la forêt, et je pénétrai jusqu'à l'endroit où le rocher nud sembloit me promettre quelque antre où je passerois tranquillement la nuit. Il étoit au moins dix heures du soir quand j'y parvins. Dégagé de la ténébreuse obscurité qui régnoit sous les arbres élevés et touffus, je gravis enfin sur un roc qui

sailloit de sept ou huit pieds des vastes flancs de la montagne. La position de ce roc me garantissoit des visites dangereuses des animaux féroces. Table épaisse et solide , deux de ses côtés dominoient sur la profondeur de l'abyme ; le troisième étoit joint à la masse énorme du mont orgueilleux , dont l'effrayante coupe laissoit appercevoir son front menaçant qui sembloit se reployer pour-ainsi-dire sous le poids des airs. Le quatrième , par où j'avois pénétré , garni par la nature d'un boulevard épais , n'offroit qu'une ouverture étroite que je bouchai bientôt des débris de la roche. Ainsi à l'abri de toute surprise , défiant dans mon asyle les monstres des forêts , et les hommes bien plus à craindre qu'eux , je m'assis , et tranquille , je pris quelque nourriture. Regardant bientôt autour de moi , je jouis avec une sorte de volupté majestueuse , du spectacle auguste et silencieux dont j'étois entouré ; tout dormoit , excepté la nature. Je planois pour-ainsi-dire sur l'univers ; je ne tenois plus aux humains que par le souvenir ; et mon esprit franchissoit les espaces , sans transmettre à mon œil l'image de mon semblable ; la lune , embrasée par la chaleur du jour , montoit avec lenteur sur le char de la nuit , et consolatrice du monde délaissé par l'astre de la lumière , venoit pour

charmer son canui , graver sur le front des ténèbres le souvenir du soleil. Je voyois sous mes pieds la forêt se dérouler en flots épais et noirs. Les objets plus lointains , dégradés par le vague des airs , s'enfonçoient , et se perdoient dans l'horizon fugitif. D'un côté , les montagnes amoncelant au loin leurs cimes blanchies par les neiges , sembloient parer les cieux de nuages inégaux et légers , tandis que l'Océan sur sa surface vacillante et limpide , multiplioit les flambeaux des voûtes éternelles , et renvoyoit à mon œil les nombreuses étincelles de ses reflets trompeurs. Quelle pompe ! quelle majesté ! ô mortel ! A ce spectacle que deviennent ta grandeur , tes projets , tes passions ! Combien l'homme est petit , combien l'homme est grand , quand il se trouve tête-à-tête avec la nature ! Que font maintenant , me disois-je , ces souverains superbes , ces conquérans si fiers ? Etendus sur la pourpre , ou couchés dans l'enceinte des camps , ils pèsent leur pouvoir dans la balance de l'orgueil. Eh ! la fourmi croit aussi dans son coin agiter l'univers ! Venez ! homme ou fourmi , mesurez votre puissance contre la main qui composa le tableau que j'ai sous mes regards ! Venez , Blancs ! vous , dont les richesses sont les muets témoins de vos crimes , et des larmes du Nègre ! Venez

contempler votre misère , voyez et répondez ! Ce vaste bassin qui s'étend devant nous , et dont les bornes échappent à l'agilité de l'œil , contiendrait sans peine tous les trésors du monde. Semez sur la surface tout l'or de l'univers , les couronnes des monarques , les diamans de leurs cours , les vases de leur palais , la pourpre de leurs esclaves ; la pompe de cette scène y a-t-elle gagné quelque éclat ? Non , à peine les apercevez-vous. Voilà , cependant , l'unique objet de vos passions. Mais que vois-je , un léger météore a sillonné les airs , des gerbes de lumière se sont élancées dans l'espace. Qui l'a produit ? Une parcelle de bitume qui s'est enflammée. La scène a brillé d'une splendeur nouvelle : homme vain ! anéantis-toi ; il n'a fallu qu'un atome dans la main de l'Eternel pour embellir le tableau de sa gloire , et toutes tes richesses n'ont pu sortir des ombres.

Insensiblement le soleil appesantit ma paupière ; ma tête se reposa sur le roc , et je m'endormis. Soit que la fatigue m'eût vraiment accablé , soit que tranquille du côté de d'Urban , les regrets si tendres que l'on éprouve en quittant ses amis , le spectacle de la nature , la paix de la nuit , les réflexions d'une ame pure , eussent fait naître en moi cette mélancolie douce qui

provoque au sommeil ; ou soit plutôt que la nature attentive et bienfaisante se plût à réparer des forces que la surprise , la joie , la fureur , et l'aspect de la mort , alloient bientôt attaquer de concert ; jamais mes sens ne se virent plongés dans un repos plus profond. Les songes flatteurs n'osèrent même l'interrompre. J'avois pour-ainsi-dire cessé d'être ; et l'intervalle entre l'assoupissement et le réveil ne laissa point de trace dans mon imagination. La chaleur des rayons du soleil vint me tirer de ce calme , bienfait du Créateur , dont l'homme souvent ne jouit qu'en ingrat. La scène avoit changé ; j'avois laissé l'univers en silence , adorant l'Eternel , je le retrouvai paré de tous les feux du jour , enrichi des perles du matin , animé , mélodieux , bruyant , célébrant en chœur les transports de son amour. L'aurore avoit répandu la vie , et le soleil ramené l'allégresse ; les brillantes couleurs des habitans de l'air émailloient en se jouant le verd sombre de la forêt antique ; leur voix harmonieuse s'élançoit vers le ciel portée sur les nuages d'encens échappés aux calices des fleurs ; la terreur avoit fui de l'ombre formidable des montagnes. Tout étoit changé , jusqu'au murmure des fontaines , si monotone pendant les nuits , si consolant pendant les jours ; on

les voyoit alors s'élançer avec grace des gorges du rocher , rouler leurs ondes argentines sur des tapis des prés , et se perdre dans l'urne profonde des fleuves majestueux , dont les flots nonchalans alloient au sein des mers affronter les tempêtes. Je m'oubliais au sein de la nature ; les cris éloignés de quelques cultivateurs me rappellèrent la malheureuse condition de l'humanité. Partons , me dis-je ; le travail , les fatigues , les peines de toute espèce , voilà le partage de l'homme ; subissons notre sort. Ce spectacle que je quitte ne fut point fait pour nourrir notre oisiveté , mais pour nous consoler dans nos maux ; il est l'image de la félicité dont nous jouirons un jour ; mais il n'enchanté , il n'émeut qu'une ame pure ; il nous dit que la vertu seule peut nous conduire au bonheur suprême dont il n'est qu'une foible peinture.

Je sortis de ma retraite , et je cherchai long-tems , mais vainement , un sentier qui pût me guider dans une marche aussi embarrassante ; enfin je crus reconnoître sur le sable quelques traces , et je les suivis. Les fatigues que j'essayai pendant quatre ou cinq heures , sont inexprimables. Tantôt suspendu sur le bord d'un précipice ; tantôt gravissant , sur les mains et les genoux , des monts escarpés ; accrochant quelquefois

quelquefois des buissons dont les frêles racines rendoient mes efforts inutiles ; souvent aussi posant un pied timide sur des rocs mal liés entre eux , qui , fléchissant sous le poids , se détachotent , glissoient , rouloient bientôt , et couroient se perdre avec fracas dans la profondeur d'un abîme terrible ; enfin disputant le terrain , plutôt que le parcourant , j'arrivai au sommet de la chaîne , et j'eus l'espoir qu'il ne me restoit plus qu'à descendre , pour être rendu dans la partie espagnole. J'étois épuisé , je repris haleine ; je profitai de l'ombre de quelques arbres , et je m'assis. Il pouvoit être midi. J'étendis mes petites provisions sur la mousse qui tapissoit le terrain ; mais la chaleur et l'activité de ma marche m'avoient tellement desséché la gorge , qu'il m'étoit impossible de rien avaler. Une soif brûlante me dévorait , et je n'avois qu'un peu de vin échauffé par la marche. Je regardai autour de moi , sans appercevoir d'eau ; cependant je crus en entendre couler à quelque distance ; je me levai , et marchai vers l'endroit d'où le murmure me sembloit partir. A environ deux cents pas , je trouve une fontaine , j'étanche ma soif ; et après avoir rempli le vase qui contenoit le vin dont je n'avois pu boire , je regagne lentement le lieu où j'avois laissé mon champêtre repas.

J'en étois environ à cinquante pas , lorsque j'aperçus un homme qui me parut contempler avec surprise cette espèce d'apprêt , si nouveau dans ces cantons. La crainte fut le premier sentiment que j'éprouvai. M'avoit-on suivi ? étois-je découvert ? Ces pensées m'agitèrent d'abord ; mais bientôt la raison les dissipa. Un homme seul , me dis-je , est-il fait pour m'alarmer ? Qu'ai-je à craindre ? Il est sans armes. Un mouvement qu'il fit alors pour se retourner , me découvrit que c'étoit un Nègre à qui j'avois à faire. Rassuré par cette vue , je m'avance , je m'approche ; je distingue ses traits. Le voir , le reconnoître , jeter un cri perçant , m'élancer dans ses bras , tomber éperdu sur mes genoux chancelans , l'entraîner dans ma chute ; tout cela fut plus prompt que l'éclair. Que vois-je ? s'écrie-t-il : ô dieux ! que vois-je ? Itanoko ! c'est toi , mon cher Itanoko ! O mon cher Otourou ! C'étoit lui.

La parole expira sur nos lèvres ; tout le délire d'une joie imprévue , les transports , les larmes , le rire , les sanglots , vingt fois s'embrasser , vingt fois se séparer , s'examiner , se convaincre que ce n'est pas un songe , se rembrasser encore : c'est ainsi que se passèrent les premiers instans où nous nous vîmes réunis.

O mon Dieu ! je te remercie , dis-je avec

tout l'enthousiasme de la reconnoissance. Etre au bout de l'univers , infortuné , persécuté , fugitif , et se trouver tout-à-coup dans les bras d'un ami , d'un ami dont on se croyoit séparé par des mers immenses ! c'est un bonheur , c'est un bienfait que ni la fortune , ni le hasard , ni les hommes ne peuvent donner au malheureux : il faut être dieu , pour le concevoir et le répandre.

Mon cher Otourou ! m'écriai-je en me jetant de nouveau dans ses bras , tu ne me quitteras plus ! détruis d'un mot la seule inquiétude qui m'agite en ce moment : seroit-ce à d'indignes fers que je devrois... ? Non , mon ami , interrompit-il , non ; je suis libre : c'est l'amitié seule qui nous a réunis. Je suis content , repris-je. Maintenant parle-moi de mon père , d'Amélie ; de Dumont ; ne me déguise rien. Quoi que tu m'annonces , soit félicité , soit douleurs , je supporterai tout. Je te vois : voilà ma consolation , voilà mon bonheur. Tu sauras tout , me dit-il. Plût au ciel que je n'eusse , en effet , que de bonnes nouvelles à t'apprendre ! J'en ai vu le moment ; mais il a fui comme une ombre. Arme-toi de courage : le dieu qui nous rassemble , consommera son ouvrage , il réunira sans doute ce qu'il n'a séparé que pour un tems. Il veut éprouver notre patience , notre

confiance en lui ; que cette confiance soit entière. Sache que ces funestes bords ont vu ton ami , suivi d'Amélie et de Dumont. Tous trois nous t'y cherchions , moi seul je t'ai trouvé , quand je les ai perdus. -- O ciel ! quoi , Dumont ! quoi , ma chère Amélie ! --- J'ignore ce qu'ils sont devenus. Mais avant de t'en apprendre davantage , satisfais ma juste impatience ; songe qu'en parcourant les mers pour te venir chercher , j'ai acquis le droit d'être instruit le premier. Pourquoi t'éloignas-tu de l'Afrique ? pourquoi cette fuite ? O malheureux Itanoko ! si tu gémis , ne l'impute qu'à toi : le bonheur t'attendoit. --- Mon cher Otourou ! quelque cruelle que soit pour mon cœur l'incertitude où tu me laisses sur le sort de tout ce qui m'est cher , je vais t'obéir. Ecoute , et juge-moi ; je fus imprudent sans doute , mais non pas coupable. Alors je m'assis à ses côtés ; et commençant mon récit à l'instant où je devins le prisonnier du Daniel , je le continuai jusqu'à l'heure fortunée où le ciel venoit de me rendre mon ami. Il m'écouta en silence , et ne me répondit que par ses larmes. Je vis quelquefois ses yeux s'allumer de fureur à certains endroits de mon récit ; dans d'autres , il me prètoit cette attention avide qui sembloit m'annoncer qu'il avoit quelque part à ce qu'il en-

tendoit. Enfin je finis en disant : Voilà , mon ami , ce que tu voulois savoir. J'ai été malheureux , je le suis encore , puisque je suis privé d'Amélie , de son père , du mien ; mais mon cœur est pur , il est sans remords , et Dieu m'en récompense , puisqu'il me rejoint à toi.

Gernance ! s'écria Otourou , digne Gernance ! soyez à jamais béni ! Soyez aussi bénie , respectable Honorine , malgré les maux que vous nous avez causés ! Que dis-tu , mon ami ? lui dis-je avec surprise. Tu le sauras , me répondit-il. Mais il est tard , suis-moi , viens dans ma retraite , et je satisferai ta juste curiosité.

Tandis que je lui avois raconté mes aventures , les heures s'étoient écoulées ; depuis que je l'avois vu , je ne songeois guère à continuer ma route , et je présuinois bien que cette rencontre alloit amener pour moi un nouvel ordre de choses , qui mettroit du changement dans mes résolutions. Le soir approchoit ; nous nous levâmes , et je le suivis.

Après un quart-d'heure de marche , il me fit entrer dans une grotte formée par la nature. Voilà , me dit il , mon humble asile depuis quelques jours ; voilà quel eût été mon tombeau , si le ciel ne t'eût envoyé pour me rendre à la vie. Sur la hauteur où nous étions ,

l'air étoit froid , sur-tout à l'approche de la nuit. Otourou rassembla des branches séchées par le tems , et alluma du feu. La fumée , sans nous incommoder , s'échappoit aisément par une crevasse qui se trouvoit au cintre de la grotte. Nous rassemblâmes le peu de provisions que nous avions , et nous fîmes un repas que je n'aurois pas donné pour les festins des Rois.

A peine eûmes nous achevé de manger , qu'Otourou me dit : Je conçois ton impatience , et je vais la satisfaire. Mon récit t'apprendra l'attachement de tes amis ; mais il t'affligera plus d'une fois. Arme-toi de courage ; tu en auras besoin. Tu as beaucoup souffert ; tes maux ne sont pas finis , je te l'annonce ; mais du moins Otourou est avec toi , et désormais l'amitié se charge d'alléger ton fardeau.

Tu te rappelles sans doute du jour où la victoire nous couronna ; jour funeste , où le destin permit que je cessasse un moment de combattre à tes côtés ! Pardonne : un devoir plus saint peut-être que l'amitié , arrêtoit ailleurs mes pas ; c'étoit l'humanité. Dans l'horrible déroute de nos ennemis , je te suivis pendant quelque tems. Ton père marchoit à leur poursuite avec la même ardeur ; quelques guerriers , que sans doute il pressoit vivement , s'arrêtèrent , lui font

face , et bientôt l'enveloppent. Tous les nôtres , acharnés au carnage , ou emportés par l'ardeur du combat , n'entendent point ses cris , n'aperçoivent point le danger où il étoit. Moi seul je le vois ; je te quitte , je vole à lui. Il alloit périr ; je le dégage , ses adversaires , ou fuient , ou tombent sous nos coups , ou reçoivent nos fers. A la droite de l'armée , la fortune étoit égale. Dumont , à la tête de six mille hommes descendus du camp retranché , avoit fait des prodiges de valeur. Jamais défaite ne fut plus générale. Nos ennemis laissèrent plus de dix mille hommes sur le champ de bataille , et il n'en coûta la vie qu'à six cents des nôtres. Nous les poursuivîmes près de deux lieues. Dumont jugea enfin qu'il étoit tems de faire cesser et le carnage et la poursuite , et conseilla à ton père de faire sonner la retraite. Nous campâmes dans un terrain avantageux , plus d'une lieue en avant du champ de bataille. Dumont , dont les dispositions précédentes avoient si bien réussi , continua d'aider ton père de ses conseils ; il posa les gardes , traça des retranchemens aux lieux qui en exigeoient ; et quoiqu'on ne dût pas présumer que l'ennemi se relevât si-tôt d'un semblable échec , il marqua à chacun sa place , en cas d'attaque ; il fit enfin tout ce que l'on devoit attendre d'un

général consommé dans l'art de la guerre. Le premier soin de ton père fut de dépêcher un courrier au Siratik , pour l'instruire du succès de ses armes ; et , juste autant que généreux , il lui manda qu'il en devoit tout l'avantage à l'expérience , au génie et au courage de Dumont. Il assembla ensuite tous les chefs de l'armée , et le conseil décida que l'on attendroit de nouveaux ordres du souverain , pour la suite des opérations. Après il invita les principaux officiers à célébrer avec lui notre triomphe ; et tous , à son exemple , s'empressèrent à combler Dumont d'éloges justement mérités. Il étoit près de cinq heures du soir , quand le festin commença ; toute l'armée étoit dans l'allégresse. Cependant tu ne paroissais point. Ton père , Dumont , les autres convives t'avoient déjà demandé , mais inutilement ; nul n'avoit connoissance de ton sort. Je n'étois pas tranquille ; cependant , comme à chaque minute différens partis qui s'étoient plus avancés , rejoignoient le camp , je me flattois toujours que l'un d'eux te rameneroit tôt ou tard. La nuit étoit tombée , mais tout le monde ne s'étoit pas encore retiré , et cela prolongeoit à la fois mon espoir et mon inquiétude. Ton père et Dumont n'en étoient pas exempts ; nous cherchions tous trois à affoiblir nos alarmes

par des suppositions frivoles : mais vainement essayions nous à nous en imposer , notre impatience croissoit à chaque instant. La nuit se passa de la sorte. A peine est-il jour , que je vole de tous côtés , et parcours tous les quartiers. Tout le monde étoit rentré ; cette certitude fut pour moi un coup de poignard. Je retourne vers ton père et Dumont ; mon visage leur apprit tout. Mon fils est mort , s'écria ton père. Je ne puis le croire , lui répondis-je ; les ennemis fuyoient depuis long-tems quand je l'ai quitté ; mais il s'est égaré , ou il est prisonnier , car il est le seul qui manque. L'on n'avoit pas encore rendu les derniers devoirs à nos morts ; ils furent examinés avec soin ; l'on ne te trouva point parmi eux. Nous fûmes tranquilles sur ta vie ; mais foible tranquillité ! puisque cette circonstance même ne nous laissoit presque plus douter que tu ne fusses prisonnier , et qu'ainsi il falloit renoncer à la douceur de te revoir. Je ne m'appesantirai point sur notre tristesse , tu dois la concevoir. Toute l'armée qui chérissoit ton père , la partagea ; et jamais peut-être le lendemain d'une victoire ne fut marqué par un silence et plus morne et plus sombre. Si l'on m'eût laissé faire , suivi de quelques amis , j'eusse pénétré jusqu'à nos ennemis encore effrayés , et je t'aurois délivré ;

mais mon projet fut regardé comme téméraire , et l'auteur de tes jours , aussi vertueux patriote , que tendre père , déclara que pour sa propre cause il ne souffriroit jamais que le sang du dernier des citoyens fût exposé. Il fallut donc renoncer à ce projet.

On reçut , peu de tems après , des ordres du Siratik de congédier l'armée , de ne laisser qu'un corps de troupes sur les frontières , pour les couvrir , et de ramener à sa cour et dans la capitale sa garde et les jeunes gens qui avoient marché. Il étoit mieux informé des dispositions pacifiques du Damel , que nous ; et ce bon Prince s'empressoit de rendre ses sujets à la tranquillité et à leurs familles. Son jeune neveu , ton cousin , dont tu connois les talens guerriers , eut le commandement du corps d'observation. Le reste de l'armée décampa , et Dumont , ton père et moi , nous reprîmes le chemin de la cour , avec les six mille hommes qui en étoient sortis. Quel moment , ô mon ami , que celui où nous arrivâmes ! Ton père , accablé de douleur , se jetant dans les bras d'Amélie , qui , pour-ainsi-dire , sans voix , sans mouvement , lisoit sur tous nos fronts l'arrêt de sa mort , que notre douleur y gravoit malgré nous. Dumont affectoit envain une fermeté que son cœur démentoit ; il exhortoit sa fille à une espérance qu'il n'a-

voit pas lui-même : Hélas ! il cachoit à chaque minute , dans le sein de son épouse , des larmes qui auroient trahi ses tendres soins. Et moi , moi , mon cher Itanoko ! rappelle - toi notre amitié , et je serai dispensé de te peindre l'état où j'étois. --- Comment as - tu pu le quitter ? me dit Amélie avec l'accent de la douleur et du reproche. Je pris ton père par la main , et l'amenai près d'elle. Il vit , lui répondis - je ; voilà mon excuse.

Cependant notre devoir nous appelloit à la cour , et nous fûmes obligés de sécher nos larmes , pour y paroître. Quel contraste ! L'alégresse universelle , les réjouissances de la victoire , des mères qui caressoient leurs enfans , des vieillards qui embrassoient leurs fils , des femmes leurs époux , les rues jonchées de fleurs , les portes couronnées de festons , les danses , les festins , la joie : tel étoit le spectacle qui par-tout frappoit nos regards. Le prince nous reçut avec bonté. Il étoit instruit de la perte que nous avions faite ; il en parla à ton père et à Dumont avec une tendresse digne de sa grande ame et de l'intérêt que lui inspiroient les malheurs d'un parent aussi proche. Après leur avoir rendu grâce de la victoire qu'il devoit à leur courage , il les assura qu'il alloit tout employer auprès du

Damel, pour obtenir, contre l'usage, la liberté d'un si cher prisonnier.

Pendant ce tems, la politique s'empressoit à combler nos vœux. Le Damel, qui prévoyoit que tôt ou tard on tireroit une vengeance éclatante de l'injuste guerre qu'il nous avoit faite, fondeoit l'espoir d'une paix solide sur le sacrifice, généreux en apparence, des droits qu'il avoit acquis sur toi. Il sentoit que le Siratik ne pouvoit être indifférent à une chose qui le touchoit de si près; et s'attachant à une idée qui le flattoit, il avoit fait partir des ambassadeurs, pour négocier la paix, en offrant pour condition ta liberté. Ils arrivèrent. Nous sûmes bientôt ce qui les amenoit. Figure - toi notre joie; nous passions de la mort à la vie; nos larmes se changèrent en larmes de bonheur. Le Damel ne s'étoit point trompé; le Siratik promit, à ce prix, de renoncer à sa vengeance, de faire revivre l'ancienne amitié, et de consentir au retour de l'union que l'on avoit violée injustement à son égard. Il congédia les ambassadeurs avec cette réponse, et nomma ton père et Dumont pour aller consommer le traité à la cour du Damel. Amélie voulut être d'un voyage dont le but étoit de te revoir. Tu penses bien que je ne fus pas des derniers à suivre nos ministres plénipotentiaires.

Nous arrivâmes. Je t'épargnerai le détail des honneurs qui nous furent rendus ; ils répondirent à l'objet de notre mission. Les conférences s'entamèrent bientôt , et l'on travailla au traité. Le Damel , qui cherchoit sans doute à rendre nos ambassadeurs moins difficiles sur les articles , en irritant leur impatience , avoit exigé que ni eux ni personne de leur suite n'eussent avec toi la moindre communication. Un jour , malgré la défense , je cherchai à pénétrer jusqu'aux lieux où l'on te gardoit. Il le sut , s'en plaignit , et menaça de rompre le traité , si ses volontés n'étoient pas mieux observées. Il fallut bien s'y conformer. Fatale précaution , fausse politique , qui te perdit , renversa nos plus douces espérances , et fut à la veille d'entraîner la ruine du Damel même.

Enfin tout étoit terminé , toutes les difficultés applanies , le traité conclu , et le Damel avoit fixé le lendemain pour en jurer l'observance , et te remettre dans nos bras ; le lendemain nous devions te revoir , t'embrasser , t'annoncer ton bonheur ; la tendresse paternelle , l'amour , l'amitié , t'attendoient. Le lendemain devoit être le plus beau jour de notre vie ; hélas ! il en fut le plus affreux.

La cérémonie devoit se faire avec éclat. Nous nous étions levés de bonne heure pour nous

y préparer. Un officier du Damel se présente à notre quartier, et prie Dumont et ton père de se rendre sur le champ auprès du souverain. Etonnés de ce message, ils le suivent. Vous me voyez au désespoir, leur dit le Damel dès qu'il les aperçut. Tous nos vœux sont inutiles; le prisonnier nous est échappé cette nuit. Je sais trop le respect que vous portez au droit des gens, pour vous soupçonner de l'avoir fait enlever, et votre surprise m'apprend assez ce que j'en dois penser. Mais qu'est-il devenu? Je l'ignore; tous ceux que j'ai mis à sa suite n'ont pu, jusqu'à présent, m'en donner des nouvelles; je le crois caché sur un des vaisseaux européens qui se trouvent dans le port. Ah! s'il est vrai, s'écria Dumont avec transport et en se jettant à ses pieds, s'il est vrai, grand prince! ne tardez pas, faites-les visiter, vous en avez le droit; eh! vous seul savez, aussi bien que moi, le danger qu'il peut courir! Je l'ai prévu, répondit le Damel, j'ai fait avertir tous les capitaines, et je les attends.

Ils parurent l'instant d'après. Nous étions présents à cette audience. Il leur signifia ses ordres; ils jurèrent de s'y conformer, et les officiers furent nommés sur le champ pour procéder à la visite. Il fallut, malgré notre inquiétude, en attendre le succès. Amélie s'aban-

donnoit au désespoir. Ton père , sacrifiant à la politique les premiers mouvemens de sa douleur , observoit avec attention tous les mouvemens du Damel , pour démêler s'il n'entroit point quelque ruse dans une nouvelle aussi imprévue. Mais Dumont sur - tout m'étonnoit ; ce n'étoit plus ce chagrin qu'il avoit senti quand tu étois tombé au pouvoir des ennemis ; c'étoit plutôt une sorte de fureur sourde , de délire , de remords ; c'étoient enfin les agitations d'un homme coupable ; et s'il eût été raisonnable de lui supposer quelque intérêt à ton malheur , je l'aurois , à son air seul , désigné comme l'auteur de ta perte.

Hélas ! le digne homme se jugeoit d'une manière bien sévère ; tu le verras bientôt. La visite des vaisseaux devoit se faire dans l'après-midi ; il avoit fallu un certain tems pour assembler les troupes qui devoient escorter les visiteurs , et les pirogues nécessaires pour les transporter. A peine sommes-nous à la moitié du jour , que l'on vient nous avertir que , malgré la défense , un vaisseau françois appareilloit. C'en est fait , s'écria Dumont avec fureur , nous ne le reverrons plus ; je devine tout. Les monstres ! oh , les monstres ! ils en sont bien capables A ces mots , il vole au port , et je le suis. Nous voyons le vaisseau ;

il voguoit déjà. Dumont se jette dans une pirogue, engage, prie, conjure des rameurs de se joindre à lui. Ils se rassemblent à sa voix; il va partir. Que ferez-vous seul ? lui dis-je : ils vous tueront peut-être. Que m'importe, répondit-il, que je périsse, pourvu que je le voie ? La raison ne pouvoit rien sur lui. Il part ; je saute dans la barque ; et ne pouvant l'arrêter, au moins je l'accompagne.

Bientôt nous vîmes dix pirogues nous suivre par l'ordre du roi, dans l'intention d'atteindre, comme nous, le bâtiment. La légèreté de nos rameurs nous donna pendant quelque tems l'espoir de le rejoindre ; mais je vis bientôt que cet espoir étoit frivole. Dès cinq heures du soir, le vaisseau avoit gagné considérablement sur nous, et je jugeai sans peine que la nuit, qui s'approchoit, nous le déroberoit entièrement. Dumont bientôt n'en douta plus lui-même ; il s'assit dans le fond de la pirogue, se cacha la tête dans ses mains. O mon Dieu ! mon Dieu ! disoit-il, prends pitié de lui, sauve-le du désespoir. Il ne pensoit qu'à toi ; il étoit demi-mort. Je le vis s'affaïsser, ses forces défailirent, et il tomba dans une espèce de léthargie, peu différente de la mort. Je tremblois pour ses jours ; je donnai ordre aux rameurs de regagner promptement la terre.

Il étoit plus de minuit quand nous rentrâmes dans le port. Ton père nous attendoit sur le rivage ; notre vue seule l'instruisit qu'il n'y avoit plus d'espérance. On transporta Dumont à notre logement. Sa malheureuse fille , en le voyant dans cet état , le crut mort. Les alarmes de la piété filiale lui firent un moment oublier les douleurs de l'amour , et cette secousse nouvelle fut peut-être ce qui la sauva. Le Dames employa tout pour nous consoler ; mais la plaie étoit trop profonde. Au bout de quelques jours la connoissance revint à Dumont. Je t'avoueraï que je brûlois d'envie qu'il s'expliquât ; ses propos avoient été pour nous une énigme inconcevable. Hélas ! il ne le fit que trop tôt ; c'étoit à lui qu'il étoit réservé de nous découvrir toute l'étendue de ton infortune. Nous l'entourions un soir ; sa fille lui soutenoit la tête sur ses genoux ; j'étois assis à ses pieds ; et ton père , à ses côtés , tenoit une de ses mains serrées dans les siennes. Tu me le redemandes ton fils , lui dit-il ; tu le peux : c'est moi qui l'ai perdu. A ces mots , notre attention redouble. Oui , continua - t - il , c'est ma funeste dissimulation , ou , pour mieux dire , c'est l'orgueil national qui l'a conduit dans le précipice. Je devine tout. Je l'avois accoutumé à regarder les Européens , et sur-tout les François , comme

des hommes au-dessus de tous les autres. Ils ont des vertus sans doute ; mais je les vanta beaucoup trop. Ton fils, ennuyé de sa prison, abusé par mes pompeuses descriptions, au seul aspect du vaisseau qu'il a choisi, aura cru que le ciel lui envoyoit des protecteurs ; qu'il trouveroit des amis dans tous les François qu'il alloit rencontrer. Voilà mon crime. Au sein de nos cités, l'espoir de ton fils n'auroit pas été déçu ; il y eût trouvé des cœurs généreux qui se fussent attendris sur son sort. Mais il y a loin du citoyen qui coule paisiblement des jours que la bienfaisance embellit, à l'homme que l'amour du gain fait voler au-devant des périls. On est rarement humain pour les autres, quand on ne l'est pas pour soi. Tels sont les Blancs qui paroissent sur ces parages. Il n'est rien que vous ne puissiez violer, quand la cupidité vous familiarise avec les dangers certains qui vous menacent. Quand l'audace naît de l'amour de la patrie, de la voix de l'honneur, du cri de la nature, cette audace enfante des vertus ; mais prend-elle sa source dans l'avarice ? elle ne produit que des crimes. Voilà ce que j'aurois du apprendre à ton fils ; voilà l'aveu que j'aurois fait à tes semblables, quand ils m'ont accueilli, si je n'avois rougi de leur apprendre que j'avois été moi-même du nombre de leurs tyrans.

Hélas ! le malheureux Itanoko m'accuse en ce moment ! Il a raison. Moi-même j'ai forgé la chaîne éternelle qui maintenant l'accable. . . Punis mon ingratitude ; pour prix de tes bienfaits, j'ai livré ton fils à ses bourreaux.

Il nous apprit alors l'horrible commerce qui attire les blancs sur nos bords ; commerce ignoré par le peuple , et connu de nos seuls souverains , assez peu délicats pour en profiter. Hélas ! il faut t'avouer tout ; cet aveu de Dumont fut le coup de la mort pour ton père ; il auroit supporté ton absence, il ne put supporter ton opprobre.

Cependant ta funeste évasion avoit suspendu la conclusion de la paix. Le peuple, qui la crut rompue, et qui redoutoit les suites d'une guerre que l'injuste ambition de son maître lui avoit seule attirée, s'assembla tumultueusement autour du palais du Daniel ; et cette sédition pouvoit le faire descendre du trône. Ne quittons pas la vie par une injustice, dit ton père ; descendons dans la tombe du moins sans reproche. Il rassemble ses forces épuisées par la douleur, et prie Dumont de le suivre au palais. Le peuple nous ouvre un passage ; nous entrons, Prince, dit ton père au Daniel, vous étiez dans la bonne foi ; il n'est pas juste que vous ni votre peuple, soyez victimes du malheur d'un particulier. Mon fils étoit le gage de la

paix ; nous en sommes privés ; ce n'est ni votre faute , ni la nôtre ; rien ne doit être changé. Je connois mon maître ; je ferai taire la voix du sang ; il sera assez généreux pour ratifier ce que m'inspire le bonheur des deux peuples. Daignez sortir avec nous ; et Dumont et moi , nous allons , aux yeux de tous , jurer une paix que nous avons combinée sous de meilleurs auspices. Le Damel enchanté les embrassa avec transport. Ils sortent ; la paix se jure. Le peuple , tranquille et satisfait , leur répond par des acclamations , et la sédition est dissipée. Nos ambassadeurs n'échappèrent point à la reconnaissance du Damel ; il les combla de présens. Qui vous empêche , leur dit-il , de voler sur les traces de votre fils ? mes trésors vous sont ouverts , épuisez-les ; ne pourrons-nous pas avec de l'or obtenir la liberté d'Itanoko ? Dumont , que ce soit ton ouvrage. Tu naquis en Europe , les mœurs t'en sont connues ; rends un fils à son père , un époux à ta fille , un guerrier à sa patrie , un sujet à son roi : je ne veux que l'honneur de t'aider dans une entreprise aussi noble. --- Je l'accepte avec transport , s'écria Dumont. Grand prince ! c'est le ciel qui vous inspire. Puissé-je braver mille morts , pour l'attacher à l'esclavage ! Allons montrer aux yeux des Blancs l'or que l'humanité fait sortir des coffres

d'un roi nègre ; ce sera peut-être une leçon pour eux. Vis , mon ami , dit-il à ton père en le serrant dans ses bras ; vis pour revoir ton fils. Seul , je suis cause de sa perte ; seul , je dois m'exposer à tout pour le ramener ; les larmes de joie que son retour te fera répandre effaceront peut-être ma faute. Ton père l'embrassa. Mais il étoit trop tard ; le coup étoit porté. Ne crois pas , lui dit-il d'une voix foible , que j'accuse ta vertu. Ton silence , que tu regardes comme un crime , est ton excuse auprès de moi : l'honnête homme ne taît que ce qu'il désapprouve. Je t'aimai , je t'aime encore ; je ne hais pas même ta nation. Ce n'est pas toujours les vertus du plus grand nombre qui font la réputation d'un peuple ; ce sont les crimes de quelques-uns ; et dès - lors l'opinion qu'on en prend est toujours fausse. Mon fils bientôt n'aura plus de père ; remplace-moi auprès de lui : permets que je lui lègue , en mourant , ton amitié. Je le connois , il bénira cet héritage. Et si tu crois me devoir quelque reconnoissance , si tu te souviens de l'amitié que mes concitoyens ont toujours eue pour toi , aime le malheureux Itanoko , comme mon fils et comme Nègre ; et tu seras quitte envers sa patrie et son père. — Je te le jure , s'écria Dumont Ton père ne l'entendoit plus son ame avoit

déjà quitté sa dépouille mortelle Mon ami !

Ce récit m'avoit accablé ; ce ne fut qu'après un long silence que je pus parler.

Quoi ! mon père ! ô mon cher Otourou ! est-il vrai ? je ne le verrai plus ! Je n'étois pas là pour fermer ses yeux , pour recueillir ses derniers soupirs ! Ah ! funeste impatience ! c'est moi seul qui suis criminel ; j'ai causé sa mort , les malheurs de mon ami , ceux d'Amélie , de Dumont !

Les larmes me suffoquèrent. Otourou me serra contre son sein. Je t'avois prédit , me dit-il , que mon récit te coûteroit des pleurs. Mais j'ai compté sur ton courage. Eh ! pourquoi t'accuser de nos maux et des tiens ? avois-tu reçu le pouvoir de lire dans l'avenir ? Dieu ne nous l'a caché , cet avenir , que pour avertir l'homme d'être sans cesse en garde contre ce qu'il appelle sagesse. Mais si , dans la pureté de son cœur , il a cru suivre le parti que la prudence lui suggéroit , ce même Dieu lui défend de s'imputer à crime les fâcheux événemens que son aveugle esprit a pu occasionner. Cette injuste accusation n'est qu'un mouvement d'orgueil. Dieu ne te punira pas d'avoir manqué de sagesse , il connoît ta foiblesse ; mais il vengeroit ses droits , si ton esprit regrettoit de n'avoir pas maîtrisé les événemens , dont

lui seul tient la chaîne invisible. Soumets-toi ; voilà ce qu'il exige. Que le bonheur couronne nos desseins , ou que l'adversité les renverse , nous ne le devons ni aux lumières de notre esprit , ni au défaut de notre intelligence , mais à sa volonté. S'applaudir de l'un , ou s'irriter de l'autre , c'est également l'outrager. N'oublie pas que , sans le voile impénétrable dont il couvrit l'avenir , la vertu ne seroit qu'une chimère. --- Quelle honte ! lui dis-je , je suis chrétien , et je n'ai pas ton courage , ton inconcevable énergie ! --- Tu n'as qu'à le vouloir , tu pourras davantage. La morale d'un idolâtre est un trait de lumière pour un chrétien ; elle lui découvre l'immensité de ses ressotises. Un jour , je serai , je l'espère , du nombre des chrétiens ; je veux servir le Dieu qui fit naître Gernance et Dumont , ce Dieu bon , ce Dieu puissant qui jusqu'ici sauva du désespoir ton cœur accablé par l'infortune. Tu vantois ma force ; connois la tienne , je ne l'aurois pas eue : mais conserve-la , elle t'est nécessaire encore. Ecoute.

Nous partîmes chargés des cendres de ton père. Nous les déposâmes au sein de sa patrie. Le Siratik ratifia la paix que Dumont et son ami mourant avoient jurée en son nom. Il fut instruit de tout ; il versa des larmes sur les malheurs qui nous avoient accablés. Non

moins grand que le Damaï , il voulut joindre ses bienfaits aux siens , pour hâter ton retour . Tout fut bientôt préparé . Dumont se disposa à partir . Son épouse et sa fille voulurent le suivre . Quand je vis le moment s'approcher , je lui demandai une minute d'entretien . Je n'ai point de parens , lui dis-je , mes amis sont toute ma famille ; m'enviez-vous l'honneur de vous accompagner , d'être , après vous , le premier qui embrassera le malheureux Itânoko ? Quels soins n'exige pas votre âge ! à qui le droit de les remplir appartient-il mieux qu'à moi ? Vous allez chercher un fils ; vous le retrouverez sans doute ; mais jusqu'alors qui vous en tiendra lieu ? Le cœur ne vous dit-il rien pour le pauvre Otourou ? n'est-ce pas à celui que vous aimez le mieux après lui , à le remplacer auprès de vous ? Ah ! tu combles mes vœux , me répondit-il . Jamais je n'aurois osé te proposer d'abandonner ta patrie ; mais puisque tu n'es point effrayé d'attacher ta destinée au sort d'un malheureux , viens , ta résolution est un nouveau bienfait . Infortuné que je suis ! mon amitié sera l'unique prix de ton généreux dévouement : je n'ai qu'elle à t'offrir . Que me faut-il de plus ? lui répondis-je en serrant sa main contre mon cœur .

Nous primes , peu de tems après , congé du
Siratik .

Siratik. Dumont lui jura de l'instruire du succès de son voyage , et de revenir lui-même , si la fortune secondoit ses recherches ; et nous nous rendîmes , en peu de jours , à la cour du Damel , d'où nous devons aller immédiatement nous embarquer. Ce jeune prince tint parole : il remit à Dumont assez d'or pour fournir aux dépenses d'un voyage de cette importance : il voulut , à cet égard , surpasser , s'il étoit possible , le Siratik en générosité. Lors de sa fuite , nous avions appris que le vaisseau françois qui l'avoit enlevé appartenoit au capitaine d'Urban , et faisoit voile pour Saint-Domingue. Dumont auroit bien voulu tout de suite diriger sa route vers cette contrée ; mais la saison en rendoit le trajet impossible. Tous les vaisseaux d'Europe qui viennent faire le commerce des esclaves , étoient partis alors ; ce il ne se trouvoit dans le port qu'un vaisseau de la compagnie des Indes angloises , que le mauvais tems avoit écarté de sa route , et contraint de relâcher sur les côtes d'Afrique. Le capitaine nous offrit honnêtement de nous passer en Europe , et Dumont l'accepta sans balancer , sûr de trouver à chaque instant en Europe des occasions pour aller aux Antilles.

Nous appareillâmes enfin , et nous quittâmes , pour jamais peut-être , les bords qui nous se r-

virent à tous deux de berceau. Je m'en éloignai sans regret ; je volois te chercher. C'est une erreur de croire qu'une chaîne secrète attache l'homme au sol qui l'a vu naître. La piété filiale , l'amour paternel , l'amitié ont seuls produit l'amour de la patrie. Otez ces sentimens, votre pays vous devient étranger. L'homme est né pour l'univers , et non pour une seule contrée. Ces montagnes arides, où je te retrouve , ont pour moi les charmes des lieux de ma naissance.

Je ne t'ennuierai point du récit fastidieux d'une longue traversée. Nous étions tristes encore ; mais nous n'étions plus chagrins ; l'espérance nous consolait. Amélie, sa mère, Dumont, et moi, nous passions les jours à nous entretenir de toi. Enfin, après quatre mois de calme, de vents contraires, et de tempêtes, nous entrâmes dans la Manche, et huit jours après nous mouillâmes aux Dunes. Il nous fallut accorder quelque tems au repos et à l'amitié que le capitaine avoit conçue pour nous. Il se chargea du soin de convertir en monnoie d'Europe les richesses que Dumont apportoit de l'Afrique. Il nous procura un paquebot commode, et nous nous séparâmes de lui, pour nous rendre à Calais, pleins de reconnoissance de ses procédés. Il n'avoit point cette douceur

prévenante de Dumont ; mais il avoit ses vertus. Le contraste qui se trouve entre l'Anglois et le François , est ce qui m'a le plus frappé pendant mon rapide passage en Europe. L'un a toujours l'apparence de la tristesse : l'autre celle de la gâité ; celui-là semble réfléchir pour vous obliger , et celui-ci vous obliger sans réfléchir ; mais j'ai cru m'appercevoir qu'au bout de quelques jours , l'Anglois vous aime davantage , au lieu qu'au contraire le François semble vous oublier , à mesure qu'il vous connoît mieux. En cela le premier suit mieux la marche de la raison ; car si l'amitié que le François vous marque au premier abord alloit toujours croissant , comme il seroit naturel de le croire , bientôt cette amitié seroit un véritable délire. En sorte que l'on peut dire que l'Anglois ménage son cœur , afin que vous le trouviez encore au besoin ; tandis que le François le dépense tout entier à la première vue ; et devenu pauvre par cette prodigalité , il n'a plus rien à vous offrir par la suite.

Le premier projet de Dumont avoit été de se rendre à Nantes sa patrie. En arrivant aux Dunes , il y avoit écrit , pour s'informer de son frère ; mais il en étoit parti depuis plus de vingt ans , pour chercher fortune de son côté , et l'on ignoroit ce qu'il étoit devenu. Il se

décida alors à prendre la route de Bordeaux , où il espéroit trouver des moyens plus prompts pour passer à Saint-Domingue. Nous traversons donc toute la France. Tu dois juger de notre étonnement à l'aspect de cette multitude de cités majestueuses qui s'offrirent à nous. Nous vîmes Paris ; c'est un royaume , et non pas une ville. Mais comment te parler d'objets que je n'ai vus qu'en courant , et qui demandent des années entières pour les connoître et les admirer ? Nous arrivâmes enfin à Bordeaux. Cette ville seule feroit la gloire d'un empire. Là se trouvent réunis et l'orgueil du commerce , et le luxe des arts , et l'éclat des richesses ; là les habitans se comptent par les palais qu'ils habitent , et le peuple n'y connoît ni la misère de l'oisiveté , ni la tristesse de l'indigence. Là , pour la première fois , je vis des Nègres depuis notre départ de l'Afrique. Je les abordai. Vous êtes donc esclaves ? leur dis-je en notre langue. Non , me dirent-ils ; nous l'avons été , mais nous ne le sommes plus. --- Vos maîtres vous ont donc affranchis ? --- Non ; mais dès que nous mettons le pied sur les terres de France , nous sommes libres ; c'est la volonté du monarque. --- Ah ! j'entends ; c'est que les lieux où vous avez porté vos fers appartiennent à un autre souverain ? --- Point du tout ; c'est

au même roi. --- Deux loix pour le même état (3) ! la contradiction est bizarre.

Pendant Dumont , pour être plus libre d'agir à sa volonté , et ne pas dépendre des intérêts d'un armateur , avoit acheté , pour son compte , un bâtiment dont il avoit pris lui-même le commandement. Tout ce qui étoit nécessaire à notre voyage fut bientôt prêt. Ce ne fut pas la seule fois que j'eus occasion d'observer qu'en Europe on fait des miracles avec de l'or. Nous nous embarquâmes. Malgré la célérité de notre marche , il s'étoit déjà écoulé plus de deux ans depuis ta fuite. Quelque envie que Dumont eût de te rejoindre , au milieu des embarras que lui avoient causés l'acquisition et l'équipement d'un navire , il n'avoit point oublié un devoir plus sacré ; sa femme et sa fille reçurent le baptême ; et lui-même sanctifia , dans le sein de l'église , des nœuds que l'amour avoit formés depuis long-tems. Mais conçois-tu la force du préjugé des Blancs ! Quelques amis qu'il s'étoit faits à Bordeaux pendant notre séjour , et qu'il invita à cette cérémonie , voulurent lui faire sentir qu'il se déshonoroit (4) , en prenant pour épouse une femme nègre. La réponse de Dumont fut simple et je l'en aimai plus encore. Les Nègres n'ont pas rougi , leur répondit-il , de me sauver la

vie ; pourquoi rougirois-je de m'allier à eux ? Ils se turent. Mais tu ne croirois pas que leur scrupule me fit naître une idée bizarre ! C'est la seule fois que je doutai si je devois embrasser le christianisme. Je demandai à Dumont si ces gens-là étoient chrétiens. Il me répondit affirmativement. Je ne poussai pas plus loin mes questions ; j'aurois paru douter de sa véracité. Mais je courus trouver le prêtre qui l'avoit marié. Que penses-tu de Dumont ? lui dis-je ; a-t-il bien fait de se marier ? il se mit à rire. --- Pourquoi me demandes-tu cela ? --- Je veux savoir simplement si tu trouves qu'il a fait son devoir ? --- Sans doute. --- On ne met donc pas , dans ta religion , de différence entre un Blanc et un Noir ? --- Non , parce que cette différence n'existe point aux yeux de Dieu. --- Pourquoi donc prétend-on qu'il s'est déshonoré par ce mariage ? --- La morale du monde n'est pas celle de Jésus-Christ. Laisse le monde blâmer Dumont ; ce n'est pas le monde qui le jugera. Blancs , Noirs , tous seront égaux aux pieds du trône du tout-puissant ; il ne se prêtera point aux puérides distinctions de l'orgueil humain ; et celui qui se sera montré le plus ferme dans ses devoirs , soit Nègre , soit Blanc , sera le seul véritablement grand à ses regards. --- A la bonne heure , lui dis-je en le

quittant. Les chrétiens raisonnent mal , mais ta religion parle bien ; c'est la bonne , et ce sera la mienne.

Notre voyage de Bordeaux à St-Domingue fut heureux. Nous mouillâmes dans le port du Cap au bout de six semaines de navigation. L'intention de Dumont étoit de n'y séjourner que le tems nécessaire pour t'y retrouver, d'appareiller ensuite pour retourner en Afrique dégager sa parole envers les deux souverains ; et pour-lors , si , d'une voix unanime , vous vous décidiez tous à vous y fixer pour jamais , de confier son navire à son lieutenant , pour le ramener en Europe , l'y vendre , et lui en faire passer le montant en marchandises , qui nous auroient à tous procuré des jours heureux et paisibles dans un pays où les besoins ne sont pas étendus. Vains projets de la foiblesse humaine ! nous nous repaissions d'images agréables , et le précipice se creusoit plus que jamais sous nos pas.

Dumont ne voulut point traiter directement avec d'Urban. En allant chez lui , il pouvoit te rencontrer ; ta joie t'auroit trahi , et ton tyran en eût profité pour mettre à ta rançon un prix au-dessus de nos forces. Dumont connoissoit bien le caractère de ces sortes de gens ; il aimoit mieux s'adresser à un courtier , pour le

charger de la négociation. Elle dura plusieurs jours. L'avarice de d'Urban multiplioit les difficultés. Conçois-tu , pendant ce tems , l'état de tes amis ? T'avoir , pour-ainsi-dire , sous les yeux , te toucher presque , et pour ton propre intérêt , n'oser ni te parler ni te voir ; c'étoit un véritable supplice , que l'espoir de te serrer bientôt dans nos bras n'adoucissoit qu'à peine. Cependant la santé d'Amélie étoit foible ; les chagrins et les fatigues d'un voyage long et pénible l'avoient insensiblement altérée. Elle s'imagina que quelques promenades à terre lui seroient salutaires ; mais je suis persuadé que le désir de te rencontrer ou de t'appercevoir peut-être , étoit son véritable motif. Son père n'eût pas de peine à y consentir ; il me chargea de l'y accompagner chaque fois ; et régulièrement nous passions tous les jours trois ou quatre heures à terre. Dès notre première promenade , je remarquai un jeune homme qui nous considéroit avec attention ; j'y pris peu garde ; chaque jour nous le rencontrions , pour-ainsi-dire , sur nos pas. J'étois si loin de soupçonner le sujet de cette affectation , que je l'attribuai au seul hazard , ou à la simple curiosité que des étrangers font naître. J'aurois dû le dire à Dumont ; plus au fait que moi des mœurs des Blancs , il eût deviné sans doute ce qui échappoit à ma pénétration.

Un soir que nous étions tous rentrés à bord , Dumont reçut , par un canot venu de terre exprès , un billet de son courtier , qui le prévenoit qu'enfin le marché venoit d'être conclu , et que le lendemain , si nous voulions nous rendre à terre vers le soir , il nous remettrait l'esclave.

Ah ciel ! m'écriai-je en interrompant Otourou ; Honorine ! qu'avez-vous fait ? Quoi ! je touchois au bonheur de si près , et c'est la main même de l'amitié qui m'a perdu ! Ah ! ton récit , reprit Otourou , m'a dévoilé cette énigme que je n'avois pu concevoir. Mais écoute , et prépare ton courage ; voici l'instant de rappeler toutes tes forces , pour supporter le coup dont je vais t'accabler. Quel jour , ô mon ami , cent fois plus affreux que celui de ton départ de l'Afrique ! Il s'annonça de même par l'aurore la plus brillante. Toucher à l'instant de recueillir le fruit de tant de peines et de douleurs ; retrouver l'objet de tous nos vœux , après avoir bravé les fatigues , les dangers , la mort même , pour le venir chercher au bout de l'univers ; t'arracher , non plus à des fers consacrés par le droit de la guerre , mais à l'indigne chaîne d'un lâche et barbare ravisseur ; telles étoient les réflexions enchanteresses qui faisoient entrer le plaisir dans notre ame

avec la rapidité d'un torrent. Hélas ! l'homme est souvent près de l'adversité , lorsque le bonheur plane sur sa tête.

Tu sais la nouvelle funeste qui nous attendoit chez le courtier. Je vis les ombres du trépas envelopper Amélie ; pourquoi ne trancha-t-il pas ses jours ? son malheur eût été moins grand. Mais je te vois frémir ! Acheverai-je ?..... Il le faut.... Dumont sort , pour aller chez le juge , je crois , solliciter ta liberté. Amélie reprend ses sens ; je profite de ce premier moment. Sa mère n'avoit pu nous suivre ; une incommodité l'avoit retenue. Je sentoie combien sa malheureuse fille avoit besoin d'une consolatrice si chère. Je la prends dans mes bras. La nuit étoit venue. Déjà j'étois sur le rivage ; soudain l'on nous attaque ; c'étoit le même jeune homme dont je t'ai parlé. Je le saisis , je le terrasse ; on nous enveloppe.... on m'arrache Amélie.... une indigne prison...

Arrête , Otourou , arrête ! Ah ! je sais tout. O vengeance ! ô fureur ! Je le connois , le monstre ; il périra. C'étoit elle ! Elle m'aperçut sans doute : elle n'aura pu lui cacher son amour. Voilà la cause de l'outrage que le lâche m'a fait souffrir ! Oh ! ma chère Amélie ! Quoi ! je l'eus , pour-ainsi-dire , sous mes yeux , j'habitai le même toit qu'elle , et mon insensible cœur

ne m'en a pas prévenu ! Je n'ai pas plongé ma main dans le sang de mon méprisable rival ! O mon Dieu ! prends pitié de l'état où je suis ! tu vois les tourmens qui dévorent mon cœur.

D'où peux-tu savoir, me dit Otourou avec étonnement . . . ? Oui, lui répondis-je, je le connois ; c'est Théodore, c'est l'indigne frère de la vertueuse Honorine. Saches que cet argent dont je t'ai parlé, et que Bruno n'a pu me remettre, a servi à t'ouvrir les portes de ta prison. Je t'avois épargné ce détail ; il me sembloit étranger à nos aventures ; tes derniers mots viennent de m'éclairer. Oui, c'est Bruno, s'écria Otourou, voilà le nom de l'homme généreux qui m'a sauvé. Hélas ! repris-je, le ciel l'inspira sans doute ; cet argent étoit à moi ; il en a fait l'emploi le plus cher à mon cœur, puisqu'il racheta tes jours. Mais ce que tu ignores, c'est que cet argent fut remis à Théodore, qui seul te poursuivoit. C'en est assez pour connoître le ravisseur d'Amélie ; c'est cette femme sans doute dont je t'ai parlé, que le traître vint cacher dans l'habitation de son père, où je me trouvois sous les auspices d'Honorine. Si elle a pu survivre au désespoir, elle y est encore ; courons la délivrer, ou mourir ; cette habitation n'est qu'à quatre pas d'ici. . . . Que dis-tu ? reprit Otourou avec vivacité. Oui, lui

répondis - je , elle borde ces montagnes ; c'est l'unique qui soit dans ces cantons reculés. Tu ne te trompes pas , me dit - il en soupirant , c'est là même ; mais elle n'y est plus. Hélas ! pardonne , lui dis-je ; la fureur... l'égarement... ma tête se perd. Je m'en souviens ; l'écuyer , en me pressant de fuir , me l'a dit. Funeste souvenir , qui me l'a fait perdre une seconde fois ! O Dieu ! que vais-je devenir ? je ne puis vivre sans la revoir. Où est-elle ? où la chercher ? Du courage , mon ami , me dit-il ; elle ne peut être loin ; nous ne sommes qu'à la troisième nuit depuis sa fuite. A force de soins , de recherches , je suis parvenu à m'éclaircir sur son sort ; pourquoi serions-nous moins heureux en la cherchant encore ? Ah ! lui dis - je , tu pouvois être soutenu par la patience ; tu n'éprouvois pas tous les tourmens de l'amour. --- Il est vrai ; et j'avois la persévérance de l'amitié ? Qui t'empêche d'espérer , puisque je vis encore ? A ces mots , mon cœur gonflé par le désespoir , s'épancha avec violence. Jamais je n'ai tant souffert. Des flots de larmes coulèrent de mes yeux ; je me jetai dans les bras d'Otourou. Ah ! sauve-moi , sauve-moi , lui dis-je ; je sens que je me meurs. Ces larmes , qui me faisoient tant de mal , loin de l'alarmer , le tranquillisèrent sur mon sort ; il sut les entretenir par les plus tendres discours ;

discours ; et pour distraire mon attention de l'avenir cruel que je présageois, il reprit son récit.

Je manquai à la reconnoissance sans doute, en m'éloignant de Bruno sans le voir ; mais l'amitié m'appelloit ailleurs. Je volai d'abord chez le courtier. Mon récit l'étonna ; il ignoroit tout. Il m'apprit seulement que Dumont avoit mis à la voile peu de jours après ; c'étoit le même jour que nous nous étions présentés chez lui pour te recevoir. Je le savois déjà. Il me parut ignorer totalement l'enlèvement d'Amélie ; je ne jugeai pas à propos de l'en instruire, et je le quittai.

Cependant, je te l'avoue, malgré la douleur que j'éprouvois de t'avoir perdu pour toujours, et l'inquiétude que me faisoit ressentir le déplorable sort d'Amélie, malgré les ennuis d'une longue prison, et l'abandon universel où je me trouvois plongé, Dumont occupoit seul ma pensée. S'il n'eût pas été mon père, mon ami, mon protecteur, quelles noires pensées son procédé ne m'auroit-il pas fait naître ? pourquoi fuir si promptement des lieux où sa fille étoit au pouvoir d'un scélérat ? des lieux où il savoit Otourou dans les fers ; les abandonner tous deux ; partir enfin sans me voir, sans paroître touché de la mort que j'allois sûrement subir pour avoir défendu sa fille ! Voilà ce que

je ne concevois pas. L'ignoroit-il ? Cela n'étoit pas possible. Dès la même nuit où je m'étois vu arrêter, je lui avois écrit, et l'avois instruit de tout. Mon cœur saignoit, en réfléchissant à cet incroyable abandon. Cependant, Dieu m'en est témoin, jamais il ne m'est venu dans la pensée de l'accuser d'ingratitude. Il falloit que quelque nouveau malheur l'eût empêché de remplir les devoirs les plus sacrés, et de se livrer à son inclination. Quel étoit ce nouveau malheur ? Je m'y perdois ; mais ce malheur, tout imaginaire qu'il étoit, tourmentoit mon ame. Quand je vis, en sortant de prison, que j'avois entièrement perdu les traces de Dumont, je ne songeai plus qu'à retrouver sa filie, à la voir, à la délivrer ou à périr. Un peu d'argent, reste sacré des bienfaits de Bruno, a soutenu ma sobriété jusqu'à ce jour dans toutes mes recherches. Il n'est point d'habitation, point de retraite, point de lieux si cachés dans cette île, où je n'aie porté mes regards, mais vainement. Quatre mois se sont passés ; enfin j'allois renoncer à mes plus chères espérances, quand le ciel tout à coup est venu les ravner dans mon cœur.

Il y a à peu près quinze jours que, vers les cinq heures du soir, je me trouvois appuyé contre la porte de la maison où je logeais, sous

révoit tristement à l'inutilité de mes démarches. Un grand Nègre m'aborde. Camarade, me dit-il, n'as-tu rien à faire ? --- Pourquoi ? --- C'est que je te demanderois un service. --- Si je puis t'être utile, toute affaire cesse ; parle. --- Tu vois cette lettre, l'adresse est dessus ; il faut qu'elle soit remise sûrement ; on me retienoit long-tems pour la réponse, et j'ai affaire ailleurs ; portes-la donc ; tu prendras la réponse : dans deux heures, je passerai par ici, et tu me la remettras. -- Donne ; j'y vais. --- Je te remercie ; tu ne conçois pas le plaisir que tu me fais. Tiens, voilà une piastre pour ta peine. -- Pour ma peine ! dis-tu ; je ne la vends pas, je la donne. --- Mais enfin . . . --- Mais enfin le sentiment qui me porte à t'obliger m'a-t-il coûté quelque chose, pour te le vendre ; garde ton argent. Je le quittai, et portai la lettre ; elle étoit adressée à une femme.

J'frappe à la porte d'une maison d'assez belle apparence. Un homme m'ouvre, je lui présente ma lettre. --- Montez ; madame est là-haut, me dit-il. Il donne un coup de sifflet, et je trouve sur l'escalier une vieille femme blanche, qui me dit d'un ton aigre : Qu'est-ce que c'est ? Elle prend la lettre, la regarde, reconnoît l'écriture, et me dit d'attendre la réponse. Elle passe dans une salle voisine de celle où j'at-

tendois. Sans défiance, ou par oubli, elle en laissa la porte ouverte. Je l'entendis s'adresser à une personne que je ne voyois pas, mais que je jugeai, au son de la voix, être une femme. Elle lui fit la lecture de la lettre. C'est un amant, lui dit-elle ensuite, qui vous presse; serez-vous donc toujours inflexible à son égard? Ah! qu'il me rende à mon père, répondit l'inconnue, et je lui pardonne tout. Je crus rêver. Oh! Dieu! c'est elle, je viens de l'entendre, me dis-je tout bas. Quelques mots qu'elle ajouta, et qui m'échappèrent dans le trouble où je me trouvois, achevèrent de me la faire reconnoître. C'étoit Amélie. Il faut posséder tout le pouvoir que j'ai sur mes facultés pour n'avoir pas éclaté dans un semblable moment. D'un côté, quelle joie! quelle surprise! quel bienfait du ciel! De l'autre, quel danger peut-être et pour elle et pour moi, si je me découvrais! J'enchaînai ma prudence prête à m'abandonner, et, malgré elle, je la retins captive à mes côtés; mais jamais combat ne me coûta plus d'efforts. Je passai plus d'une heure dans cette situation, et j'eus encore la force de recevoir la réponse des mains de la vieille, sans lui laisser appercevoir le moindre trouble (5). Je sortis. Cette maison me devenoit trop précieuse pour ne la pas graver dans ma mémoire.

Ma joie fut d'abord extrême de connoître le lieu qu'habitoit Amélie. Bientôt elle devint un tourment de plus pour moi , quand je sentis la foiblesse de mes ressources. Que faire ? comment l'enlever ? étoit-ce assez de moi seul pour l'entreprendre ? A qui m'adresser ? Inconnu , sans appui , sans argent , comment même parvenir jusqu'à elle ? Où la conduire ? où la cacher ? Oh ! ciel ! m'écriai-je , devois-tu me la rendre , pour me faire sentir plus durement l'idée de la perdre ? Eh bien , fortune barbare , puisque tu ne m'as laissé que cet espoir , je m'attacherai sur le seuil de sa porte , et j'y mourrai du moins , puisque mon amitié lui devient inutile.

Je ne quittai cette maison de vue , ni jour ni nuit , depuis le premier instant où j'y étois entré. J'ignorois moi-même où me conduiroit ce soin ; j'espérois qu'elle m'appercevrait peut-être ; que je la verrois moi-même ; que sais-je ? qu'elle auroit peut-être des moyens que j'ignorois , et dont ma présence lui rendroit l'usage plus facile.

Tel fut ce qui m'arriva , mon ami ! jusqu'au moment où Théodore la conduisit dans l'habitation éloignée où tu étois toi-même. Je la vis partir ; il étoit nuit , et cependant je la reconnus. Je suivis les voitures , malgré la

diligence qu'elles firent (6), et j'arrivai presque en même tems qu'elles à l'habitation. Il m'étoit aisé de me cacher le jour aux environs. Je sentojs bien que par ce voyage les dangers d'Amélie s'étoient accrus ; mais du moins il ranimoit mes espérances. Le voisinage des montagnes m'offroit un asile pour elle ; la campagne même me favorisoit. Que je parvinsse à l'instruire que j'étois là , c'en étoit assez ; elle pouvoit trouver des occasions favorables ; je les épierois toutes , et j'étois bien résolu d'être à elle au moindre signal. Quant au parti qu'il faudroit prendre ensuite , j'y réfléchirois quand je la verrois en sûreté. Quel jeu bizarre du destin ! Le même lieu rassembloit , sans qu'elles s'en doutassent , les trois personnes qui , sur la terre , avoient le plus grand intérêt à se rejoindre ! Eh ! que n'eussé-je pas osé , si je t'avois su si près de moi ! Pendant la première nuit , tout me parut paisible dans la maison ; et quelques soins que je me donnasse , je ne pus parvenir à découvrir la chambre qu'habitoit Amélie. La nuit suivante , j'aperçus , vers minuit , une fenêtre encore illuminée. Rarement j'affronte le danger , sans en avoir au paravant pesé la nécessité ; ici je vis qu'il falloit confier quelque chose au hazard , si je voulois enfin réussir à la servir. Je m'approche donc

sans bruit de la maison, au-dessous d'une fenêtre éclairée, qui étoit au premier étage. Mon parti étoit pris. En faisant le moins de bruit possible, je saute sur l'appui d'une fenêtre du rez-de-chaussée; à l'aide des barreaux de fer qui la défendent, je parviens jusqu'au cintre; de là, par un élan plus heureux que sage, j'appuye le pied sur le cordon extérieur qui distingue les étages entre eux, et j'atteins enfin la fenêtre que je cherchois. Le premier objet qui s'offrit à mes regards, fut Amélie assise, abattue, anéantie, la tête penchée sur une table et dans l'abandon du désespoir. Un jeune homme, debout devant elle, une bougie à la main (je le reconnus pour celui que j'avois terrassé), lui parloit; il étoit prêt à sortir de la chambre. Demain, songez - y c'est mon dernier mot, lui dit-il en ouvrant sa porte. Plûtôt mourir, répondit Amélie. J'entendis la porte se fermer à double tour. A peine fut-il hors de la chambre, qu'elle se leva, courut à cette même porte, et tira les verroux qui étoient en dedans. Je jugeai qu'alors elle étoit seule, et je ne balançai plus, au risque de l'effrayer. Approchant ma tête des glaces de la fenêtre, je dis à voix basse, en langage nègre: Ne vous souvient-il plus d'Otourou? Elle fit un mouvement de terreur et de surprise. A-t-on peur

de ses amis ? continuai-je. C'est moi ; ne craignez rien , avancez à la fenêtre. Tremblante , elle se lève , s'approche , l'ouvre doucement , me voit , me reconnoît. C'est toi ! me dit-elle ; où suis - je ? c'est un songe ! j'ai cru O Dieu ! ne persécutez pas une femme timide ! Enhardi par le succès , je pénètre jusques dans la chambre. Rassurez - vous , lui dis - je en la prenant entre mes bras. C'est moi ; oui , c'est Otourou ; ne perdons pas un tems précieux : vous voyez le danger , me voilà prêt , voulez - vous fuir ? Ah ! ciel ! se peut-il ? dit-elle ; quel bonheur ! c'est toi , oui , c'est bien toi. Mais fuir ! . . . je ne puis ; vois . . . les monstres ! Elle ne put en dire davantage. Elle me montra l'une de ses jambes , qui étoit extrêmement enflée. O mon libérateur , reprit-elle , peux-tu m'attendre ? me le promets tu ? --- Je vous le jure. --- Eh bien , il part après demain ; dans deux nuits reviens , je serai prête . . . moins souffrante , moins observée . . . --- Eh , si jusques-là ! --- Ne crains rien ; le lâche redoute mon courage ; il m'aime , et j'ai l'art de le faire trembler. Mais fuis . . . si l'on t'appercevoit . . . --- Je pars , soyez tranquille , je vous aurai toujours sous les yeux ; la nuit prochaine et celle d'après , je serai toujours là. Depuis quinze jours je ne vous ai pas quittée d'une

minute. Mais adieu ; soufflez votre lumière , on pourroit me voir. Elle me serra la main , et éteignit sa lumière. Plus heureux que prudent , je redescendis avec plus de peine qu'en montant , mais avec autant de bonheur.

Elle ne s'étoit pas trompée ; le surlendemain , à la pointe du jour , son indigne ravisseur partit ; je le vis monter en voiture , et je suis certain qu'il étoit seul avec un de ses gens. Amélie étoit donc encore dans la maison ; je n'en pouvois douter. J'attendis le soir avec impatience ; c'étoit celui qu'elle m'avoit désigné. Cependant , je te l'avouerai , la fatigue m'accabloit ; depuis quinze jours , je n'avois pas accordé une seule nuit au sommeil. Un peu plus tranquille ce jour-là , je m'enfonçai dans la forêt , et là je m'abandonnai aux douceurs du repos. Quand je me réveillai , le jour étoit déjà fort avancé , et le soleil baissoit vers l'horizon. Je me levai avec empressement , et je courus reprendre mon poste d'observation. Tout me parut tranquille aux environs de la maison. La nuit vint ; dix heures sonnèrent. Les différentes lumières de l'intérieur s'étoient éteintes successivement , et alors il ne restoit plus que l'appartement d'Amélie qui fut éclairé. Les fenêtres étoient ouvertes. Au bout de quelques minutes , j'apperçus une personne dont je

ne pus distinguer la figure , mais que je croyois être Amélie , qui s'approcha de l'appui de la fenêtre , y attacha une échelle de corde , qu'elle lança ensuite en dehors. Ne doutant plus que ce ne fut elle ; je m'avançai jusqu'au pied de la maison ; je touchai , j'examinai l'échelle , elle me parut solide. Tout étoit dans un profond silence , et le calme qui régnoit dans la maison , me prouvoit qu'on étoit loin de soupçonner nos projets. Au bout de quelques minutes , je jugeai , à un mouvement que je vis faire à l'échelle , que l'on s'apprêtoit à descendre. Je me dispose à recevoir Amélie dans mes bras. En effet , quelqu'un sort de la fenêtre , embrasse l'échelle , descend avec précaution. J'examine ; oh ! ciel ! ce n'est point une femme , ce n'est point Amélie ! Ma présence d'esprit me manqua presque ; je me crus mort. Me glisser le long du mur , m'étendre par terre , voilà l'unique ressource que me fournit mon imagination. L'obscurité me servoit. Cette personne sortoit de la lumière ; elle ne m'aperçut point ; elle acheva tranquillement de descendre , laissa l'échelle , me toucha presque , en passant , et s'éloigna.

Quand mon effroi fut assez dissipé pour me permettre quelque réflexion : Qu'est - ce que cela signifie ? me dis - je ; auroit - elle mis quel-

qu'un dans sa confiance ? l'a-t-elle envoyé pour s'assurer si je suis aux environs ? Attendons ; il reviendra peut-être. Quelle imprudence ! quel tems précieux nous perdons ! il y avoit toujours de la lumière dans la chambre. Il faut avoir passé une nuit semblable , pour savoir tout ce que je souffris. L'attente , l'impatience , l'incertitude , le danger réel de ma situation , enfin l'ombre même de la nuit , qui rend terribles , en pareil cas , le plus foible objet et le son le plus léger ; tels furent les tourmens qu'il me fallut endurer. Onze heures , minuit , une heure , deux heures sonnèrent : nul bruit , nul mouvement. Enfin je n'y tins plus. Puisque j'ai tant fait dis-je , achevons de nous perdre , ou sortons d'inquiétude. Je saisis l'échelle , je monte jusqu'à la fenêtre ; j'écoute , je n'entends personne. La lumière , placée sous la cheminée , étoit prête à finir. Après quelques secondes d'incertitude , je me décide , je franchis la fenêtre , j'entre. A tout autre qu'à moi l'aspect seul de la chambre auroit annoncé l'évasion d'Amélie ; les verroux de la porte étoient fermés en dedans , le lit étoit ouvert et défait , comme si quelqu'un y eût passé une partie de la nuit. Quelques habillemens de femme étoient négligemment jetés sur les meubles. Les souliers étoient restés au bord de la fenêtre ; comm

s'ils avoient dû la gêner en descendant l'échelle. Enfin , pour achever de me convaincre , un billet de sa part , ouvert et placé sur une table , portoit ces mots : « Tes indignes procédés et ton abominable caractère me forcent à te fuir , monstre ! puisse le ciel te punir des maux et des chagrins que ton insolence aura causés à mon malheureux père ! Voilà l'unique vœu et le dernier adieu de l'infortunée Amélie ».

Tout ce que je voyois me paroissoit un songe. Qui n'eût cru qu'en effet elle s'étoit sauvée par la fenêtre ? J'étois cependant sûr du contraire ; j'avois vu placer l'échelle ; la personne qui étoit descendue n'étoit pas elle ; il n'étoit pas douteux qu'elle étoit partie ; mais comment ? mais par où ? et sur-tout comment , me sachant si près , m'avoit-elle , sans m'en prévenir , laissé dans un si grand danger ?

Un mouvement que je crus entendre dans la maison m'alarma. Je ne songeai plus qu'à fuir. Je tenois alors son billet , et le relisois. Distract par ce bruit qui m'avoit troublé , je mis , sans y prendre garde , le billet dans ma poche , je regagnai l'échelle , et en un clin d'œil je fus en bas ; ensuite je m'éloignai. Bientôt après , le jour parut , et je regagnai la forêt.

Ce fut alors que je m'aperçus que j'avois emporté le billet par mégarde. Cette distraction, dis-je, ne peut causer d'inconvénient. Je ne m'en affectai point. J'ai encore ce billet. Ne sachant vraiment à quel parti m'arrêter, je passai tout le jour, sans que ma raison pût me fournir, ni consolation, ni moyens de sortir de mon embarras. Le soir, je retournai machinalement près de l'habitation, quoique je susse que mon assiduité devenoit alors inutile. Ce qui m'étonna le plus, c'est que l'échelle de corde n'avoit point été ôtée. Au reste, quand j'aurois pu douter qu'Amélie fût partie, j'en eus bientôt encore une nouvelle certitude. A une heure et demie environ après minuit, j'entends le bruit de plusieurs fouets, et d'une voiture qui entra dans la cour. Je reconnus le jeune homme. Toute la maison fut sur pied. Son premier soin fut de monter à l'appartement d'Amélie. J'avois repris ma place de la veille, d'où je pouvois facilement tout entendre. Bientôt j'entendis le bruit des haches qui brisoient la porte; elle tomba sous leurs coups. Le jeune homme entra. Je l'entendis s'écrier douloureusement : Elle n'y est plus ! oh ! ciel ! elle est partie ! --- Ah ! monseigneur ! lui répondit une voix d'homme, il faut que ce soit depuis une heure tout au plus, car hier au soir encore je lui ai servi à

souper , et je n'ai quitté cette chambre qu'à minuit. Quel mensonge ! dis-je à moi-même. -- O fureur , reprit le jeune homme ; ce sera ce misérable Nègre... Qu'on le cherche... qu'il périsse ; qu'il meure. Maintenant je devine par ce que tu m'as appris , mon cher Itanoko , que c'étoit de toi qu'il vouloit parler ; mais je crus alors que la menace ne regardoit que moi seul ; que sans doute l'on m'avoit aperçu. Il ne falloit qu'un moment pour me perdre ; je me mis à fuir avec la rapidité d'un cerf ; je gagnai la montagne sans m'arrêter , et je parvins enfin dans cet antre où nous sommes , et où sans doute j'aurois fini mes jours , si le ciel ne t'eût rendu dans mes bras , pour me rendre à cette vie qui m'étoit devenue insupportable.

Mon cher Otourou , lui dis-je , nous la retrouverons sans doute ; elle ne peut être loin. Elle te sait dans cette isle : je connois son cœur , elle n'en partira pas sans t'avoir vu ; volons la chercher. Puisque ce jour heureux t'a rendu à ma tendresse , il ne peut être que le présage d'une entière félicité. Retournons vers Honorine ; qu'elle sache tout : puissante dans ces climats , elle pourra bientôt se procurer des nouvelles d'Amélie ; elle lui doit des secours ; sans les crimes de son frère... Je te jure de te suivre , interrompit Otourou , en quelque lieu

que tu puisses aller : mais as-tu donc oublié les dangers qui t'attendent à la ville ? est-il sage de les braver ? Ta présence , lui dis-je , les a tous dissipés. Je ne connois pas bien les lois de ces Blancs ; mais si je me souviens bien du discours d'Honorine , deux témoins suffiroient pour confondre l'imposture de d'Urban. Nous n'avions que Duménil ; maintenant ta présence complète ma défense. Tu fus témoin que Dumont m'acheta de d'Urban. Eh bien , reprit Otourou , marchons , et que l'indigne Théodore frémissé ; un jour l'offrira peut-être à ma vengeance. A la bonne heure , lui dis-je ; mais avant de penser à punir , servons l'amour et l'amitié.

Qui ne croiroit qu'après tant de secousses , je ne fusse à la veille de jouir d'un avenir plus doux ? Dans le premier instant , le récit d'Otourou m'avoit fortement affecté. Ma passion pour Amélie , qui n'étoit pas éteinte , mais que le tems , l'éloignement , une suite infinie de chagrins avoient endormie dans le fond de mon cœur , venoit de se réveiller avec une nouvelle violence. La mort d'un père , les maux d'une amante , et , faut-il le dire ? les premières pointes de la jalousie ; ce supplice inévitable aux âmes délicates et sensibles , m'avoient frappé tout à la fois. Cependant , en comparant cette

situation avec celle où j'étois vingt-quatre heures auparavant, quelle différence ! J'avois retrouvé un autre moi-même. J'ignorois le sort d'Amélie, il est vrai ; mais du moins des mers immenses ne nous sépareroient plus ; elle n'étoit plus au pouvoir d'un odieux rival ; elle habitoit la même terre que moi, et il ne falloit qu'un moment pour l'offrir peut-être à mes regards. J'avois enfin acquis de nouvelles armes pour me défendre des calomnies de d'Urban ; et pour cesser de le craindre, il ne me manquoit plus que la présence de Dumont, qui sans doute, après tant de peines, ne renonceroit pas au plaisir de me retrouver. Pendant qu'Otourou terminoit son récit, la vérité de ces réflexions m'avoit frappé ; elle m'avoit un peu calmé, et j'avois senti qu'injuste comme tout le reste des hommes, je me plaignois de la fortune lorsqu'elle commençoit à me sourire.

Si je ne savois pas que mes lecteurs seront tous des Européens, je me hasarderois, avant d'aller plus loin, à faire ici la comparaison des vertus des Blancs avec les vertus des Nègres ; mais ce rapprochement, qu'il ne m'est pas permis de faire, n'échappera point à l'homme juste ; il verra qu'avec un égal amour pour la justice, dans le nombre des êtres vertueux qui jusqu'ici ont

paru sur la scène , les Noirs ont toujours fait plus que l'on attendoit , et les Blancs moins qu'ils ne sembloient promettre ; cependant ces Blancs ont fait tout ce que l'on pouvoit raisonnablement attendre de leur vertu. D'où vient donc cette différence ? le voici , et je n'ai peut-être écrit ma vie , que pour rappeler cette vérité chagrinante , j'en conviens , mais utile , et qu'on ne peut répéter trop souvent ; c'est qu'avec une égale pureté de cœur , avec une égale droiture d'intention , l'homme civil suit moins le penchant naturel que l'homme sauvage. Celui-ci est moins détourné de ce penchant , qui est celui de la vertu ; il s'y tient d'une manière plus ferme et plus sûre ; tandis que celui-là sera continuellement forcé d'en sortir par cette foule de puériles convenances , de minutieux usages , de devoirs inconséquens , bizarres et ridicules , qui naissent chaque jour de la constitution des grandes sociétés , et qui le contrarieront sans cesse dans le bien qu'il voudroit faire. Eh ! que sera-ce , s'il faut encore qu'il ait à combattre les passions et les vices , infiniment plus actifs et plus multipliés dans les Nations civilisées , que parmi des hommes qui n'ont presque pas de besoins , ni aucune ambition ? Il arrivera peut-être que l'homme de bien aura chéri toute sa vie la vertu , sans avoir réussi

à en exercer un seul acte. Qu'en conclure ? qu'il faut renoncer à la vertu ? Non , sans doute , mais bien à cette multitude de préjugés , enfans de la politesse , et qui ne font qu'éteindre dans l'homme son énergie et ses vertus naturelles. Vous sont-ils si chers , ces préjugés ? Conservez-les dans vos cercles , dans vos repas , dans vos spectacles ; mais dès qu'il s'agira de faire le bien , chassez-les sans rougir : faire le bien , voilà la première occupation de l'homme. Daignez m'en croire , il vaut mieux avoir l'usage de la vertu , que l'usage du monde. Aimables Blancs , cette réflexion vous fera rire ; pardonnez-la à un Nègre qui vous croit bons , et qui vous aime assez pour se persuader que vous pourriez être meilleurs.

Aussi-tôt que le jour fut assez fort pour nous éclairer , nous quittâmes notre grotte , et nous descendîmes les montagnes , pour reprendre le chemin de la ville. J'avois presque la certitude d'y retrouver Amélie , et l'amour me donnoit des ailes. Mon premier dessein avoit été de me présenter d'abord à Honorine ; mais Otourou me fit considérer que quelque forte que fût l'amitié dont elle m'honoroit , cependant l'intérêt d'un frère , qu'elle méprisoit , il est vrai , mais qui toujours étoit son frère , la rendroit froide pour la recherche d'Amélie , qui pourroit

dévoiler une infamie , que par honneur elle devoit érouffler. Nous résolûmes donc de voir le père Bruno le premier , pour le prier de nous aider de ses conseils.

Combien la présence d'un ami répand de charmes sur tout ce qui nous entoure ! Isolé , séparé de tout ce qui m'étoit cher , ne voyant dans le monde entier qu'un désert où je ne tenois plus à personne , regrettant le passé , alarmé du présent , incertain sur l'avenir ; tel étoit mon état deux jours avant la rencontre d'Otourou. Quelle différence de cet état à celui qui le suivit ! Il me restoit encore de l'inquiétude , mais j'avois plus d'espoir ; les doux épanchemens de l'amitié remplaçoient les tristes et solitaires réflexions. Voilà le changement heureux que j'éprouvois. Chaque pas que je faisois m'en faisoit souvenir , et l'objet le plus indifférent que nous rencontrions sur le chemin , me faisoit sentir la douceur inexprimable dont la présence d'un ami avoit rempli tous mes sens. Hélas ! le plus grand bien pour un infortuné est de pouvoir épancher ses peines dans le cœur d'un ami ; ce n'est pas du bonheur que naquit l'amitié.

L'étonnement de Bruno fut extrême en me revoyant si-tôt. Ah ! me dit-il en m'embrassant tendrement , c'est le ciel qui vous inspira le

désir de revenir sur vos pas. Dans ma joie ; j'eusse été moi-même vous chercher , si ma vieillesse n'eût pas rendu mon courage inutile. Ah ! deux jours ont apporté bien du changement à votre sort. --- Ils m'ont comblé de bienfaits , lui dis-je en lui présentant Otourou ; vous le voyez , le reconnoissez-vous ? Ce digne vieillard , qui me serroit alors entre ses bras , lève les yeux sur mon ami , le reconnoît , et rougit. --- Itanoko ! me dit-il , mon cher Itanoko ! vous n'êtes pas généreux ; mais j'ai mérité cette confusion. Oui , voilà l'homme qui m'a fait le plus grand plaisir ... et le plus grand chagrin. Mon père , que dis-tu ? te repentirois-tu d'avoir fait mon bonheur ? Quand tu sauras son nom , tu cesseras d'accuser ta vertu ; vingt fois je t'en ai parlé ; c'est l'ami de mon cœur , c'est Otourou. --- Quoi ! c'est lui ! c'est Otourou ! --- Lui-même ; sans toi , je n'aurois pas le bonheur d'embrasser avec lui tes genoux. Vois les larmes de reconnoissance dans les yeux de tes enfans ; repousse , tu l'oses , leurs bras qui s'élèvent vers ton sein , et reproche-toi maintenant une action dont la nature , l'amitié , l'humanité s'applaudissent à tes pieds. --- Oui , mais dont l'équité murmure ; et voilà mon arrêt. Mais que fais-je ? O mes enfans ! Je ne veux pas troubler

par mes remords de si doux momens ; Dieu l'a voulu sans doute ; adorons sa sagesse. Il se jeta dans nos bras ; il confondit ses larmes avec les nôtres. O douceurs ! ô délices ! ô véritables délices de l'ame ! Ciel ! que n'as-tu permis que chaque homme pût les goûter une fois dans sa vie ! l'égoïsme n'eût jamais paru sur la terre.

Quand Bruno fut un peu plus tranquille , il nous fit asseoir à ses côtés. Tu ne prévois pas , me dit-il , ce que je vais t'apprendre. D'Urban a terminé sa malheureuse vie , et Gernance... Gernance est dans ces lieux. Ah , Dieu ! m'écriai-je , Gernance ! et je ne l'ai pas encore embrassé ! Je vole... Arrête , me dit Bruno ; les devoirs de la piété filiale l'occupent en ce moment. Hier il partit pour aller à l'habitation de M. de C*** , recueillir les cendres de son père. Il ne tardera pas sans doute à revenir dans cette ville. Je vais revoir Gernance , repris-je dans l'enthousiasme de ma joie ; il m'est donc permis de respirer. Grand Dieu ! je t'en remercie. Oui , je retrouverai Amélie... Dumont... ; tant de bienfaits ne me permettent plus d'en douter. Quelle félicité ! C'étoit à moi , repartit Bruno , qu'il étoit réservé de te l'annoncer le premier. --- Mon ami , me dit Otourou , les premiers momens de ta pros-

périté sont bien dus à Gernance. Personne n'est avec lui peut-être pour adoucir l'amertume qu'il ressent de la perte d'un père ; ce devoir te regarde ; qui nous empêche d'aller le joindre ? -- J'y songeais , lui répondis-je ; mais , pardonne à ma foiblesse , l'indigne Théodore sera là , et je crains ma fureur. Un mot que j'ajoutai instruisit Bruno des horreurs qu'Otourou m'avoit dévoilées. Hélas ! mon ami , me dit alors le vieillard , c'est en vain que le méchant , à l'abri des faveurs de la fortune , brave la justice humaine ; il n'échappe point à la vengeance de Dieu. Théodore en est la preuve ; Théodore n'est plus. Otourou et moi , nous nous écriâmes : Que dis-tu ? est-il possible ? Rien de plus vrai , répondit Bruno ; écoutez , vous allez tout apprendre. Cette leçon n'est pas pour vous , mes enfans ; vous aimez la vertu , mais elle est terrible pour les cœurs dépravés. Il y avoit à peine une heure , Itanoko , que je t'avois dit adieu , quand j'entendis frapper à ma porte. J'ouvre ; juge de mon étonnement ; de ma joie , c'étoit Gernance. Je ne te peindrai point la première effusion de nos sentimens , tu les devines ; trois mois lui avoient suffi pour terminer toutes ses affaires ; et l'amour , l'amitié , la nature le rappelant dans ces lieux , il s'étoit hâté d'obéir à ces sacrés sentimens. Les élémens

secondant ses désirs , trente jours de traversée suffirent pour le conduire sur ce rivage : il mouilla dans ce port la nuit même que tu passas toute entière à t'entretenir avec moi. Il s'étoit rendu sur le champ à la maison de son père , où le deuil général l'avoit instruit de son malheur. Il avoit d'abord mêlé ses larmes à celles de sa digne mère , et étoit ensuite venu épancher dans mon sein le tribut de sa douleur. D'Urban étoit mort en arrivant à l'habitation , peu d'instans après , sans doute , que tu l'avois quitté. Un courrier , dépêché sur le champ , avoit apporté cette triste nouvelle à son épouse , et il n'y avoit que sept ou huit heures qu'elle l'avoit reçue , lorsque Gernance débarqua.

Quand il m'eut fait ce détail , son premier soin fut de me parler de toi. Je me hâtai de lui apprendre tout ce que j'en savois. Je l'instruisis de tout , des bontés d'Honorine , des persécutions que tu avois éprouvées , du rare service que ta générosité venoit encore de rendre à son père mourant , enfin de ma propre infidélité qui venoit de combler tes malheurs , et de te forcer à chercher un asile chez les Espagnols. Ce recit fit saigner son cœur. Nous nous occupâmes ensuite des moyens de faire courir après toi ; j'envoyai sur le champ chercher chez Duménil que tu connois , un Nègre

qui avoit toute ma confiance. Il vint ; je le mis au fait en peu de mots ; et quoiqu'incertain de la route que tu tenois , il partit pour essayer de te rejoindre. A peine avois-tu trois heures d'avance sur lui. Il faut qu'il ait manqué ta trace ; car monté sur un des meilleurs chevaux des écuries de Gernance , il auroit dû te rencontrer dans peu d'instans. Quand Gernance fut tranquille à cet égard , il me quitta pour se rendre chez Honorine , qu'il n'avoit pas encore vue. A peine y avoit-il une demi-heure que nous nous étions séparés , que je reçus un message de ces deux amans , qui m'invitoit à me rendre auprès d'eux sans délai. Ce message m'étonna ; je ne balançai point , je sortis , et je courus les joindre. Je trouvai Honorine partagée entre la joie de revoir son amant , et la douleur d'une confidence qu'elle avoit à me faire. Qui l'eût cru , me dit-elle , lorsque je retrouvai Gernance , que le jour où il seroit rendu à ma tendresse , dût être marqué par les larmes de la douleur ? il n'est que trop vrai cependant ; la mort vient de lui ravir un père , et le même instant m'a privé d'un frère ; il n'est plus , mon cher Bruno ; et il est mort sans effacer les fautes de sa vie : voilà ce qui redouble ma peine. Je ne me sens pas le courage d'annoncer sa perte à mon mal-

heureux

heureux père. J'ai compté sur votre amitié pour remplir ce funeste ministère ; la religion , mon ami , donnera à vos consolations un prix que les miennes n'auroient pas , et que mes propres regrets me permettent à peine d'écouter pour moi-même.

Je voulus bien me charger de cette pénible commission ; et en attendant que je me fisse annoncer à M. de C*** , elle me fit les détails de ce fatal événement. Voici , me dit-elle , ce qui s'est passé. Gernance vient de me dire qu'Itanoko , dont l'absence avoit lieu de m'inquiéter après les derniers mots qu'il m'avoit dits en me quittant , qu'Itanoko vous avoit vu. Il vous aura sans doute conté le sujet qui a conduit d'Urban à notre habitation , et le péril dont il l'a délivré. Ses secours sont venus trop tard ; d'Urban arrive à cheval jusqu'à la porte ; mon frère , qui l'attendoit , vole avec empressement à sa rencontre ; il va pour l'embrasser ; il le voit pâle , sanglant , se soutenant à peine. Effrayé , il appelle ; des domestiques accourent ; ils prennent d'Urban dans leurs bras , on le transporte dans une chambre , et on le place sur un lit. Au bout d'une minute , il expira. Mon malheureux , mais trop coupable frère , furieux de ce que cette mort imprévue renversoit apparemment ses desseins , en doute

encore , l'appelle , l'embrasse , cherche à le rappeler à la vie. Trop funeste soin ! c'est dans les bras de son complice que lui-même trouve le trépas. D'Urban avoit des pistolets à sa ceinture ; attaqué sans doute par des assassins , il les avoit armés. Mon frère imprudemment se jette sur son corps ; une des armes part , Théodore tombe , il meurt. Quel triste sort ! dis-je à Bruno ; il fut bien coupable envers moi , mais je ne puis m'empêcher de le plaindre. Riche , aimable , à la fleur de son âge , devoit-il si-tôt voir finir sa carrière ? --- Eh ! mes enfans , reprit Bruno , quelle carrière il avoit commencée ! devez-vous la regretter ? Il méditoit encore le crime , et déjà l'abîme de l'éternité l'engloutissoit. C'est ainsi qu'on se repose trop aveuglément sur la bonté de Dieu. Que cette bonté est inconcevable ! Vous le voyez ; elle a duré cinquante ans pour d'Urban , et Théodore , au bout de vingt , l'a lassée. --- Hélas ! dit Otourou , que de tems et de peines il en coûte à l'homme pour satisfaire une passion injuste ! Il voit toujours le bonheur gravé sur le front de l'avenir ; mais l'invisible mort vient se placer entre sa chimère et lui , --- J'ai vu dans mes voyages , reprit Bruno , un exemple plus terrible encore de cette vérité. Un oncle riche , mais juste , voyoit sa paisible vieillesse s'éteindre

lentement ; le flambeau de sa vie jetoit sa dernière étincelle ; il n'avoit plus que peu d'heures à vivre. Un neveu dépravé dévorait d'avance la félicité future que lui promettoit une succession immense. Une nuit passée dans la débauche venoit d'être les prémices des jours qu'il se préparoit. Il falloit cependant conserver jusqu'au bout l'hypocrisie des bienséances , et par décence humaine ne quitter cet oncle , que lorsqu'il seroit dans le cercueil. Il étoit près de lui ; l'église , cette mère attentive et tendre apportoit au fils qu'elle alloit perdre, ses dernières douceurs. L'huile sainte venoit rassurer les vertus tremblantes à l'approche du Tout-Puissant. Le jeune homme promenoit son insensible regard sur ce squelette à demi-glacé. Tandis que le prêtre , l'assemblée , le mourant , élevoient leurs vœux au ciel pour implorer , non sa justice , mais sa miséricorde , le monstre , qui dans ce moment même ne pensoit qu'au plaisir de vivre , sollicitoit la mort de hâter ses pas : le signal est donné , mais pour qui , grand Dieu ! La mort se retourne , étend sa faux , le jeune homme est moissonné , et l'ame du pervers est déjà aux pieds du maître suprême. Le juste dont il comptoit les derniers soupirs , n'est pas endormi dans la tombe.

Nous écoutions Bruno avec cette attention

que l'on donne involontairement à de semblables conversations , lorsqu'un inconnu , sans se faire annoncer , ouvre la porte ; et entre. Pardon , monsieur , dit-il à Bruno , de mon indiscretion ; mais il faut que je fasse mon devoir. Et sans attendre sa réponse , se tournant de notre côté : Lequel de vous deux s'appelle Itanoko ? C'est moi , lui répondis-je. --- N'avez-vous pas un camarade avec vous ? --- C'est moi , dit Otourou. --- C'est cela même. A peine avoit-il prononcé ces derniers mots , que vingt hommes armés paroissent dans la chambre , nous entourent , nous saisissent , et nous enchaînent. Le malheureux Bruno , tremblant , éperdu , s'écrie d'une voix entrecoupée : Comment , monsieur ! chez moi... dans mon asile... Ne puis-je savoir,.. Qu'ont-ils fait ? Je suis fâché , monsieur , répond le chef sbire , que cette scène se passe chez vous ; mais j'exécute les ordres que j'ai reçus : les voici. Bruno lut rapidement ; on nous emmenoit déjà ; il se jette dans nos bras ; ses sanglots l'étouffoient , il ne put rien dire. De quoi vous alarmez-vous ! lui dis-je ; je ne vous demande qu'une chose ; ne nous oubliez pas ; mais soyez tranquille : voilà votre garant , (en mettant sa main sur mon cœur) ; il n'a rien fait et ne fera jamais rien qui mérite des fers.

Nous descendîmes. Il nous fallut supporter les avides regards de la multitude , et si la coupe de la honte étoit faite pour l'innocent, on nous l'eût fait avaler à longs traits. Le peuple est par-tout le même ; l'infortuné qui s'offre à ses regards entouré de l'appareil du crime , est déjà condamné au tribunal de l'opinion. Plus les nations se dégradent , plus cet usage prend de force , parce que plus les mœurs de l'homme se corrompent , moins il compte sur les vertus de son semblable. Mais tout barbare que soit cet usage , tout odieux qu'il soit aux yeux de l'humanité , il n'est pas indigne du respect du philosophe ; il annonce que les notions du juste et de l'injuste ne sont pas entièrement effacées. Il vaut mieux encore que le peuple accable de mépris l'homme innocent que l'on vient d'attacher au joug de la loi , que s'il le voyoit avec indifférence , car alors tout seroit perdu ; ce spectacle seul désigneroit à l'observateur éclairé des mœurs entièrement corrompues. Si les vertus de la nation sont pures , elle plaindra le malheureux ; si elles ont dégénéré , elle le chargera d'outrages ; sont-elles totalement éteintes ? elle le verra de sang-froid.

Nous arrivâmes à la prison ; on nous sépara : des portes s'ouvrirent avec bruit , le soleil disparut pour nous seuls. Nous fûmes plongés

dans les entrailles de la terre , dans l'épaisse obscurité de cachots affreux. Les hommes nous y abandonnèrent ; mais l'innocence et Dieu nous y accompagnèrent.

Dieu fut mon unique consolateur ; je me reposais sur sa bonté divine , j'osois lui adresser mes tristes plaintes , et je souffrois moins. Tu vois la pureté de mon cœur , lui dis-je ; pourquoi me livres-tu à la malice des hommes ? Je crus entendre une voix qui me répondit : « In-sensé ! de quoi te plains-tu ? pourquoi veux-tu que je compte sur des vertus que je n'aurai pas éprouvées ? » --- Dieu tout-puissant , m'écriai-je , je te bénis , je me sou mets à tes volontés. Je sentis alors tout mon courage renaitre.

Ma seconde pensée fut pour Otourou. Hélas ! que de maux déjà ma funeste amitié avoit attirés sur sa tête ! Les douleurs , les fatigues , les veilles , les fers , voilà jusqu'à présent tout le fruit qu'il avoit retiré de son fidele attachement pour moi : et quel étoit à l'avenir le sort qui l'attendoit ? Tout me l'annonçoit affreux , si j'en devois juger par l'état où j'étois plongé moi-même. Cette idée me déchiroit. J'aurois attendu sans impatience , comme sans crainte , la fin de cet étonnant mystère , s'il n'eût regardé que moi ; mais savoir dans les

souffrances un tendre ami , un ami de l'enfance ; ne pouvoir ni le consoler , ni l'entendre , ni le voir ; c'est un tourment affreux , insupportable ; c'est un supplice d'autant plus cruel , que ni la raison ni la bonne conscience ne peuvent l'adoucir.

Mais d'où partoît le coup qui venoit de nous accabler ? Quoi ! c'étoit au moment où mes deux cruels ennemis venoient de vivre , que j'éprouvois un traitement que leur haine peut-être n'auroit pas inventé. Si je portoîs mes regards autour de moi , je ne voyois que des amis ; jamais , depuis mes malheurs , la fortune ne s'étoit montrée sous un aspect plus flatteur : la perfide ! c'étoit en me caressant qu'elle venoit de m'écraser ! la foudre auroit été moins prompte. Qu'avois-je fait ? hélas ! m'écriai-je avec douleur , en regardant les murs de ma prison : murs détestés , qui cachez la vertu aux yeux des hommes , et la retenez captive dans votre obscurité , loin de l'éclat de la vérité... hélas ! quel est celui qui ne doit pas craindre votre odieux séjour , quoiqu'il ne soit fait que pour le crime , puisque vous renfermez le malheureux Itanoko ?

Combien l'opinion des hommes est dépendante et des tems et des lieux ! Quelle bizarrerie , quelle vile puérité dans leurs distinc-

tions ! Combien dans cette Europe si fière et si inconséquente , le grand , né dans le sein des cours , n'est-il pas l'objet de la vénération publique ! A l'abri de son nom , de son rang , le soupçon n'oseroit pas même l'approcher , et moi (comme eux cependant je suis né près des trônes) , j'éprouve de ces Européens moins d'égards qu'ils n'en accorderoient au dernier de leurs semblables (7). Quoi ! l'objet de leur respect chez eux peut devenir ailleurs celui de leur mépris ! Trouveront-ils leur excuse dans notre simplicité ? Que change-t-elle à la majesté des rangs ? Si j'ai bien lu leur histoire , qu'étoient autrefois ces Gaulois , ces Bretons , ces Germains , si superbes aujourd'hui ? Moins que nous sans doute , car ils étoient aussi sauvages et en même tems plus cruels. Brennus , Ségeste , Arminius , Caractacus , voilà leurs premiers grands. Leurs successeurs nous méprisent , nous qui rougirions de ressembler à leurs ancêtres ! Quelle différence ; si je m'étois offert à leurs regards entouré de ce faste qui seul les éblouit ! C'est devant lui qu'ils se prosternent , et non pas devant l'homme. Mon unique malheur est de n'avoir que des vertus sans éclat et sans luxe.

Anéanti sous le poids de mille réflexions qui se pressoient en foule dans mon esprit , je n'avois encore considéré que légèrement le tombeau où

j'étois descendu vivant ; mes yeux enfin osèrent en fixer la ténébreuse horreur. D'énormes piliers en soutenoient les voûtes silencieuses et noires. Là , l'antique grès , façonné par la main de l'homme , étoit redescendu dans le sein de la terre , pour être à jamais l'insensible témoin du désespoir du crime et des soupirs de l'innocence. La pierre , par le tems dégradée , s'étoit ent'ouverte , sans permettre au jour de percer son énorme épaisseur. L'humidité , par les siècles transformée , tapissoit les parois de salpêtre. De larges anneaux , dispersés sur les murs , soutenoient d'épaisses chaînes dont les vastes replis attendoient , dans la rouille , que l'iniquité sacrifât de nouvelles victimes. Des degrés , usés par le tems , alloient , dans leurs cours tortueux , gagner une porte de fer qui se cachoit dans l'élévation du cintre ; et pour que l'ame sans doute ne pût échapper à l'effroi , un triste flambeau , aux voûtes suspendu , répandoit une clarté mourante qui rendoit ce lieu encore plus terrible et plus affreux. Là , régnoit en silence , non pas la Justice , cette fille d'Astrée , qui n'habite plus que dans les cieux , mais la froide et éternelle Thémis , que le crime appela sur la terre. Là , seul , abandonné , n'ayant pour compagnon que mes fers , je répandois , loin de l'humanité , des larmes , sans doute bien

amères , mais que le remords du moins ne faisoit pas couler.

J'ignore le tems que je restai dans ce séjour de mort ; je ne comptois les instans que par les visites de mes gardes , qui , de loin en loin , venoient me jeter et du pain et de l'eau. Je prenois peu garde à leur brutalité ; la captivité n'ôte rien à l'homme quand il est sans reproche ; je l'éprouvai : je voyois avec pitié l'insensibilité de ces mercenaires abrutis par la bassesse de leur état ; mais je les plaignois , et puisque j'en avois encore la force , je n'avois rien perdu de l'énergie naturelle à une ame pure.

Insensiblement mon esprit se calma. Amélie , Otoutou , Gernance , Bruno s'offroient tour à tour à ma pensée ; leurs images m'attendrissoient , et me consoloient quelquefois ; la vertu sait , dans l'adversité , répandre des charmes sur nos jours , par le souvenir de nos amis. On ne peut ni les voir , ni les entendre ; on en est séparé pour un tems , pour toujours peut-être , mais on se sent digne d'eux , et l'on brave l'injustice des hommes.

Enfin au bout de quelques semaines , si l'ennui n'a pas mis de l'erreur dans mon calcul , on vint me tirer de cet abîme. Peu instruit des usages , rien ne pouvoit fixer mon incertitude.

Où allois-je ? Je l'ignorois. A la mort peut-être O mon Dieu ! m'écriai-je , si tu l'ordonnes , me voilà prêt ; ta miséricorde me rassure.

L'idée d'une mort prochaine m'occupoit trop profondément , pour m'appercevoir de ce qui se passoit autour de moi. Je ne me rappelle point des lieux où l'on me fit passer. Le premier dont je me souviens , c'est qu'une garde nombreuse m'environnoit. Nous arrivâmes enfin dans un appartement où un magistrat , seul avec un greffier , m'attendoit sans doute. Mes gardes se retirèrent , et se tinrent à la porte. Le magistrat me demanda d'abord si j'étois chrétien. --- Oui , lui répondis-je. --- En ce cas , levez la main , et promettez à Dieu de dire la vérité. -- Je pourrois m'en dispenser ; je n'ai jamais menti. Mais vous le voulez ; je le promets. --- Avez-vous connu M. d'Urban ? --- Oui. --- Comment ? et dans quel tems ? --- Ici. Je lui racontai l'histoire de mon enlèvement. Le greffier écrivoit et les demandes et les réponses. Le magistrat , continuant à m'interroger , me dit : Vous avez conservé contre lui un violent ressentiment ? --- Il seroit difficile que je l'oublie. --- Écrivez qu'il conservoit un violent ressentiment contre le sieur d'Urban. --- Je n'ai pas dit cela ; vous m'avez fait faire serment de dire la vérité ; je n'ai pas exigé le vôtre

que vous la respecteriez , quoique la justice semblât l'exiger. Le magistrat , sans s'appercevoir de mon objection , dit au greffier : Conservez la réponse telle qu'il l'a faite ; c'est le premier mouvement de la nature , et par conséquent le cri de la vérité. Puis s'adressant à moi : N'êtes-vous pas parti tel jour , à telle heure , de l'habitation de M. de C*** ? --- Oui. --- Qui avez-vous rencontré sur votre route. --- La seule personne de ma connoissance , M. d'Urban. --- Connoissez-vous cela ? me dit-il en me présentant un couteau. Je l'examinai. Oui , lui dis-je , il est à moi ; je ne m'étois pas encore apperçu que je l'eusse perdu. --- Écrivez qu'il a reconnu le couteau. Et pourquoi est-il taché de sang ? --- Je n'en sais pas trop la raison ; mais autant que ma mémoire peut me le rappeler , je l'aurai sans doute laissé sur la place où M. d'Urban a été assassiné ; je m'en servis , ce me semble , pour le panser. --- Il a donc été assassiné , M. d'Urban ? comment le savez-vous ? --- J'étois présent. --- Écrivez. Et par qui a-t-il été assassiné ? --- Par deux Nègres. --- Les connoissez-vous ? --- Non. --- Observez qu'il en impose ; qu'à plus de trois lieues aux environs il n'y a de Nègres que ceux de l'habitation de M. de C*** , que si le sieur d'Urban a été assassiné par des Nègres , ce ne peut être que

par ceux-là, eu égard à l'heure et à la place, et qu'un séjour de six mois dans cette habitation doit les lui avoir fait connoître tous. --- Je les connois tous en effet ; mais les assassins n'étoient aucun d'eux ; je vous ai dit la vérité. --- Qu'est-ce que c'est qu'un nommé Otourou ? --- C'est un de mes amis. --- Étiez-vous seul quand vous rencontrâtes M. d'Urban ? --- Oui. --- Otourou n'étoit donc pas avec vous ? --- Non. --- Observez qu'il en impose ; que, de l'aveu même d'Otourou, il a passé plusieurs nuits errant autour de l'habitation ; que conduit sur les lieux, il a désigné la place où il se cachoit ordinairement ; que notamment la nuit où l'assassinat s'est commis, il l'a passée presque entièrement à cette place, et qu'elle n'est pas éloignée de plus de vingt pas de l'endroit où s'est commis l'assassinat. --- La circonstance est bizarre ; mais la vérité est qu'il n'étoit pas avec moi. --- Encore une fois, il n'étoit pas avec vous ? --- Non, vous dis-je. --- Connoissez-vous cela ? me dit le magistrat en me présentant des lambeaux de toile de coton ensanglantés. Oui, lui répondis-je. --- Qu'est-ce que c'est que cela ? --- Ce sont les débris d'un mouchoir que je déchirai pour bander la plaie de d'Urban, et qu'apparemment je laissai sur la place. --- Étoit-il à vous, ce mouchoir ? --- Oui. --- Observez qu'il en impose ;

que la bande trouvée sur la plaie du sieur d'Urban n'est pas de la même étoffe, mais bien d'une batiste qui paroît avoir appartenu au sieur d'Urban; qu'au reste, le mouchoir qu'on vient de lui présenter, et qu'il vient de reconnoître, n'est pas à lui, parce qu'il porte une empreinte qui n'est pas la même marque que celle de son linge. --- En effet, je m'en rappelle maintenant, et je n'aurois pas fait d'erreur, si j'eusse été prévenu d'avance du sujet de notre entretien. --- Je le crois : eh bien ? --- Je déchirai effectivement ce mouchoir pour panser M. d'Urban; mais ensuite je réfléchis que le coton pourroit envenimer sa plaie, et je l'ôtai : voilà pourquoi il se trouve teint de sang. N'ayant pas d'autre linge sur moi, je dénouai le mouchoir qu'il portoit à son cou. Effectivement il étoit de batiste, et par cette raison il me parut plus convenable que le mien; je le coupai par bandes avec le couteau que vous m'avez montré. Préoccupé sans doute, je laissai sur la place et le couteau et mon mouchoir. Voilà ce que je vous aurois répondu plutôt, si vous aviez mis plus d'ordre dans vos questions; excusez ma franchise. --- Et que répondez-vous sur la marque du mouchoir? --- Il est vrai que ce n'est pas la mienne. --- Otourou étoit-il avec vous? --- C'est pour la troisième fois que je vous répons que

non. --- A qui est la marque qui se trouve sur ce mouchoir ? Vous avez dit qu'il étoit à vous , et cependant ce n'est pas la vôtre. --- Mais puis-je aussi vous demander pourquoi vous , que je ne connois point , me pressez par de semblables questions ? Jusqu'ici , j'ai tout accordé à la politesse ; mais il me semble que de même la discrétion devoit mettre des bornes à votre curiosité. --- L'état où vous êtes , le lieu où nous sommes , ma vue seule enfin auroit dû vous instruire que je suis votre juge. --- Que ne le disiez-vous plutôt ? Je vous aurois remercié de vos soins : qui n'a pas commis de crime , n'a pas besoin de juge. --- Je pardonne à votre ignorance ; je ne vous ai pas dit que vous fussiez criminel ; mais , croyez-moi , répondez sans détour : si l'on vous accuse d'un crime , votre silence ne vous sauveroit pas ; au contraire , il passeroit pour un aveu. --- Mais que je me taise , ou que je parle , il me seroit impossible d'avouer ce que je n'ai pas fait. --- A la bonne heure : mais qu'importe votre aveu , si les preuves parlent ? -- Qu'aviez-vous donc besoin du serment que vous m'avez fait faire ? --- La loi l'exige. --- La loi est fautive , ou vous l'interprétez mal ; si elle exige ce serment , c'est qu'elle veut sans doute que le langage de la vérité mette l'ac-

cusé à l'abri de la force des preuves que le hasard peut avoir combinées. Si elle veut au contraire que la force des preuves l'emporte sur le langage de l'accusé, le serment devient inutile, puisqu'il n'est pas une sauve-garde pour l'innocence. Mais, dans tous les cas, ce serment devient un crime, ou pour le juge, ou pour l'accusé. Comme juge, en l'exigeant, c'est un aveu tacite que vous vous y croirez lié vous-même. Voyez la contrariété de votre loi; si, d'après son serment, l'accusé vous en impose, et que vous l'absolviez, il est coupable d'un nouveau crime. S'il vous dit la vérité, et que des apparences qui le condamnent l'emportent, c'est vous que le serment rend criminel, puisque vous avez entendu la vérité, et que vous l'avez méprisée.

-- La loi n'admet point ces subtiles distinctions.

-- Tant pis; je plains également et le coupable et l'innocent. --- Voulez-vous répondre?

-- Oui, parce que vous avez reçu mon serment, et que je veux le remplir dans toute son étendue.

--- A qui donc est la marque qui se trouve sur ce mouchoir? -- Il faut enfin vous le dire, parce que c'est la vérité; c'est la marque d'Otouro. --- Ecrivez. A lui observé qu'il paroît que jusqu'ici il ne nous a pas dit un mot de vérité, et que notamment, puisque le mouchoir teint

de sang, trouvé sur la place où le sieur d'Urban a été assassiné, et qu'il a d'abord dit lui appartenir, appartient en effet à Otourou, il est évidemment clair que cet Otourou étoit avec lui, quoiqu'il l'ait nié formellement. --- La conséquence est juste, je ne puis le nier; la vraisemblance est toute pour votre raisonnement, et ce que je vais répondre, qui est cependant la vérité, passera sans doute pour un roman. Ce mouchoir fait partie d'un habillement de mon pays, que l'on nomme pagne. Cet habillement, comme une ceinture, se porte autour des reins. Le rang que mon père tenoit dans ma patrie, nous obligeoit, Otourou et moi, de les avoir d'une étoffe plus fine que les autres. Amis depuis l'enfance, tout ce qui servoit à l'un appartenoit à l'autre. Séparé de lui dans une bataille, le hasard fit que je perdis le pagne dont j'étois couvert, et qu'il le trouva. Je trouvai également le sien. Comme je changeai de climats, il fallut que je changeasse de costume. Ce pagne avoit servi à mon ami, dès-lors il m'étoit précieux; j'en fis un mouchoir, que je portois ordinairement à mon cou; j'en ai d'autres encore de la même pièce. Sur celui-là seul se trouve l'empreinte d'Otourou, parce qu'il fut fait de la tête du pagne. Il ne falloit rien moins que l'humanité pour que j'en fisse le sacrifice; ce

sacrifice me coûta , je l'avoue ; cependant je ne pus m'y refuser. Voilà l'usage que j'en ai fait. --- A lui représenté qu'il résulte de son interrogatoire que le sieur d'Urban a été assassiné par deux Nègres, qui d'après, son aveu, ne sont pas de l'unique habitation qui se trouve dans ces quartiers ; qu'il conservoit un vif ressentiment contre le sieur d'Urban ; qu'il l'a vu à la place où il a été assassiné ; qu'il a reconnu le couteau sanglant trouvé sur ladite place, pour être à lui ; que le mouchoir portant l'empreinte d'Otourou prouve assez, malgré l'explication qu'il en donne, qu'il appartient à ce Nègre, et qu'ils étoient ensemble, et que l'on ne peut s'empêcher de conclure, d'après cette réunion de lumières, que c'est lui et son camarade Otourou, qui ont assassiné le sieur d'Urban, comme ils en sont accusés. . . Oh ! m'écriai-je, quelle horreur ! moi, l'avoir assassiné ! moi qui . . . Les forces me manquèrent, mes genoux tremblans se déroberent sous le poids de mon corps ; je tombai à terre sans connoissance.

On me porta des secours prompts ; je rouvris bientôt les yeux à la lumière. Je me trouvai sur une chaise ; des gardes m'entouroient et me soutenoient. Un homme, qui sans doute étoit un chirurgien, me faisoit respirer des sels ; il voulut me faire avaler quelque chose. Laissez-

moi . . . laissez-moi , lui dis-je : la vengeance ou la mort ; voilà ce qu'il me faut. Je crus appercevoir quelques marques de compassion sur les visages des spectateurs. Le magistrat seul n'avoit pas changé de place , et il conservoit sa contenance glacée ; froideur cruelle que je pris alors pour l'excès de la barbarie. Hélas ! je lui faisois injure ; ce calme apparent est dans un juge le dernier effort d'une vertu sublime. Celui-là avoit un cœur sensible ; il étoit presque convaincu que j'étois innocent : il n'y a qu'un courage héroïque qui puisse sacrifier l'humanité au devoir.

Il demanda bientôt au chirurgien si je pouvois parler. Un moment , répondit celui-ci. Il attendit avec tranquillité. Le chirurgien me pressa encore de prendre la liqueur qu'il me présentait ; il ne m'avoit pas quitté le bras , et observoit le battement de l'artère. Dans de pareils momens l'idée de l'homme varie à chaque seconde. Donnez , lui dis-je , je sens qu'il me faut du courage . . . mais non . . . on pourroit croire que je le devois à cette liqueur ; il ne sera pas dit qu'un Nègre ait eu besoin de secours étrangers , pour conserver le sien ; et je repoussai le vase. Le chirurgien , en se retirant , fit un signe au magistrat , qui fit éloigner les gardes , et qui reprit ainsi : Vous voyez de quoi

l'on vous soupçonne ; est-ce vous qui avez tué d'Urban ? On peut sans crainte , répondis-je avec fierté , insulter un homme dont les mains sont enchaînées. Répondez à ma question : avez-vous tué d'Urban ? reprit le juge. Je ne sais quel mouvement intérieur amena les larmes sur ma paupière. Hélas ! m'écriai-je , j'eus sa vie entre les mains , et n'en ai pas disposé ; croyez-en la vérité , non , ce n'est pas moi. O mon Dieu ! . . . mon Dieu ! . . . tu le juges peut-être maintenant . . . tu vois les maux qu'il me cause ; accorde-lui ta pitié . . . dussent les hommes me refuser la justice. Un mouvement d'attendrissement involontaire pensa trahir le magistrat ; je vis ses yeux se fermer avec douleur. Ah ! lui dis-je en me trainant à ses pieds , je rougirois d'embrasser les genoux de l'homme insensible ; mais vous ne l'êtes pas , je le vois . . . Condamnez-moi , si votre loi vous y force ; mais dites-moi . . . dites que vous ne croyez pas Itanoko coupable. Je ne vous connois pas. Mais vous êtes homme , et j'ai besoin de votre estime. Son attendrissement avoit passé comme un éclair , et l'impassibilité avoit reparu. Il me repoussa doucement de la main. Ah ! lui dis-je , j'ai été élevé dans le sein de la nature , vous ne pouvez me tromper ; vous souffrez plus que moi. Il me dit froidement : Voulez-vous signer ?

--- Quoi? --- Cet interrogatoire. --- J'ignore ce qui en arrivera ; mais j'y consens , j'ai dit la vérité. Les gardes rentrèrent. Vous savez mes ordres , leur dit-il ; conduisez-le.

Je redescendis avec eux , sans savoir où ils me menoient. Hélas ! tel est le privilège de l'innocence ; mon cœur étoit déchiré , mais il étoit sans inquiétude : j'étois indifférent sur mon sort. Quand nous eûmes marché assez long-tems à travers différentes salles qui ont échappé à ma mémoire , nous arrivâmes dans un endroit où ils me débarassèrent de mes fers. Je le vis sans étonnement , comme sans plaisir ; il sembloit que je réservois d'avance toute ma sensibilité pour la scène qui m'attendoit. Affoibli par la contrainte qu'ils m'avoient fait éprouver , encore ébloui par le retour de la lumière , dont j'avois été privé si long-tems , me soutenant à peine , ils me traînèrent , plutôt que je ne marchai , vers l'appartement qui m'étoit destiné. J'entre : que vois-je ? Ah ! je ne puis y songer sans que des pleurs de tendresse viennent m'inonder encore. Que vois - je ? Gernance , Honorine , Bruno ; ils fondoient en larmes ; il me tendirent leurs bras ; ils vouloient s'avancer , ils ne le purent ; la douleur enchaînoit leurs pas. Où suis-je ? m'écriai - je , où suis-je ? Ah ! je vis encore , je le sens au plaisir que j'éprouve. Je

n'avois pas tout vu : c'est Otourou que j'aperçois ! Je pousse un cri ; je me jette dans ses bras. Ah ! pardon , leur dis-je : mais c'est pour moi qu'il souffre , mes premières caresses lui sont bien dues. Nos amis nous entourent . . . je les sens . . . je les touche. O délices ! . . . ô douleur ! . . . Cessez . . . cessez , leur dis-je ; ma tête . . . ô mon Dieu ! ma tête n'y peut suffire . . . mon cœur m'abandonne. Où est d'Urban ? Qu'il vienne ; je veux le voir. Hélas ! je ne t'ai rien fait , d'Urban. Ce sont tes enfans , ils m'aiment ; pourquoi me hais-tu ? Mais je m'abuse , ô mes amis ! c'est vous ! Aidez ma mémoire , que m'est-il donc arrivé ? où suis-je ? Dans les bras de Gernance , me dit-il en sanglotant ; tu ne me connois donc plus ? -- C'est toi , oui , je te reconnois ; je t'ai sauvé la vie , tu le méritois , ton cœur est bon. Je l'ai sauvée à ton père ; tu t'en souviens : ton père ! ton père ! est-ce toi qui dis que je l'ai tué ? Ah ! par pitié , cesse de nous déchirer , s'écrie Honorine ; ce sont tes amis , tu les vois , ils te connoissent ; reprends tes sens , as-tu quelque chose à refuser à Honorine ? C'est moi , c'est l'épouse de Gernance qui tombe à tes genoux. Ah ! ce n'est pas nous qui causons tes maux ; ils peuvent se réparer. Je t'en conjure , prends soin de toi ; que ce soit pour tes

amis , pour Amélie. --- Amélie ! ah ! qu'elle soit heureuse. --- Elle ne peut l'être sans toi. --- Eh ! mon fils , mon cher fils , me dit Bruno en me serrant la tête contre son sein , et ce Dieu si bon que je t'ai fait connoître , ne feras-tu rien pour lui ? Il est là , il t'entend , il te voit , il est l'ami de tous les infortunés. Ah ! repris - je , je vous entends ; je l'entends aussi ce Dieu . . . O mes amis ! mes amis ! est-il bien vrai que ce n'est point un songe ? Je croyois être encore dans ce cachot , dans ces ténèbres . . . Hélas ! je vous y voyois tous les jours ; approchez-vous , tous . . . tous . . . que je vous embrasse , que je m'assure . . . Es-tu là , Otourou ? . . . Tu me pardones notre amitié n'est - il pas vrai ? Ah ! me dit - il , en se précipitant dans mes bras , oui , je te pardonne ce qui fait mon bonheur : charme de ma vie , sans elle , je ne serois plus.

Tel étoit le délire dans lequel cette scène inattendue me plongeait. Il ne se dissipa que lentement ; les caresses , les tendres soins , les larmes de mes amis l'entretenoient : anéantissement de la raison , état doux et cruel , où l'abandon de la sensibilité donne à la fois tant de jouissances et tant de peines !

Ah ! quittez ce livre , vous qui n'avez pas pleuré , qui n'avez pas souffert : ce n'est pas

pour vous que j'écris. Homme sensible ! c'est à toi seul que je m'adresse , c'est pour toi seul que j'ai peint cette situation déchirante. Peut-être qu'au moment même où tes yeux humides se fixeront sur cette scène , des malheureux viendront implorer ton secours ; un ami délaissé t'appellera ; un innocent attendra son sort de ton humanité ; un Nègre leverà vers toi ses bras engourdis par le poids de ses fers ? ils trouveront ton cœur ouvert ; tu voleras à leur secours : ils t'attendent peut-être , cours les soulager. N'eussé-je avancé leur bonheur que d'une minute , voilà ma gloire ; ne me l'envie pas : la tienne sera si grande ! Et vous , brillantes couronnes des sciences et des arts , assurez à d'autres l'empire de l'esprit ; je n'en serai pas jaloux. Que l'humanité ceigne mon front de son bandeau modeste ; voilà ce que je veux. Puissé-je sans bruit , sans éclat , vivre toujours dans les âmes sensibles et dans le cœur de mes amis ! Cette immortalité est la plus douce possession.

Qu'on se la représente , s'il est possible , cette situation douloureuse , l'innocence entourée de ses amis , qui tous , sans le prévoir , avoient creusé sous ses pas le précipice affreux où elle étoit tombée , qui tous voyoient l'injustice qui l'alloit accabler , et n'avoient aucune arme pour l'écarter,

Pécarter. Sans Honorine, je serois maintenant dans ma patrie, libre, tranquille, fortuné, entre les bras d'Amélie, de Dumont, d'Otourou. Sans Bruno, je voguerois sur les mers pour rejoindre Gernance, que je n'aurois pas trouvé, j'en conviens, mais qui dans mon absence auroit conjuré l'orage qui tout à coup étoit venu fondre sur ma tête. Enfin, sans Gernance, cette justice, dont la méprise pouvoit m'être si funeste, ne se seroit pas pressée d'aiguiser le glaive dont elle me menaçoit. Hélas! ces amis si tendres! sent-on bien ce qui se passoit dans leur cœur? Quelles peines! quels déchiremens! quel supplice! Ma vue étoit un reproche pour eux, et ils étoient assez grands pour la supporter: que dis-je? elle étoit devenue leur plus précieux, leur unique besoin. Homme infortuné! qui que tu sois, souviens-toi de cette vérité: si celui qui causa tes maux fuit ta présence, accuse-le, tu le peux; l'éloignement de l'oppresser est l'aveu de son injustice. Mais se montre-t-il? respecte-le.

Je sens que le lecteur impatient désire de savoir comment s'étoit allumé ce foudre dont le coup m'avoit subitement accablé, et dont la chute imprévue l'aura sans doute étonné lui-même. Gernance s'est jusqu'ici montré sous un assez beau jour, pour que l'on ne soit pas

surpris de sa piété filiale. Quand il eût donné, après son arrivée, ses premiers momens à sa mère, à l'amour et à l'amitié, il crut se devoir tout entier à la nature. Son père avoit été assassiné. Le peu de lumières qu'il avoit recueilli de cet événement, il le tenoit d'Honorine et de Bruno, qui n'avoient pu lui dire à cet égard que ce qu'ils en avoient appris de moi-même. Il courut donc dénoncer à la justice l'assassinat de son père, dont deux Nègres inconnus étoient coupables. Elle se transporta sur les lieux; le corps de d'Urban fut examiné, et les domestiques de l'habitation et de Théodore les premiers interrogés. Tous, attirés par la curiosité ou leur devoir, avoient été témoins de ses derniers momens, et tous s'accordèrent à dire qu'il n'avoit, en mourant, prononcé que deux mots : paroles funestes, que le ressentiment et la reconnoissance lui arrachèrent sans doute en même tems, et que la mort ne lui permit pas d'expliquer. On l'avoit placé sur un lit; il étoit presque sans connoissance; les soins empressés de Théodore, ses questions réitérées le rappelèrent un moment à lui-même. Il ouvre la bouche, on se tait pour l'entendre; enfin d'une voix affoiblie, entrecoupée, mourante, il laisse échapper ces mots : Deux Nègres Itanoko Il veut continuer; sa tête se penche, son œil se fixe,

il expire. Tel fut l'unanime accord de toutes les dépositions. Un seul des domestiques ajouta que pendant la nuit, lorsqu'il étoit occupé à soigner les chevaux qui venoient d'amener Théodore, il avoit aperçu un Nègre, qu'il ne connoissoit pas, qui lui avoit semblé courir vers le lieu où l'assassinat avoit été commis. Ce Nègre étoit Otourou, qui, comme on la vu, craignant d'être surpris, regagnoit sa retraite. L'écuyer déposa qu'il avoit été l'auteur de ma fuite, et que, d'après l'heure de mon départ, et celle où d'Urban étoit arrivé, il étoit difficile que je ne l'eusse pas rencontré. On avoit visité la place; on y avoit trouvé le couteau et le mouchoir sanglans. Le concierge avoit reconnu l'un, et avoit dit qu'il m'appartenoit. La Negresse blanchisseuse avoit reconnu l'autre, et avoit déclaré qu'elle me l'avoit lavé souvent. C'en étoit trop pour ne pas convaincre la justice; elle avoit soudain lancé un décret pour m'arrêter, moi et mon complice. Mais ce complice n'étoit pas connu; ma réunion avec Otourou, et son propre aveu d'être mon camarade, lorsque l'on m'avoit arrêté chez Bruno, avoient suffi à l'officier pour se croire le droit de l'envelopper dans mon malheur. On conçoit l'effroi qui s'étoit emparé de Gernance, quand le public l'avoit instruit de tous ces détails. Il

auroit voulu tout suspendre , il n'en étoit plus tems. Il ignoroit où j'étois. On l'a vu ; son inquiétude étoit affreuse. Où me trouver , pour assurer ma fuite ? Et tandis que , chez Bruno , je me félicitois de son retour , ce malheureux ami en maudissoit l'instant qui venoit de placer sur l'échaffaud l'infortuné qu'il chérissoit , et qu'il étoit loin de soupçonner coupable ; et le moment de ma captivité avoit achevé d'enfoncer le poignard dans son cœur.

Graces leur soient rendues cependant , à ces amis si chers , de n'avoir pas un seul instant douté de mon innocence. Tout étoit contre moi ; et l'enchaînement incroyable des circonstances pouvoit , sans que j'eusse le droit de m'en plaindre , égarer l'équité même. Je n'avois pour défenseur qu'une vie sans reproche , et mon amour pour la vérité ; défenseurs dont le monde prévenu se rit presque toujours , et que la loi ne consulte jamais. Mes amis les crurent ; il eurent le courage de repousser le mensonge , paré de tous les charmes de la vérité : exemple sublime , dont l'oubli trop commun a perdu peut-être plus d'innocens , que les erreurs de la législation ! effort généreux , si consolant pour l'humanité , qui prouve que les vertus , loin d'être chimériques , sont des êtres réels qui joignent quelques cœurs par une chaîne invisible ,

et les forcent à s'entendre par un langage intellectuel qui échappe , pour eux seuls , aux secrets des consciences.

L'heure força enfin mes amis de se retirer. Leurs caresses, leurs doux épanchemens, leurs tendres effusions m'avoient insensiblement calmé ; la raison avoit repris son empire , et je m'étois trouvé capable de soutenir le détail qu'on vient de lire. En appréciant toute leur générosité , je n'en avois pas moins senti toute l'étendue du danger où j'étois. Deux Nègres avoient assassiné d'Urban ; mais ils m'étoient inconnus : où les trouver ? comment les désigner ? A peine , dans la rapidité de leur fuite , avois-je eu le sens de les examiner ; et peut-être , quand ils se seroient présentés à ma vue , je n'aurois pu les reconnoître. On n'a pas oublié les raisons que j'ai données ci-devant de leur emportement ; mais je les ignorois encore , lorsque je fus accusé de leur crime , et tout sembloit me dire que je n'en serois jamais instruit. Hélas ! ce miracle n'appartenoit point aux précautions humaines ; il étoit réservé à la charité chrétienne , à cette vertu vraiment céleste , dont les inépuisables ressources surmontent tous les obstacles.

Je me trouvai seul avec Otourou , en attendant que le jour ramenât les personnes chères dont nous venions de nous séparer. Plus sombre,

plus farouche , plus concentré , il m'avoit paru se livrer moins qu'un autre aux tendres sentimens qui nous avoient tous agités. Je connoissois son caractère , en j'en étois peu surpris : mais une idée m'alarmoit ; je craignois qu'il n'eût fait réflexion que l'attendrissement que mes amis lui avoient témoigné n'étoit que l'effet d'une amitié relative , et qu'il n'en eût mieux senti toute l'horreur de son sort , qui , à l'examiner , étoit encore moins mérité que le mien , puisque je devois à mon imprudence les preuves qui s'élevoient contre moi , et qui réjaillissoient sur lui , sans qu'il eût des moyens pour les détruire. Mais je me trompois : cette crainte faisoit honneur à ma délicatesse , mais cette réflexion n'étoit pas dans son caractère , et son ame étoit trop élevée pour se la permettre : la vérité est qu'il étoit encore payen , et que par conséquent il avoit tous les faux préjugés de grandeur qui maîtrisent un homme qui n'est pas encore éclairé par une lumière plus pure.

Voilà donc où nous en sommes réduits , me dit-il dès que nous nous vîmes seuls ; l'innocence et l'amitié ne peuvent rien pour nous : devons-nous supporter la honte qui nous attend ? Nous sommes les plus malheureux des hommes ; nous montrerons-nous les plus méprisables , en recevant des mains d'un bourreau la mort , qui est

en notre pouvoir ? Notre gloire est encore entière ; n'aidons pas nous-mêmes à la flétrir , en nous montrant sans courage. Mourons (8) ; et par un grand exemple , effrayons l'injustice et la cruauté des hommes ; qu'ils apprennent , une fois du moins , ce que peut un cœur généreux quand on l'opprime ; qu'ils frémissent à l'aspect de nos cadavres sanglans , et que les remords que cette vue fera naître dans leur cœur nous servent de vengeance. Ce discours , auquel j'étois loin de m'attendre , me glaça. Je rassemblai toute ma vertu , j'en avois besoin ; la tentation étoit forte. L'honneur m'étoit cher , l'opprobre affreux ; mon courage étoit entier , et la voix de l'amitié puissante. On peut juger combien le piège étoit redoutable. Dieu ne m'abandonna pas , je me souvins de lui , et je lui dois ma vertu. Tous ces divers mouvemens avoit enchaîné ma langue. Otourou attendoit ma réponse ; je m'en aperçus , et je rompis le silence. La mort que tu me proposes , lui dis-je , nous arrache à l'échafaud , j'en conviens ; mais nous justifiera-t-elle ? Mourir par nos mains , ou dans les supplices , le déshonneur est égal , si nous laissons après nous une mémoire flétrie. --- Eh ! que t'importe , après notre mort , l'opinion des hommes ? Doit-on être bien jaloux de vivre avec honneur dans le souvenir de ces hommes

qui n'ont ni assez de vertu pour mépriser l'injustice, ni assez de sagesse pour se faire des lois que le mensonge ne puisse surprendre? Va, c'est le hasard, et non la vertu, qui place la gloire sur le tombeau de l'homme. Le hasard seul le sauve des coups de ses semblables. --- Oui, si l'on mouroit tout entier, je sens que l'on pourroit braver l'opinion humaine; mais si je me survis à moi-même, est-il vrai que je pourrai me passer de ma propre estime? est-elle un sentiment de la matière, qui périt avec elle? est-elle un attribut de l'ame, qui, comme elle, échappe à la mort? Mais que dis-je? ce ne peut être l'objet d'un doute; les vertus émanent de l'ame, l'estime naît des vertus, l'ame est donc immortelle; elle sera donc un besoin pour moi, quand je ne serai plus. Pour me la conserver, il faut ou que je meure justifié, ou que j'attende que Dieu seul, en me livrant à l'injuste glaive de mes bourreaux, se charge lui seul de la vérité qu'il aura tenue cachée. Voilà sans doute l'unique moyen de me conserver sans reproche à mes propres yeux. --- Eh! ce Dieu, qui connoît nos cœurs, nous dédommagera bien de ce foible sacrifice. -- Je le crois, mais il faut paroître purs en sa présence. --- Eh! qui le fut plus que nous? --- Ah! qu'il m'épargne l'orgueil de penser de même: cela fût-il vrai, eussions nous des vertus,

notre mort les effaceroit , et nous ne paroîtrions devant Dieu que chargés du plus énorme de tous les crimes. --- Que dis-tu ? --- Nous serions criminels envers lui. Si nous souffrons, il le veut sans doute ; il ne fait rien sans dessein , et ses desseins ne peuvent être que sages. Nous souffrons , mais ce ne peut être pour toujours parce qu'il est la justice même : nous souffrons , mais il est infiniment bon et puissant ; il peut tout , et les hommes ne peuvent rien. Si nous mourons , nous aurons trahi sa sagesse , douté de sa justice , et méprisé sa puissance. Nous serions aussi criminels envers les hommes. Nous leur devons nos secours pendant les orages de la vie ; ils attendent de nous conseils , exemple , tendresse , humanité , jusqu'à ce que Dieu nous appelle à lui pour recevoir le prix de nos peines. Mourir quand notre heure n'a pas encore sonné , c'est tromper la société , c'est en troubler l'ordre , et nous dérober à la dette que nous avons contractée dès le berceau. Nous ne serions pas moins criminels envers nous-mêmes. Nous n'avons que l'usage de la vie , et non pas la propriété ; on n'est pas maître de disposer de ce qu'on n'étoit pas maître d'acquérir. Ce n'est pas un don que nous avons reçu , c'est un dépôt qui nous fut confié ; la raison nous le dit , les alarmes du cœur nous le font sentir , les lumières de l'ame suffisent pour nous en convaincre. Se

donner la mort , c'est étouffer la raison , repousser le cri du cœur , outrager la divinité. Réfléchis maintenant. Voilà ce que tu me proposes , d'être criminel envers Dieu , envers les hommes , et envers nous - mêmes. Qu'est devenue cette pureté dont tu devois te vanter aux pieds de l'Éternel ? --- Qu'avoit-il donc besoin de graver dans mon sein les idées et d'honneur et d'opprobre , puisqu'il me faut dédaigner l'un , pour me soumettre à l'autre ? Pourquoi me donner la fermeté , la force , le courage , puisque dans l'instant où ils me sont le plus utiles , je ne puis en faire usage ? --- Est-ce en abusant de ses dons , qu'il vous est permis de les lui reprocher ? De ces dons , vous n'en avez conservé que les titres , vous en dénâturez l'emploi. L'honneur de l'homme n'est pas l'honneur de Dieu : lui désobéir , voilà l'unique opprobre ; tout le reste n'est que convention. Il vous donna la fermeté , pour résister aux revers ; la force , pour les vaincre ; le courage , pour les supporter. Si le bonheur eût constamment dû filer les jours de l'homme , auriez-vous reçu ces vertus ? Non , sans doute. Si vous les avez , c'est donc une preuve qu'il voulut qu'elles vous servissent contre l'infortune. Mais dis-moi , comment regarderois-tu l'homme qui , pour en dérober un autre au malheur , aimeroit mieux le tuer , que de le consoler ? --- Comme un abominable assassin.

--- Tu t'es jugé. --- Où est ma consolation ? --- Oublies-tu ton innocence ? --- Et si j'en étois privé, qui me consoleroit ? --- La douceur d'expier. --- Il faut donc souffrir ? --- Oui, c'est le partage de l'homme. Les sceptres, les grandeurs, les richesses, les talens, la renommée n'amasseront point le bonheur sur sa tête : celui-là qui, à la fin de sa journée, peut se dire : j'ai souffert avec constance, voilà le seul heureux. --- Mais l'opprobre ? --- Elle n'appartient qu'à l'esclave des passions. Va, l'homme qui monte sur l'échaffaud avec l'innocence, est encore le premier des hommes.

Il me falut plus d'une fois revenir sur cette conversation, pour persuader Otourou, et peut-être n'en serois-je jamais venu à bout, si Bruno ne m'eût secondé. Mon ami étoit devenu le principal objet de son zèle. Il n'étoit pas encore chrétien ; la mort pouvoit être le dénouement de notre funeste aventure : on connoît Bruno, et l'on peut juger s'il perdoit un seul instant pour l'éclairer.

Cependant plus le tems s'avançoit, moins nos amis avoient d'espérance. Je m'en apercevois au visage de Gernance, qui chaque jour devenoit plus sombre, malgré les efforts qu'il faisoit pour nous cacher son trouble. Mon ame au contraire s'affermissoit de jour en jour ; j'é-

tois presque parvenu à contempler la mort de sang-froid. La religion, la philosophie, la certitude de mon innocence, le peu de bonheur que j'avois goûté sur la terre, adouciſſoient l'idée de ce terrible moment. L'état seul de Gernance m'affectoit. Un jour qu'Honorine étoit absente, qu'Otourou nous avoit quittés pour reposer un moment, et que Bruno n'avoit pas encore paru, je le serrai tendrement dans mes bras: Que je suis malheureux! lui dis-je; vous dépérissez chaque jour, je vous causerai la mort; et pour en avancer le moment, cruel envers moi, comme envers vous, vous me cachez le chagrin qui vous dévore. --- Hélas! me dit-il, il est affreux, et tu n'en peux concevoir l'étendue. Je n'ai pas, grace au ciel, la plus légère faute à me reprocher, et mon cœur, malgré cela, éprouve les remords affreux qui n'appartiennent qu'aux grands crimes. --- Des remords! êtes-vous fait pour les connoître? --- Oublies-tu que d'Urban fut mon père (9)? N'est-ce donc rien que d'être le fils d'un homme qui a causé tous tes maux? Quelle fatalité inspira à ma race la fureur de te persécuter? Amis, comme ennemis, nous te sommes également funestes. Le père t'a perdu; et dans le moment où son injuste haine n'avoit plus de prétexte, qu'elle alloit s'éteindre dans le sentiment de la reconnaissance,

reconnoissance,

reconnoissance, il meurt, et son fils le remplace pour te conduire sur l'échafaud. --- Cessez d'outrager votre vertu; vous n'avez fait que ce que vous deviez faire. Le malheur de ma destinée ne peut être un crime pour vous. Plaignez-moi, mais ne vous accusez pas. --- Si je pouvois te sauver, sans doute je gémirois des maux que je t'ai fait souffrir? mais le respect qu'on doit à la mémoire d'un père, deviendrait mon excuse, et je te connois trop grand pour ne pas la recevoir; mais toute espérance est perdue, et quelque irréprochable qu'ait été mon intention, je n'aurai pas moins versé le sang de l'innocent; voilà mon sort. J'ai tout tenté, mais en vain; tes juges instruits par ma bouche pleurent sur toi, mais ils te condamneront. Il me restoit une ressource; je croyois qu'en me désistant de mes poursuites, tu serois libre. Je l'ai tenté: vain espoir! Je me tiendrois pour satisfait. Rien de mieux, m'a-t-on répondu; mais il faut que la vindicte publique ait son cours; telle est la loi. Je n'ai plus qu'un moyen; mais je te connois, et je crains qu'il ne t'offense. --- Quel est-il? --- Ce ne sont pas des dieux qui te gardent, ce sont des hommes; je puis avec de l'or... --- Je vous entends; n'y pensons plus. Quel que soit mon danger, je dois vous sauver d'une foiblesse.

O mon digne ami ! souvenez-vous que , sans la séduction , il ne se fût jamais trouvé d'homme infidèle à son devoir. Le séducteur est donc le seul criminel. Quel bien d'ailleurs me conserveriez-vous ? Une vie flétrie , puisqu'il m'est impossible de me justifier. Une mort innocente n'est-elle pas préférable ? Je fus pourtant fidèle à la vertu ; elle me valut votre amitié. En vivant , je perdrais l'une , et je deviendrais indigne de l'autre ; quelques jours de plus ne méritent pas un si grand sacrifice.

Cependant le tems s'avançoit. Par égard pour Gernance , les juges avoient suspendu le jugement ; mais leur complaisance avoit des bornes , et nos amis ne pouvoient raisonnablement se flatter qu'ils la poussassent plus loin. Le jour fatal fut enfin pris , et nous étions à la veille de l'instant où l'arrêt de notre mort alloit être prononcé. Honorine et Gernance vinent nous l'annoncer en fondant en larmes. Bruno , depuis quatre jours , n'avoit point paru ; son absence nous étonnoit. Où est-il ? dis-je à Gernance. Il l'ignoroit. Nous ne concevions pas cet incroyable éloignement. Quoi ! nous abandonner dans un semblable moment ! exposer Otourou à périr victime de l'erreur ! Me priver , moi , de ses lumières , que l'approche du trépas me rendoit si nécessaires , c'étoit une conduite que nous ne

pouvions accorder avec la religion de ce respectable vieillard.

Quel jour que celui qui précède une mort que l'on sait être inévitable ! Je ne parle pas de ces alarmes , de cette terreur involontaire et inséparable , à ce que l'on croit , des derniers momens de la vie ; je ne les ressentois presque point. Mon seul tourment étoit cette incertitude profonde qui s'accroît par l'approche d'un changement de vie. J'y opposois la foi ; mais la foi n'est pas toujours victorieuse. Je vais cesser d'être , me disois-je : eh bien , est-ce un si grand malheur ? Qu'ai-je vu sur la terre ? L'injustice , l'envie , les inimitiés , l'oppression , la haine , la vengeance , des millions d'hommes liés par les souffrances , divisés par l'intérêt , se rencontrant sans cesse et se fuyant toujours ; des maîtres , des rivaux , et presque point d'amis ; le bonheur pour le vice , l'infortune pour la vertu , et l'esclavage pour tous : tel est le tableau du monde ; mérite-t-il d'être regretté par la raison ? Mais où vais-je ! Obscurité profonde ! abîme impénétrable ! demain tu m'auras englouti ; demain mon ame , d'un vol rapide planera dans l'immensité , et plus prompte que l'aigle qui du sein de la nue fond comme un éclair sur le chevreau , elle montera dans le séjour de la paix et de la félicité. Mais... la

trouvera-t-elle cette paix ? Si , semblable au son fugitif qui s'évapore dans l'air , le souffle qui m'anime alloit se dissiper , comme la vapeur légère ? Insensé ! qu'aurois-je fait ! Les voluptés étoient si douces , la vengeance si flatteuse ! je pouvois par tous mes sens recevoir le plaisir. Voilà ce que j'ai dédaigné ! je n'avois qu'un instant , et je l'ai perdu ! Mais que dis-je ? qui fit naître dans mon esprit ces idées et du bien et du mal ? ce n'est pas moi , ce n'est pas l'homme. Les vices et les vertus ont leur félicité. Jugeons-la. Laquelle est exempte de remords ? Ah ! si l'une est pure , et l'autre empoisonnée , il est donc une voix puissante qui avertit l'homme des peines ou des récompenses qu'il mérite ? Est-ce la voix de l'expérience ? Non , sans doute. Le vice est souvent couronné , tandis que la vertu reste dans l'oubli. Ce cri , qu'ils ne peuvent repousser , ce cri qui poursuit le méchant dans la prospérité , et console le juste dans sa misère , est donc hors de la terre , hors de la vie. C'est un être invisible , attaché sans cesse sur nos pas , qui nous frappe ou nous caresse , en nous parlant , malgré nous , de ce qui nous attend au bout de notre carrière. N'en doutons pas , c'est Dieu que je vais trouver ; je vais le voir assis sur le trône de l'éternité... L'éternité , quel mot ! quelle

Idée ! Si ce que j'ai pris pour le bien n'étoit rien à ses regards !... Où le fuir ?... Mais que dis-je ? je pense à ma foiblesse ; mais sa miséricorde est si grande ! implorons-la ; je n'ai plus qu'un jour : demain , c'est celui de sa justice.

L'homme dans ces momens ne tient presque plus à la terre ; c'est aux passions douces à le faire souvenir qu'il existe encore , et les sanglots d'Honorine et de Gernance me tirèrent de cette méditation profonde. O mes amis ! vous vous affligez ! Un peu plutôt , un peu plus tard , n'auroit-il pas fallu toujours nous séparer ? Hélas ! il m'en coûte autant qu'à vous. Je vous aimai bien tendrement. Honorine ! Gernance ! couple aimable et vertueux ! Vous êtes riches ; deux mille Nègres peut-être vivent sous vos lois ; en les voyant , songez quelquefois au malheureux Itanoko. Vos vertus et mon souvenir adouciront leur sort. Qu'ai-je reçu de la nature , qu'ils ne possèdent pas ? Le ciel bénira votre union ; une nombreuse postérité fera sans doute le charme de votre vieillesse. ConteZ mes malheurs à vos enfans ; c'est un héritage que je leur lègue : il est plus précieux que les richesses du monde ; il les garantira de l'injustice. Vivez heureux. Puissent , pour le bonheur de l'Afrique , tous les Blancs vous ressembler un jour ! Et toi , modèle de l'amitié , O mon cher Otourou ,

pardonne-moi ta mort. Si j'avois eu les trésors de l'univers , tu les aurois partagés ; je n'eus que des malheurs... Le partage m'en est cher , s'écria-t-il en se jetant dans mes bras. Honorine et Gernance ne purent me répondre ; leur cœur oppressé ne leur fournissoit que des larmes. Quel état ! quel moment !...

Mais Bruno , dit Otourou , Bruno qui ne vient pas ! Mon malheureux ami , plus courageux que moi , avoit supporté l'annonce de notre sort avec plus de sang-froid encore. Son sacrifice étoit plus grand que le mien. Il avoit joui du plus doux instant qu'un homme puisse goûter dans sa vie. Enfant délaissé dès son berceau , il venoit de se voir dans les bras de son père , et c'étoit de ce sein chéri qu'il s'arrachoit pour marcher à la mort. Tous le savoient ; moi seul , je l'ignorois. Leur généreuse délicatesse me l'avoit caché ; ils avoient craint d'aigrir encore les reproches amers que m'inspiroient ses maux , que je n'imputois qu'à moi. Hélas ! je serois mort sans connoître tout ce dont est capable la force de l'amitié.

Je pris la main de Gernance : Encore une prière , mon ami , lui dis-je : mais promets-moi de l'exaucer. Ah ! commande , s'écria-t-il , et ne prie pas : tout ce qui me viendra de toi , me sera sacré. Eh bien , lui dis-je , tu sais

tout ce que fit Dumont pour moi : la reconnaissance n'est plus en mon pouvoir. Il vit encore sans doute ; fais l'impossible pour le retrouver. Fais cela pour ton ami mourant ; il t'en conjure , Gernance ! sa vieillesse aura besoin d'un consolateur ; je n'y serai plus : retrouve-le... retrouve sa fille infortunée... dis-leur... Ah dieu ! mes larmes... ce sont les dernières que l'amour me coûte... Recueillez-les , ô ma chère Honorine ! C'est à vos mains à les lui présenter. Hélas ! sans votre... frère... Mais pardon , je m'égaré ; mes maux me rendent injuste et cruel , je viens de vous déchirer , mais sans le vouloir. Ah ! nous te le jurons , s'écrièrent-ils ensemble ; il sera mon père , elle sera ma sœur. Il me suffit , leur dis-je ; je meurs content.

Cependant le jour baïsoit , et Bruno ne paroissoit point. Je brûlois de le voir , et l'impatience d'Otourou l'emportoit encore sur la mienne. Depuis que nous étions réunis , nous avions toujours eu près de nous ce vieux Nègre que j'avois vu chez Duménil , ancien compagnon des aventures de Bruno. Celui-ci , comme je l'ai dit ailleurs , le regardoit comme un frère. C'étoit lui qu'il avoit envoyé sur mes traces. A son retour , il nous l'avoit présenté , et depuis il ne nous avoit pas quittés ; il étoit présent , et ce bon homme confondoit ses larmes

avec les nôtres. Comme nous, l'absence de Bruno lui paroissoit incroyable. Je le priai d'aller jusqu'à son couvent savoir enfin si l'on n'en avoit point de nouvelles.

Il revint bientôt après ; Bruno n'avoit point paru, on ignoroit même dans sa maison où il pouvoit être. Il faut donc mourir sans le voir ! dis-je avec douleur. Gernance, porte-lui mon dernier adieu. Il m'eût été bien doux de l'embrasser ; mais apparemment le ciel veut encore ce sacrifice. La nuit étoit venue ; nos gardiens avertirent mes amis qu'il étoit tems de se retirer. Je rassemblai toute ma force pour ce dernier adieu. Je m'attendois bien qu'ils voudroient me revoir le lendemain ; mais je le regardois comme l'instant suprême de ma vie, et mon parti étoit pris : je voulois nous épargner à tous l'horreur d'une éternelle séparation, et que Dieu me trouvât occupé de lui, quand il m'appelleroit. Nous nous levâmes. Je pris Honorine et Gernance par la main, et les serrant tous deux contre mon sein, je les embrassai long-tems. Hélas ! le tableau de l'humanité souffrante attendrit les cœurs les plus farouches : je surpris des larmes dans les yeux des gardes qui nous entouroient. Le silence de la douleur régnoit autour de nous. Je m'éloignai un moment pour respirer. Otourou leur tendoit les bras ; ils s'y

précipitèrent. Enfin j'ouvris la bouche le premier , et me jetant à leurs pieds : mes amis , leur dis-je , demain l'idée de la mort peut me frapper . . . m'ôter la connoissance . . . Ma tête est encore entière que je ne perde pas le dernier . . . le plus cher de vos bienfaits. Je suis à vos genoux ; vous êtes les parens que votre religion . . . la mienne . . . m'a donnés ; je suis votre ami . . . votre fils : comblez par vos bénédictions . . . Je ne pus achever ; mon cœur fondoit en larmes. Hélas ! me dirent-ils , cher et malheureux Itanoko , qu'elles t'accompagnent aux pieds de l'Éternel ! Je suis content , leur dis-je. Que je vous embrasse encore ! Voilà donc la dernière fois . . . Quel supplice ! mon ame se brise . . . Adieu . . . adieu pour jamais. Enfin j'en eus le courage. Je fis un signe aux gardes ; ils nous séparèrent. Je détournai la tête ; ils partirent.

Ce moment de solitude me glaça. O Dieu ! m'écriai-je , demain , à cette heure , je serai donc dans le tombeau , rien n'existera plus pour moi ! Ce fut la première angoisse que j'éprouvai ; je crus que mon sang s'arrêtoit dans mes veines : un frisson universel parcourut tout mon corps ; je sentis le premier souffle de la mort.

Otourou , qui les avoit suivis pendant quelques instans , rentra ; le bon vieillard nègre

l'accompagnoit : il avoit obtenu de passer la nuit auprès de nous. Leur présence fut un don du ciel ; j'aurois succombé peut-être à mon nouvel état. Quand les gardes vinrent pour fermer notre porte , je leur dis : vous avez vu que j'ai fait le dernier adieu à mes amis ; leur amitié les ramenera demain ; ne souffrez pas qu'ils m'approchent : c'est nous servir et les uns et les autres ; vous leur épargnez un spectacle douloureux , et vous me conserverez à mes derniers momens sans trouble. Ils me le promirent.

Otourou se retira dans la chambre voisine , et parla tout bas avec le vieillard nègre. Je ne les interrompis point , et je commençai à implorer le Dieu de miséricorde ; je passai quelques heures prosterné devant lui. Hélas ! un de ses regards fit plus pour moi que toutes les consolations des hommes ; il compatit à mes foiblesses ; sa pitié pénétra jusqu'à mon cœur ; mes alarmes s'évanouirent. Ce n'étoit pas du courage qu'il m'avoit rendu , mais une sorte de confiance timide et sainte , qui me faisoit marcher vers lui sans trouble et sans témérité.

Vers minuit le sommeil appesantit ma paupière. Je m'approchai doucement de la porte d'Otourou. Il étoit sur son lit , et me parut profondément occupé à écouter le vieillard , qui

à genoux lui parloit avec feu, sans que je pusse l'entendre. Je ne voulus pas les distraire, et je me jetai dans un fauteuil, pour y goûter quelque repos.

Mes yeux se fermèrent pendant quelques momens. C'étoit plutôt une espèce de foiblesse, qu'un véritable sommeil ; mes sens étoient engourdis. Une heure sonna ; je tréssaillis. Comme le tems fuit rapidement ! me dis-je : encore une de moins. Heure éloquente et terrible ! funèbre courrière de la destruction ! l'homme, sourd à ta voix, et te compte et te perd. Ton calcul n'est pénible qu'à l'homme infortuné : pour lui les instans sont des heures, et les heures des minutes.

J'allois essayer de reposer encore, lorsque je crus entendre quelque bruit. Dans le silence de la nuit, le son le plus léger est facilement saisi par l'attentive douleur. Je prêtai l'oreille, et je distinguai bientôt le gémissement lointain des verroux. Un malheureux de plus ! me dis-je. Le bruit s'approcha par degrés ; on venoit à nous. J'étois si peu au fait des usages, que je crus qu'on me venoit chercher. O mon Dieu ! mon Dieu ! m'écriai-je, faut-il ? . . . Tu le veux . . . Allons, me voilà prêt. Otourou et le vieillard, distraits par le bruit, m'avoient rejoint. On arrive enfin à notre porte ; elle

s'ouvre. Une femme entre, court, s'écrie. C'étoit Honorine. Vivez, vivez, mes amis! tout est réparé. Vois ton libérateur, viens, me dit Ger-nance en m'elevant dans ses bras. Il me porte, il court; je me sens pressé, inondé de larmes. Je lève les yeux, c'étoit Bruno. L'âge ralentissoit sa marche; ils l'avoient devancé. Otou-rou et moi, nous tombons à ses genoux: O mon père! mon père! c'est toi! Oui, c'est lui, s'écrient nos deux amis; voilà le sauveur de l'innocence; il nous rend à tous la vie. Et, comme nous, ils tombent à ses pieds. Mes enfans! mes enfans! nous dit-il: c'est trop... modérez vos transports... Il se courbe sur nous; il nous tend les mains. Ce n'est pas à moi; c'est à Dieu seul... O mes amis! joignez-vous à moi. Il lève ses bras tremblans vers le ciel... Protecteur des malheureux! souverain Être! dit-il, tu vois ton ouvrage. Ils vont vivre; qu'ils croissent en vertu! voilà la récompense que je désire.

A peine eût-il achevé, qu'Otourou se lève; il part comme un éclair. Il revient. C'étoit le vieillard nègre qu'il conduisoit. Bruno le voit, l'embrasse: Voilà le prix de tes bien-faits pour moi; je te le rends. Itanoko! s'écrie Otourou, j'eus le bonheur de partager tes maux; partage ma joie, embrasse le père de
toi

ton ami. --- Ton père ! eh ! tu me l'avois caché !
-- O mon ami n'étois-tu pas assez souffrant ?
-- Comment ? -- Tu le sauras , me dit le vieillard
nègre en me baignant de ses pleurs. Mais tous
nos momens sont dus maintenant à Bruno ;
ne dérobons rien à la reconnoissance.

Nous l'entourons , nous le portons comme
en triomphe jusqu'à notre chambre. Il s'assied ;
nous nous rangeons tous à ses pieds. Nos gardes,
attendris , surpris , ne peuvent nous quitter ;
ils ne veulent rien perdre de cette scène tou-
chante : ils restent , ils nous enveloppent. La
terreur a fui de leurs regards ; c'est l'admira-
tion qui se peint sur leurs visages. Quel spec-
tacle ! Venez , aveugles humains , et comparez
vos plaisirs avec ceux de Bruno !

Mes amis , nous dit-il , je vous entens : vous
brûlez de savoir . . . Mais laissez-moi un mo-
ment la douceur de contempler votre joie ;
laissez mon cœur s'enivrer de ce bonheur si
doux. Il promena pendant quelques momens
ses yeux sur le groupe intéressant qui l'envi-
ronnoit. Ses lèvres tremblantes , son sein agité ,
les larmes qui sillonnoient ses joues , le feu de
ses regards , le frémissement involontaire de
tous ses membres , tout peignoit son enthousiasme , tout attestoit la félicité de l'homme

bienfaisant. Enfin il jette un œil reconnoissant vers le ciel ; nous l'écoutons.

Jadis, nous dit-il, moins infirme, j'allois de tems en tems dans les montagnes (10) qui nous séparent des Espagnols, consoler les malheureux Nègres que l'inconstance, ou, pour mieux dire, les cruautés de leurs maîtres forçoient de s'y cacher. Ils me connoissoient tous ; je leur portois quelques petits secours, et, ce qui vaut bien mieux, la parole d'un Dieu compatissant. Ma présence amenoit l'alégresse ; ils se rassembloient tous autour de moi, et je m'en revenois content d'avoir pu les soulager d'un jour d'infortune. Depuis deux ans, les maladies et la vieillesse avoient suspendu ces visites, qui m'étoient chères, et je ne comptois plus revoir mes Nègres. Il y a cinq jours qu'en vous quittant le soir, plein de votre innocence, je rentrai chez moi, gémissant du coup qui vous menaçoit, et suppliant le ciel de ne pas repousser le cri de l'opprimé. Mes Nègres déserteurs s'offrirent à ma pensée ; je regardai leur souvenir comme une distraction, et je cherchai à l'éloigner en repassant dans ma mémoire tous les maux que vous souffriez. C'étoit en vain, leur idée revenoit sans cesse ; je la chassois, elle renaissoit plus forte encore. Je m'en indignois

presque ; je me voulois du mal de ce qu'un objet bien moins attachant l'emportoit dans mon esprit sur un malheur d'un intérêt bien plus grand. Je me couchai , je ne pus dormir ; leur idée me poursuivit tellement , que je n'étois plus capable d'en embrasser aucune autre. Qu'est-ce que cela signifie ? me dis - je : est - ce un avertissement du ciel ? seroit-ce là que je devrois chercher les coupables ? A peine ce soupçon m'eut-il frappé , qu'il ne me fut plus possible de l'étouffer , et qu'il prit pour moi toute la conviction de la certitude. Dans le trouble où j'étois , je me levai. Je me prosternai dans mon oratoire ; le jour m'y surprit , et je me trouvai prêt à partir. Sans en rien dire à personne , je me mis en route. Je ne vais pas vite , je ne pus faire mes quinze lieues qu'en deux jours. Je connoissois leurs retraites ordinaires. Quoi , mon père ! m'écriai-je , t'exposer seul , à ton âge ! Mon ami , me répondit-il , il n'y a point d'âge qui n'ait sa force , quand on veut faire le bien. Mais écoute. J'arrive ; j'en rencontre quelques - uns. Ils me reconnoissent , m'embrassent. Ah , mon père (11) ! mon bon père ! te voilà , me dirent-ils ; nous te croyions mort. J'étois fatigué ; la montagne est rude ; ils me prirent dans leurs bras , et me portèrent dans la grotte qui leur sert d'asile pendant la

nuit. Il faisoit froid , ils allumèrent du feu , et je mangeai avec eux quelques racines sauvages qu'ils me présentèrent. Le bruit de mon arrivée s'étoit répandu , et j'en vis arriver successivement environ cinquante , dont je reçus les caresses reconnoissantes. Quand je vis que le concours avoit cessé , et qu'il n'en paroissoit plus de nouveaux , je leur demandais'ils croyoient que tous leurs compagnons fussent présens. Un d'entre eux , les comptant de l'œil , me dit : Oui , nous sommes tous ici ; j'ai parcouru tous ces cantons , et je puis t'assurer qu'il n'y en a point d'autres à cinq ou six lieues à la ronde. D'ailleurs , c'est dans ces lieux qu'est le rendez-vous toutes les nuits. Alors je me mis à genoux ; ils m'imitèrent : nous fîmes la prière en commun. Je conjurai Dieu à haute voix de les bénir , de les consoler , de ne pas les abandonner. Ils joignirent leurs larmes aux miennes ; et après avoir ajouté de concert qu'ils pardonnoient aux Blancs , je leur distribuai les petits secours que je leur avois apportés. Je m'assis ensuite , et tous se placèrent en cercle autour de moi : je leur fis une courte exhortation , à leur portée , sur la confiance que l'on doit avoir en la miséricorde de Dieu. Quand j'eus fini , feignant de vouloir accorder quelque chose à leur curiosité , je leur parlai de la ville , de ce

qui se passoit dans le monde , et je les amenai insensiblement à entendre votre histoire. Ils m'écoutèrent avec cette attention , cet intérêt que l'homme malheureux seul accorde aux infortunes de son semblable. Pendant mon récit , j'observois avec soin leur contenance. Deux me parurent pensifs ; tout le reste étoit attendri. Quelques-uns me dirent : Comment ! ils sont innocens et ils vont périr ! Hélas ! oui , leur dis-je : il n'y auroit que l'aveu des vrais coupables , qui pourroit les sauver. Un de ceux qui m'avoient paru rêver , me dit : Bon père , veux-tu bien recommencer l'histoire , je serois bien aise de l'entendre encore. Je la recommençai , et comme leur préoccupation avoit fixé mes soupçons sur eux , je détaillai si bien le lieu , le tems , les circonstances de l'assassinat , qu'ils ne pouvoient s'y méprendre. Quand j'eus fini , je m'étendis sans affectation sur les châtimens que Dieu réservoit aux vrais coupables , pour les punir , non seulement d'un forfait odieux , mais encore pour venger le sang de l'innocent. Je ne craignis point de charger le tableau. Il falloit donner au remords le tems de se faire sentir. Quand je crus les avoir frappés de terreur , je passai tout à coup aux récompenses attachées à un aveu volontaire. Je leur peignis , les larmes aux yeux , ce juge si redou-

table tout à coup désarmé par un repentir sincère, et le crime totalement effacé. Voilà, m'écriai-je avec transport, la palme réservée à un effort généreux, qui peut rendre à la vertu des vrais coupables tout l'éclat que l'erreur d'un moment a flétri. Une parole, un mot, c'est assez. La paix du cœur ne devrait-elle pas suffire pour l'arracher? Mais c'est trop peu qu'un semblable bienfait, pour un Dieu magnifique dans ses récompenses; une éternité de bonheur, voilà ce qu'il donne pour le plus léger sacrifice. Mes enfans! voilà ce qu'il offre à ces deux Nègres coupables qui se cachent, il ne leur manque que la force de l'accepter. Prosternons-nous devant lui, supplions-le de leur accorder cette dernière faveur! un jour encore, peut-être il ne sera plus tems. Déjà j'étois à genoux, déjà tous soulevoient leurs bras vers le ciel, quand celui qui m'avoit parlé, s'avance, et me dit: Ta prière est exaucée; nous l'avons cette force: voilà les mains qui frappèrent d'Urban. Je pousse un cri, je me lève, je me jette à leur cou. O généreuse parole! leur dis-je, gage certain de la miséricorde de Dieu! Tous les Nègres les embrassent, les félicitent, les remercient. Il ne nous eût pas coûté de le dire plutôt, si nous avions su les dangers de l'innocence. Nous nous vengions, mais nous n'étions pas des assassins. Nous av-

taquâmes d'Urban ; il pouvoit se défendre. Il profita de notre sommeil , pour nous ravir à notre patrie et nous plonger dans l'esclavage. Nous fûmes moins criminels que lui ; il étoit éveillé quand nous l'abordâmes. La mort nous attend , nous la souffrirons : ton Dieu ne nous trompera pas ; il existe , puisqu'il est des hommes comme toi sur la terre.

Ah , mes amis ! concevez-vous toute la joie que je sentis en ce moment ? Je savois une affreuse injustice à vos juges , je vous arrachois à la mort , et je rendois à Dieu deux âmes peut-être perdues pour lui sans retour. Dès que le jour parut , tous les Nègres me pressèrent de partir , pour voler au secours de l'innocence , et nos deux infortunés se disposèrent à me suivre. Mes enfans , leur ai-je dit , il ne m'appartient point d'être votre délateur ; un tel rôle répugne à mon caractère. Je vous ai montré votre devoir ; vous aurez le courage de le remplir. Ma marche est lente ; devancez-moi , faites-vous entendre au juge. Nous ferons tout cela , m'ont-ils répondu ; mais nous t'accompagnerons : tu es vieux , tu peux avoir besoin de secours ; c'est le dernier bien que nous puissions faire. Il a fallu se rendre ; nous sommes partis. Tous les autres nous ont suivis aussi loin qu'ils l'ont pu sans s'exposer. Enfin l'heure de se séparer est venue ; ils m'ont tous embrassé en me comblant

de bénédictions. Je ne puis vous peindre leurs derniers adieux à leurs deux camarades ; c'étoit la voix de la nature indignée d'un crime , et satisfaite d'un effort de vertu ; c'étoit l'esprit national qui repousse des membres qui le déshonorent , et qui caresse le héros assez grand pour se vaincre. Nous avons continué notre route. Pardonnez , mes amis , à mes forces épuisées ; je n'ai pu la faire qu'en deux jours. Hélas ! l'impatience de mon cœur m'a plus fait souffrir que la fatigue. Nous sommes arrivés. Ils m'ont quitté , pour se rendre chez le juge. Pendant tout le chemin , ils n'ont pas fait entendre un seul soupir ; ils ont causé paisiblement avec moi. Leur front étoit serein , leur esprit tranquille , leur cœur sans murmure ; j'admirois en eux l'innocence , et la vertu contente de son triomphe. J'ai passé quelque tems chez moi , pour prendre un peu de repos et quelque nourriture ; ensuite j'ai couru chez le magistrat. Ils étoient encore dans son antichambre. Dès qu'ils m'ont vu , ils m'ont dit d'un air riant : Tout est fait , mon bon père. Mes larmes ont coulé malgré moi ; je les ai embrassés. Que le ciel soit votre récompense , mes enfans , leur ai-je dit ; et je suis entré dans le cabinet du magistrat. Vous triomphez , m'a-t-il dit : vos protégés sont sauvés. Je présume que vous voudrez les voir ; voilà

mon ordre ; on vous ouvrira la prison à quelque heure de la nuit que ce soit : mais , homme charitable , comment avez-vous fait ? Il a fallu le satisfaire , et je lui ai conté ce que vous venez d'entendre.

Ce miracle étoit digne de vous , m'a-t-il dit en me serrant la main. Mais ce qui va vous paroître singulier , c'est que les manes de d'Urban ne seront pas vengés. --- Comment ? --- La vérité qui sort de leur bouche , sauve les innocens , rien de mieux , mais ne suffit pas pour les condamner : nulles preuves contre eux. D'Urban est mort ; il ne peut les reconnoître. Itanoko ne peut être admis comme témoin , puisqu'il a un intérêt connu à les charger , qui suffit pour le faire récuser. Il n'y a donc que leur aveu ; et cet aveu se trouve détruit par un axiome de la loi qui dit : *Nemo perire volet*. La circonstance bizarre des événemens fait qu'ils trouvent dans leur confession même la récompense d'un effort juste , mais si pénible à la nature. Je l'ai quitté , j'ai volé chez Gernance. J'ai trouvé ces deux tendres époux abîmés dans leur douleur ; je n'ai fait que leur dire que vous étiez sauvés , et sans m'expliquer d'avantage , nous sommes accourus , et j'ai la douceur enfin de voir la félicité renaître dans des lieux où tant de fois vos larmes ont déchiré mon cœur.

Il est plus aisé d'imaginer que de décrire les sentimens dont nous étions tous agités. Bruno ne put modérer nos transports. Otourou, son père, Gernance, Honorine, et moi, nous l'embrassions tour à tour; nous lui parlions ensemble, sans suite, sans lui laisser le tems de nous répondre. Il auroit voulu pouvoir répondre à nos caresses, à nos transports, les partager, nous les rendre, mais son cœur ne pouvoit suffire à tant de tendresse.

Nos amis auroient voulu que nous eussions quitté sur le champ un séjour dont le seul aspect nous rappeloit à tous ce que nous avions souffert; mais quelques formalités de justice exigeoient encore un retard de vingt-quatre heures au moins. Les fatigues de Bruno, les secousses violentes que chacun de nous avoit essayées depuis si long-tems, demandoient, pour l'intérêt même de notre santé, que nous prissions quelque repos. Il étoit cinq heures du matin; nos amis, en se retirant, nous promirent de nous rejoindre à midi. Quelle différence de cette séparation à celle de la veille! Il faut l'avoir éprouvée, pour la concevoir.

Dès qu'ils furent sortis, Otourou m'embrassa. Je vais donc te voir heureux, me dit-il. Le ciel en a trop fait, pour ne pas achever: il nous rendra Dumont et Amélie; et moi, dans

le sein de mon père , sans cesse auprès de toi , témoin des vertus de nos amis , je n'ai plus rien à désirer sur la terre. Ah , mon ami , lui répondis-je , nous venons de passer de la mort à la vie , mais , je ne t'en impose pas , si ce moment si doux n'eût regardé que moi , il n'eût pas altéré le calme de mon cœur. Mais te voir échappé du danger où mon amitié t'avoit plongé , te voir , quand je me croyois si loin de ce bonheur , dans les bras de ton père , ce fut une félicité trop vive , pour la supporter de sang-froid. Puisse ton présage se réaliser ! puissent deux personnes si chères nous être un jour à jamais réunies ! Mais comblé tout à coup de tant de bienfaits du ciel , je n'en forme le vœu qu'en tremblant ; je crains que mon insatiabilité ne le révolte , et qu'il ne me punisse de mon ingratitude. Mais parlons du sort de ton père. Quel fortuné hasard . . . ? Rien de plus simple , me répondit-il. Je ne te parlerai point des aventures de sa vie , elles sont liées à celles de Bruno ; il nous en doit le récit , et il nous l'a promis. Qu'il te suffise maintenant de savoir que prisonnier à vingt-cinq ans du Roi de Galam , il se vit séparé pour jamais de sa mère. Il fut assez heureux pour s'échapper ; mais éloigné de sa patrie , n'ayant aucune connoissance des lieux , il s'égarâ ; il erra long-

tems , et dans sa course incertaine , il parvint , sans le savoir , jusques aux bords de la mer Rouge. Des Arabes le surprirent dans son sommeil. Sa beauté les frappa ; ils s'en saisirent , le conduisirent à Constantinople , et le vendirent au grand-visir. Ce fut là qu'il connut Bruno ; ils ne se sont pas quittés depuis. Tu as été témoin de son attentive amitié depuis que nous habitons ces funestes lieux. Elle ne fut d'abord que l'effet de son humanité ; Dieu l'en récompensa bientôt , en attachant à ses soins un sentiment plus tendre. Il y a quinze jours que nous étions tous rassemblés dans ma chambre ; j'ignore quelle occupation te retenoit seul dans la tienne. Dans un de ces momens d'épanchement , si fréquens dans l'infortune , je nomme ma mère , que je n'ai jamais vue. Un nom si cher frappa son oreille ; vingt fois il me fit répéter tout ce que je pouvois savoir. Enfin bientôt il n'en douta plus , et la voix de la nature se mêlant au fidèle rapport des circonstances , il se jeta dans mes bras , et me nomma son fils. Surpris , transporté , déjà je courois t'appeler ; Gernance m'arrêta. Ménageons sa sensibilité , nous dit-il : ce dernier trait peut lui donner la mort. Il fallut donc te taire mon bonheur , et c'est l'unique mystère que je t'aie fait de ma vie. L'amitié me le rendoit insupportable , et en même tems

elle me l'ordonnoit. Je te laisse à juger de la joie et des tourmens de ce bon père, combien il a joui, combien il a souffert. Quelle étonnante sagesse, m'écriai-je, dans la marche de la providence ! Avec quel art elle fait succéder l'infortune au bonheur, et le bonheur à l'infortune pour alimenter notre confiance en elle ! Hélas ! je n'ai plus qu'un souhait à former : sois chrétien ! Je crois l'être, me répondit modestement Otourou. Comment ? lui dis-je avec surprise. Cette nuit, reprit-il, mon père ne voyant pas paroître Bruno, joignant aux alarmes de mon sort prochain les alarmes plus terribles de mon sort à venir, m'a de ses propres mains purifié de l'eau sainte. Il m'a dit qu'au besoin cela pouvoit suffire ; mon père ne m'aura pas trompé. Je ne pus résister au transport de ma joie. O religion puissante ! toi seule excitois ce transport. Je l'embrassai avec une tendresse qui m'avoit été jusqu'alors inconnue. Il me sembla que notre amitié venoit de recevoir son dernier sceau : sentiment involontaire, heureux présage de l'éternité, qui m'annonçoit que la mort même ne pouvoit plus nous séparer.

Enfin nous nous séparâmes, pour nous livrer chacun au repos. J'essayai, mais vainement, de dormir. Le lit me délassa, mais sans me pro-

curer le sommeil. Semblable à ces mers que les orages ont soulevées, et qui portent encore sur leurs flots agités l'empreinte des tempêtes long-tems après que le calme a reparu dans les plaines de l'air, mon cœur, où tant de sensations contraires s'étoient violemment heurtées, ne pouvoit se calmer qu'à la longue. Mes dernières infortunes, la joie que je venois d'éprouver, la rare constance de mes amis, l'absence d'une amante, le sort effrayant de d'Urban et de Théodore : telles étoient les idées dont la rapide mobilité éloignoit encore la tranquillité de mon esprit, et les heures s'écoulèrent sans que je pusse fermer l'œil. Plus maître de son cœur, ou plus philosophe que moi, Otourou dort profondément ; mais c'étoit plutôt l'effet de son caractère : il n'éprouvoit que les passions douces. Plus heureux que moi, il avoit échappé à l'amour, passion terrible qui rend les malheurs plus poignans, et le bonheur quelquefois insupportable, et qui ne produit jamais qu'un vain délire. Si Otourou avoit su pardonner une injure, indifférent, paisible dans l'abîme des revers, comme dans le sein de la joie, il n'eût jamais connu les tourmens du cœur. Le désir de la vengeance fut son unique supplice. Malgré les événemens heureux qui venoient de l'accabler, je le connois, si Théodore avoit vécu, il n'auroit

pas dormi. Il n'étoit plus ; il goûtoit toutes les douceurs de la tranquillité.

A midi , l'on vint nous appeler ; nos amis nous attendoient dans un appartement plus riant , qu'ils s'étoient fait donner. Nous nous levâmes , et nous courûmes les joindre. Quelle heureuse situation ! Nous étions comme des frères qu'une longue absence et des voyages remplis de dangers auroient séparés , et qui se retrouvetoient ensemble , après avoir désespéré de se revoir. L'honnête Duménil avoit voulu les accompagner , et jouir de la scène la plus douce pour une ame sensible. Mais quelle fut ma surprise , en trouvant au milieu d'eux le magistrat qui m'avoit interrogé. Je n'avois vu que le juge ; je connus l'homme.

Nous nous mîmes à table. Quel dîner ! qu'il fut délicieux ! Hélas ! depuis long-tems tous nos repas avoient été trempés de nos larmes. La joie la plus pure , l'amitié la plus délicieuse reparurent à celui-ci. Il nous y arriva une petite scène qui nous amusa un moment. On étoit au second service ; un des gens de Gernance annonça au magistrat qu'un *monsieur* le demandoit. Il voulut sortir pour lui parler. Non , lui dit Honorine , ne vous dérangez pas ; faites entrer : vous l'entretiendrez ici. Et elle dit au laquais de l'introduire. Nous vîmes un jeune homme

élégamment paré, couvert d'ambre, ayant beaucoup de bijoux, qui, s'avancant d'un air leste en frisant le parquet, fit à toute la société un salut à la fois protecteur, dédaigneux, et poli. Ensuite il aborda le magistrat, qui, le prenant par la main, le conduisit dans une embrasure de fenêtre. Il s'agissoit, je crois, d'un procès. Nous avions repris nos places, dont nous nous étions un moment soulevés, pour lui rendre son salut. Gernance, à côté de qui j'étois, me dit tout bas : Tu n'as jamais vu de ces hommes que l'on nomme en France *élégans* ; en voilà un. Il est du pays des modes par excellence ; il est de Paris. Je jetai un regard sur lui, et je ne pus m'empêcher de sourire. Jamais je ne vis d'être dont l'attention fut plus artistement divisée. Il donnoit une oreille au magistrat, un œil à demi-clos au reste des convives, une main à l'arrangement de sa parure, l'autre à la revue de ses bijoux. Il n'y avoit pas jusqu'à ses pieds qui ne fussent en action ; ils changeoient à chaque instant de position, pour développer tour à tour le fini de sa chaussure, l'éclat de ses bouclés, le contour agréable de sa jambe. Leur conversation finit, et ils se rapprochèrent de la table, en causant de choses indifférentes. Parbleu, monsieur, dit l'élégant en grasseyant, il n'est pas de réunion que la

présence de madame ne rende agréable ; mais , toute galanterie à part , c'est une société d'un mélange . . . Vous êtes , lui dit le magistrat , surpris de m'y trouver ? n'est-il pas vrai ? — Non pas précisément ; mais . . . — Mais j'ai à ce sujet des réponses pour tout le monde , M. le comte. Il y a certaines gens à qui je dirois que ce sont des infortunés ; ils m'entendroient à coup sûr ; mais à vous , monsieur , je vous répondrai que le Nègre que vous voyez (en me montrant) est le fils d'un grand seigneur de son pays , et le neveu de son souverain. Convenez-en , vous les trouvez maintenant de bonne compagnie ? — Comment ! mais délicieuse : je n'en ai pas douté d'une minute. — Je l'aurois parié. — Des infortunés ! ah ! c'est repoussant. Une haute naissance se devine au premier coup-d'œil. La plus heureuse tournure . . . Monsieur , je vous salue. Il viendra à Paris , sans doute ? Je me ferai inscrire pour sa présentation. Mais que je suis mal-adroit ! je vous ai dérangés ; ne m'apercevez pas , je me sauve. Il fit une révérence d'égarde à Honorine , une inflexion d'épaule indifférente aux autres , un coulé de bienveillance à moi seul , et disparut comme un éclair. Le magistrat , qui l'avoit conduit quelques pas , reprit sa place ; et nous nous mîmes à rire de l'élégance et du ridicule de cet homme.

Après le dîner, le magistrat, que ses affaires appeloient, nous quitta en m'assurant que nous serions libres le lendemain. Ah ! dis-je à mes amis quand il fut sorti, au milieu de vous, je ne songe guère à ma liberté ; je ne pense qu'à mon bonheur. Goûte-le, me dit Bruno en me serrant la main, mais en homme sage, qui ne compte pas sur sa solidité : il fuit presque toujours au moment qu'on croit l'avoir saisi. Personne ne l'éprouva plus que moi : que dis-je ? il n'est réellement point dans cette vie. Ce que l'on prend pour lui, n'est qu'un aimable imposteur qui ne se montre quelquefois que pour nous faire naître quelque idée du véritable, et nous rappeler à la vertu, qui seule peut nous conduire vers celui dont il n'est que l'ombre fugitive. Voilà bien l'instant, lui dis-je, de nous faire part de votre vie, puisqu'elle peut être une leçon pour moi. A peine eus-je prononcé ces mots, [que tout le monde se joignit à moi, pour l'en prier. J'y consens, nous dit-il, puisque cela peut vous amuser. Vous allez entendre un tissu de foiblesses ; vous n'en serez pas surpris, c'est la vie d'un homme que je vais vous raconter. Nous nous assîmes autour de lui et il commença de la sorte.

Fin du Tome second.

N O T E S.

(1) **Q**UE l'on consulte ceux qui ont des habitations aux îles, et qui loin des lieux sont obligés de les faire régir par procureur, et l'on apprendra ce qu'ils pensent en général sur le compte de ces sortes de gens. Mais soyons justes; pour les bien connoître ce seroit aux Nègres que l'on devroit s'adresser.

(2) Voici la peinture que fait l'abbé Prévôt de ces cases. Ces maisons, dit-il, ressemblent à des tannières d'ours; les lits sont des claies plus propres à briser le corps qu'à procurer du repos; les meubles consistent en quelques calebasses, et quelques petits plats de bois ou de terre, etc. *V. Etablissement des François dans l'Isle de Saint-Domingue.* Il continue. Son travail (du Nègre) est presque continuel; son sommeil fort court, nul salaire; vingt coups de fouet pour la moindre faute. C'est à ce fatal état qu'on a su réduire des hommes qui ne manquent point de raison et qui ne peuvent ignorer qu'ils sont absolument nécessaires à ceux qui les traitent si mal. *Ibidem.*

Nécessaires! Eh! insensibles habitans, vous ne l'ignorez pas non plus. C'est à eux que vous devez ces tonnes d'or que vous aimez tant! Hommes ingrats! hommes insensés jusque dans votre bienfaisance! des Nègres vous gagnent des cent mille livres de rente, et vous les traitez comme des chiens! Qu'un cheval de course

vous fasse gagner mille louis , l'animal est caressé , fêté , couronné de lauriers , porté en triomphe. Les couvertures les plus fines ne sont pas encore assez bonnes pour étancher sa sueur , et tandis que l'on accorde à peine au Nègre , dont les jours s'écoulent à vous amasser des trésors , de la morue rance pour toute nourriture , le cheval qui vient de vous procurer un argent qu'il vous fera reperdre demain , se délasse de la fatigue d'un quart-d'heure en savourant des biscuits dans du vin de Champagne.

En Angleterre , l'humanité s'étend jusque sur les bestiaux qui doivent être tués à la boucherie. On ne leur lie point inhumainement les jambes comme chez nous. Des Dogues affamés n'ont pas le droit d'anticiper sur le supplice qui les attend. Eh bien ! les Nègres des colonies angloises sont plus malheureux que les nôtres. Cependant ces Nègres ont les mêmes vertus. Pendant la dernière guerre de l'Amérique , un Nègre du colonel Langedon suivait son maître dans une marche pénible. Dans un moment où la fatigue se faisoit appercevoir sur le front du colonel , le Nègre lui dit :
» Maître ! vous donner bien du mal , mais
» vous , combattre pour la liberté ; moi souffrir
» aussi avec patience , si moi avoir liberté à
» défendre ». Le colonel la lui donna sur le champ. Il n'y a point eu depuis de défenseur plus généreux , d'ami plus désintéressé , et de serviteur plus fidèle. Il n'est point d'exemple qu'un Nègre ait payé par l'ingratitude le don de la liberté. Ils n'ignorent pas cependant qu'on ne leur rend que ce dont on n'avoit pas le droit

de les priver. Qui peut, sans répandre des larmes, voir l'honnête Jacques, ce Nègre dont l'anecdote se trouve par-tout, s'approcher du Quaker bienfaisant qui vient de l'affranchir, et lui dire : Donne-moi ta main, homme généreux ! que je la porte sur mon cœur. Que ce soit-là le premier acte de cette liberté que tu me rends. O Anglois ! ô peuple philosophe, faites encore cet effort : il est digne de vous. Conservez l'antique droit que vous avez acquis de donner l'exemple des grandes vertus. Eh ! quel est cet effort ? --- De vous souvenir que les Nègres sont des hommes.

(3) Otourou a raison ; la contradiction est bizarre. Vous amenez un Nègre en Europe ; il est esclave en partant de l'Amérique, il est libre en arrivant en France. Vous le renvoyez à l'Amérique, il redevient esclave. Quel aimable ballottement de la liberté d'un homme ! Mais convenez que vous affichez bien par-là le peu de droit que vous avez sur la liberté de ces malheureux ! Si c'est à juste titre qu'il sont vos esclaves, ils doivent l'être par-tout ; si c'est à tort qu'ils le sont, ils ne doivent l'être nulle part. Le dilemme est sans réplique.

J'ai demandé souvent à des habitans américains qui venoient s'établir en France, et même à des François qui avoient séjourné aux isles, pourquoi ils n'avoient pas amené des Nègres avec eux, et pourquoi ils avoient préféré de les revendre avant leur retour. Tous m'ont répondu que les meilleurs sujets nègres se débauchent en Europe, et que, par la suite, ils n'étoient plus propres à rien. Est-ce l'irréflexion ou le cri

de la vérité qui arrache cette réponse ? Pensez-y bien : en les entourant de votre nation , vous craignez qu'ils ne se corrompent ; en les laissant parmi les leurs , vous êtes sûrs de la conservation de leurs vertus. Savez-vous l'aveu que vous faites par-là à l'homme observateur ? Le voici ; c'est qu'ils valent mieux que vous.

Cette crainte ne se réalise pas toujours cependant. J'ai vu dans ma jeunesse M. de Clieu , moit nonagénaire , grand'croix de l'ordre de S. Louis : il avoit commandé long-tems à la Guadeloupe ; sa maison n'étoit composée que de Nègres. Ce digne et vénérable vieillard portoit , si l'on peut s'exprimer ainsi , toutes les vertus à l'excès. Exemple de son domestique , cet exemple étoit fidèlement suivi ; sa maison étoit le temple de l'hospitalité , de la décence , et de la concorde ; et jamais le mélange des deux sexes , ni la communication des Blancs et des Noirs n'en altérèrent ni la paix ni la pureté. Mais ce qu'on peut difficilement peindre , c'est l'attachement des subalternes pour le chef. M. de Clieu conservoit encore , sous les glaces de l'âge , toute la turbulence de la jeunesse , et toute l'inquiétude d'une ame brûlante. Les Nègres ne dormoient point (c'est à la lettre) , pour prévenir ses moindres désirs. Des enfans n'ont pas plus d'amour , des amis pas plus d'indulgence ; ce n'étoit point un maître qu'ils servoient ; c'étoit un père dont ils étudioient les regards , et dont le plus léger sourire étoit recueilli comme la plus douce des récompenses.

(4) D'où vient ce préjugé ? Comment ! toutes les nations du monde seront admises à l'honneur

de s'allier avec les superbes Blancs , et les Nègres seuls en seront exceptés ! combien de familles d'hidalgos , dans la nouvelle Espagne , comptent avec orgueil parmi leurs aïeux maternels les Montezume et les Ataliba ! Trouverions-nous , aux Moluques , aux Philippines , une seule maison originaire d'Europe , où le sang malais et javanois ne fût mêlé ? Refuseroit-on une épouse chinoise ou japonnoise , si elle étoit chrétienne ? Combien de François , d'Anglois , de Hollandois , de Portugais ont donné dans l'Inde des Bramees pour ancêtres à leurs enfans ! Il n'y a donc que l'Afrique , digne de vos mépris ! Eh ! quel mal vous a-t-elle fait ? On me dira : Les Nègres sont esclaves. Qui les a faits esclaves ? L'esclavage , dans le droit civil , est du droit des gens. Mais comment l'entend-on ? Des captifs faits à la guerre ? Digne invention des féroces Assiriens ou des égoïstes Spartiates , elle fut adoptée par ce peuple de tyrans , par ces Romains qui auroient voulu ne voir qu'eux seuls de libres dans l'univers. Sous l'empereur Claude c'est-à-dire , dans le tems où l'homme étoit assez dégradé pour mettre sa gloire à la bassesse de l'ame , un senatus-consulte permit bien à l'homme libre de vendre sa liberté ; Charlemagne a bien pu imposer une servitude éternelle à des nations entières ; ce ne sont pas ces actes de conquérant qui l'ont fait placer dans le martyrologe. La féodalité a bien attristé pendant douze siècles les fertiles campagnes des Gaules ; elle étoit l'antique trace de ses barbares vainqueurs. Tous ces genres d'esclavage ont disparu ; la raison insensiblement les a détruits. Mais tout odieux qu'ils étoient ,

quelques-uns avoient des titres, d'autres au moins des excuses. Celui que vous exercez sur les Nègres n'a ni titres ni excuses. Vous vous transportez en Afrique; vous êtes sûrs que vous y trouverez des foiblesses, parce que l'homme est homme par-tout. Votre or s'étale, vos marchandises se déploient. A cette vue, les passions s'éveillent; le père ferme son cœur à tout sentiment de tendresse, et n'est animé que par le sordide intérêt; il vous livre son enfant; le souverain trouve un aliment à son avarice; et il vous abandonne ses sujets; l'épouse une récompense à son infidélité, et elle vous sacrifie son époux. C'est peu de cet épouvantable genre de séduction; vous employez la simplicité, le sommeil, l'ivresse, la bonne foi, la candeur, l'ignorance; pour faire des esclaves qui ne vous coûtent rien! En honneur, s'il étoit possible de dévoiler tous les crimes déjà commis par les Blancs et les Noirs avant qu'un malheureux Nègre ait mis le pied sur le vaisseau qui doit le transporter en Amérique, les cheveux en dresseroient d'horreur. Voilà cependant les droits que vous avez sur lui, la séduction et le vol. Eh bien, ce Nègre, né libre, tout à coup le déshonneur s'attache sur lui, sur toute sa postérité, et son alliance devient infame. Je vous le demande, est-ce sa faute? O Blancs, l'avarice est votre Néron; il est bien à craindre que vous ne soyez des Epaphrodites, et vos esclaves des Epictètes.

(5) Le P. le Pers et le P. Labat nous représentent les Nègres comme plus stupides que malins. Ils se trompent; est-ce faute de les avoir observés,

observés , ou bien leur erreur vient-elle de la disposition de leur caractère ? Le P. Charlevoix n'a fait que copier le premier ; ainsi son témoignage n'est d'aucun poids.

Il s'en faut bien que les Nègres soient stupides ; mais ils sont également éloignés d'être méchans. Ils ont reçu de la nature une discrétion à toute épreuve ; l'esclavage , qui dénature tout , a converti cette vertu en une dissimulation profonde. Leur secret , celui de leurs amis , celui du maître qu'ils chérissent , reposent dans leur cœur , et n'en sortent jamais ; les tortures , la mort même ne les leur arracheroient pas. Cette disposition entraîne avec elle deux qualités qu'on ne peut leur refuser , parce qu'elles en sont inséparables ; la grandeur d'ame , qui les met au dessus des tourmens ; et la fidélité , qui les prémunit contre la séduction. Ils jouent la surprise , l'ignorance , l'étonnement avec tant d'art , que l'œil le plus clairvoyant ne peut les démêler. Le rire , le geste , la voix , les yeux , tout est d'accord avec la bouche pour tromper la sagacité de celui qui les interroge sur ce qu'ils veulent taire. D'après cela , quiconque ne les juge que sur les apparences , se croit en droit de les taxer de mauvaise foi. Mais ce n'est pas comme cela que l'on doit s'y prendre quand on veut décider du caractère d'une nation ; il faut distinguer les vices qui lui sont inhérens , d'avec les vices de situation. La première contrainte fit naître la première excuse. Caïn tue son frère ; la jalousie et la cruauté , voilà les vices de Caïn ; Dieu l'interroge ; voilà Caïn esclave , parce qu'il

tremble sous un pouvoir auquel il ne peut échapper ; Caïn ment à Dieu , voila le vice de situation.

Toute espèce d'esclavage tue la franchise. Le sénat de Rome a bien encensé les Caligula ! pourquoi vouloir que les Nègres , cent fois plus malheureux que le sénat de Rome , aient cent fois plus de vertu que lui ? Où règne la crainte , la confiance périt ; écarter la crainte , la confiance renaît. Jusques-là , ne prononçons pas ; attendons que les Nègres , rendus à eux-mêmes , nous aient trompés , pour taxer leur caractère de mauvaise foi ; encore l'expérience demanderoit-elle toute la lenteur de la prudence ; car il faut du tems avant que les traces de l'esclavage disparaissent : Pallas , Narcisse furent toujours esclaves en gouvernant l'univers.

Depuis un siècle et demi , les Nègres habitent avec nous ; nous ne les connoissons pas : l'homme dans les fers n'est plus l'homme. On les a vus libres chez eux , me dira-t-on. Dans une cause qui regarde l'humanité , on me permettra bien de ne pas m'en rapporter aux Portugais , dont les observations , encore tachées du sang qu'ils ont versé , ne se sont faites qu'à la lueur des incendies. On me permettra bien de ne pas m'en rapporter à des marchands intéressés , dont les spéculations mercantiles sont fondées sur le mépris plus ou moins grand que l'on concevra pour les malheureuses victimes de leur cupidité. Que des hommes tels que Buffon aillent observer les Nègres dans leurs foyers , j'en croirai à leur rapport. Il faut au philosophe , pour asseoir son jugement sur les nations infortunées ou inconnues , des défenseurs comme Las-Casas , ou

des observateurs comme les Forhster. Jusques-là , tant que je verrai percer au sein des fers de grandes vertus , je serai dans le droit de croire que ce peuple dans la liberté en aura plus encore.

(6) Quoique la course fût de quinze lieues , pourquoi Otourou ne l'auroit-il pas faite ? L'homme libre , inspiré par l'amitié , ne seroit-il pas capable des efforts que l'on obtient de l'esclave ? Qu'un habitant des isles sorte à cheval , des Nègres le suivent à pied. L'un porte son parasol , un autre son épée , un autre son fusil. S'il prend fantaisie au fortuné Blanc de courir ventre à terre , il faut que les infortunés Nègres courent ventre à terre. Le voyage fût-il de vingt lieues , il faut que les Nègres fassent à pied les vingt lieues. Il est vrai que le Blanc s'arrêtera peut-être au milieu du jour. Le lecreur aura la bonté de croire que c'est pour faire reposer les Nègres : point du tout ; il n'y pense pas. Qui donc faire reposer ? Le cheval.

Et comment voyagent-ils ? Nu-pieds. Oui , nu - pieds , parce que c'est la marque de l'esclavage. Il est vrai , qu'ils ont la tête , le cou , les oreilles , le corps chamarrés d'or , d'argent et de perles , parce que cela plaît à l'orgueil ; mais ils auront les jambes et les pieds nus , parce que l'orgueil le veut encore ainsi.

Dans les objets les plus sérieux , il est bon de ne pas toujours l'être soi-même. Je veux ici , en passant , consulter les élégantes de nos grandes villes , sur une mode de l'Amérique. La voici. M. le riche habitant se rend , le dimanche , à la messe , dans son carosse ; dix grands Nègres sont montés derrière : rien de mieux. Madame son

épouse y va de même dans un char magnifique. Qui croyez-vous qui garnit le derrière de sa berline ? des Nègres ? Point du tout. Dix grands Nègresses , jupon volant , cornettes flottantes , et jambes nues. Cela n'est-il pas joli , et sur-tout très-décent ?

(7) Qui le croiroit ? Un entrepreneur de l'hôpital au Port-au-Prince , le plus inhumain , comme le plus riche de tous les hommes , a parmi ses esclaves le fils d'un roi de la côte d'Angole ; ce Nègre s'appelle Pompée. Cet entrepreneur a de la haine sûrement contre ce que le public révère ; car il a trouvé le secret de flétrir dans un même individu un grand nom et un sang auguste. Le fils d'un roi esclave d'un administrateur d'hôpital ! Et vous ne vous êtes point encore armés du foudre , dignes objets de notre amour et de notre respect , monarques chéris , dont l'ombre même est sacrée pour l'homme vertueux : vous n'avez pas pulvérisé cet insolent ! vous n'avez pas fait rendre au centuple à ses épaules les coups de fouets que sa main impie a distribués au fils d'un roi . . . au fils d'un homme !

(8) Le suicide est commun parmi les Nègres : l'oppression l'a fait naître , et le préjugé l'entretient. Ils croient , après leur mort , retourner dans leur patrie. D'où leur vient cette idée ? Il n'est pas fort aisé de le deviner. Ne viendrait-elle pas de la manière imparfaite dont on les instruit des vérités éternelles ? Cette négligence fera le sujet d'une autre note. On aura parlé légèrement aux premiers Nègres des

récompenses d'une autre vie. La patrie est tout pour eux : ils auront cru sans peine que le séjour de félicité qu'on leur promettoit , ne pouvoit être autre chose que cette patrie. Ils auront communiqué cette erreur aux nouveaux venus ; insensiblement elle aura germé , et maintenant elle est si fort enracinée , qu'il seroit difficile de la détruire. Entre une foule d'anecdotes que Labat rapporte à ce sujet , je n'en citerai qu'une ici , parce qu'elle prouve l'excès du malheur des Nègres , qui les force d'avoir recours au préjugé flatteur , et l'excès de la barbarie du Blanc , qui se joue d'un préjugé trompeur.

Les Nègres d'un habitant anglois de Saint-Christophe (le major Crisps), indignement vexés , se pendoiént journellement. Enfin l'oppression en vint à un tel degré , que ceux qui vivoient encore complotèrent de se pendre tous le même jour. Le théâtre choisi pour cette épouvantable tragédie fut un bois voisin. Le major en fut averti ; il alloit être ruiné. Il fut le seul de tous les hommes peut-être qu'un semblable événement ne rappelât pas à l'humanité ; au contraire sa tyrannie s'en accrut : il les avoit tourmentés vivans , il voulut qu'ils mourussent convaincus que sa présence les suivroit dans la tombe. Il fit charger sur des chariots les ustensiles de sa fabrique de sucre , et suivi de ce convoi , il se rendit au lieu du fatal rendez-vous. Déjà les cordes étoient attachées aux arbres , et les Nègres alloient s'en servir. Ne craignez point , leur dit-il ; vous retournez en Afrique , je vais vous y accompagner , je viens me pendre avec vous. J'ai

acquis une habitation dans ce pays-là ; je veux y établir une sucrerie. Mes ordres sont donnés, on a rattrapé ceux de vos camarades qui se sont pendus, et déjà ils y travaillent, les fers aux pieds. Vous y travaillerez de même ; mais comme là vous ne pourrez plus m'échapper, plus de repos, ni le jour, ni la nuit, ni le dimanche. Voilà à quoi vous devez vous attendre. Pendez-vous donc ; voilà ma corde, je vais vous imiter. Les malheureux et crédules Nègres, effrayés, n'osèrent pousser plus loin l'aventure ; ils s'abandonnèrent à leur bourreau, qui, sans alarmes comme sans remords, les persécuta tout à son aise.

(9) Gernance a raison ; je ne conçois pas comment les fils de certains pères jouissent sans effroi de la fortune qu'ils leur laissent. Comment leur main ne se sèche-t-elle pas en touchant le premier écu de ce funeste et sanglant héritage !

Vous entrez chez un de ces marchands d'hommes, avant son départ pour l'Afrique. Sa chambre est pleine de malles ; ouvrez-les : que contiennent-elles ? Des couteaux, des tabatières de douze sous, des grains de verre, des rognures de glaces, etc. L'insensible personnage prendra un de ces vils bijoux, vous le montrera froidement, et vous dira sans rougir. Tenez, voyez, avec cela j'aurai un Nègre. Ce Nègre, il le vendra quinze cents ou deux mille francs. Les richesses s'accroissent ; il meurt ; son fils hérite : combien il doit souffrir, s'il a des vertus !

(10) A la Jamaïque, il se trouve une montagne

tagne appelée la Montagne noire; elle a reçu ce nom de la quantité de Nègres marrons qui s'y sont retirés. Ils sont devenus assez nombreux pour se rendre redoutables; on n'ose plus les y attaquer, et maintenant ils y forment une petite république indépendante. Tous les ans, des députés viennent, au nom de la peuplade, saluer le gouverneur anglais. On respecte ces ambassadeurs, et ils retournent chez eux, sans être inquiétés. Quelle raison a privé les habitations anglaises de tant de bras utiles, et que la douceur leur eût conservés? L'excès de l'oppression. Quoi qu'il en soit, cet exemple devoit instruire; il est effrayant dans ses conséquences; il apprend ce dont ils sont capables. Il est un vers de Voltaire qui devoit être gravé en lettres d'or sur le front de tous les palais des isles. Le voici:

L'injustice à la fin produit l'indépendance. Alzire.

(11) On auroit peine à croire jusqu'où les Nègres portent le respect pour les vieillards; mais c'est le respect de la nature, c'est-à-dire, un respect qui ne va jamais sans amour; et comme le nom de père est, suivant leur opinion, le plus noble comme le plus tendre des titres, ils n'abordent jamais un vieillard sans le lui donner; ils se font gloire de leur obéir, leurs moindres désirs deviennent pour eux des ordres sacrés; et comme ils sont naturellement hospitaliers et généreux, ils se priveront de tout pour secourir la vieillesse. Nous sommes bien loin de les élever à cet égard. La vieillesse, cet auguste sujet de tant de réflexions, nous ne l'abordons jamais que l'ennui sur le front,

et la dérision sur les lèvres. Réclame-t-elle nos secours? l'abandon, ou l'injurieuse froideur de la politesse, voilà ce que nous lui prodiguons. Et nous méprisons les Nègres!

Le caractère du Nègre est tel: point d'être plus sensible aux bienfaits; et si votre confiance est jointe à ces mêmes bienfaits, il périra pour vous.

Fin des Notes du Tome second.

LE NÈGRE

COMME

IL Y A PEU DE BLANCS.

TOME III.

J E N E G R E

C O M M E .

IL Y A PEU DE BLANCS

T O M E III

af - 02

00 - 22

af - 07



P. J. Chailieu del.

Loricae Sculp.

Tu respires! tu mes rendu!

LE NÈGRE

C O M M E

IL Y A PEU DE BLANCS ;

Par l'Auteur de CÉCILE , fille d'Achmet.

Les Scythes pour être Scythes cessent-ils
d'être hommes ?

Alexis Comnène à Synesius.

T O M E T R O I S I È M E .

A P A R I S ;

Chez BOSSANGE, MASSON et BESSON,
rue et cour des Mathurins.

An III.º

LE NÉGRE

PAR M. DE LA HARPE

TOURNAI, Chez la Citoyenne, Libraire, Palais National, ci-devant des Arts, au Salon de Peinture, sous le Vestibule.

1789

TOURNAI, Chez la Citoyenne, Libraire, Palais National, ci-devant des Arts, au Salon de Peinture, sous le Vestibule.

TOURNAI, Chez la Citoyenne, Libraire, Palais National, ci-devant des Arts, au Salon de Peinture, sous le Vestibule.

TOURNAI, Chez la Citoyenne, Libraire, Palais National, ci-devant des Arts, au Salon de Peinture, sous le Vestibule.

TOURNAI, Chez la Citoyenne, Libraire, Palais National, ci-devant des Arts, au Salon de Peinture, sous le Vestibule.

TOURNAI, Chez la Citoyenne, Libraire, Palais National, ci-devant des Arts, au Salon de Peinture, sous le Vestibule.

TOURNAI, Chez la Citoyenne, Libraire, Palais National, ci-devant des Arts, au Salon de Peinture, sous le Vestibule.

TOURNAI, Chez la Citoyenne, Libraire, Palais National, ci-devant des Arts, au Salon de Peinture, sous le Vestibule.

TOURNAI, Chez la Citoyenne, Libraire, Palais National, ci-devant des Arts, au Salon de Peinture, sous le Vestibule.

LE NÈGRE

COMME IL Y A PEU DE BLANCS.

NAISSANCE, richesses, honneurs, figure, amour ; voilà les objets de la félicité de tous les hommes. Je ne fus point excepté de la règle, ils furent les miens ; et vous verrez combien leur base est fragile, et qu'ils ne sont qu'une chimère qui s'évanouit quand on croit l'embrasser.

Je naquis à Marseille d'une famille illustrée par un commerce de sept cents ans, exercé sans tache ; noblesse moins éclatante que celle des héros, sans doute, mais, à coup sûr, plus utile, et dont les titres ne sont point empreints des larmes de l'humanité. Ma mère mourut en me donnant le jour. Comme j'étois l'unique fruit de l'union la plus tendre, mon père me donna tous les sentimens de son cœur, que les douceurs de l'hymen ne partageoient plus. Assez riche pour se passer du commerce, il y renonça, pour se livrer tout entier à mon éducation.

Je reçus de la nature une figure heureuse, le caractère brûlant des habitans de mon climat, leur conception facile, et toute l'ardeur de leurs passions. Je ne parleroïs pas de mon esprit, si

je ne croyois devoir cet hommage à mes compatriotes : sachez donc que j'eus tout celui d'un Provençal , et c'est dire beaucoup.

A l'époque de ma naissance , le commerce du Levant périclitoit. On en accusoit le peu d'intelligence des consuls répandus dans les Échelles, La chambre du commerce de Marseille jeta les yeux sur mon père , pour réparer le désordre. Un semblable honneur contraria ses vues ; mais l'amour de la patrie l'emporta sur celui du repos. Il fut nommé consul à Smirne. Le roi confirma la nomination , et il ne songea plus qu'à son départ.

J'étois trop jeune pour le suivre ; je fus remis entre les mains d'amis chéris. Il leur recommanda ma jeunesse , et après avoir rempli à mon égard toutes les précautions qu'exige la nature , il s'embarqua , et partit.

Mon éducation fut celle de tous les jeunes gens de mon état et de ma fortune , c'est-à-dire , force talens , et peu de morale. On me parla de la religion , parce qu'il falloit m'en parler ; mais on s'étendit beaucoup sur mes richesses futures , sur le rang qui m'attendoit , et sur les agrémens de ma figure. Enfin je sus à merveille tout ce que je devois ignorer , et fort mal tout ce que je devois savoir.

Ainsi j'eus des notions fausses sur tout ; je

pris l'éclat pour la vertu , la jouissance pour le bonheur , la gloire pour l'unique fin , et tout le reste pour des chimères. Telle est l'éducation que les jeunes gens riches recevoient de mon tems. Celle d'aujourd'hui n'est pas bien différente , si ce n'est que les sciences sont plus négligées.

A dix-huit ans , j'étois entièrement formé. Une taille superbe , une figure séduisante , une gâité folle , un goût inné pour la magnificence , et par-dessus tout cela , habitant de Marseille ; c'est dire assez que j'étois corrompu : mais mon cœur n'avoit pas encore parlé. Mon père brûloit de m'voir , et l'inconstance naturelle à mon âge , cette inquiétude de la jeunesse , qui lui fait un besoin des voyages , et plus encore le rang de mon père , que je me flattois de partager , et qui chatouilloit mon amour-propre , me faisoient répondre à son empressement. Je ne me fis pas presser pour le rejoindre. Je partis. Ma traversée fut heureuse , et je me trouvai bientôt dans ses bras.

La nouveauté du séjour et des usages , les honneurs que je reçus , que je ne dus qu'à la considération dont mon père jouissoit , les premiers sentimens de la nature , les fêtes , les plaisirs , le luxe qui nous environnoit ; voilà ce qui , dans les premiers tems , m'occupait déli-

cieusement. Je passai six mois de la sorte, sinon heureux, du moins croyant l'être.

Il étoit tems, ou plutôt il étoit naturel que des tempêtes vinsent enfin troubler ce calme apparent.

Un matin, j'étois sorti sans dessein; je passai par hazard dans le lieu où les esclaves à vendre sont exposés aux regards du public. Une femme superbe me frappa vivement. Sa profonde douleur fit sur mon ame une impression que je n'avois jamais éprouvée. Oubliant ses fers, je m'approchai d'elle avec tout le respect qu'inspire la beauté souffrante, et toute l'ardeur d'une passion qui ne fait que d'éclorre. Je l'interrogeai. Elle me répondit, en mauvais françois, qu'elle étoit Hongroise et chrétienne; que son nom étoit Elisabeth W... Ki; qu'elle avoit été indignement enlevée par ce marchand, qu'elle me montra; et qu'elle attendoit, dans les larmes et les chaînes, la suite de sa malheureuse destinée. L'amour embélistant à mes yeux l'action que j'allois faire, je crus n'écouter que la voix de la religion et de l'humanité. J'abordai le marchand. Il me fit cette esclave cinq cents sequins. Je lui donnai des arrhes, je courus chez moi chercher le reste de la somme, je la portai au marchand, emmenai l'esclave, et la présentai à mon père.

Il étoit trop clairvoyant pour ne pas deviner mes motifs , trop vertueux pour tolérer mes désordres , mais trop foible pour s'opposer à mon prétendu bonheur. Si cette fille , comme elle le disoit , étoit d'une famille distinguée , de mœurs honnêtes , et de la même religion que nous , pourquoi contrarier des nœuds que la providence sembloit avoir ménagés ? N'étoit-il pas assez riche pour être indifférent sur la dot qu'elle m'apporteroit ? et ma félicité ne devoit-elle pas l'emporter sur les autres considérations ? C'est ainsi que raisonnoit ce bon père. Il écrivit en Hongrie. Les informations furent à l'avantage d'Élizabeth , et bientôt elle ne fut plus regardée que comme l'épouse qui m'étoit destinée un jour.

Une dissimulation profonde , toute l'apparence de la vertu , mais un cœur sans principes , une ambition démesurée , tout le manège de la coquetterie la plus raffinée ; tel étoit le caractère d'Elizabeth , telle étoit la femme de qui j'espérois le bonheur de la vie , et qui n'en fit que le supplice. Je ne vous ennuierai point par le détail de tout ce qu'employa mon amour pour m'en faire aimer. Fausse dans ses caresses , inconséquente dans ses caprices , elle me faisoit adroitement passer de l'incertitude au désespoir , et du désespoir à l'espérance. Tour à tour fière ,

gracieuse , froide , tendre , je me trouvai , au bout d'un an de soins , moins certain de mon sort que le premier jour. Je comptois bien plus sur ma figure et mes talens , pour la séduire , que sur les qualités du cœur , dont je ne connoissois pas les avantages. Le ciel me dépouilla de cette frivole ressource : la petite vérole me prit , et dans peu de jours je fus réduit à l'extrémité.

Vous concevez les alarmes de mon père. Rien ne fut négligé pour me rappeler à la vie. La force de mon tempérament secondant les secours de l'art et les soins paternels , je fus bientôt hors de danger. Mais quel étoit mon sort ! Cette figure , jadis charmante , maintenant hideuse et couturée ; cette main , qui se promenoit avec tant de graces sur la harpe , raccourcie par un de ces funestes accidents si communs à cette fatale maladie ; ma taille conservée , mais horriblement maigrie par les souffrances ; voilà l'enveloppe repoussante qui renfermoit un cœur toujours brûlant du même amour. Hélas ! je croyois avoir perdu tout ce qui méritoit de l'attachement de la part d'une femme , et le bonheur que je trouvois dans mes charmes avoit disparu comme une ombre. Je crus d'abord que je devois renoncer à l'espoir d'être aimé ; mais la conduite d'Elizabeth chassa bientôt de mon esprit cette idée désespérante.

Fille inconcevable ! elle m'avoit prodigué , dans ma maladie , les plus tendres attentions ; dans ma convalescence , elle ne me quittoit presque point. Elle ne paroissoit nullement effrayée de mon aspect ; elle me regardoit avec des yeux pleins de tendresse. Je mettois sur le compte de sa vertu cet incroyable effort ; elle m'en devenoit plus chère. J'étois loin de penser que je ne devois ce rôle qu'à son ambition alarmée ; elle vouloit me conserver , au cas que la fortune ne lui présentât pas un état plus brillant , et elle n'igno'oit pas que l'apparence de son amour étoit le plus sûr moyen de hâter mon entière guérison.

J'étois parfaitement rétabli , lorsque le grand visir , par ordre du sultan , fit une tournée dans les différentes villes de sa domination , pour mettre ordre à quelques abus. Ibrahim , grand homme , grand ministre , favori de son maître , d'une figure aimable , bon , magnifique , généreux , avoit tout ce qu'il faloit pour plaire aux femmes , et pour mériter la considération des hommes. Il n'étoit plus de la première jeunesse ; mais le caractère de sa physionomie en avoit plus de majesté , et ses graces plus d'assurance. Je le vis , je ne pus lui refuser mon admiration. Hélas ! il n'est plus , et je ne peux refuser encore des larmes à sa mémoire. Il m'a fait tout le mal que peut éprouver un amant ,

et tout le bien qui peut entrer dans un cœur reconnoissant.

Il voyageoit avec tout le faste de l'Asie , et par-tout les honneurs dûs à la seconde personne de l'empire l'attendoient. Il reçut à Smirne les fêtes les plus superbes , et mon père en-chérit encore sur les autres par l'élégance et la somptuosité de celle qu'il lui donna. Ordonnée dans le genre françois , elle dut être piquante pour Ibrahim , qui , loin des mœurs et des coutumes de notre nation , n'en avoit sûrement qu'une idée imparfaite. Les femmes ne paroissent point , en Turquie , aux fêtes publiques. Mon père réunit à la sienne toutes les femmes européennes dont les époux , attirés par le commerce , avoient des maisons à Smirne , et qui , par la richesse ou la beauté , pouvoient relever l'éclat de cette solemnité. Elizabeth ne fut pas oubliée , mon amour l'embêtit de tout ce que le luxe et l'art pouvoient ajouter à sa parure , et non à ses charmes , et mon amour-propre s'applaudit en secret de la voir la reine de ses rivales.

Ibrahim , aussi poli que grand , se prêta obligeamment à la liberté françoise , et dépouillant la morgue orientale , se mêla dans la foule du bal , adressa à toutes les femmes les choses les plus flatteuses , s'entretint familièrement avec

les hommes, parla à Elisabeth, mais sans la distinguer des autres, à ce qu'il me parut, et ne se retira qu'à quatre heures du matin, après avoir fait sentir avec délicatesse à mon père qu'il mettoit sa fête au dessus de toutes les autres, par le plaisir qu'il y avoit goûté. J'eus ma part à ses bontés, et le lendemain il ne m'oublia point dans un présent magnifique qu'il envoya.

Il passa encore huit jours à Smirne. Pendant tout ce tems, je n'apperçus pas la plus légère différence dans la conduite d'Élisabeth. Fausse avec courage, elle conserva jusqu'au bout l'art perfide qui m'avoit enchaîné; elle m'enfonça de sang-froid le poignard dans le cœur, et jamais elle ne se montra plus tendre qu'à l'instant où elle alloit abandonner au désespoir son bienfaiteur, son libérateur, et son amant.

Ibrahim partoit le lendemain. Mon père et moi, nous fûmes, vers le soir, prendre congé de lui. Il nous reçut à son audience publique. Après les cérémonies d'usage, nous nous retirâmes, et je croyois bien lui avoir dit un éternel adieu.

Nous rentrâmes à la maison. Élisabeth ne fut jamais plus gaie; cette soirée fut délicieuse. J'achevai d'épuiser la coupe de l'amour, et ivre de plaisir et de bonheur, je ne la quittai que pour passer dans les bras du sommeil.

Il se ressentit de la joie et de la tranquillité de mon ame , et se prolongea bien avant dans la matinée. Je m'éveillai ; je regardai à ma montre ; il étoit près de dix heures. Mes gens n'étoient pas encore entrés chez moi. Etonné de cette négligence , je me lève , je sors ; je vois la consternation , le trouble peint sur tous les visages. J'interroge , on ne me répond qu'en balbutiant. Mes premières alarmes se portent sur mon père , je vole à son appartement. Il m'attendoit sans doute. Je vois quelques larmes dans ses yeux ; il m'embrasse pendant quelques instans , sans me parler. Enfin rompant le silence : Mon fils , me dit-il , voici l'heure de montrer ton courage. Au reste , que perds-tu ? Un objet indigne de tes soins , une femme méprisable , qui prouve , par son choix , qu'elle méritoit peu l'honneur que tu lui faisais. Il n'y faut plus penser ; Elizabeth te fuit , Ibrahim est son vainqueur.

Je parle à des amans ; vous concevez mon état : il fut affreux. L'étonnement , la fureur , la rage , le désespoir , la jalousie se précipitèrent dans mon cœur. Que de crimes roulent dans la tête d'un amant trahi ! S'il étoit donné à l'homme de se voir de sang-froid dans un moment semblable , il se regarderoit comme un monstre. La voix de la nature , celles de l'honneur , du devoir , de la raison , sont en-

tièrement étouffées. Funeste effet des passions ! on n'est plus qu'un tigre féroce ; on voudroit dévorer l'univers , on voudroit se dévorer soi-même.

Mon père eut pitié de mon sort ; son ardente amitié mit tout en usage pour me calmer. L'amour fit plus que lui ; l'espoir ne l'abandonne jamais ; je me crus encore aimé , et m'imaginai que la force seule l'avoit mise au pouvoir de mon rival. Je voulus être instruit des détails de ce funeste événement , et , malgré les preuves de sa complicité , mon aveuglement fut tel , que je doutai encore de sa perfidie.

L'on avoit trouvé les fenêtres de son appartement ouvertes , et une échelle de soie attachée aux balcons. Nulle trace de violence , nuls cris n'avoient décelé sa résistance ; elle n'avoit rien emporté avec elle , et il étoit à présumer qu'elle s'étoit sauvée dans la parure où je l'avois admirée la veille. On ne s'en seroit apperçu qu'à l'heure ordinaire où ses femmes entroient chez elle ; mais le visir , parti à minuit , pour éviter les chaleurs du jour , avoit , à trois lieues de Smirne , dépêché un aga avec une lettre à mon adresse. Il étoit arrivé à l'hôtel à six heures. Mon père l'avoit reçue , et lue. Il avoit eu peine à en croire ses yeux ; il avoit volé sur le champ à l'appartement d'Elizabeth , et trop convaincu

de la vérité dont il avoit douté , il avoit défendu à tout le monde de me parler avant lui.

Fatale lettre ! dont tous les mots furent autant de poignards ; elle se grava trop bien dans ma mémoire , pour que je l'oublie jamais. La voici telle qu'elle étoit.

« Jeune chrétien ,

Ne te plains point de moi : je ne te fais aucun tort. C'est pour le bonheur de l'homme , que l'Eternel créa ce sexe aimable qui nous est soumis. Nous devons être son appui , et non ses tyrans. Il nous donna la force , le courage , et la vertu ; à lui , le don de plaire , et l'unique droit de se choisir un maître. Si Elizabeth s'est décidée pour moi , tu ne peux t'en plaindre , ni moi m'en applaudir : le destin a tout fait , et son choix étoit écrit dans le livre de vie avant que ses charmes eussent frappé nos yeux. L'univers est ouvert devant toi ; pour une femme que tu perds , tu en retrouveras mille. Jeune , aimable , montre-toi , tu les verras à tes pieds. C'est à nous à les aimer ; c'est à elles à nous chercher. Voici deux mille sequins ; c'est ton bien que je te rends , et non le prix de ton esclave ; il est inestimable. Que le bras droit du souverain Moteur , le puissant Mahomet ,

répande sur toi le parfum de ses faveurs !
Adieu.

Ibrahim , visir ».

Le traître ! m'écriai-je ; son méprisable argent servira à ma vengeance ; il hâtera sa perte. Je le suivrai ce monstre : je périrai , ou j'arracherai de ses bras ma malheureuse amante. Mon père , effrayé de cette entreprise téméraire , crut devoir opposer à ce dessein la fermeté paternelle. Son refus me plongea dans une mélancolie profonde ; une fièvre ardente y succéda bientôt ; je me vis aux portes du tombeau. Il fut enfin réduit à trembler pour mes jours , ou à seconder le projet le plus insensé qui puisse occuper la tête d'un homme. Il consulta le médecin , qui lui déclara nettement que mon salut dépendoit de sa complaisance ; et la tendresse paternelle fit taire la prudence. Il se flatta du moins qu'une longue convalescence retarderoit mon départ , et que le retard ameneroit peut-être quelque circonstance heureuse qui me forceroit à un parti plus sage. Mais la jalousie , l'amour , et la vengeance opèrent des miracles : au bout d'un mois , mes forces furent réparées , et fils barbare , autant qu'amant insensé , j'abandonnai sans pitié un père dans les larmes , pour aller me convaincre de l'infidélité d'une maîtresse.

Pour être moins suspect, je pris le costume musulman. Pendant un séjour de près de deux ans, j'avois eu le tems d'apprendre la langue turque; je la possédois parfaitement. Mon malheureux père, fermant les yeux sur mon ingratitude, qui m'éloignoit de lui, pour courir à une perte certaine, tandis que sa vicillesse avoit plus besoin que jamais de ma présence, pour lui adoucir le fardeau d'un emploi pénible, me fournit au moins les uniques secours qui dépendoient de lui dans le danger où j'allois m'exposer, je veux dire des sommes considérables et des recommandations. Il me procura un vaisseau commode, m'embrassa, les yeux baignés de pleurs, me conjura d'écouter la prudence, et de me conserver pour lui; et après m'avoir donné sa bénédiction, me livra à ma destinée. Suivi de deux esclaves fidèles, je m'embarquai, et le vent étant favorable, je me vis bientôt loin du rivage.

Ce n'est point à l'homme qu'une passion profonde dévore, qu'il faut demander compte des beautés de la nature. Je vis avec indifférence, ou plutôt je ne vis point le spectacle charmant des isles de l'Archipel. Ces bords rians, où les antiques Grecs placèrent jadis le temple des voluptés, leurs sites délicieux, leurs forêts de myrte et de roses, le suave encens de leurs

vallons émaillés, la pureté de leur ciel n'enchantèrent point mes sens. Mon cœur, mon ame, mon esprit ne voyoient qu'Élizabeth; l'amour, l'incertitude, la vengeance, la jalousie m'occupoient tout entier.

Enfin, sans m'en appercevoir, je touchai à cette ville superbe, à cette Constantinople, monument éternel de la folie de Constantin, ce prince qu'on nomma grand, et qui fut si petit; mortel toujours trop loué, et pas assez jugé, l'unique cause des maux qui se sont débordés sur la terre, et dont la religion purifia, sur le bord de la tombe, des jours qu'a réclamés la haine de la postérité.

Jusqu'alors, tout m'avoit paru facile, et ce ne fut qu'en me trouvant si près d'Élizabeth, que les difficultés s'offrirent à ma pensée. Comment faire? comment m'y prendre? Les palais turcs sont inabordables. Le séjour de leurs femmes, éternellement fermé, n'offre qu'une mort prompte à l'étranger audacieux qui en franchiroit le seuil. Voilà cependant ce qu'il me falloit braver, ou renoncer au projet qui m'avoit tant flatté, et coûté déjà tant de peines et de soins.

Je me fis passer pour un marchand d'Alep, et sous ce nom je parvins à pénétrer dans le palais du visir, mais non pas jusqu'à lui. Je redoutois ses regards. Je n'en voulois qu'à ses

gens, et mon unique but étoit de trouver des secours parmi eux. L'homme qui poursuit un dessein condamnable, n'use que de moyens injustes, et la corruption fut le seul qui s'offrit à mon esprit. J'essayai donc d'en gagner quelques-uns par mes libéralités. Mais la confiance étoit délicate ; je n'osois la faire. Le premier supplice du séducteur est de se défier de ceux qu'il corrompt.

Dans leur nombre, j'avois distingué un Nègre, jeune encore. C'est le père d'Otourou. Sa franchise, son air ouvert, une certaine audace de caractère, que l'on ne peut cacher, et qui déce le courage, et, plus que tout le reste, la différence de sa religion, qui devoit lui rendre moins cher le nom mahométan, me laissoient imaginer que j'avois rencontré en lui l'homme propre à seconder mon entreprise. Je ne pouvois me méprendre à ses sentimens pour moi ; je voyois que l'amitié les inspiroit ; et cependant je me taisois encore.

Un jour, il me dit : Vous me comblez de biens ; comment les ai-je mérités ? Tenez, soyons sincères ; vos dons sont le prix anticipé d'un secret qui vous pèse. La générosité a toujours un objet ; vous êtes inconséquent. Si je ne suis pas digne de votre confiance, pourquoi me payez-vous, comme si vous m'en aviez honoré ?

Si je la mérite, pourquoi m'ôter le droit de m'acquitter, en vous servant? Choisissez; reprenez vos présens, si vous voulez vous taire; ou parlez, si vous voulez que je les garde (1).

Ce discours me décida; je l'embrassai; il sut tout. Le projet, me dit-il, est hardi, mais non pas impossible. Êtes-vous aimé? La question me terrassa. Que répondre? Hélas! lui dis-je d'un air embarrassé, je l'ai cru quelquefois; mais... Mais je crois, reprit-il, que vous ne l'êtes pas. Le front d'Élizabeth annonce le bonheur. Je la vois. N'étant point musulman, j'ai l'intendance des caves du visir. Mon ministère exige le secret. Vous connoissez la loi de Mahomet; c'est vous dire assez la confiance dont Ibrahim m'honore. C'est à elle que je dois le bonheur d'approcher d'Élizabeth, et je suis le seul homme qui ait ce privilège. Aujourd'hui la première entre ses rivales, elle possède son cœur tout entier; et, si je me connois au caractère de l'amour, elle partage sa flamme. En est-ce assez pour vous guérir? Eh! lui répondis-je, comptes-tu pour rien le plaisir de la vengeance? S'il s'agit d'immoler Ibrahim, répliqua-t-il, ne comptez pas sur moi; je veux vous servir, mais non pas par un crime. Ah! qu'il vive, répartis-je, et que je retrouve Élizabeth! Cela est différent, me répondit-il;

on peut enlever une femme à un homme qui en possède deux cents ; il n'a pas à se plaindre. Vous avez prévu les dangers ; vous êtes brave , votre amour m'en répond. Comptez sur moi ; préparez tout pour votre fuite ; tenez-vous prêt dans deux jours. Quand les minarets appelleront le soir le peuple à la mosquée , je viendrai vous chercher. Suivez-moi sans alarmes ; sur-tout point de questions. Je risque plus que vous ; ainsi soyez docile : je ne vous demande que de fuir avec vous et d'être votre ami. Je lui promis tout , l'embrassai , et il me quitta.

Sans le vouloir, il avoit déchiré mon cœur. Je ne pouvois plus douter de la perfidie de mon indigne maîtresse ; je fus sur le point de renoncer à elle pour jamais ; mais la jalousie , ce monstre odieux , m'arrêta. Je n'ai pu lui plaire , m'écriai-je ; du moins je jouirai de ses tourmens. En l'arrachant à l'objet de sa tendresse , je lui rendrai tous les maux qu'elle m'a fait souffrir ; je les verrai , et ce spectacle , qui plaît à ma vengeance , me guérira d'une flamme insensée. J'aurai puni tout à la fois , et la perfide qui m'outrage , et le monstre qui l'a séduite.

Je courus à mon vaisseau , et je donnai mes ordres. Je plaçai au port une chaloupe munie de dix forts rameurs , auxquels je défendis d'en

sortir jusqu'à ce qu'ils me revissent. Pour leur en ôter le prétexte, je leur distribuai des provisions en abondance. Ils devoient me recevoir, ramer avec force jusqu'au vaisseau, où la hache seroit prête pour couper le cable; et mettant promptement à la voile, je pourrois m'éloigner avec ma proie long-tems avant que l'on se fut apperçu de mon absence.

Libre de ces soins, mais non pas libre d'inquiétude, je revins au caravenseraï. Rien n'approche du trouble affreux que j'éprouvai pendant les deux jours qui précédèrent le retour du Nègre. Désespoir, terreur, rage, jalousie, regrets amers, amour, haine, vengeance; tels furent les affreux mouvemens qui agitèrent mon cœur. Quelquefois mon père revenoit à ma mémoire; je me retraçois sa tendresse, ses larmes, sa vieillesse abandonnée, ses vertus dignes d'un meilleur sort, ma foiblesse, mon ingratitude; et les sanglots m'étouffoient: j'étois sur le point de tout quitter, pour voler dans ses bras; mais soudain l'image d'Ibrahim heureux aux pieds d'Elizabeth venoit détruire ce foible cri de la raison, et je retombois dans toute ma frénésie. Enfin l'heure fatale arriva. C'en est fait, m'écriai-je; il faut subir mon sort, périr, ou la revoir.

Je descendis à la porte de la rue. Je n'y fus pas long-tems sans voir paroître le Nègre.

Il passa devant moi sans me parler, me fit signe, et je le suivis.

Mon inquiétude, et l'involontaire agitation que l'on éprouve à la veille d'un danger imminent et lorsque l'on confie sa destinée à un homme que l'on connoît à peine, doublèrent pour moi l'ennui du chemin. Il fut long. Nous traversâmes une foule de rues, sans mot dire. Il me précédoit de quelques pas. L'on n'auroit pu soupçonner que nous nous conussions. Enfin nous arrivâmes dans un quartier isolé. Mon guide suivit long-tems une haute muraille qui ne recevoit de jour sur la rue que par des soupiraux percés de distance en distance à peu d'élévation du pavé. Au bout de trois cents pas environ, le Nègre s'arrêta. Il examina si personne ne nous observoit. La rue étoit déserte, et la nuit fort sombre. Tout à coup je le vis se baisser, enlever un des barreaux qui fermoient un soupirail, se glisser dans l'ouverture, et disparaître. La surprise me fit balancer; mais j'avois trop fait, pour reculer; mon destin l'emportoit, je l'imitai. A peine mon corps fut-il passé à moitié, que mon pied rencontra une échelle qui m'attendoit pour descendre. Le Nègre me reçut dans ses bras; il replaça le barreau avec adresse, et soudain il courut chercher une lanterne sourde qu'il avoit déposée dans un coin,

et qui contenoit de la lumière. Il l'ouvrit, et je reconnus, à sa clarté, que nous nous trouvions dans une vaste cave. Voilà, me dit-il, un pas difficile de fait; plaise au ciel que le même succès nous accompagne jusqu'à la fin!

La joie qui se peignoit sur sa figure, et les soins qu'il avoit pris pour me rendre cet asile supportable pendant le séjour que j'y devois faire, ne me laissèrent plus de doutes sur sa fidélité. Digne ami, lui dis-je en l'embrassant, comment ai-je mérité?... Par deux raisons qui peuvent tout sur un Nègre, me répondit-il; la compassion, et l'amour de la liberté. On n'est pas maître de ses sentimens; tu m'as plu, je t'aime; et puisque j'ai tant fait que de te choisir, je te serai attaché jusqu'à la mort. C'est ainsi que nous pensons. On sert les indifférens par complaisance, et ses amis par devoir. Verser des larmes et l'embrasser furent mon unique réponse. Il l'entendit.

Il m'avoit arrangé un lit de repos entre deux des pièces de vin dont ce lieu étoit garni. J'y trouvai toutes les commodités et les diverses provisions de bouche que l'amitié avoit su y rassembler. Daignez, me dit-il vous en contenter. J'ignore encore l'instant où nous pourrons consommer notre projet; mais il viendra, et c'est à moi de le saisir. Jusques-là, de la pa-

tience. Vous êtes ici; c'est tout ce que je vouloit. Vous y seriez des années entières ignoré, puisque j'en ai seul la direction. Ainsi soyez tranquille. Aussi souvent que je pourrai m'échapper, je viendrai vous y voir. Vous vous ennuierez sans doute; mais enfin il faut bien payer par quelque sacrifice le plaisir que vous vous promettez. Adieu, je vous quitte. Voici l'heure où Ibrahim, au milieu de ses femmes, aura besoin de moi. Pour notre intérêt commun, je ne dois pas me faire chercher. Si vous m'en croyez, dans quelque tems, éteignez la lumière. Les janissaires veillent la nuit dans les rues; ils pourroient l'appercevoir par les soupiraux, et surpris d'une lueur inconnue pour eux dans ces lieux, donner l'alarme et vous perdre. Mais l'instant presse, et je me sauve. Il me serra la main, et sortit par une porte pratiquée dans la muraille opposée à celle par où nous étions entrés. Je le suivis des oreilles; je l'entendis successivement fermer plusieurs portes; et comme le bruit, en s'éloignant, me paroissoit toujours monter, je jugeai que le palais du visir devoit être infiniment plus élevé que la place où j'étois.

Quand je fus seul, je m'assis un instant, pour calmer mon agitation; je croyois rêver. Quand j'eus repris mes sens, je voulus, avant d'éteindre la lumière, connoître au moins le

lieu que j'habitois. Il étoit superbe, et digne en tout de la majesté et des richesses de son maître. C'étoit plutôt une galerie magnifique, qu'une cave. Des murs revêtus du plus beau marbre soutenoient une voûte élevée dont les clefs artistement sculptées embellissoient les cintres de culs de lampes élégans. Un sable fin et brillant entretenoit une fraîcheur salubre dans cette espèce de temple consacré à Bacchus. Plus de cinq cents tonneaux, rangés avec ordre le long des murailles, reposoient sur des chantiers dont les bois étoient de cèdre et d'acajou. De vastes cerceaux de cuivre enchaînoient dans leurs flancs la fougueuse liqueur, dont l'âge et le nom étoient écrits sur des cartouches d'émail. Plus loin une grille, dont les barreaux étoient d'argent, occupoit toute la largeur et s'élevoit jusqu'à la voûte, et divisoit en deux la galerie. Elle étoit fermée, Ne pouvant pénétrer plus loin, je fis jouer, à travers, les rayons de la lumière, et mon œil ébloui put à peine supporter la magnificence du spectacle. Depuis le plancher jusqu'à la naissance de la voûte, des milliers de vases de cristal, rangés en amphitéâtre sur des gradins d'ébène, renvoyèrent à ma vue les éclatans reflets des liqueurs colorées que chacun contenoit. On auroit dit que toutes les richesses de l'Orient s'étoient réunies pour former ce superbe lambris. C'étoient

le rubis, la topase, l'émeraude, et la sombre turquoise, et le diamant limpide, et la changeante opale, dont la magique imposture trompoit l'esprit en surprenant les sens; et de longues files qui alloient se perdre dans l'épaisseur des ombres, laissoient au loin, par de foibles rayons, deviner encore ce qu'on n'apercevoit pas. Tels on nous peint ces palais enchantés, édifices menteurs, nés de la baguette des génies; tel est en effet le luxe asiatique dont l'étonnante profusion, en Europe inconnue, nous semble de pures fictions.

La prudence m'avertit à la fin d'abandonner un plaisir enchanteur, et dont la surprise avoit fait quelque trêve à mes douleurs. Je regagnai ma retraite; et après avoir pris quelque légère nourriture, j'éteignis ma lumière, et je me couchai.

Le silence qui régnoit autour de moi, la fraîcheur si flatteuse dans un climat brûlant, l'agitation violente que j'éprouvois depuis quelque tems, et plus encore l'espoir que les secours de mon ami nègre avoient fait passer dans mon cœur, provoquèrent le sommeil, qui depuis long-tems avoit fui de ma paupière. Je ne devois pas le goûter tranquillement, et il étoit arrêté que dès la même nuit je payerois, par la plus cruelle alarme, l'imprudence de ma démarche.

Il est des positions dans la vie où la circonstance la plus indifférente peut vous causer la plus vive frayeur, et vous mettre tout à coup à deux doigts de votre perte. Telle est la scène que je vais décrire, dans laquelle je jouai sans doute le rôle le plus pénible, quoique je n'en fusse que l'invisible témoin. Mon sommeil n'étoit pas assez profond pour être à l'épreuve du bruit le plus léger. A minuit, je fus réveillé par l'ouverture de quelques portes éloignées. Je prêtai l'oreille; le bruit me parut venir de la partie où j'avois entendu le Nègre fermer ses dernières portes, quand il m'avoit quitté. Je crus d'abord que c'étoit lui que j'allois revoir, et qu'il profitoit de la liberté de la nuit, pour venir passer quelques momens avec moi. Le bruit croissant à mesure qu'il s'avançoit, je ne doutai plus que quelqu'un ne portât ses pas vers les lieux où j'étois. Enfin une dernière porte s'ouvre; ce n'étoit point celle par où le Nègre étoit sorti. Je m'étois assis; mais l'élevation des deux tonneaux que j'avois à droite et à gauche, me déroboit la vue de ce qui pouvoit se passer au-delà. Tout à coup je vis les voûtes illuminées par un grand nombre de flambeaux, que je n'appercevois pas, et j'entendis les cris tumultueux d'une troupe nombreuse d'hommes et de femmes. Je me crus perdu. Au

bout de quelques minutes , le rire , la joie , les éclats , les propos des deux sexes ne me permirent plus de douter que l'amour du plaisir ne les eût conduits sur ce théâtre éloigné de tous les yeux. Je les entendis s'applaudir de l'adresse avec laquelle ils avoient dérobé les clefs d'Osmin (c'étoit le nom de mon Nègre) ; féliciter celui dont l'intelligence avoit su les imiter ; et se promettre de répéter souvent à l'avenir une semblable jouissance , à l'aide de cette supercherie. Alors je reconnus que j'avois pour voisins des esclaves du visir , qui venoient se dédommager en secret de la contrainte éternelle où leurs jours étoient condamnés. Jusques-là , la frayeur avoit enchaîné tous mes mouvemens ; j'osois à peine respirer : mais il n'est point d'homme qui , par degrés , ne se familiarise avec le danger. Quand je vis , au bout d'une demi-heure , qu'ils ne s'étoient pas approchés de moi , je m'enhardis , et me glissant doucement jusqu'à l'extrémité des tonneaux qui me couvroient , j'allongeai la tête , pour distinguer le nombre et la figure des hôtes incommodes que mon asile avoit reçus. Je vis d'abord qu'ils étoient dans la galerie des cristaux , et que la grille d'argent me séparoit d'eux. Cette découverte acheva de me rassurer , et je me flattai que j'en serois quitte pour une frivole terreur.

Ils me parurent au nombre de quinze ; ils avoient étendu un large tapis par terre , qu'ils avoient couvert d'une profusion de mets de toute espèce ; et la liberté de la solitude ayant banni l'étiquette musulmane , ils se livroient aux douceurs de la table , où l'amour présidoit avec eux , et où la liqueur du visir n'étoit pas épargnée.

Je laisse à votre imagination les détails de cette orgie nocturne , et je reviens à mes alarmes. Elles étoient affoiblies , mais n'étoient pas éteintes. Je pensois souvent aux janissaires dont Osmin m'avoit parlé ; et si la clarté d'une simple bougie lui avoit paru redoutable , combien celle du nombre de flambeaux qui éclaireroit notre troupe licencieuse , ne le devenoit-elle pas ! Cette réflexion me frappa tellement , que je fus à la veille de replacer l'échelle , d'enlever le barreau , et de me sauver ; et peut-être l'aurois-je fait , si la crainte de me trouver seul à pareille heure dans les rues de Constantinople , que je connoissois à peine , ne l'eût emporté sur un péril qu'un peu de bonheur pouvoit me faire éviter. D'ailleurs le tems s'avançoit ; encore une heure peut-être , et le retour du soleil chasseroit mes dangereux compagnons. Et puis , disons vrai , il étoit arrêté que , pour me punir de mon imprudence ,

j'avalerois jusqu'à la lie toute l'amertume du poison que j'étois volontairement venu chercher.

J'attendis donc avec patience le dénouement d'un spectacle qui ne fâchoit que moi. Dans la situation où je m'étois mis, je ne perdois rien de leurs discours ni de leurs actions, et malgré la gêne où j'étois, je ne pouvois souvent m'empêcher de rire des folies que l'ivresse et la licence leur arrachotent. Une des femmes, qui s'étoit levée, et qui répétoit en folâtrant quelques pas de danse, s'écrie tout à coup : Mahmud, cherche - moi du vin de Schiras ; j'en veux boire. Soudain celui à qui sans doute elle avoit adressé la parole, se détache, et examine avec soin tous les rayons où étoient placés les vases de cristal. Jusques-là, le caprice de cette femme ne m'inquiétoit guère. Ce Mahmud resta long-tems dans sa recherche. Cette femme s'impatientoit, et lui cria en riant : Eh bien, maudit esclave, as-tu bientôt fini ? Il te sied bien de faire attendre une femme comme moi. Ma foi, lui répondit-il, quand tu serois la sultane favorite, je ne te servirois pas plus lestement. Je n'en vois point. C'est le vin qui te trouble la cervelle, lui dit une autre femme qui s'étoit approchée de la grille ; viens ici, maladroit ; tiens, regarde : vois-tu tous ces tonneaux qui s'étendent à

perte de vue ? Crois-tu , mon pauvre ami , qu'il n'y ait pas de vin de Schiras dans tout cela ? Ce propos me fit dresser les cheveux. C'est à merveille , dit l'esclave ; mais je vois bien mieux encore cette grille , dont nous n'avons pas la clef. Écoute , Zamet , s'écria cette femme , prête - nous tes clefs , il y en aura peut - être quelqu'une qui ouvrira cette grille. Elle courut elle-même les chercher , et les donna à Mahmud. Ce fut alors que ma perte me parut inévitable. Que pouvois - je attendre d'esclaves à demi plongés dans le vin , qui , dans l'effroi de se trouver surpris , m'auroient infailliblement sacrifié à leur sûreté , pour se garantir des châtimens qu'ils méritoient , si leur infidélité étoit reconnue ? Si j'échappois à leurs premiers mouvemens , échapperois - je à leur indiscretion , à celle des femmes sur-tout , dont la vue d'un homme inconnu , auroit , par son apparition subite , éveillé les malins soupçons ? Si j'entreprenois de me défendre , quel espoir de me débarrasser de quinze personnes , n'ayant pour arme unique qu'un poignard de ceinture , et que ma résistance exciteroit encore à me sacrifier. Me sauver , il n'étoit pas possible ; tous les yeux , fixés dans ce moment sur la grille , m'auroient sans peine apperçu. Il est difficile d'imaginer une position plus critique. Pendant

que je faisois toutes ces réflexions , les fatales clefs s'essayoient , et Dieu sait les vœux ardens que je faisois pour leur inutilité ; ils ne furent point exaucés. On en met une dans la serrure ; elle tourne , la grille roule sur ses gonds , et toute la troupe applaudit à un succès qui fut pour moi le signal de la mort. Je me traînai comme je pus , dans l'enfoncement où mon lit étoit placé , et là , j'attendis la fin de mon malheureux sort.

Par un bonheur presque miraculeux , la curiosité ne fit point entrer cette horde saturnale dans la cave où j'étois. Mahmud entra seul , et , un flambeau à la main , commença la revue des tonneaux par le rang où j'étois placé. Il lisoit à haute voix les cartouches attachées à chaque pièce , et chaque nom qui n'étoit pas celui de Schiras , augmentoit mes terreurs ; je voyois la mort s'approcher lentement , et me laisser tout le tems de considérer son horreur. Enfin il me touchoit presque ; déjà la clarté de son flambeau illuminoit la sombre retraite où j'étois enfoncé ; déjà j'entendois le mouvement de sa respiration ; déjà il examinoit le troisième tonneau qui me précédait , lorsque , d'une voix de tonnerre , il s'écrie : Victoire ! Schiras. Je crus entendre l'arrêt de ma résurrection. Soudain il perce le tonneau , remplit un vase

qu'il avoit apporté , bouche la pièce , et retourne triomphant rejoindre ses camarades , qui l'entourent et se mettent avec lui à savourer un breuvage dont ils n'avoient assurément pas besoin.

Il faudroit s'être trouvé à ma place , pour concevoir ce que j'avois souffert , et le plaisir que j'éprouvai. Mon danger étoit grand encore , puisque la grille étoit ouverte ; mais , en pareil cas , le moindre retard a tous les charmes du salut. Vous devinez combien cette nuit me parut longue. Je comptois les heures , qui s'écouloient comme un songe pour les ennemis dont j'étois entouré. Enfin je crus appercevoir par les soupiraux les premiers rayons du jour , que sûrement ils croyoient bien loin encore. Je ne me trompois pas. L'instant d'après , les Imans , du haut de leurs tours , appelèrent le peuple à la prière. Ce fut un coup de foudre pour nos esclaves. Le plaisir leur avoit fait oublier le quart d'heure qu'ils avoient prémédité , sans doute , pour leur retraite. Je les vis fuir en désordre ; ils laissèrent la grille ouverte , abandonnèrent , dans leur trouble , les débris de leur festin , se sauvèrent par les portes , que je leur entendis fermer rapidement en s'éloignant , et laissèrent enfin , par leur brusque départ , le calme et l'espérance renaître dans mon cœur.

Quel nuit ! quel état ! Ah ! si l'homme calculoit ce que lui coûtent les passions, s'il étoit donné à sa nature de lire dans un miroir tous les maux que lui causera un sentiment qu'il embrasse avec chaleur, et qui ne lui promet qu'un plaisir dont le succès est toujours incertain, il reculeroit d'effroi au seul aspect du bonheur chimérique qu'elles lui promettent. Vous venez de voir ce que j'avois souffert pendant cette nuit cruelle ; eh bien, ce n'étoit qu'un léger avant-coureur de l'orage qui m'attendoit.

Quand nos esclaves furent partis, et qu'au bout d'un certain tems, le silence universel m'eut confirmé leur absence, je me levai, et fus contempler le champ de bataille d'une fête qui m'avoit coûté de si mortelles frayeurs. J'examinai avec une sorte de reconnoissance la multitude de flacons qu'ils avoient vidés, et dont les vapeurs bienfaitrices leur avoient fermé les yeux sur mon voisinage. Cependant le trouble affreux dont j'avois été la proie pendant près de cinq heures, avoit altéré mes forces. Le cœur me manqua, et je fus prêt à m'évanouir. Mes genoux fléchirent, et je tombai sur un des carreaux de velours qu'ils avoient laissés. D'une main tremblante, je remplis une coupe de vermeil d'un vin de Hongrie que j'avois
auprès

auprès de moi , et je l'avalai d'un seul trait. Sa chaleur balsamique eut bientôt ranimé mes esprits. Je redoublai. Le nectar , si vanté par les poètes , n'approcha jamais de la bonté de celui-là. Je sentis renaître en moi la joie qui m'avoit fui depuis si long-tems ; un feu doux et subtil coula dans toutes mes veines. Je me levai plein de force et de courage. En me retirant , je poussai la grille , dont le ressort de la serrure se ferma. Je regagnai mon asile , où la fatigue et les vapeurs du Tokai me plongèrent bientôt dans un sommeil profond.

Il dura tout le jour , et des songes heureux vinrent l'embelir. Je crus me voir aux pieds d'Élisabeth , et qu'Ibrahim de sa main généreuse couronnoit notre flamme constante. Fatale illusion , que le réveil alloit détruire ! songes trompeurs ! présages toujours faux , que le crédule adopte , et dont le sage jouit en s'en moquant ! vous naquîtes , sans doute , pour consoler et trahir les amans.

Ehfin on m'arracha à cette félicité chimérique. J'ouvre les yeux ; c'étoit Osmin. Sa vue me charma ; je l'embrassai avec reconnoissance. Comment ? si tard ! me dit-il ; vous dormez encore , et le jour va finir ! Ah ! lui répondis-je , si tu savois la nuit cruelle que j'ai passée , tu t'en étonnerois moins. Alors je lui

racontai ce qui m'étoit arrivé. Je le vis trembler au seul récit du péril que j'avois couru. Il fut s'assurer du désordre par ses yeux. Comment ont-ils pu faire ? me disoit-il ; ils auront profité de quelque moment d'absence , pénétré chez moi , et pris l'empreinte des clefs. Je ne m'en serai pas apperçu. Mais le mal est léger , puisqu'ils ne vous ont pas vu. Parlons d'autre chose. Voici l'instant de sonder votre courage ; est-il à l'épreuve de tout ? Oui , lui répondis-je avec transport ; tu peux compter sur moi. Eh bien , ajouta-t-il , dans quelques heures Elisabeth est en votre pouvoir , ou nous aurons péri. Ah ! trop généreux ami ! m'écriai-je , est-il possible ? Apprends-moi . . . Rien de plus simple , reprit-il , et jamais l'occasion ne fut si belle. Le sultan donne une fête ; il est jeune , elle durera toute la nuit ; c'est l'usage. Le visir vient de partir pour se rendre au sérail. Aucun des grands de l'empire n'ose se retirer tant que le grand-seigneur est présent ; telle est l'Étiquette. L'absence d'Ibrahim laissera au repos tous les esclaves de sa maison. A minuit le palais sera désert. J'en connois toutes les issues. Vous et moi , nous montons ; nous parvenons à l'appartement d'Elisabeth. Ses ordres sont donnés ; elle sera seule alors ; ses femmes seront couchées ; je vous conduis jusqu'à son lit. Si l'effroi n'étouffe

sa voix , un mouchoir y suppléera. Nous sommes forts , nous l'emportons , nous revenons ici. Ce même soupirail aidera notre fuite , et les vents et les flots nous auront déjà éloignés de la rive , que son enlèvement ne sera pas encore connu. Allons , lui dis-je , je m'abandonne à toi. La fortune , qui m'a si bien servi jusqu'ici , ne me sera point infidèle ; nous réussirons , je le sens à mon courage.

Il ne me quitta plus jusqu'au moment de l'exécution ; nous soupâmes ensemble. Pendant le peu d'heures que je passai avec lui , je connus toute la solidité de son esprit et toute la bonté de son caractère. Nous ne savons pas , me dit-il entre autres choses , dans quelle position nous allons nous trouver. Quoi qu'il en arrive , ne parlez à personne de la faute que ces esclaves ont commise la nuit dernière ; la mort seroit le fruit de leur imprudence. Telle est la sévérité du joug qu'ils portent. Si nous sommes assez malheureux pour qu'un revers nous attende , faisons d'ailleurs que notre perte ne soit funeste à personne. J'admire les précautions de son humanité , et je le lui promis.

Enfin l'heure , dirai-je redoutée ? oui , car l'homme le plus brave n'est pas exempt d'émotion à l'aspect du danger ; le courage est de sentir cette émotion , et de la vaincre ; enfin

l'heure redoutée et si fort attendue , sonna. Embrassons - nous , me dit Osmin ; peut-être allons-nous être séparés pour jamais : partons. Je ne pus m'empêcher de tréssaillir. Je le serrai dans mes bras , et nous marchâmes. Nous montâmes lestement , à l'aide de sa lumière , qu'il avoit gardée , les longs escaliers qui gagnoient les appartemens du palais. Osmin laissa toutes les portes ouvertes , pour que rien ne put retarder notre fuite. Quand nous eûmes traversé toutes les voûtes qui conduisoient à la cave que nous quitions , et que nous fûmes près de franchir les derniers degrés qui devoient nous introduire au palais , il souffla la lumière , et me mettant à sa droite , et me prenant par la main : Allons , de la fermeté , me dit - il à voix basse ; encore un quart d'heure , et tout est consommé. Nous entrâmes. Les tapis dont tous les planchers des salles étoient couverts , aidoient au mystère de notre marche , et les appartemens en Turquie n'étant divisés que par de simples portières , nous n'avions point à redouter les gémissemens des portes , inévitables partout ailleurs. Je ne décrirai point la multitude de détours que nous suivîmes , ni le nombre immense de salles que nous traversâmes. L'impatience , l'inquiétude , l'obscurité de la nuit les rendoient pour moi plus nom-

breux encore. Hélas ! combien je souffris ! L'espoir , l'amour , la terreur , la vengeance , si l'on peut s'exprimer ainsi , tenailloient mon cœur. Quel supplice ! quelle affreuse agonie ! La mort n'a point de précurseurs si hideux.

Enfin nous arrivâmes à l'entrée d'un appartement. Reprenons haleine un moment , me dit à l'oreille mon conducteur ; nous n'avons plus que cette salle à passer , et nous sommes chez Élizabeth. Sur-tout attachez-vous maintenant sur mes pas , et craignez de vous écarter de moi d'une seule ligne ; nous voici dans l'unique danger que nous ayons à braver ; mais nous ne repasserons point par-là. Au bout de quelques minutes , il me dit : Marchons , et nous entrons. Je ne faisais , pour-ainsi-dire , qu'un corps avec lui ; mes pieds remplaçoient les siens. Après les premiers pas , je crus entendre la respiration élevée de plusieurs personnes qui dormoient. L'effroi subit que j'éprouvai , me fit faire un mouvement involontaire. Je me jette , sans y penser , un peu sur la droite d'Osmin ; mon pied accroche quelque chose , s'embarrasse , je tombe et je sens sous ma main le corps d'un homme que ma chute n'éveilla pas. Mais tout à coup une voix de tonnerre s'écrie , du fond de l'appartement : Qu'est-ce que c'est ? C'est l'esclave de ronde , répondit froidement

Osmin en m'aidant à me relever; je suis tombé, voilà tout. La voix ne dit plus mot. Nous avançâmes, et nous fûmes dans l'instant à l'entrée de la chambre d'Elizabeth. Nous sommes sauvés, me dit-il tout bas, nous y voilà. Moment d'horreur à jamais gravé dans ma mémoire! je frémis encore en vous le retraçant. Nous nous empressons; il soulève la portière; nous entrons. Que vois-je? ô ciel! une multitude de flambeaux dont l'éclat subit éblouit nos yeux; une garde nombreuse et menaçante, rangée en demi-cercle, et dont les glaives nus brillent à mes regards; Ibrahim enfin aux genoux d'Elizabeth, qui, penchée sur une estrade, écoutoit ses soupirs, et qui s'évanouit à l'aspect d'un homme inconnu. M'écrier: Traître! tu m'as trahi, tirer mon poignard, le lever, frapper Osmin, l'étendre à mes pieds; tout cela fut plus prompt que la foudre. J'allois me percer moi-même; la garde m'entoure, m'arrête, m'arrache l'arme fatale, et le silence formidable succède à l'horreur de cette scène.

Ibrahim s'avance, le cimeterre à la main; il s'approche; il alloit m'immoler sans doute; il me regarde, me reconnoît, recule, me considère pendant quelques momens avec une surprise mêlée d'admiration; et sans m'adresser un seul reproche, une seule parole,

dit quelques mots à l'oreille d'un officier de ses gardes ; et continuant à haute voix : Obéis , dit-il , et qu'on l'emmené.

La fureur , la rage , le désespoir , le trouble affreux que je venois d'éprouver , et qui venois de succéder à l'inquiétude mortelle dont j'étois la victime , pour - ainsi - dire , depuis trente heures , avoient épuisé mes forces. Je suivis , en chancelant , mes gardes , et sans les soins de l'officier , je n'aurois pu marcher. Où allois-je ? Je l'ignorois. A la mort , sans doute. Hélas ! je la souhaitois : j'avois tout perdu.

Nous arrivâmes dans un cabinet superbement meublé. L'officier rangea les gardes à la porte , et se rapprochant de moi , m'invita à m'asseoir sur un riche sofa. J'obéis machinalement. Il se plaça à mes côtés. Cependant la pâleur de mon front , l'abattement de mes yeux , le tremblement de tous mes membres , lui firent craindre que je ne m'évanouisse. Il se fit apporter une liqueur en usage chez les Turcs , qu'ils nomment sorbet ; et délayant avec ce sorbet , dans une coupe de porcelaine , de ce baume précieux qui tire son nom de la Mecque , il me la présenta. Je la repoussai doucement. Songez , me dit-il avec une sorte de bonté , que vous êtes mon captif , et qu'à ce titre vous devez m'obéir. Je pris la coupe , j'avalai la

breuvage. Il eut l'effet qu'il s'en étoit promis ; mes forces revinrent bientôt , et le sentiment de tous mes maux.

Vous reparûtes aussi , ô souvenir de mon Dieu ! vous que je connoissois si peu , vous que j'avois si cruellement oublié depuis mon enfance. Hélas ! vous attendiez que mes fautes m'eussent ouvert la tombe ; que ce chimérique bonheur que j'avois encensé , se fut dissipé comme une ombre légère ; que l'univers m'eût abandonné , pour vous montrer à moi.

Voilà donc , me dis-je à moi-même , où devoient aboutir tant de soins , tant de peines , tant de sacrifices ! Depuis que j'ai rencontré cette Elizabeth , ai-je goûté un seul instant de repos ? Sa vue sembla m'annoncer la félicité ; depuis lors pas un seul jour sans chagrin , une seule nuit sans inquiétude , une seule heure sans amertume , et parmi tout cela , pas une minute de plaisir. Ce n'étoit pas assez ; il falloit qu'à tant de maux se joignît la jalousie et le feu dévorant de la vengeance. J'ai quitté ma maison , mon état , mon père , mon trop malheureux père ! Ingrat ! j'ai outragé la nature , j'ai bravé les mers , je me suis fié à la foi suspecte d'un esclave ; et pourquoi ? Pour trouver la mort ; voilà donc ce bonheur ! la mort ! et si ce Dieu dont on m'a parlé dans mon enfance ,

existe, que vais-je lui dire ? qu'ai-je fait pour lui ? Orgueilleux, dénaturé, corrupteur, vindicatif, ravisseur, homicide ! et je n'aurai pas une vertu qui prenne ma défense ! Il existe ; oui, je le sens à l'abandon qui m'environne à mon heure suprême. Le juste expire entouré de ses bienfaits ; tout l'univers doit fuir, Dieu même doit se taire quand le criminel va mourir.

Mais ne puis-je pas le prier ? Le prier ! me croira-t-il sincère ? S'il existe, je l'ai trop offensé, je l'ai trop . . . Mais que fais-je ? misérable ! je pèse sa miséricorde, au lieu de l'invoquer. Le tems fuit ; que fais-tu donc, malheureux ? Hâte-toi : tu n'as plus qu'une minute peut-être. Je tombe à genoux ; mes bras se lèvent vers le ciel. O Dieu ! m'écriai je, j'ai confiance en toi ; ne m'accable pas de ta colère. S'il faut mourir, donne-m'en le courage, et je serai prêt. Tu vois mes crimes ; mais tu vois mon repentir. O Dieu ! Dieu de bonté ! pardonne, pardonne, ô mon Dieu ! et ne te venge pas. Je crus entendre une voix intérieure qui me répondit : Il t'écoute, il est bon ; compte sur lui. Il me sembla que l'on versoit un baume salutaire sur toutes mes plaies ; mon cœur se calma ; une sorte de joie douce, inconnue jusques alors à mon âme, se fit sentir. Que vous dirai-je enfin ? Si loin du bonheur du monde,

je connus celui de l'honnête homme, c'est-à-dire, la confiance en Dieu.

Cependant, au milieu de ces réflexions, le jour étoit venu, la matinée s'étoit avancée, et tout se taisoit sur mon sort. Les gardes et l'officier ne m'avoient point quitté ; ils avoient été témoins de tous mes mouvemens, et ne m'avoient point interrompu. Enfin sortant de l'espèce d'extase où j'étois plongé depuis plusieurs heures, je m'aperçus de leur présence, et je hasardai quelques questions. Ne m'interrogez pas, me dit avec douceur l'officier, qui étoit toujours assis à mes côtés ; je vous plains ; mais je ne puis vous répondre ; attendez tout de mon zèle, mais respectez les secrets qui me sont confiés. Et changeant de conversation : Vous êtes plus calme, et je vous en félicite, me dit-il, je reconnois là l'homme de courage. Alors cherchant à me distraire, il m'engagea à admirer la magnificence du lieu où nous nous trouvions. Je n'étois guère en état d'y prêter une attention bien vive ; cependant je ne pus m'empêcher de voir qu'il étoit d'une richesse extrême. C'étoit le lieu où Ibrahim, homme instruit, autant que ministre éclairé, venoit se délasser quelquefois des fatigues de l'empire. Il y avoit rassemblé tout ce que la nature si féconde avoit enfanté de curieux en

Asie , et nous avions sous les yeux les plus riches dépouilles de la terre et des mers. Ce salon étoit au rez-de-chaussée ; une vaste porte , faite d'une seule glace , donnoit sur un jardin entièrement couvert d'un treillis de fil d'or. Là , parmi les roses , les orangers , et les myrtes , les oiseaux les plus rares voltigeoient , en folâtrant , sur des bassins d'albâtre. De hautes palissades d'achante et de jasmin entouroient ce beau lieu , et le défendoient des regards indiscrets ; et la blancheur du marbre , façonné par l'habile ciseau , déployoit , sur ses murs toujours verts , les formes élégantes des vases ciselés et des statues antiques. Magnificence , arts , faste , richesses , me dis-je , objets trop communs des désirs et des crimes de l'homme ! je vous vois réunis ; quand il se tourmente pour vous acquérir , que n'est-il à ma place ? il vous connoitroit mieux.

Vers le milieu du jour , on nous servit à manger. L'officier me pressa vainement de prendre quelque chose ; je ne le pus ; je n'étois occupé que du pas terrible que j'allois faire. Mon ame , loia de moi , s'élevoit vers l'Eternel ; les besoins de mon corps ne se faisoient plus sentir , et je ne m'apercevois plus de mon existence , qu'à une espèce d'inquiétude vague et indéfinissable qui étoit répandue dans tous mes membres.

A quatre heures , un esclave vint appeler l'officier. Il sortit. Dans une semblable position , la moindre chose affecte ; je regardai cette absence comme un signal prochain de mon supplice. Je rassemblai toutes mes forces , et me prosternant pour la dernière fois , j'épanchai devant Dieu les alarmes de ce cœur que sa justice alloit juger. Je ne le suppliai point de prolonger ma vie ; mais je conjurai sa miséricorde d'être sensible aux maux que je souffrois. L'officier rentra. Je me levai. Allons , me dit-il , il en est tems , suivez-moi. Alors je ne doutai plus de mon sort. L'approche du trepas glaça toutes mes facultés ; un nuage s'étendit sur mes yeux ; mon esprit , ma mémoire , mon intelligence , tout s'évanouit. Mes sens s'éteignirent totalement ; je ne sentis plus , je ne vis plus , je n'entendis plus. Enfin , dans cet anéantissement total de mon être , je ne conservai que le mouvement machinal de l'automate , et je marchai , sans m'en apercevoir , sur les pas de mes gardes. Je ne me souviens ni des lieux que je traversai , ni des objets qui s'offrirent à mon passage , ni du tems que nous marchâmes. Tout ce que je puis vous dire , c'est que je ne sortis de cette espèce de léthargie qu'à la voix d'un homme qui m'appela par le nom que je portois à Smirne ; il n'avoit pas frappé mon oreille depuis
que

que j'en étois parti , mon déguisement m'en avoit fait changer. Il eut la force de me rappeler à moi-même. J'ouvris les yeux ; mes gardes avoient disparu ; j'étois seul avec cet homme. Je pottai sur lui des regards encore obscurcis par les ombres de la mort. Il me fallut long-tems chercher dans ma mémoire affoiblie ; où je l'avois vu. Enfin je me rappelai ses traits ; c'étoit Ibrahim. Consommez votre vengeance , lui dis je , qu'attendez-vous ? frappez. Ce grand homme me serra dans ses bras ; je sentis quelques-unes de ses larmes couler sur mon front. Ma vengeance ! me dit-il ; eh ! comment ? Va , je sais plaindre les foiblesses , et non pas m'en venger. Vis , pour être heureux , s'il est possible , et pour apprendre comment un homme doit se vaincre. Il me fit asseoir ; sa propre main daigna me présenter un elixir précieux , dont mon abattement me rendoit le secours nécessaire. Je sentis la vie renaître dans mon sein. Ma première reconnoissance fut pour Dieu. Souverain Être , je te remercie , m'écriai-je ; récompense sa vertu. Maintenant , me dit Ibrahim , tu me dois ta confiance. Si notre amitié naissante n'est pas en droit de l'exiger entière , ne la refuse pas à ton libérateur. Dis-moi , qui put t'inspirer ce dessein ? Ah ! m'écriai-je en me précipitant sur une de ses mains que j'inondai de mes larmes ; reconnoissez l'amour ,

l'amour jaloux, ce féroce amour qu'aucun obstacle n'arrête, qu'aucun danger n'effraie. Alors je lui contai tout ce qui m'étoit arrivé depuis la nuit affreuse où Elizabeth avoit suivi ses pas. Il me prêta l'attention la plus compatissante. Quand j'eus fini : Voulois-tu, me dit-il, le sacrifice de mes jours? devois-tu m'immoler à ta jalousie? Ah! lui répondis-je, que me demandez-vous? Ne m'interrogez pas : vous connoissez l'amour et les crimes qu'il inspire; c'est vous en dire assez. Ta franchise te rend plus digne encore de mon estime, reprit-il, et je vais te la prouver. Il frappa dans ses mains. Des esclaves entrèrent, il leur fit un signe; ils sortirent, et l'instant d'après je les vis paroître avec Elizabeth. Que faites-vous? dis-je au visir; par pitié, éloignez de ma vue... Un moment, me répondit-il en soupirant; elle doit nous juger. Madame, continua-t-il en lui adressant la parole, vous voyez devant vous deux hommes qui vous adorent. Celui-ci fit tout pour vous; il vous sauva des fers, son père fut le vôtre, sa maison fut votre asile; il brava la mort, pour venir vous chercher : voilà ses titres. Les miens ne les égalent pas. Que sont de foibles bienfaits auprès de tels efforts? Consultez votre cœur. Si un mouvement d'ambition, si l'attrait flatteur d'un des premiers rangs du monde fit quelque violence à

vosre tendresse , il en est tems encore , vous êtes libre ; livrez-vous à une flamme plus digne de vosre âge et de vos charmes ; suivez un amant dont la pénible constance a si bien mérité de vous conquérir ! je ne garderai pour moi que l'honneur d'assurer vosre fortune. Si au contraire vosre bouche jusqu'ici fut l'organe de vos sentimens ; si je ne dus le bonheur dont vous m'avez comblé , qu'à la sincérité de vosre ame , prononcez avec la même franchise , et par cet aveu si cher à mon amour , mettez fin au supplice de ce jeune François , en éteignant d'un mot tout espoir dans son ame. Je vais le faire ce choix que vous exigez de ma franchise , répondit Elizabeth. Je vous estime tous deux ; mais un seul a men amour. Ce n'est qu'en gémissant que je vais enfoncer le poignard dans le sein de celui dont l'amitié seule me seroit précieuse. Vous ne vous êtes point trompé Ibrahim ; quand mon sort m'attacha sur vos traces , mon cœur ne s'expliquoit ni pour Bruno , ni pour vous. Mon ambition fit tout ; je le sacrifiai au rang que vous me présentiez ; et connoissez-moi toute entière : si j'eusse , en arrivant dans ces lieux , captivé les regards du sultan , vous n'eussiez jamais eu d'empire sur mon ame. Il étoit tems que l'amour se vengeât de mes froideurs. Pardonne , Bruno , je vais

te déchirer ; mais aujourd'hui , Ibrahim sur le trône , Ibrahim dans la poudre seroit toujours pour moi le premier des humains. Je te plains ; ta flamme , ton âge , tes vertus méritoient un meilleur sort. Mais regarde , en me montrant son enfant dans les bras de ses femmes ; mon excuse est écrite sur le front de mon fils. Si tu blâmes l'amour , respecte le devoir. Ah , Dieu ! c'en est donc fait , m'écriai-je en me jetant dans le sein d'Ibrahim , qui me tendit les bras. Hélas ! j'étois son rival , et cet homme généreux me combla des plus tendres caresses , des plus douces consolations. J'eus honte d'être si petit devant un homme dont la magnanimité venoit de me donner deux exemples si grands ; ma fierté se réveilla , je voulus me montrer digne d'un ami de cette espèce. Jamais effort ne me coûta davantage ; mais enfin je le fis , je triomphai de moi. Je me suis vaincu , lui dis-je , mon amour est éteint ; je rougirois de vous envier un bonheur que vous méritez mieux. Le choix d'Elizabeth honore sa vertu. Elle étoit disparue. Ah ! victoire généreuse , s'écria-t-il , que l'oubli de mon offense n'égallera jamais ! Tu perds une amante , et je ne puis t'offrir que le cœur d'un ami. Eh ! quel homme , lui répondis-je en embrassant ses genoux , ne payeroit pas de son sang un sem-

blable présent ! Adieu ; fier d'un si noble don , honteux d'en être indigne , je m'en vais loin de vous , accablé de vos bontés , traîner le souvenir des crimes qu'un malheureux amour m'a fait commettre. Ah ! bannis ces vains remords , me dit-il ; tu n'en a pas commis. --- Ah ! Ibrahim , j'abandonnai mon père. --- Eh bien , dans peu tu seras dans ses bras. --- Et le sang de cet esclave , qui crie vengeance contre moi. --- Je vis Ibrahim sourire. Rassure-toi ; la fureur t'égara ; à peine l'as-tu blessé. --- Ah ! de quel poids vous soulagez mon cœur ! Il fut traître sans doute ; il méritoit son sort ; mais j'aurois toujours été criminel. --- Tu t'abuses , ton soupçon fut injuste ; il t'étoit fidèle. --- Comment ? --- Le hasard seul vous trompa tous les deux ; une légère indisposition obligea le sultan d'abandonner la fête plutôt qu'il n'est dans l'usage de le faire ; son absence me laissa libre. Je me lève ordinairement à trois heures ; il étoit près de minuit ; le tems me parut trop court pour me livrer au repos ; je préférâi de le donner à l'amour. Je me rendis chez Elizabeth dans le même appareil qui m'avoit suivi au sérail. Elle ne m'attendoit pas ; je défendis qu'on éveillât ses gens , et nul dans le palais ne savoit mon retour. --- Ah ! puisqu'il est ainsi , mettez le

comble à vos bienfaits : accordez-moi la grâce de cet esclave. J'use avec orgueil du nom d'ami que vous m'avez donné ; c'est votre ami qui vous la demande à genoux. Je vous offre un acte de clémence ; c'est le premier service que mon amitié vous rend. Dangereux séducteur, me répondit-il en riant, t'ai-je fait mon ami, pour être mon tyran ? Tu le veux, je te l'accorde ; mais il faut qu'il change de maître. --- Eh ! qui est plus digne de lui commander ? --- Celui qui lui sauve la vie ; je te le donne ; je me sou mets aux lois que ton amitié m'impose , obéis donc aux miennes. Tel étoit Ibrahim , et ces discours que je vous rapporte , ne peignent que foiblement sa grande ame.

Il ordonna qu'on lui amenât l'esclave. Le malheureux Osmin , tremblant , à demi mort , parut au milieu d'une garde nombreuse. Je vis Ibrahim reprendre tout à coup ce front imposant et sévère avec lequel il dictoit des lois à l'univers. Je n'avois connu que l'homme bienfaisant , et je vis le héros. Il fit appeler les nombreux esclaves de sa maison. Vous voyez Osmin , leur dit-il d'un ton noble et majestueux ; je pourrois par son supplice vous apprendre comment on punit l'infidélité ; mais j'ai régné sur vous plutôt en père qu'en maître. La faute d'un esclave est trop vile à mes yeux , pour

altérer mes principes. Je lui fais grace. Apprenez par son exemple que Dieu ne laisse point la trahison cachée , et que l'on doit être fidèle au maître qui peut punir , et qui sait pardonner. Allez , retirez-vous ; et toi , demeure , Osmin. Quand ils furent sortis , reprenant cette bonté affectueuse qu'il n'avoit dépouillée : que pour un moment : Osmin , dit-il , je n'étois que ton maître , et tu voulois un ami et la liberté ; ce double désir est trop noble pour le contredire : je te rends à l'ami , qu'il te rende à la liberté. On ne peut concevoir la joie , les transports du pauvre Osmin. Le respect ne put les contenir ; il embrassa les genoux d'Ibrahim , sauta à mon cou , rit , pleura , chanta , fit toutes les extravagances d'un homme qu'un mot venoit de rappeler des portes de la mort. Je lui rendis avec prodigalité toutes ses caresses. Hélas ! elles étoient une bien foible réparation des torts que j'avois envers lui. Ah ! me dit-il d'une manière aussi tendre que plaisante , nous sommes jumeaux , nous venons de naître ensemble ; je vous jure de ne jamais vous quitter. Il m'a tenu parole. Dieu l'a récompensé de sa tendre amitié , en lui rendant son fils.

J'aurois voulu repartir tout de suite , pour rejoindre mon père. Le malheureux succès de mon entreprise m'avoit ouvert les yeux sur ma cri-

minelle indifférence ; je brûlois de l'expier , et d'abandonner des lieux dont la présence entretenoit une plaie qui saignoit encore ; mais la reconnoissance que je devois à Ibrahim , les égards que méritoit sa généreuse amitié , et la prière qu'il daigna me faire de passer quelque tems auprès de lui , contraignirent ma volonté , et j'accordai quelques semaines à ses pressantes sollicitations. Fêtes , plaisirs , amusemens de toute espèce , il n'épargna rien pour charmer une tristesse que je n'étois pas toujours le maître de déguiser. Rien de ce qui mérite les regards de l'étranger ne me fut caché ; il accorda à ma curiosité tout ce que lui permettoient l'élevation de son rang et les usages de sa nation. Je vis le sultan et toute la pompe de sa cour , et je suis peut-être le seul Européen qui ait pénétré aussi avant dans l'intérieur d'un palais presque toujours caché aux humains ; enfin il me lia avec tout ce que Constantinople offroit de plus grand et d'aimable , et je connus le meilleur peuple de la terre peut-être , et qui n'a contre lui qu'une religion absurde ; peuple trop peu connu , objet de dérision pour l'ignorant , de terreur pour les bonnes femmes , de compassion pour l'ami des arts , et d'admiration pour le sage.

J'avois écrit à mon père pour calmer ses

inquiétudes , et reçu plusieurs fois de ses nouvelles ; ses lettres m'annonçoient le désir qu'il avoit de me voir ; mais en même tems elles m'ordonnoient de ne pas me rendre coupable d'ingratitude envers Ibrahim , par un départ trop prompt. Cet ordre s'accordoit trop bien avec mon inclination , pour y résister. J'avois pris pour ce grand homme la plus vive amitié. Témoin , chaque jour , de ses vertus , de l'étendue de son génie , de la considération dont son maître l'honoroit , de l'estime et de l'amour que les peuples avoient pour lui , le respect le plus profond et la tendresse la plus vive avoient jeté de profondes racines dans mon cœur , et je n'envisageois qu'en frémissant le moment où je devois m'en séparer. Je le reculois dans mon imagination autant qu'il m'étoit possible , quand il arriva tout à coup. On me manda que mon père étoit malade , et qu'il me rappeloit. Il n'y eut plus à balancer , et la nature fit taire l'amitié. Il fallut m'y résoudre. Je fus trouver Ibrahim , et lui fis part d'une nouvelle qui me déchiroit doublement. Il daigna s'y montrer sensible. Va , me dit-il , où le devoir t'appelle ; quoi qu'il m'en coûte , j'y consens. N'oublie jamais un homme qui t'aima. S'il eût dépendu de moi , tu serois plus heureux. Tu as des vertus , con-

serve-les ; tu peux en acquérir encore. Modère ton bouillant caractère , lui seul peut les ternir. Garde-toi de courir après le bonheur , il ressemble à la coquette ; c'est par l'indifférence qu'on se l'attache. Sers ton dieu ; aime ton prince , sois utile aux hommes , fuis l'oïveté , crains ton cœur plus que l'opinion publique , et ta vie s'écoulera sans peines. Voilà les derniers vœux et les derniers conseils d'un ami qui ne te reverra jamais. Jamais ! m'écriai-je ; ah ! je reviendrai jouir du bonheur de vous voir. Ah ! la vertu , au faite des grandeurs , est un trop sublime tableau , pour ne pas vouloir la contempler encore. L'instant , me dit-il , qui te rameneroit dans mes bras , seroit de plus doux de ma vie , j'en conviens ; mais je t'aime trop pour l'exiger de toi. La religion et les mœurs nous séparent ; tu ne peux remplir aucune charge dans ces lieux , et je ne veux pas que mon ami soit inutile sur la terre. Et quand moi-même je hâterois ton retour , hélas ! ce seroit peut-être un soin bien frivole. Tu ne sais pas ce que c'est qu'un visir ; aujourd'hui tout-puissant , et demain dans l'oubli ou dans la tombe. C'est sur notre front , mon ami , que , pour l'instruction de l'homme ambitieux , l'Eternel imprima la fragilité des grandeurs. Vous déchirez mon cœur , lui dis-je ;

qu'osez-vous prévoir?... Ce que j'attends avec tranquillité, me répondit-il. Pour se familiariser avec l'idée de la mort, il faut être visir. Mais adieu ; je prévoyois cette séparation, qui m'est sensible ; je savois avant toi la maladie de ton père. Pars ; mes ordres sont donnés, et ton vaisseau est prêt. J'ai mesuré sur ta délicatesse, et non sur mon pouvoir, les foibles dons qu'il contient. Ne les refuse pas ; ce seroit m'offenser. Il m'embrassoit encore quand le kadileskar-aga se fit annoncer. Ibrahim, maître de son ame, reprit soudain la majesté de son rang, et moi, je m'éloignai plein d'admiration, de regrets et de tristesse.

Mon pauvre Osmin m'attendoit, et nous gagnâmes le rivage. Son amitié, fertile en ressources, mit tout en usage pour me distraire. Hélas ! heureux dans mon malheur, je quittois un ami, un ami le remplaça. L'orgueil, à ce rapprochement, froncera les sourcils : l'un visir, l'autre esclave ! quel contraste ! Eh ! qu'importe ? La sensibilité n'est pas complice du partage des rangs. Le généreux Ibrahim m'avoit trompé ; ses dons étoient immenses, et la cargaison de mon vaisseau valoit au moins cent mille écus.

Les premiers jours de notre traversée furent heureux, et je me flattois dans peu de me revoir dans le sein de mon père. Mes notions

sur le bonheur étoient changées ; mon retour vers le ciel , au moment où j'avois cru ma mort certaine , quelque forte que fût l'impression qu'il avoit faite en moi , ne m'avoit cependant pas encore assez éclairé , pour me dégoûter des frivoles promesses que le monde fait. Tout ce qui m'étoit arrivé m'avoit prouvé le néant d'une belle figure , des talens aimables , et des douceurs de l'amour. Mais une chimère remplaça l'autre. Les derniers conseils d'Ibrahim , la considération dont mon père avoit joui , mon génie qui s'étoit développé par l'adversité et le commerce d'un grand homme , portèrent mes vues vers un objet plus digne , à mon avis , de la vertu que je commençois à aimer. L'ambition et la gloire se présentèrent à mes yeux avec tous leurs charmes. Je puis parvenir à tout , me dis-je ; mes richesses , et le souvenir de mon père m'ouvrent la plus belle carrière. Quels emplois sont au-dessus de moi ? Voilà où gît le véritable bonheur. Je ferai celui des autres , et le mien sera solide. Couvert de gloire , béni de tous , satisfait de moi-même , que manquera-t-il à ma félicité ? Ainsi , une nouvelle idole se plaça sur les débris de l'autre , et reçut mon encens.

Déjà nous appercevions les côtes ; et encore quelques heures du même vent , nous touchions

au port. Vain espoir ! Il changea tout-à-coup ; nous fûmes obligés de louvoyer pendant tout le jour. La nuit, le vent se renforça, et le voisinage de la côte rendant notre position dangereuse, le capitaine prit le large. Le lendemain, la tempête se décida, et le vent soufflant pendant plusieurs jours avec la même furie, nous nous enfonçâmes, malgré nous, dans la Méditerranée, sans connoître notre route, l'obscurité du tems ne permettant pas de prendre hauteur. Enfin au bout de quatorze jours, le ciel s'éclaircit ; mais le vent ne se relâcha pas. Nous apperçûmes une côte devant nous, et tout le monde la reconnut pour l'entrée de Marseille. A quatre heures après-midi, nous en étions à cinq lieues, et la violence de la mer ne nous permettoit que de porter peu de voiles. Le capitaine étoit d'avis de remettre au lendemain à y relâcher. Le rocher d'If en rend l'abord difficile, et il craignoit de ne pouvoir le passer avant l'arrivée de la nuit. Mais tout l'équipage, rebuté des fatigues que l'on éprouvoit depuis si long-tems, lui fit une espèce de violence, et il eut la foiblesse de se rendre à ses désirs. On mit donc le cap sur Marseille. A sept heures du soir, nous nous trouvâmes par le travers du rocher, que l'on est obligé de ranger de très-près. La mer s'y

brisoit avec violence ; le soleil étoit couché, et l'obscurité commençoit à être profonde. Le timonier , voulant éviter une fausse lame , donne un coup de gouvernail mal-à-propos ; la lame se déploie sur l'avant du navire ; l'effort qu'il fait pour se dégager de cette masse énorme , le fait fléchir ; il n'obéit plus au gouvernail , et , malgré les efforts du pilote , il arrive et touche contre le rocher. Le coup fut terrible ; il enleva plus de dix pieds du bordage , et dans l'instant l'eau pénétra comme un torrent dans la calé ; le vaisseau s'affala entièrement , et les vagues monstrueuses , qui venoient du large , le soulevant à chaque minute , le fatiguoient d'une manière qui bientôt ne laissa plus d'espoir. Dans cette horrible confusion , chacun ne songea plus qu'à sauver sa vie. Ce fut là où je connus le sang-froid , le courage , et l'amitié de mon cher Osmin. De la fermeté , me dit-il ; ne vous troublez pas , et je réponds de vos jours. L'agitation de la mer ne permettoit pas que l'on nous portât aucun secours du port ; et dans l'effroi subit où chacun s'étoit vu plongé , on n'avoit pas même songé à tirer un coup de canon pour avertir de notre détresse. Dans la position où le navire étoit , notre mât de beaupré touchoit à terre , c'étoit par là que tout l'équipage se portoit. Mais

dans l'obscurité , parmi le tumulte et les cris , ils se nuisoient réciproquement , et la plupart tomboient à la mer , où le mouvement du vaisseau et la fureur des flots les écrasoient contre la roche. Osmin saisit une manœuvre , l'attache avec force aux haubans de misaine , se laisse glisser avec elle , gagne en nageant , au risque de sa vie , le rivage , attache la manœuvre au rocher , et quand il est sûr de sa solidité , il l'embrasse et des pieds et des mains , et regagne , en grim pant ainsi , le vaisseau ; il me montre comme je dois la saisir ; il se met derrière moi , pour modérer la vivacité du mouvement de mon corps , et parvient de cette sorte à mē mettre en sûreté. Je ne suis pas plutôt à terre que je le vois retourner à bord avec empressement , et l'instant d'après reparoître avec ma cassette. Voilà me dit il , tout ce que j'ai pu sauver ; cela parera du moins aux premiers besoins. Ce n'est point avec de l'or que l'on paye de semblables bienfaits ; l'amitié même , qui paye tout , ne paye pas ceux-là. Quelques minutes après , le vaisseau s'entr'ouvrit avec fracas , et la mer fut couverte de ses débris. Ainsi périt dans un instant tout ce que je tenois des bontés d'Ibrahim. Le ciel étoit juste ; tant de richesses avoient été le prix d'une action criminelle dans le principe ;

je ne devois pas en Jouir. Mille sequins , et mes papiers , voilà ce que mē laissa la bonté de la providence.

La foible garnison du château d'If , avertie par nos cris , nous accueillit avec humanité ; mais nous venions du Levant , et malgré notre état , il nous fallut essuyer tous les ennuis d'une quarantaine. Le capitaine et dix hommes avoient échappé au naufrage ; mais dans quel état ! Presque nus ! sans argent , sans secours , et inconnus dans un port où ils abordoient pour la première fois. Je n'aurois pas sans doute tardé à soulager leur misère ; mais , je l'avoue à ma honte , dans les premiers momens occupé de ma perte , je ne songeai moi-même qu'au revers cruel que je venois d'éprouver. Hélas ! l'ame d'Osmin étoit bien plus grande que la mienne. Il avoit dans une ceinture cent louis , foible fruit de ses épargnes chez le visir , c'étoit tout son bien ; il les distribua généreusement aux malheureux qui s'étoient sauvés. Je n'en fus instruit qu'au bout de quelques jours , quand la réflexion me fit ouvrir les yeux sur la misère où ils devoient être plongés. Quelle différence ! ils auroient languï dans le besoin en attendant mes secours , et Osmin ne leur avoit pas laissé le tems ds connoître même le besoin. J'ai voulu cent fois lui rembourser cette somme ,

et c'est le seul refus qu'il m'ait fait éprouver dans sa vie. Voilà la bienfaisance dans sa pureté, la bienfaisance vierge et sans tache.

Pendant ma quarantaine, j'écrivis à M. de R., notre correspondant à Marseille; et je reçus de lui tout ce que la politesse et l'humanité peuvent offrir de secours dans un semblable désastre. Il m'avoit vu dans mon enfance, il avoit de l'amitié pour moi, et j'attendois avec impatience l'instant où je pourrois l'embrasser. Malgré la perte que je venois d'éprouver, je n'étois point malheureux; la fortune de mon père étoit assez brillante pour me promettre un avenir flatteur, et mon naufrage n'avoit rien changé aux nouvelles idées de bonheur que j'avois conçues.

Lorsqu'il me fut permis d'entrer dans Marseille, je me rendis chez M. de R. Il me reçut avec tout l'empressement que je devois attendre d'un homme lié depuis long-tems avec mon père, et qui m'avoit vu au berceau. Il me présenta à sa femme et à ses enfans. Ils se réunirent tous pour me presser de loger chez eux et je ne pus résister à leurs instances. Après les premières honnêtetés, je m'informai de M. de R. s'il avoit eu des nouvelles de mon père. Il me répondit oui, d'un air assez froid, et changea de conversation tout de suite. J'en fus surpris; mais, par honnêteté, je n'insistai pas. Toute la famille fit tout ce

qu'elle put pour égayer le dîner ; cependant , à travers leurs politesses , je démêlois un certain air de contrainte qui perçoit , malgré eux . Je ne savois à quoi l'attribuer . Ce n'étoit point de la cérémonie ; le cœur étoit de moitié dans les avances qu'ils me faisoient . Q'étoit - ce donc ? Hélas ! je ne l'appris que trop tôt .

Après le dîner , M. de R. me prit par la main , et me conduisit dans son cabinet ; il en ferma la porte , et me fit asseoir près de lui . Je vous crois du courage et de la fermeté , me dit-il ; ce que vous nous avez conté de vos aventures , et la manière dont vous supportez votre triste naufrage , m'en assurent . D'ailleurs , vous avez éprouvé jusqu'ici qu'il y a peu de jours de l'homme qui ne soient marqués par quelque adversité . La providence le veut ainsi , et nous devons nous y soumettre . Effrayé de ce début , je le pressai d'achever . Il est affreux pour moi , me dit-il , de n'avoir qu'une nouvelle funeste à vous apprendre , la première fois que j'ai le bonheur de vous posséder chez moi ; mais enfin je ne puis vous le cacher , vous n'avez plus de père . Ce coup acheva de me terrasser ; les peines de l'esprit que j'avois éprouvées si long-tems , les dernières fatigues que je venois d'essuyer , avoient altéré ma santé ; ce dernier trait la déranginga totalement . Les chagrins

que mon départ avoit dû lui causer vinrent tourmenter mon imagination; je me regardai comme la cause de sa mort. Cette réflexion, que je ne pouvois étouffer, me plongea dans l'état le plus alarmant; ce ne fut point une maladie aiguë, mais une mélancolie profonde, une sorte de langueur qui résista à tous les remèdes. Rien n'approche des soins tendres et généreux que mes hôtes eurent pour moi, et mon pauvre Osmin ne voulut pas permettre que personne me veillât que lui. Enfin, au bout de trois mois, la jeunesse et la gaité naturelle de mon caractère vainquirent le mal, et en coupèrent la racine. Promenades, fêtes, plaisirs, tout fut employé par mes amis, pour seconder les efforts de la nature, et ils y réussirent. Je me trouvai, au bout de cinq mois de séjour, assez bien pour songer à retourner à Smirne, où je devois recueillir la succession de mon père; je m'en ouvris à M. de R. N'y pensez pas, me dit-il: vous êtes jeune, vous avez des talens, de l'esprit, une taille avantageuse; voilà vos uniques richesses. Ce coup vous sera moins sensible que la perte d'un père; voilà pourquoi je vous l'ai gardé pour le dernier. Une sédition arrivée à Smirne a hâté sa mort; le peuple est entré dans sa maison; tout a été pillé, dispersé, et détruit. Toute sa fortune étoit en porte-feuille, vous

le savez ; une partie sera passée dans des mains infidèles, l'autre aura été égarée , et tout l'argent comptant , tous les meubles précieux sont devenus la proie d'une populace effrénée. J'avois vingt-quatre mille francs à lui remettre, je les ai encore ; ils sont à vous. En les joignant à vos mille sequins , cela fait à peu - près trente - six mille livres. Voilà tout votre bien ; c'en est assez , avec de la conduite. En les employant comme il faut , ils pourront par la suite réparer tant de pertes. Votre père avoit d'autres recouvrements à faire , je le sais ; mais il ne faut pas attendre de tous ses correspondans la même bonne foi que je vous montre ; vous n'avez point de titres à leur présenter , et ils profiteront de votre impuissance , pour se dispenser de payer. Je reçus cet aveu avec plus de sang-froid que je ne l'aurois cru ; on s'accoutume à l'adversité , comme au bien. L'homme que la fortune favorise devient insensible , à la longue , aux bienfaits dont elle l'accable chaque jour ; il en est de même des maux ; plus ils se succèdent , moins on les sent. Je demandai à M. de R. ses conseils sur ce que j'avois à faire. Allez à Paris , me dit-il , sollicitez la place de votre père , on n'y a pas encore nommé ; j'ai des amis dans ce pays-là , je vous donnerai des lettres de recommandation , et je vous réponds des suffrages de Marseille.

Ce conseil s'accordoit trop bien avec le plan que je m'étois fait, pour ne pas le suivre. Comblé des bontés de M. de R. , je partis pour Paris. Je vis les ministres , je leur présentai des mémoires qu'appuyèrent ceux à qui j'étois recommandé. On me laissa des espérances pendant six mois ; enfin un concurrent plus puissant l'emporta , et je me vis éconduit , n'ayant gagné à tous mes projets ambitieux qu'une diminution assez forte dans mes médiocres finances.

Le bonheur n'étoit donc pas dans l'ambition ! m'écriai-je ; elle m'a trompé , comme l'amour. Où le chercher maintenant ? Tant de leçons ne m'avoient pas encore rendu sage , vous allez le voir. A peine me restoit-il vingt-six mille francs. Je m'étois flatté pendant quelque tems de recouvrer quelque chose des dépouilles de mon père , par le canal de l'ambassadeur de France à Constantinople. Je m'étois adressé à Ibrahim ; je lui avois écrit en lui détaillant tous mes malheurs. Il avoit donné des ordres en conséquence , et son ame généreuse se dispoit à me faire passer des secours qui certainement auroient été bien au-dessus de mes besoins ; mais comme si ma fatale destinée eût dû s'étendre sur tout ce qui s'intéressoit à moi , une révolution l'avoit renversé ; il avoit payé de sa tête les dangereux honneurs qu'il avoit possédés avec gloire ; et , sous un ministère

nouveau, ses ordres n'avoient point été respectés. Je regardai donc autour de moi. Mon séjour à Paris, l'affaire qui m'y avoit conduit, m'avoient fait faire des connoissances. C'est peut-être, de toutes les villes, celle où l'on devoit être le plus en garde contre les liaisons, et où il est le plus difficile de les bien choisir. Les rangs y disparaissent, l'amour du plaisir y rend tout égal; l'argent est le grand mobile des artisans, la frivolité en est l'objet, et cela durera jusqu'à ce que le hasard ou l'inconstance dissipent ces sociétés d'un jour. Chaque aurore amène un nouvel ordre de choses, et les fleurs du lendemain font oublier les roses dont on se parfumoit la veille. Je vis une jeunesse brillante, la félicité sur le front, le thyrsé d'une main, la marote de l'autre, jouir, en folâtrant, de l'instant qui s'envole, et ceints de l'écharpe de la volupté, attendre, sous le voile de la joie, l'importune approche de l'avenir. Voilà le bonheur, me dis-je; ils s'endorment dans le sein du plaisir; un plaisir nouveau les éveille. Imitons-les. Hélas! je ne voyois que le masque, l'homme est toujours dessous. La vie des conquérans fameux ne fut pas plus pénible peut-être que celle des élégans de Paris. Repousser le créancier avide, subjuguier le coriace usurier, tracer sans cesse des plans de ressources, le cornet à la main batailler avec

l'infortune, combattre l'inquiétude, braver les reproches, terrasser les remords; telle est la guerre étrangère et civile qui marque tous leurs jours. Et quelles en sont les couronnes? Une minute de jouissance pour l'orgueil, une seconde de plaisir, dont l'ennui réclame la moitié.

De tous mes rêves, ce fut là le moins long; on ne va pas loin avec vingt-six mille livres. Météore d'un instant, je m'éteignis, comme tant d'autres, dans l'abîme de l'oubli, et l'approche de l'infortune dissipa, comme le souffle du zéphyr, les papillons légers et caressans que mon éclat fugitif avoit rassemblés autour de moi.

De tant de cœurs à qui je n'avois coûté que des sermens, il ne me resta qu'Osmia; c'est dans la règle. Plus sage que moi, tandis que l'ambition m'enivroit de fumée, et que le mensonge des plaisirs minoit ma médiocre fortune, il avoit appris à broder, et, plus adroit que les fées, il étoit parvenu dans peu à exceller dans un art que le luxe a créé. La misère m'avertit d'une séparation que ma folie avoit rendue nécessaire, et que mon amitié me présentait affreuse. Le seul peut-être des petits-mâtres ruinés, je n'avois point de dettes; mais vingt-cinq louis étoient mon unique avoir, et il falloit bientôt songer à prendre un parti. Il fallut donc m'ouvrir au

malheureux Osmin , et lui annoncer le coup affreux dont mon ame gémissoit depuis long-tems. Je le vis sourire. Nous séparer ! me dit-il ; et pourquoi ? Parce que je suis pauvre , lui répondis-je. --- C'est précisément à cause de cela que je dois rester avec vous. Si vous étiez riche , vous n'auriez pas besoin de moi. --- Eh ! comment te nourrirai-je ? --- Je ne prétends pas non plus que vous me nourrissiez ; mais moi je prétends vous nourrir. Allez , soyez sans inquiétude ; mon travail est plus que suffisant pour nous deux. --- Comment ! tu veux que j'abuse . . . Ô ciel ! --- Qu'appellez-vous , abuser ! eh ! que vous donnerai-je ? Ce que l'indifférent même ne devoit pas vous refuser. Mais vous , en recevant , que ne me donnez-vous pas ! Quoi ! vous avez l'ame si belle , et vous ne concevez pas ? . . . Ah ! je suis bien plus heureux que vous ! c'est bien moi qui abuse . . . puisque jamais vous n'aurez été plus généreux à mon égard. --- Quoi ! tu veux ? . . . quoi ! le prix de ton travail ! . . . Non , jamais . . . --- Tenez , soyons sincères ; je ne m'y trompe pas , je commence à connoître les mœurs des Européens. Votre cœur est vaincu ; mais l'orgueil se gendarme : vous accepteriez les secours d'un grand , d'un égal ; vous ne me croyez pas le vôtre. --- Ah ! ce soupçon m'offense ; mais . . . --- Mais le préjugé parle :
 quelle

quelle bisarrerie ! Grands d'Europe ! grands de route la terre ! vous dépensez , sans rougir , l'argent que le pauvre baigné de sueur apporte à vos trésors ; mais devient-il un don de son amour ? c'est un affront pour vous. Quelle inconséquence ! Cela s'appelle mettre sa gloire à se nourrir en tigre , et la honte à teter comme l'agneau. Tiens , Bruno , voici une vérité , c'est l'homme de la nature qui te la dit ; tu n'as pas rougi de mes services chez Ibrahim , sais-tu pourquoi ? c'est que je servois tes passions. Ainsi raisonnent les grands. Ils t'offensent aujourd'hui , sais-tu pourquoi ? c'est qu'ils t'avertissent que tous les hommes sont égaux. Eh ! foule aux pieds ces misères de l'esprit , ces hochets des distinctions qu'inventa la barbarie ; sois homme , et laisse-moi l'être. Eh ! qu'importe des dons du diadème , ou de ceux d'un ouvrier ? c'est l'amitié qui les ennoblit (2) , et non la main qui les donne. Ah ! m'écriai-je en me jetant dans ses bras , je veux être aussi grand que toi ; j'accepte tout , c'est le seul moyen de t'égalier. Ah ! mon cher Otourou ! toi que je vois pleurer au récit des vertus de ton père , voilà celui que le ciel te réservoir pour être un jour ton modèle et ta récompense. Mais il est tems , mes amis , de terminer une histoire que votre attachement pour moi vous rend

seul intéressante , et je finis par la dernière épreuve que Dieu me réservoir pour dissiper toutes mes illusions.

Pendant mes jours de splendeur , j'avois été présenté chez une veuve qui n'avoit point d'enfans ; elle étoit âgée de quarante-cinq ans environ ; elle jouissoit d'une fortune honnête. De l'esprit , de la gâité , des mœurs , une maison bien meublée , une table délicate attiroient chez elle une société aimable et choisie , dont elle faisoit l'agrément. Je n'avois eu pour elle que ces égards de la politesse que tout homme a pour les femmes dignes d'estime : et dans mon infortune , j'avois cessé de la voir. Un jour que j'allois sortir de chez moi , un de ses gens me remit un billet de sa part ; par lequel elle m'invitoit simplement à me rendre chez elle. Je fus étonné qu'elle m'eût déterré dans le nouveau logement que j'habitois ; je l'avois pris conforme à la situation de mes affaires , et ne l'ayant dit à aucune de mes connoissances , je m'y croyois parfaitement ignoré. Je lui répondis que j'étois sensible à l'honneur qu'elle daignoit me faire , mais que des raisons dont le détail seroit fastidieux pour elle , me privoient d'en profiter. Je m'en crus défait , et que je n'en entendrois plus parler ; le me trompois : le lendemain nouveau mes-

sage ; son billet étoit court , mais précis. Je sais , me mandoit-elle , tout ce qui vous est arrivé ; si ce sont là vos raisons de m'éviter , elles sont frivoles , vous ne me connoissez pas. Venez après-demain , à cinq heures du soir , je le veux ; mon Suisse a mes ordres , ma porte ne sera ouverte que pour vous. Je ne faisois plus rien sans consulter Osmin ; cette déférence lui étoit bien due : je lui montrai ce billet. Allez-y , me dit-il ; que risquez-vous ? Quelque court que soit ce billet , il annonce de la bienfaisance et de la délicatesse. Une femme qui ménage avec tant d'adresse votre amour-propre , que l'aveu de votre état , et la crainte d'en avoir des témoins pourroient alarmer , ne peut avoir qu'une belle ame. Il ne faut jamais se défier de ceux qui veulent voir les malheureux ; il n'y a que les méchants qui les fuient. Je lui répondis donc que je me rendrois à ses ordres.

Le jour venu , je voulus m'habiller ; il me restoit encore quelques débris de mon ancienne élégance , et je comptois m'en servir. Point de parure , me dit Osmin ; mettez-vous décemment , mais simplement : il y a de la noblesse à se montrer tel qu'on est. Le faste d'un infortuné force le bienfaiteur au silence ; il décèle tout à la fois la honte que l'on ressent

des bienfaits , le mauvais emploi qu'on en fera , et l'ingratitude dont on les payera. Il avoit raison , je le sentis , et couvert d'un simple habit noir , je me rendis chez cette dame.

Elle me reçut avec cette franchise qui prend sa source dans la véritable vertu. Plus affable , plus ouverte , plus amène que dans les cercles des sociétés , dont elle étoit l'ornement , elle me laissa voir un de ces cœurs rares , il est vrai , mais qui se trouvent encore , pour qui la vue d'un malheureux n'est pas une injure. Elle me demanda ma confiance : ce n'étoit ni un ordre ni une prière ; c'étoit cet art qu'on ne peut définir , cet ascendant invisible qu'une bonne ame prend , sans s'en douter elle-même , sur l'ame sensible qui l'approche. Elle l'eut tout entière ; je lui racontai toute ma vie , toutes mes fautes. Pauvre jeune homme ! me dit-elle quand j'eus fini , vous avez bien souffert , voilà bien des égaremens , mais , dieu merci , pas un vice. Je vous remercie de votre bonne foi ; je ne m'en crois pas indigne. J'aurai peut-être , de mon côté , un secret à vous dire ; mais il demande des explications. Il est tard , et je ne veux pas vous arrêter plus long-tems. Je pars demain pour la campagne ; je ne serai de retour que dans quinze jours.

je vous en ferai prévenir : en attendant , voici cent louis... Comme elle prévint mon refus à mon premier geste : Arrêtez , me dit-elle , ce n'est point un don , je sais vous respecter ; c'est une restitution que l'on m'a chargée de vous faire. Une restitution ! lui dis-je , je ne me rappelle pas... Ah ! me repondit-elle en riant , cela a bien pu vous échapper ; vous n'avez pas , je crois , mon cher , toujours parfaitement compté avec vous même , mais quoi qu'il en soit , continua-t-elle d'un air sérieux , je vous dis la vérité : débarrassez-moi de ce dépôt. Je sentis que la résistance l'eût offensée ; je les pris , et après l'avoir assurée que j'attendrois de ses nouvelles avec impatience , je la saluai , et me retirai.

Je fus retrouver Osmin ; je lui contai ce qui s'étoit passé , et je m'empressai de lui remettre les cent louis , dont la possession ne m'étoit agréable que par rapport à lui. Si cet argent est une restitution , me dit-il , vous en pouvez disposer ; il est possible que ce ne soit qu'une libéralité , et j'ai du penchant à le croire ; la bienfaisance est ingénieuse ; n'y touchez pas , jusqu'à ce que vous connoissiez de quelle source il part. Si c'est une libéralité , nous pouvons nous en passer , il y a des gens plus malheureux que nous , et cette somme répandue sur

plusieurs par cette dame généreuse , peut les sauver du désespoir , tandis qu'elle n'est pour nous qu'un superflu.

Au tems marqué , je reçus un billet de la dame , comme elle me l'avoit promis , et je retournai chez elle. Elle me reçut avec encore plus d'amitié que la première fois ; nous dînâmes ensemble tête à tête. L'après-dîner , elle fit défendre sa porte , et elle me conduisit dans son cabinet. Je vous dois le prix de votre confiance , me dit-elle , et je vais m'acquitter ; je vous ai promis un secret , vous allez le savoir. Je suis veuve depuis quinze années , je n'ai point d'enfans. Des raisons de convenance avoient fait mon mariage ; mon époux avoit de la naissance , mais point de bien ; cependant , quoiqu'il tint sa fortune de moi , je n'ai pas été heureuse. Depuis mon veuvage , rien ne manque à ma félicité. Vous avez été témoin de la considération dont je jouis dans le monde : ma société est peu nombreuse ; elle est composée d'amis auxquels je suis chère ; mais l'âge m'avertit que la vieillesse insensiblement éloignera de moi ceux qui me fréquentent. Tel est le monde ; ma maison par degrés deviendra déserte , je ne recevrai plus à la longue que de ces visites que l'on accorde par bienséance aux vieillards. Il est peu de gens

assez généreux pour venir respirer l'ennui qui les entoure. Je sentirai cette froideur, elle fera mon supplice ; n'ayant que des parens éloignés et inconnus, je ne puis compter sur les consolations des miens. Je me verrai donc livrée à des domestiques intéressés, infidèles peut-être, qui profiteront de ma faiblesse, pour me faire sentir le poids de leur joug mercenaire. Pour échapper à cet avenir, je veux me marier ; mais c'est un ami, et non pas un époux, qu'il me faut. Si je le choisis dans les gens de mon âge, je me donne un maître, et je veux être libre ; si je le prends riche, je ne m'associe qu'un indifférent. Je veux donc que mes nouveaux liens, en assurant mon bonheur, fassent celui de l'homme qui les partagera. Je veux qu'il ait une naissance honnête, pour me conserver l'estime du public ; je veux qu'il soit pauvre, pour que la reconnoissance agisse sur son cœur ; qu'il soit jeune, pour qu'il puisse me survivre ; qu'il ait l'ame sensible, pour qu'il sente le prix de mon amitié ; qu'il ait connu le monde, pour que la nouveauté des plaisirs et des passions ne l'entraîne pas loin de moi ; je veux sur-tout qu'il ait souffert, pour que le bonheur dont je le verrai jouir soit la récompense du bien que je prétends lui faire. Je ne veux point de son amour, il me gêneroit ; les sermens que

L'on fait à une vieille femme décèlent une ame hypocrite. Voilà mes conditions , voilà les qualités que j'exige du compagnon que je m'associe. Il est rare de les rencontrer ; j'y suis parvenue : un homme que je conçois les réunit toutes , je veux lui donner ma main ; et cet homme, c'est vous.

Il est aisé de concevoir ma surprise à ce discours , que je prévoyois si peu. Je restai quelques momens étourdi et cherchant vainement des expressions ; enfin la politesse , la reconnoissance , l'amitié me précipitèrent à ses pieds. Je ne pouvois parler ; mais elle entendit le langage de mes larmes. Elle me releva avec bonté , et me fit asseoir à ses côtés. Vous acceptez donc , me dit-elle avec un aimable sourire , le fardeau que je vous propose ? Ah ! c'est trop , c'est trop , lui dis-je : comment serai-je digne... ? En conservant votre caractère , me répondit-elle , et profitant des leçons que la providence vous a données. Croiriez-vous , lui dis-je quand j'eus repris mes sens , que je dusse consulter quelqu'un sur le bonheur dont vous m'accablez ? Cependant la reconnoissance et la plus tendre amitié m'en font un devoir. Alors je lui racontai tout ce qu'Osmin avoit fait pour moi depuis que j'étois dans la misère. Votre délicatesse ajoute à mon estime , me dit-elle.

Sur le champ elle sonna , et ordonna à un de ses gens d'aller chercher Osmin. Quand il fut venu , elle voulut qu'il s'assît entre nous deux. Elle daigna lui répéter ce qu'elle venoit de me dire. Votre ami , lui dit-elle en finissant , mon cher Osmin , n'a voulu rien faire sans vous consulter. Il est trop juste ; votre bienfaisance , si rare , si digne d'estime , vous a acquis sur lui tous les droits d'un père. Prononcez donc. Madame , répondit-il avec modestie , c'est accorder trop de prix aux devoirs que la nature inspire. Mon unique mérite est d'avoir mis à profit l'instant où la fortune le mettoit en oubli ; elle le rappelle au rang qui lui convient , et nous rend à chacun notre rôle ; le mien est d'applaudir avec respect au bonheur que vous lui préparez. Quelle noblesse , s'écria-t-elle en l'embrassant , quelle leçon pour la petite fierté des humains ? Combien souvent on regarde avec dédain des objets qu'on ne devoit considérer qu'à genoux ! Osmin devint l'objet de nos caresses. Il vouloit se retirer ; elle ne le permit pas , et elle me proposa de fixer le jour de notre hymen. je lui représentai alors que , pour ma propre satisfaction , et pour lui prouver que je ne lui en avois point imposé , j'étois bien aise de faire venir mes papiers et des renseignemens de

Marseille. Pardonnez-moi, me dit-elle, cette petite supercherie; je n'ai point été à la campagne, ce n'étoit qu'un prétexte pour avoir le tems d'écrire à ce M. de R. que vous m'avez nommé. J'ai reçu sa réponse, les détails que je demandois, et vos papiers en bonne forme. Eh bien, me dit Omin, m'étois-je trompé sur la restitution? Elle est du même auteur que la partie de campagne. Que veut il dire? me demande madame de B. Je lui rapportai notre conversation. Je n'en ai point imposé, me dit-elle; c'est bien une restitution. Eh! de qui? lui dis-je en lui baisant la main. De la fortune, me répondit-elle; ne vous a-t-elle pas assez volé? Mais parlons d'autre chose; prenons jour. Nous sommes à la moitié de décembre? il me faut bien deux semaines pour prendre quelques arrangemens. Je n'ai point de parens à consulter; mais il faut que je traite avec mes gens d'affaires; il faut bien que vous-même vous vous mettiez en état de paroître. Voilà cinq cents louis; si cela ne vous suffit pas, vous me le direz. Tout cela demande du tems, et nous conduira jusqu'aux premiers jours de janvier. Le lendemain des Rois vous convient-il? Que me demandez-vous? lui répondis-je; ordonnez. Eh bien donc, au sept de janvier; et puisse ce jour être à jamais l'époque

de votre félicité et de la mienne. Nous nous marierons sans éclat ; je n'en instruirai mes amis qu'après la cérémonie ; je veux éviter les objections , les représentations , les complimens toujours fastidieux quand on a pris son parti. Jusques-là , venez me voir. Je serai seule souvent ; mais si , par hasard , j'ai du monde , que vos visites soient sans affectation. Votre absence du monde n'a pas fait assez de sensation dans Paris , pour que ma société la sache. Prenez dès ce soir un logement convenable. Je ne pourrai pas toujours envoyer chez vous le même domestique de confiance , et je ne veux pas vous exposer aux propos des autres. Enfin nous convinmes de tout dès le même soir , et je me retirai avec Osmin , plein de satisfaction , et pénétré de la félicité que me promettoit une aventure aussi imprévue.

Je pris tout de suite un logement convenable à ma nouvelle situation. Osmin étoit au comble de la joie. Nous soupâmes ensemble , et je me couchai dans une situation d'esprit bien différente de celle que j'éprouvois depuis long-tems. Je vais donc enfin être heureux ! me disois-je ; une compagne aimable et raisonnable , une vie douce et paisible , une fortune assez opulente pour récompenser mon bienfaiteur ; voilà ce qui m'attend , voilà les jours qui me sont destinés. Ah ! je me suis trompé sur le bonheur ; il fu i

ceux qui le cherchent , il aime à surprendre ceux qui le croient à jamais perdu. Oui , le bonheur est sur la terre ; ce ne sont ni l'amour , ni l'ambition , ni les voluptés qui l'assurent ; ce sont les passions douces qui le promettent , et elles ne me tromperont pas.

Je vis journallement madame de B. , et j'appris à l'estimer de plus en plus. De la religion , une belle ame , des mœurs pures , un cœur droit , une franchise aimable , une gaîté uniforme ; telle étoit cette femme digne vraiment des hommages de toute la terre ; tel étoit l'objet estimable dont l'âge laissoit mon cœur paisible , et dont les vertus enflammoient à chaque instant mon amitié et mon admiration. Le premier de janvier , nous signâmes notre contrat de mariage. Elle m'y assuroit dix mille livres de rente après sa mort , et m'y reconnoissoit deux cent mille francs , que j'étois sensé lui avoir apportés. Deux de ses plus chers amis furent nos uniques témoins et les seuls qu'elle mit dans sa confiance , et ils furent également les seuls qu'elle invita à notre mariage. Le jour en approchoit , et je m'abandonnois aux plus douces réflexions. Le cinq de janvier , je me présentai chez elle d'assez bonne heure ; il pouvoit être neuf heures et demie ; ses chevaux étoient mis. Ah ! vous voilà , me dit-elle ; mettez-vous là , nous prendrons du
chocolat

chocolat ensemble. Vous sortez , lui dis-je ? il fait un tems affreux. C'est l'affaire de mes chevaux , me répondit-elle ; je vais chez mon notaire. Je crains qu'il n'ait laissé du louche dans une des clauses de notre contrat ; je veux lui en faire l'observation. J'irai moi-même , si vous le voulez , lui dis-je. Non , me répondit-elle. Ces gens-là sont singuliers ; il vous supposeroit de l'avidité peut-être , et il est plus décent que ce soit moi qui fasse cette démarche. A peine serai-je deux heures dehors ; attendez-moi , si vous voulez. Ne dînez-vous pas avec moi ? Si vous me le permettez , lui répondis-je. Des façons ! me dit-elle , en riant. Pas précisément , repris-je , mais bien ce que vous méritez , ce que je ferois gloire de vous rendre toujours , le respect le plus tendre. Le plus doux sourire fut sa réponse. Elle prit son chocolat ; je lui donnai la main jusqu'à sa voiture , et je remontai dans son appartement.

Il étoit midi quand elle rentra. Je fus au devant d'elle. Il fait un froid cruel , me dit-elle ; je suis gelée. Elle se mit devant le feu , pour se réchauffer. Vous vous serez ennuyé ; j'aurois pu , continua-t-elle , vous éviter ce désagrément. Les femmes n'entendent rien aux affaires ; la difficulté qui m'alarmoit n'a pas le sens commun. Nous causâmes ainsi pendant quelque tems ;

elle me parut enrouée ; je lui en fis la remarque. Je me serai enrhumée peut-être , me dit-elle ; l'étude de ce notaire étoit étouffante ; il y avoit un poêle , ils me sont funestes. En le quittant j'ai été à la messe à Saint-Sulpice. Malgré les fourrures dont je suis enveloppée , le froid et l'humidité m'ont saisie. Mais c'est une misère , cela se dissipera.

Nous n'en reparlâmes plus. Je passai toute la journée avec elle ; elle fut gaie à son ordinaire. Le soir l'enrouement étoit augmenté , et elle se plaignoit d'un léger mal de tête. Je la pressai de se reposer , et je me retirai , pour la laisser libre. Elle m'étoit assez chère déjà pour que le moindre accident m'alarmât. Le lendemain , dès que la décence me le permit , je me présentai chez elle. La nuit avoit été orageuse , et elle avoit la fièvre. Son médecin parut ; il ne prononça pas encore sur son état , mais il lui prescrivit la diète la plus rigoureuse. Elle étoit souffrante ; je ne quittai pas le chevet de son lit pendant tout le jour. Elle me parla , mais rarement. Elle étoit oppressée , et la fièvre étoit ardente. Le soir , la fluxion de poitrine étoit décidée , et le médecin nous l'annonça. Jugez de mon état ; ce n'étoit pas le cas de m'inquiéter beaucoup de ce que l'on en pourroit dire ; je ne m'éloignai pas , et je passai la nuit auprès d'elle. Elle eut un redou-

blement de fièvre et le délire. Le jour suivant, le médecin me dit qu'elle étoit dans le plus grand danger, et qu'il alloit profiter du calme où l'absence de la fièvre la laissoit, pour la prévenir sur son état. Je me mis un peu à l'écart, pour le laisser libre. Elle reçut avec fermeté cet avertissement cruel. Le médecin me dit à l'oreille, en sortant : Si le redoublement vient ce soir, c'est une femme perdue. J'avois le cœur déchiré, et les larmes, malgré moi, venoient sur ma paupière. Hélas ! c'étoit ce jour-là même qu'elle avoit fixé pour mon bonheur. Je me contraignois cependant, et je me rapprochai de son lit. Elle me prit la main, et me la serra doucement. Mon ami, me dit-elle d'une voix foible, je vous cause bien de la peine ; vous avez veillé, allez vous reposer : je serois bien aise d'avoir à moi toute cette journée. Vous reviendrez ce soir ; cela me fera plaisir. Allez ; vous me gêneriez si vous vouliez rester. Il fallut lui obéir ; je retournai chez moi verser dans le sein d'Osmin mes larmes et mes inquiétudes : hélas ! trop heureux encore, dans mon malheur, d'avoir un cœur où je puisse déposer ce qui se passoit dans le mien !

Dès que la nuit fut venue, je revolai chez elle ; on m'apprit qu'elle avoit été administrée, et qu'elle s'étoit entretenue deux heures avec son notaire. Je rentrai dans sa chambre ; elle me

remercia de mon exactitude. Elle étoit sans fièvre encore , et j'eus quelques rayons d'espoir jusqu'à onze heures. Mais son agitation m'annonça bientôt le retour de la fièvre, et le délire suivit de près. Cette nuit fut affreuse , et le matin qui la suivit , le médecin la condamna. J'avois éprouvé bien des malheurs ; mais celui-là étoit le plus cruel de tous. Ce n'étoit point la fortune ni les jours paisibles et heureux dont je m'étois flatté , que je regrettois , c'étoit une femme vertueuse qui m'avoit accueilli dans le malheur où tout le monde vous abandonne ordinairement ; c'étoit une bienfaitrice , une épouse enfin , en qui je trouvois une tendresse maternelle ; tendresse , hélas ! dont je n'avois pas encore senti la douceur !

Je sortis de son appartement pour donner un libre cours à mes larmes. Sa maison étoit plongée dans la plus vive douleur , car elle étoit adorée de tout ce qui l'environtoit. La fièvre avoit cessé , mais la poitrine devenoit plus oppressée ; et des foiblesses fréquentes étoient les funestes avant-coureurs du coup qui nous menaçoit. Vers les onze heures du matin , elle me demanda : je m'approchai de son lit ; elle fit signe à son monde de se retirer. Quand nous fûmes seuls , elle me dit d'une voix presque éteinte : « Je croyois que Dieu m'avoit destinée

» à réparer vos malheurs ; il en ordonne au-
» trement. Notre séparation me coûte ; votre
» amitié et vos larmes me prouvent que
» vous êtes digne de mon choix ; mais il faut
» se soumettre aux volontés de Dieu. Ma for-
» tune eût été la vôtre !... Hélas ! vous n'en
» profiterez point ; je vous ai nommé dans
» mon testament , mais ne vous flattez pas
» qu'il soit respecté : des héritiers , que ni vous
» ni moi ne connaissons , vous disputeront
» les foibles marques de ma tendresse. Prenez
» cette petite cassette que vous voyez sur ma
» table : elle contient dix huit mille francs , et
» quelques bijoux ; acceptez cette offrande pour
» gage de mon amitié. Adieu , mon ami , re-
» tirez-vous ; la vue de vos larmes... Je n'ai
» que quelques momens , soyez assez mon ami
» pour me laisser entièrement dans des ins-
» tans si précieux , je vais bientôt paroître de-
» vant le tribunal de l'Être suprême. Adieu pour
» la dernière fois ; songez à moi , songez à
» Dieu sur-tout ; voyez combien il est bon ,
» et combien sa miséricorde est grande ! Pour
» quelques foibles vertus indignes de lui être
» offertes , il donne à une femme timide la
» force de supporter les horreurs de la mort. »
Elle se tut , et me fit signe de m'éloigner. Je me précipitai sur sa main , que j'inondai de mes

pleurs , sans pouvoir proférer un seul mot. Au bout de quelques minutes elle la retira doucement ; craignant enfin de la contraindre , je m'arrachai , le cœur brisé par les sanglots , de l'objet qui me fut le plus cher , et qui seul m'a fait connoître toute l'amertume des regrets et de la douleur.

Je ne pus d'abord me résoudre à quitter cette maison , mais bientôt j'y fus contraint. A deux heures il lui prit une foiblesse... ce fut la dernière. Son confesseur sortit de son appartement , et nous dit que nous ne lui devions plus que le tribut de nos larmes et de nos peines.

J'avois remis à Osmin les dernières marques des bontés de ma bienfaitrice ; il avoit porté la cassette chez moi , et étoit revenu tout de suite ; il profita du trouble où j'étois pour me prendre dans ses bras , et me transporter dans une voiture qu'il avoit amenée. Avant de partir , j'eus encore le tems de considérer toute l'insensibilité de l'avarice.

Un homme que je n'avois jamais vu , escorté d'un commissaire , parut aussi-tôt qu'elle eut les yeux fermés ; il me regarda de travers , et passa devant moi sans me saluer. L'avidité dans les yeux , la glace sur le front , le sourire sur les lèvres , il fit froidement apposer les scel-

lés , au milieu des larmes et des gémissemens dont toute la maison retentissoit. Osmin , comme je viens de le dire , m'arracha heureusement à un spectacle aussi révoltant que honteux pour l'humanité.

Le testament fut ouvert quelques jours après , elle me léguoit cent mille écus ; elle laissoit à ses héritiers six cents mille francs et son mobilier , et cent mille francs pour être distribués à ses gens , à des pauvres qu'elle nommoit , et pour ses œuvres de piété.

Les héritiers attaquèrent le testament. Je devois trop de respect à la mémoire de ma bienfaitrice , pour ne pas soutenir ses dernières volontés ; je plaidai ; ce procès me coûta une partie des dix-huit mille francs qu'elle m'avoit donnés. Le testament fut cassé , je perdis mon legs , les pauvres se virent frustrés de la part qui leur étoit destinée , et les héritiers triomphèrent. Le chef de cette chicane avoit quatre cents mille livres de rente.

Ce fut là ma dernière épreuve ; je parvins à me persuader qu'il n'y avoit point de bonheur sur la terre , et le fruit de cette réflexion fut une mélancolie profonde , et une sorte de haine contre toute la nature. Je plaçai le peu d'argent qui me restoit , et je résolus de me renfermer avec mon pauvre Osmin , de n'avoir

que lui pour société, et d'attendre à ses côtés la fin d'une vie si cruellement agitée. Je passai six mois dans ce genre de vie ; je ne sortois que rarement pour goûter le plaisir de la promenade, l'unique distraction que je me permettois.

Un jour qu'à l'heure du dîner je m'étois trop éloigné de mon quartier, j'entrai dans un hôtel, et je me mis à une table d'hôte : elle étoit composée de gens honnêtes et aimables. Quand l'appétit fut satisfait, la conversation s'échauffa et devint générale, elle roula sur le bonheur ; chacun en parla diversement, mais tous convinrent qu'on pouvoit le trouver dans le monde. Je soutins le contraire, et pour prouver mon sentiment, je dis quelque chose de mes aventures. Ces mots échappés comme malgré moi, éveillèrent la curiosité, et je n'en pus refuser le détail aux instances de toute la société. Tous m'écoutèrent avec la plus vive attention, tous plaignirent mon sort, mais je ne les persuadai pas sur l'article du bonheur. Après des civilités réciproques on se sépara, je sortis le dernier ; je trouvai à la porte de la rue un ecclésiastique qui avoit dîné avec nous, et qui s'étoit expliqué moins ouvertement que les autres ; il m'aborda poliment, et me proposa de prendre une tasse de café avec

lui : il m'étoit inconnu , mais son habit m'inspiroit de la confiance. Volontiers , lui dis-je , si vous me faites l'honneur d'accepter de la liqueur. Je le veux bien , me répondit-il , et nous nous acheminâmes , en causant de choses indifférentes , vers les Tuileries. Nous prîmes notre café sur la terrasse des Feuillans. Quand nous eûmes fini , il me dit : Vous me paroissez être l'ennemi irréconciliable du bonheur ; cependant vous avez une belle ame , des vertus , tout ce qu'il faut enfin pour être heureux , et je veux vous ramener dans le chemin de la félicité. Souffrez que je vous interrompe , lui dis-je : S'il s'agit de quelque nouveau projet de fortune , je n'en veux pas entendre parler. Oui , me dit-il , c'est une fortune qui est ouverte à tout le monde , que tout homme peut , quand il le veut , posséder ; fortune qui ne périt jamais , qui seule assure le bonheur , qui vous fut offerte dix fois , et que vous avez toujours dédaignée pour courir après une chimère ; cette fortune est la religion. --- Vous m'étonnez , la religion ! mais je n'en ai jamais manqué. --- Je le veux croire. La connoissez-vous bien ? --- Remplir les devoirs qu'elle impose , et être honnête homme ; voilà la bonne religion. --- Vous en êtes loin ; ainsi ne vous plaignez pas du bonheur , vous ne l'avez pas

cherché où il est vraiment , vous n'avez pas dû le connoître ; ce que vous avez fait , un automate en feroit autant ; vous avez été honnête homme , mais c'est par égard pour le monde. Vous voyez qu'il y a peu de mérite à tout cela , tout votre malheur vient de n'avoir pas aimé Dieu comme il doit l'être ; n'ayant rien fait pour lui , il ne vous doit rien , voilà la loi naturelle ; mais n'ayant rien fait pour lui , il vous a envoyé des adversités pour vous rappeler à lui , voilà la loi divine. Vous avez tout fait pour le monde ; que vous en reste-t-il ? de l'amertume. Si vous en aviez fait la dixième partie pour Dieu , quelle différence ! vous ne vous plaindriez pas du bonheur. Vous avez rempli quelques formalités de la religion ? mais le cœur étoit ailleurs : et c'est ce cœur qu'il veut. Vous le lui donnâtes un instant , lorsque le courroux d'Ibrahim vous menaçoit. Rappelez-vous les récompenses infinies de ce foible effort ; elles vous frappèrent cependant , et vous les avez négligées. Tenez , soyons de bonne foi , ce prétendu bonheur que le monde promet , toujours menteur , toujours faux , toujours fugitif : ce desir du bonheur , inné dans le cœur de l'homme , est l'argument le plus fort , la preuve la plus certaine de l'existence d'un Dieu , et de la vérité de ses promesses.

Je ne vous rapporterai point toutes les conversations que j'eus avec ce digne ecclésiastique ; il avoit de l'esprit , de la droiture , et une religion profonde , et le cœur le plus aimant. Je ne le quittai point qu'il n'eut consommé son ouvrage ; je lui dus des jours nouveaux , l'honneur du sacerdoce , le peu de vertus que je pratique ; enfin , l'unique , le solide bonheur qu'un homme puisse goûter sur la terre. Au bout de quelques années , je fus nommé par la Cour pour venir remplir dans ces climats éloignés la sainte fonction dont je suis revêtu , et où j'attends avec confiance que Dieu m'appelle vers lui , pour rendre compte d'une vie malheureusement trop stérile.

Bruno termina son récit de la sorte. Honorine , Gernance , Duménil , Otourou et moi , nous l'embrassâmes avec transport , pour le remercier du plaisir qu'il nous avoit fait et de l'instruction que nous avions tous retirée de l'histoire d'une vie qu'il couronnoit de tant de vertus. Otourou , profondément pénétré , se jeta à ses pieds. O Bruno ! s'écria-t-il , ô toi ! qui fus le libérateur de mon père ! ne feras-tu rien pour le fils de ton ami ? Quand donc daigneras-tu sanctifier en moi le caractère de cette religion qui fait le bonheur ? Nous applaudîmes tous à sa demande. Honorine et

Gernance voulurent encore se charger de ce bienfait , et lui servir de garants aux pieds du Tout-puissant.

Le lendemain fut le jour fixé ; nos amis vinrent nous chercher , la sortie de notre prison fut une espèce de triomphe , le peuple nous attendoit en foule ; on entendoit crier par-tout :
 » Voilà les Nègres qui ont pensé périr pour
 » avoir voulu défendre un Blanc : voilà
 » les Blancs qui n'ont pas douté de l'inno-
 » cence des Nègres ; que l'humanité triom-
 » phe et qu'elle réunisse toutes les nations ! »

Nous marchâmes jusqu'à l'église au bruit des acclamations , et couverts des fleurs que l'on effeuilloit sur nos têtes. Bruno nous attendoit au temple ; ce n'étoit plus ce même homme dont le visage annonçoit l'affabilité , l'ingénuité , la confiance ; ministre de Dieu , il avoit la majesté céleste ! Le temple étoit rempli d'une multitude innombrable , il adressa la parole au peuple ; les bienfaits de l'Eternel , répandus sur nous , furent le sujet de son discours. Ce sont des Nègres , dit-il en s'adressant aux Blancs , votre Dieu les aime ; ils tiennent , vous le voyez , le même rang que vous dans le partage de ses trésors , ne les privez donc pas de l'amour que vous devez à tous les hommes ; que le tendre nom de frère leur soit quelque-
 fois

fois donné par vous , pour les récompenser des fatigues qu'ils supportent pour vous ; coûte-t-il plus à prononcer que le nom d'esclave ? Leur forme , leurs services , leur courage , ne vous disent-ils pas qu'ils vous ressemblent ? Aimez-les , la nature vous l'inspire , l'humanité l'exige , Dieu vous le commande. Dieu , l'humanité , la nature ! quels payens ! quels idolâtres résisteroient à leurs voix réunies ? Eh ! vous êtes chrétiens ! Vous , Nègres , mettez votre gloire à nous servir d'exemple ; montrez-nous que la loi de Dieu peut s'accomplir entièrement ; aimez-nous comme vos frères , nous le sommes ; aimez encore le bras aveugle qui vous accable , soyez sûrs d'une vengeance infaillible , d'une vengeance dont les traits ne retomberont pas sur vous.

La cérémonie se termina par le baptême d'Otourou ; des voitures nous attendoient , nous y montâmes tous. Gernance avoit fait placer des relais sur la route , et nous arrivâmes le même jour à l'habitation où j'avois éprouvé mes derniers malheurs : on en avoit chassé le méprisablc concierge. Quel plaisir de me retrouver au milieu d'amis si chers , dans un lieu qui m'avoit été si funeste ! Amélie et Dumont y manquoient seuls à mon bonheur ; je ne pus m'empêcher de m'attendrir à la vue de l'appartement que la mal-

heureuse Amélie avoit occupé. Ces lieux offroient à chacun de nous un souvenir douloureux ; Gernance s'y rappelloit un père ; Honorine un frère coupable, dont la mort avoit hâté celle de l'auteur de ses jours ; Otourou les fatigues qu'il y avoit essayées ; et Bruno en prit occasion de nous rappeler la vérité que son histoire nous avoit prouvée, qu'il n'est point de félicité humaine qui n'ait ses amertumes. Je m'étonnois que Gernance eût choisi ce séjour pour consommer une fête où la joie devoit seule régner ; je ne connoissois pas encore toute la générosité de ce cœur, qui marquoit chacun de ses jours par des bienfaits nouveaux. Ce léger nuage qui nous avoit attristés pendant quelques instans se dissipa bientôt ; nous fîmes un souper délicieux, et chacun se retira pour passer la plus douce des nuits.

Le lendemain nous étions tous levés de bonne heure ; le bon Osmine entra le premier dans ma chambre, et me dit que tous nos amis étoient déjà rassemblés, et qu'ils m'attendoient pour déjeuner. Je le suivis pour aller les rejoindre ; je les trouvai tous assis autour d'une table à thé ; ils se levèrent quand j'entrai. Conviens, me dit Gernance en m'embrassant, que nous sommes bien malhonnêtes de te déranger ainsi. Je le suis bien plus, lui répondis-je, de n'avoir

pas prévenu votre réveil ; mais le bonheur rend paresseux. Vaine excuse ! me dit Bruno ; mais c'est qu'un maître de maison a toujours tant d'affaires ! Que veut-il dire ? repris-je en riant. La vérité , me répondit Honorine en m'embrassant ; tu es ici chez toi , cette habitation t'appartient , et voici ton titre , me dit-elle , en m'en présentant l'acte de donation. Comment ? m'écriai-je , que faites-vous ? Non , je ne souffrirai pas ... Qui , moi , vous dépouiller ! je n'ai pas besoin de richesses ... votre amitié ... votre cœur , mes amis , voilà mon bien ; reprenez ... de grace ... reprenez ... Tu me refuses , me dit Gernance , en me serrant dans ses bras ... Eh ! qu'ai-je fait , lui répondis-je , pour mériter ... Si j'étois assez vil pour mettre un prix à tes bienfaits , me répondit-il avec vivacité , je te les rappellerois tous ; je te dirois , tu m'as sauvé la vie , tu as sauvé deux fois celle de mon père , mon injustice t'a conduit à la porte du tombeau ; mon épouse et moi nous t'avons privé de l'homme qui t'éleva , de ton meilleur ami , de ton amante enfin , et ta tendresse pour nous ne s'est pas démentie ; voilà ce que tu as fait. Crois-tu que tout cela se paye par des dons ? j'aurois rougi de le penser. Ce n'est point seulement à un ami que j'offre ce foible héritage ; c'est un tribut que je dois , que tout homme doit au sang

des souverains. Europe, Afrique, Asie, qu'importe le climat où repose leur sceptre ? par tout ils sont l'image de la divinité, par-tout ils sont augustes, et par-tout où il existe des hommes, ils doivent trouver des sujets.

Je voulus répondre ; tous m'entourèrent, tous me fermèrent la bouche : Osmin, Otourou même, se joignirent à eux ; vainement je voulus me défendre, il fallut céder. Eh bien m'écriai-je, je l'accepte, je l'accepte avec joie ; les noms de Gernance et d'Honorine n'auroient été gravés que dans mon cœur ; ici du moins l'air que je respirerai, tous les objets qui s'offriront à ma vue, tout ce que j'entendrai, tout ce que je toucherai, me rappellera sans cesse ces noms si chers ; ce bonheur est trop grand pour être dédaigné. Ils poussèrent un cri de joie. Dignes amis on eût dit que c'étoit moi qui étois leur bienfaiteur. Je me livrai d'abord à toute la douceur de leurs caresses ; puis soudain m'écriant avec transport, je suis donc maître ici ! je pars comme un éclair, je vole aux cases des Nègres, ils étoient déjà au travail ; je cours les trouver ; ils me voient, me reconnoissent, s'assemblent autour de moi. Mes enfans, mes chers enfans ! leur dis-je, je suis votre maître ; *amour, liberté* ; voilà ma devise et le premier acte de ma puissance. Oh ciel ! est-il possible ? s'écrient-ils,

Bientôt ce n'est plus qu'un murmure confus de cris d'allégresse , de soupirs , de bénédictions , d'applaudissemens ; les plus près de moi m'em brassent ; les plus éloignés me tendent leurs bras ; je sens leurs larmes couler sur mon sein. Quel moment ! quel spectacle ! Blancs , si vous n'en jouissez pas , c'est votre faute. Reçois notre serment , me dirent-ils ; jamais nous ne te quitterons ; c'est par cette terre que nous nous acquitterons de notre reconnoissance ; nous la rendrons fertile pour toi. Venez , mes amis , m'écriai-je , remerciez vos véritables bienfaiteurs , les généreux Blancs à qui je dois le bonheur dont vous pénétrez mon âme. Je marche , ils me suivent en foule , ils étoient cent cinquante. J'arrive entouré de cette cour nombreuse , moins brillante , sans doute , que celle des monarques , mais plus fidèle , et sur-tout plus sincère. J'appelle Honorine et Gernance : Venez , leur dis-je , venez contempler votre ouvrage ; je n'avois qu'un cœur pour vous aimer , qu'une voix pour vous bénir ; j'en a trouvé cent pour vous chérir , cent pour chanter vos bienfaits et ma reconnoissance. Nous étions tous à leurs pieds , mes amis ne purent parler ; saisis d'étonnement , de joie et de plaisir , ils se mêlent parmi les Nègres , les relèvent , les caressent , leur prodiguent les noms d'amis , de frères ; et la meilleure et la plus malheureuse

de toutes les nations lève les bras vers le ciel. Dieu des hommes ! s'écrient ces infortunés, donne à tous les Blancs la bonté de nos libérateurs , et les Noirs périront pour eux avec joie.

Ce beau jour fut un jour de fête ; mes pauvres Nègres couronnés de fleurs , le passèrent en chants , en danses , en festins. Honorine et Gernance daignèrent se mêler souvent avec eux , accepter leurs santés , y répondre , partager leurs plaisirs. Le bon Bruno , ce digne vieillard , daigna aussi oublier son état et son âge pour se livrer à l'allégresse générale ; et moi , de quelle douce ivresse mes sens étoient remplis ! Quel tableau pour mon cœur ! l'Europe guidée par l'humanité , et souriant aux vertus de l'Afrique !

Mes généreux amis n'oublièrent pas Otourou et son digne père ; ils leur assurèrent une pension considérable. Je voulus m'y opposer ; j'étois assez riche , et je comptois bien que nous ne ferions qu'une même famille ; mais il fallut bien me soumettre à ce qu'ils regardoient comme un devoir sacré. Ils passèrent quinze jours , dirai-je chez moi ? Oui , puisque je ne puis écrire ce mot sans qu'il renouvelle encore dans mon cœur les plus douces sensations ; ils passèrent donc quinze jours chez moi ; Gernance m'annonça que tous ses arrangemens étoient pris pour s'établir en France. La santé de son épouse étoit

foible , et les médecins lui avoient assuré qu'un climat plus tempéré pourroit la rendre plus robuste ; ses grandes richesses lui firent donner la préférence à Paris. Il s'étoit déjà défait avantageusement de la plupart de ses habitations , et il ne lui restoit plus que quelques immeubles à réaliser , pour fixer irrévocablement son départ ; il vit que cette nouvelle , à laquelle je ne m'attendois point , m'attristoit. Pourquoi t'affliger ? me dit-il , nous ne serons séparés qu'autant que tu le voudras ; je ne t'ai fait accepter cette habitation qui m'appartenoit comme à Honorine , puisque nous sommes en communauté de biens , qu'afin de te rendre en tout tems indépendant de moi ; mais j'ai toujours bien compté que tu ne te séparerois pas de nous ; tu peux faire régir ta fortune en ton absence. Les revenus t'en parviendront à Paris aussi facilement que tu les recevrois ici. Si tu ne pouvois t'accoutumer au climat de l'Europe , ou qu'il survint quelques évènemens que nous ne pouvons prévoir , tu auras toujours du moins un asyle qui t'appartiendra. Duménil qui desire de revoir sa patrie vient avec nous ; nous ne faisons tous qu'un même cœur , nous ne ferons qu'une même maison ; crois que je ne t'aurois pas instruit de ce dessein avec le même sang-froid , si j'avois présumé qu'il nous eût séparés une seule minute.

Ce discours me tranquillisa. Je te suivrai partout, lui dis-je ; ta présence est un besoin pour moi ; il falloit notre amitié pour étouffer dans un Nègre le souvenir de sa patrie. Je n'y songe plus, mais je sens que si je te perdois, ce séjour me deviendrait odieux ; le désir de revoir mon pays reviendrait me persécuter. Eh ! qu'irois-je y chercher ? de nouveaux tourmens ; puisqu'il ne m'offriroit que la cendre d'un père et le souvenir de Dumont et d'Amélie qui, sans moi, n'y reparoîtroient jamais. Quand veux-tu partir ? Dans cinq à six mois, me répondit-il ; j'ai besoin encore de ce tems pour l'arrangement de mes affaires. Mon unique chagrin est de laisser Bruno derrière nous ; je ne pense pas sans frémir à ce dernier adieu ; l'âge et les habitudes de ce digne vieillard ne me laissent pas l'espoir de le décider à un semblable voyage. Ne désespérons pas de vaincre sa répugnance, lui dis-je, il nous aime comme un père, et peut-être sera-t-il le premier à se décider à nous accompagner.

Ce respectable père nous avoit quittés depuis quelques jours ; les soins de son ministère l'avoient rappelé le premier à la ville. Monsieur et Madame de C. se disposèrent bientôt à y retourner aussi, ils avoient pris ce nom en se mariant. Monsieur de C. le père voyant sa maison

éteinte par la mort de Théodore avoit exigé de Gernance qu'il abandonnât son nom pour prendre le sien ; et il s'étoit soumis sans peine à cette condition , qui loin de lui être désavantageuse , lui étoit au contraire honorable. Je leur promis de les rejoindre bientôt , quand j'aurois établi dans mon habitation le régime que j'avois projeté ; et ils me laissèrent avec Otourou et son père.

Le nouvel ordre que je voulois mettre dans mon habitation , ne concernoit pas l'exploitation. A cet égard je n'avois rien à désirer , et l'homme le plus intelligent n'auroit pu en obtenir un rapport plus lucratif. Un soin bien plus cher à mon cœur m'occupoit ; c'étoit le sort de mes pauvres Nègres. Regardant la discipline comme la base de la tranquillité , du bonheur et des mœurs , elle fut le premier objet de mon attention ; je les fis tous assembler. Mes enfans , leur dis-je , je vous ai donné la liberté , vous m'avez promis de ne me pas quitter ; mais je ne veux pas par une surprise indigne de mon caractère , abuser d'un premier mouvement que la reconnaissance a pu surprendre à votre cœur ; je n'ai point rompu vos chaînes pour vous en imposer de nouvelles ; si quelqu'un de vous tourne ses yeux vers sa patrie , qu'il parle ; me voilà prêt

à le rendre à lui-même. Non , s'écrièrent-ils d'une voix unanime ; non , nous resterons avec toi ; nous désirons mourir dans nos foyers ; mais en attendant , nous voulons consacrer à notre libérateur toute notre jeunesse.

Mes amis ! leur dis-je , je vous remercie de votre amitié ; écoutez-moi donc , je vais m'expliquer. D'abord j'abolis tous les châtimens , ils ne seront réservés qu'aux crimes ; je vous crois incapables d'en commettre , mais je me montrerai inexorable pour l'homme pervers qui s'y livreroit. Ce n'est pas moi qui vous punirois , la punition du crime n'appartient qu'aux loix. N'attendez pas de moi une complaisance honteuse qui me feroit cacher le criminel , et le dérober par un coupable silence au sort qu'il auroit mérité ; non , moi-même je le remettrois aux dépositaires de l'autorité publique. Une justice intègre doit être le premier caractère de mon amitié pour vous ; c'est la sauve-garde des bons , que je dois protéger , et conserver comme un dépôt ; j'aime à croire que vous ne m'obligerez jamais à employer cette sévérité. Mais quittons un sujet qui , je m'en flatte , nous sera toujours étranger , pour nous occuper de celui qui est indispensable à l'homme ; c'est l'ordre toujours néces-

saire dans une société nombreuse. Rassemblés par le malheur , maintenant retenus par la reconnoissance , désormais unis par le travail , votre bonheur dépend de la concorde ; vous devez vous aimer , c'est le premier devoir des hommes , je vous en donne l'exemple ; mais mon amitié ne sera point sans partage , du moins si vous ne m'y forcez : je la donnerai toute entière à celui qui se distinguera le plus par l'amour qu'il aura pour ses frères ; elle sera plus foible pour le Nègre querelleur qui troubleroit la paix générale. Enfin je la retirerai pour toujours au Nègre qui manifesteroit de la haine contre quelques-uns de ses semblables ; chargé de mon indignation , je le renverrois rougir aux yeux de l'Afrique , de n'avoir pu pardonner à ses compatriotes ou s'accorder avec eux. Je ne fixerai plus de tâche au travail ; vous le mesurerez sur vos forces , vous l'exécuterez par amour , et vous le continuerez par raison. Si la terre restoit inculte , je ne pourrois plus vous nourrir ; votre intérêt marche donc avant le mien. L'homme n'est pas né pour rester oisif , les besoins toujours renaissans nous le disent assez. Si quelque Nègre paresseux oublioit cette loi première , les coups ne l'en feroient pas souvenir , nous l'abandonnerions ; n'ayant rien fait ,

il n'auroit rien gagné , il n'auroit donc point de nourriture ; alors nous verrions si , forcé de tendre vers moi ou vers ses compagnons une main suppliante pour obtenir quelque chose de notre humanité , il ne se souviendrait pas qu'il faut travailler. Je veux que mon aspect inspire toujours la confiance ; je ne paroîtrai donc jamais parmi vous comme un Argus incommode pour inspecter vos travaux , en accuser la lenteur , m'en plaindre ou vous presser durement de les accroître : je ne veux point que vos fronts m'apprennent que vous me redoutez ; je veux que l'amitié y soit toujours visible à mon approche. Quand je me mêlerai parmi vous , ce sera pour gémir de vos fatigues , vous parler des miennes , et bénir ensemble la providence qui attacha la satisfaction du cœur , la tranquillité de l'esprit , et la paix de l'ame , à l'exactitude à remplir ses devoirs ; ce sera pour écouter vos plaintes , pour y remédier , ou pour vous en faire sentir l'injustice ; ce sera enfin pour me délasser de mes soins par les marques de votre attachement , et vous délasser vous-mêmes par les épanchemens de mon amitié. L'injuste murmure , le blasphème et la corruption des mœurs , voilà les surveillans que j'établis auprès de vous ; mais nous n'aurions rien fait , mes amis , si nous

nous oublions le Dieu qui nous donne tout ce que nous possédons ; nous nous réunirons chaque jour pour le prier d'avoir pitié de nos faiblesses , de nous garantir de l'orgueil , source de tous les vices ; pour lui demander , non d'alléger nos travaux , ils sont l'effet de sa volonté , mais d'accepter avec bonté le sacrifice des fatigues qu'ils nous coûtent , et de la répugnance qu'ils nous causent ; enfin pour lui présenter , dans notre union, l'emblème et l'hommage de notre amour pour lui , pour reconnoître sa miséricorde qui nous soutient , fléchir sa justice qui nous attend , et nous préparer à la gloire qu'il nous promet. Cette vie vous convient-elle , mes amis ? Jurez entre vous d'en accomplir la règle. --- Oui , nous le jurons , me répondirent-ils. Punis avec sévérité celui qui violera son serment. --- Il me suffit ; allez , leur dis-je , le reste me regarde.

Pour savoir les changemens qu'il falloit faire dans la manière de les gouverner , j'avois ordonné aux commandeurs de suivre exactement les usages qui s'observoient lorsque le concierge étoit à la tête de l'habitation : je voulois en juger par moi-même. Dès le lendemain avant le lever du jour , je me rendis aux cases des Nègres , et j'attendis que les commandeurs

commençassent leurs fonctions. Lorsque l'heure fut venue, je les vis prendre d'énormes fouets dont le bruit affreux chassa bientôt de ces lieux le sommeil et la timide humanité. Bientôt tous ces infortunés presque nus, les yeux à demi-fermés, sortirent en rampant de l'humble toit où la magie des songes les consolait quelquefois de l'injustice des hommes. Trop voisins encore de l'esclavage pour être familiarisés avec les jours que je leur préparais, je vis sur leur figure s'évanouir lentement l'impression de la paix, et le sentiment de leurs maux s'y peindre par degrés. Tels j'ai vu depuis en Europe (qu'on me pardonne cette comparaison parce qu'elle est frappante) , les chevaux réveillés par le fouet du roulier matinal, prêter un col docile au pesant collier ; mais du moins plus heureux mille fois, hennir à l'avoine que leur conducteur brutal leur distribuoit d'une main attentive. Réveillés comme ces chevaux, mais moins respectés qu'eux, j'appris que cinq heures du plus pénible travail précédoit leur première nourriture. Eh ! ce sont des hommes me dis-je, dont la bouche a dicté de semblables loix ! Il y a donc deux espèces d'hommes !

Tous mes Nègres étoient assemblés : je pris les indignes fouets, et les déchirant en mille pièces je les foulai sous mes pieds ; et m'age-

noùillant sur leurs débris : O Dieu de l'univers ! m'écriai-je , que l'humanité porte jusqu'à ton trône les premiers vœux que ces cœurs purs t'adressent sur les ruines d'un esclavage que tu détestes ! Mes Nègres , en poussant des cris de joie , s'unirent à moi , et pour la première fois le nom du créateur retentit dans ces lieux sans être souillé par les sanglots et les larmes. Je leur fis distribuer du taffia , précaution que l'intérêt au moins devoit ordonner à l'absence de l'humanité , puisqu'elle les garantit des malignes influences du matin que des corps nus pompent en abondance par tous les pores ouverts par la chaleur du sommeil : c'est la cause principale des maladies fréquentes qui les conduisent au tombeau. Je leur en promis autant pour tous les jours , et je leur annonçai que désormais une cloche seroit le signal du réveil.

Nous marchâmes ensuite aux champs. Les commandeurs , suivant l'ancien usage , leur assignèrent leur tâche ; ils étoient en file. Mes enfans , leur dis-je , par complaisance pour moi , agissez pendant quelques instans comme si vous étiez encore esclaves. Soudain l'un d'eux entonna une chanson (1) , et tous les autres se courbèrent vers la terre , et se mirent à travailler avec effort. Cette chanson durera toute

la matinée, me dit le commandeur, et pendant tout ce tems nul n'osera lever la tête. Je m'aperçus que dans la position où ils étoient ils avoient le soleil en face, qui, bientôt les incommoderoit vivement. Si un Blanc étoit ici, dis-je au commandeur, est-ce que tu n'oserois pas les changer de place? Non, me répondit-il, si l'ouvrage avoit été marqué par ici. --- Et si tu le faisois, que t'en arriveroit-il? --- Cinquante coups de fouet, peut-être. --- Est-ce que cela feroit quelque tort à la culture, si l'on commençoit par l'autre bout du champ? -- Non, ce seroit la même chose. --- De la barbarie jusques dans des bagatelles! ô Blancs!

Cependant ils continuoient à travailler avec une activité incroyable, ce n'étoit point cette ardeur que l'intérêt personnel ou l'amour du travail animent dans l'homme; c'étoient les pénibles et constans efforts du malheureux que la crainte aiguillonne. J'en aperçus un dans le nombre qui se souleva et s'appuya un moment sur sa bêche. Au mouvement élevé de ses flancs d'où la sueur découloit, je crus que la fatigue seule l'avoit forcé de reprendre haleine. Tu vois ce Nègre, dis-je au commandeur; si un autre que moi étoit ici, que lui ferois-tu? J'irois à lui, me répondit-il, et par quelques coups

de *chambrière*, je l'avertirois de reprendre son travail. Quoi, dis-je, sans lui demander pourquoi il s'arrête? Il s'est arrêté, me répondit-il, cela suffit. Je m'approchai du Nègre. Hélas! le malheureux étoit si accoutumé aux arrêts de l'injustice, que, sans me parler, baissant sa tête timide et suppliante, il sembloit attendre déjà les coups qui le menaçoient. Ami! lui dis-je, pourquoi cesses-tu ton travail? Il me montra son pied; une épine énorme avoit pénétré jusqu'à l'os. Les larmes malgré moi me vinrent aux yeux. Voilà donc le crime, me dis-je, dont on l'auroit puni!

J'en avois assez vu. Je fis interrompre le travail, et je plaçai les Nègres dans un endroit où ils avoient moins à souffrir de l'ardeur du soleil. Point de tâche, mes enfans, leur dis-je; que chacun agisse suivant son courage, et puisse à volonté se reposer un moment quand ses forces le demanderont. N'oubliez pas que vous n'êtes plus esclaves; c'est bien assez du travail qui est naturel aux forces de l'homme.

On leur apporta leur nourriture ordinaire. C'étoit de mauvaises bananes cuites dans de l'eau, et du biscuit moisi et gâté par la poussière. N'ont-ils jamais que cela? demandai-je. Il est bien rare, me répondit-on, qu'on leur donne autre chose, si ce n'est quelquefois un peu de

morue sèche et rance , ou bien du bœuf salé et corrompu , rebut des équipages de vaisseau que l'on achète à vil prix. Je fis jeter en leur présence cet odieux repas , et leur fis distribuer des alimens plus sains que j'avois fait préparer pour eux ; car j'en avois pressenti la nécessité.

Le soir je fus à leurs cases pour les voir rentrer. La liberté avoit tout embéli. Tels j'ai vu depuis dans les campagnes fertiles de la France le moissonneur content ou le vendangeur joyeux , regagner en chantant le hameau paisible où le repos l'attend : tels reparurent mes Nègres , la joie et la sueur sur le front. Ils avoient moins fatigué , et cependant ils avoient fait le double d'ouvrage. Pourquoi ? C'est que , réveillés par le contentement , l'ame avoit repris son énergie , et rétabli les forces du corps. Dans les fers l'ame languit et meurt. Nations d'Europe ! des chiens ont partagé la gloire de vos conquêtes en Amérique. Vous avez trop peu présumé de leurs forces en ne voulant pas leur confier la culture de vos nouvelles contrées : ils vous eussent mieux servis que les Nègres ; le plus foible des animaux est l'homme esclave.

Pendant le bruit de tout ce qui se passoit dans mon habitation s'étoit déjà répandu ; et je vis revenir successivement une douzaine de

Nègres déserteurs , qui me demandèrent grace comme à leur nouveau maître. J'en interrogeai quelques - uns sur le sujet qui les avoit portés à prendre ce parti. L'un me dit qu'un jour après l'heure du repas , il s'étoit endormi sans le vouloir à l'ombre d'un arbre , et qu'il n'avoit pas entendu le signal du travail ; qu'on l'avoit réveillé à grands coups de fouet qui lui avoient déchiré tout le corps ; que la douleur lui avoit arraché un cri involontaire ; que le concierge qui étoit présent avoit dit : Je crois que ce misérable a l'audace de se plaindre ; qu'il lui avoit répondu doucement : Non pas , Monsieur Blanc , mais c'est que douleur fait mal à moi : que cette réponse avoit été regardée comme une grande injure ; que le lendemain pour l'en punir on lui avoit donné cent coups de fouet , et que comme il n'avoit pas eu le bonheur de mourir comme il l'espéroit , il avoit mieux aimé se sauver dans les montagnes , où du moins , la mort ne lui feroit pas tant de mal.

Une autre me dit, c'étoit une Nègresse : Qu'elle servoit dans la maison. Un jour , continuant-elle , que j'étois dans la chambre de madame Blanche , c'étoit la femme du concierge , son mouchoir tomba par terre ; j'avois le dos tourné. Cela ne fait pas de bruit , un mouchoir ; je

ne l'entendis pas ; il fallut qu'elle eut la fatigue d'ouvrir la bouche pour m'appeler ; et pour m'en punir on me donna dix coups de fouet. Un de ces coups me coupa le sein, Je nourrissois mon enfant ; je fus obligée de le sevrer , il maigrit ; ce n'étoit pas ma faute. M. Blanc s'en apperçut , il me dit que si mon enfant maigrissoit encore , il me feroit tailler jusqu'à ce qu'il engraisât. Si cela eut fait engraisser mon enfant , à la bonne heure , j'aurois pris patience ; mais je n'avois rien à lui donner , il maigrissoit toujours. La première fois j'eus vingt-cinq coups de fouet ; cinquante la seconde. Mais comme l'enfant devenoit plus maigre encore , oh ! cela me fit bien de la peine , je résolus de le quitter et de fuir. Quand je serai parti , me dis-je , il donnera l'enfant à une autre femme pour le nourrir , et il engraisera ; et je partis.

Le principe de la désertion de tous les autres étoit à peu - près semblable. Je demandai au commandeur ce que l'on faisoit à un Nègre déserteur ? Pour la première fois , me répondit-il , si on le rattrape on lui donne des coups de fouet à volonté ; la seconde fois des coups de fouet encore , et de plus on lui met au col un grand carcan où est attaché horizontalement une longue barre de fer qui l'empêche

de passer entre les arbres , et ce fardeau lui reste pour toute la vie ; la troisième fois , on le fait mourir. Mais , lui répondis-je , si j'ai bien lu ce que les Blancs appellent le code noir , il est défendu de faire mourir un Nègre déserteur. Cela est vrai , me répondit-il avec une naïveté plaisante ; le Nègre meurt , mais cela ne s'appelle pas mourir , parce qu'on ne le tue pas tout d'un coup ; c'est en détail. On lui donne tant de coups de fouet aujourd'hui , tant demain , tant après demain. Si le Nègre meurt , ce n'est pas la faute du Blanc ; que n'avoit-il la force de supporter mille , dix mille coups de fouet. Que de gens savourent avec volupté les parfums du café , les douceurs du sucre , sans se douter que ce raffinement du luxe a précipité dans la tombe des milliers de générations ! Est-il si mal de le leur apprendre ? Une moderne Athénienne prend son café d'un air distrait ; que l'on marche sur la patte de son épagneul , l'animal crie , la dame est prête à s'évanouir ; pourquoi ne pas l'instruire que les quarante fèves dont l'infusion a formé le breuvage délicieux qu'elle vient de boire , étoient teintes du sang des mains qui les ont cueillies ? Elle est si sensible pour son chien ! On pourroit dire sans mensonge qu'il n'est pas entré un grain de café en Europe , pas une once

de sucre , pas une pierre d'indigo , qui n'ait coûté une goutte de sang à un Nègre. Quel calcul !

Après la réponse du commandeur , je me dis : Comment ! si un mouchoir échappé à la nonchalance d'une Blanche peut conduire une Nègresse à la mort , que lui arriveroit-il donc pour une véritable offense ? Quel dommage que l'enfer ne soit pas à la disposition des Blancs ! que de Nègres seroient éternellement damnés pour avoir cassé quelque vase de porcelaine ou donné un mauvais tour à la coëffure d'une Blanche (4) !

Je fis grace à tous les déserteurs , s'il est vrai que l'on puisse faire grace à des gens qui n'ont commis aucun crime. Je n'ai pas eu depuis de cultivateurs plus fidèles que ces pauvres Nègres. Ce n'étoit donc ni inconstance ni haine du travail , ni corruption de mœurs , qui les avoient pressés de fuir. Qu'étoit-ce donc ? l'amour de la liberté , qui ne fut jamais un crime , et l'injustice qui en est toujours un.

Un objet plus essentiel encore m'inquiétoit vivement. Je pris mes Nègres tous en particulier , et je les interrogeai sur leur foi. Il n'en est pas un seul qui ne me répondit qu'il étoit chrétien ; mais quand je leur demandai ce qu'ils entendoient par ce mot , je les trouvai de l'i-

gnorance la plus profonde (5). Tels ils étoient en Afrique , tels ils s'offrirent à mes yeux aux Antilles. Quelle coupable indifférence de la part des Blancs ! On met cependant en compensation avec les maux , qu'ils souffrent l'avantage qu'ils ont d'être arrachés à l'erreur. Mais le sont-ils en effet ? Qu'importe le nom de chrétien , si l'on n'en a pas les vertus ? Comment s'acquèrent-elles ? Par l'instruction et par l'exemple. L'instruction ! ils n'en reçoivent aucune. L'exemple ! ah ! vous savez , ô Blancs ! celui que vous leur donnez ! Cependant l'on n'est point chrétien si l'on n'aime le Dieu des chrétiens : cet amour est de dogme et de morale ; si vous voulez qu'ils le remplissent , du moins faites qu'ils l'apprennent , ils s'en trouveront mieux et vous aussi. Vous les maltraitez sans qu'ils en murmurent ; c'est un fardeau de moins pour la barbarie , et cette nation aimante rapportera tout à son Dieu : c'est la consolation de l'infortuné. Il est difficile d'aimer un Dieu qu'on ne connoît pas ; il est plus difficile encore d'aimer le Dieu de ses tyrans. Mais ne m'abusé-je point sur le principe de cette négligence ? Vous méprisez tant ces pauvres Nègres ! ne seroit-ce pas que vous craignez que leur société ne vous déshonore en paradis ? Je ne sais pas bien si Dieu se prêtera à votre superbe délicatesse ; mais ce que

je sais , c'est qu'avec tant de préjugés l'homme ne doit pas avoir une idée bien nette de la félicité céleste.

Moi , qui n'avois point les mêmes notions sur la bonne compagnie du séjour immortel , j'engageai un ecclésiastique , instruit et vertueux , à demeurer près de moi , et à consacrer ses momens à l'instruction de mes Nègres. Comme la pureté des mœurs facilite l'intelligence de l'esprit , je reformai l'usage indécent de confondre les deux sexes dans les travaux , et je les unis par les nœuds du mariage. Insensiblement je vis naître autour de moi le calme , la concorde , la douceur , la fertilité , l'abondance , l'amour des devoirs , l'amour de Dieu , enfin le bonheur ; et dans un coin du monde l'âge d'or reparut un moment.

Otourou et son père me secundoient de tout leur pouvoir. Je jouissois de mon ouvrage , j'étois comme un père entouré d'une famille immense , qui compte toutes ses heures par l'amour de ses enfans. Que manquoit-il à ma félicité ? Hélas ! vous le devinez , vous qui avez aimé ! Je me peignois souvent Amélie , infortunée , errante , morte peut - être , et n'ayant retié de son amour pour moi que des malheurs. Je me représentois son père privé de sa fille , abandonné dans sa vieillesse , maudissant le
jour

jour où sa bouche avoit instruit mon enfance , et regrettant la mort qu'il avoit fui jadis sur les rivages de l'Afrique. Mes amis me surprennoient quelquefois inondé de larmes , ils m'en demandoient la raison ; je leur répondois : Vous connoissez Dumont , Amélie ! ils ne sont pas ici , je ne les verrai plus.

Telle étoit la cause qui empoisonnoit les jours les plus doux que j'eusse passés depuis que j'étois au monde.

Un jour que je m'étois retiré l'après midi dans mon cabinet pour y prendre quelques instans de repos , suivant l'usage ordinaire des pays chauds , je ne pus dormir , et l'idée d'Amélie vint me poursuivre plus que jamais. Je m'accusai d'ingratitude. Comment ! me dis-je , elle a tout quitté pour venir me chercher ; je suis un étranger pour son père , et rien n'a pu l'effrayer dès qu'il a fallu voler à mon secours ; et moi infidèle ami , insensible amant , depuis près de six mois je suis dans l'opulence , je vis heureux , et je n'ai pas encore fait un pas pour les découvrir ! Est-ce donc ainsi que je les paye de leurs fatigues , de leurs sacrifices , de leurs soins ? Mais où les chercher ? où se cachent-ils ? Que m'importent ces difficultés ? Je dois partir. Si je ne réussis pas à les trouver , du moins j'aurai fait mon devoir. Mais Gerance , Honorine , Otou-

rou s'opposeroient . . . Que dis-je ? je les connois mal ; ils m'accusent en secret peut-être d'insensibilité , ils rougissent de s'être attachés à un homme qui connoît si peu les loix de l'amitié. Partons , il le faut , mon cœur me le dit , il ne m'a jamais trompé.

Je m'affermissois dans ce parti , et je calculois les moyens de l'exécuter , lorsqu'on vint m'avertir qu'un homme qui arrivoit de la ville me demandoit. J'ordonnai qu'on le fit entrer : il se présenta avec honnêteté. Monsieur , me dit-il , oserois-je vous demander si vous n'avez pas chez vous un nommé Otourou ? Oui , lui répondis-je ; c'est un de mes amis. Ma commission , reprit-il , est délicate. Je n'ignore pas que vous jouissez de la considération de la colonie , et cette raison m'a empêché de faire chez vous un éclat qui vous eût été désagréable. Je m'en suis reposé sur votre honnêteté , et quoique mes ordres soient précis , je me suis présenté seul pour les exécuter. Au fait , lui dis-je avec inquiétude. Voici , me dit-il , l'ordre du roi qui m'ordonne de m'assurer de la personne d'Otourou. Ce mot fut un coup de foudre. Otourou ! eh ! qu'a-t-il fait ? m'écriai-je. Je l'ignore , me répondit cet homme. --- Et où le conduirez-vous ? --- En France , à Paris , tels sont mes

ordres. --- Mais , Monsieur , Otourou n'est point esclave , il est plutôt sous la protection du roi de France que son sujet ; c'est de son propre gré qu'il est venu dans ses états , et ma maison doit être sa sauve-garde. Je n'entre point dans tout cela , j'ai mes ordres , et cela me suffit. --- Quoi ? dans ma maison ! sous mes yeux ! --- Je sens à merveille que vous pouvez vous opposer à l'exécution de mes ordres ; mais songez y bien avant de l'entreprendre. Comme propriétaire de terres vous êtes de droit sujet du souverain , et votre résistance passeroit pour rébellion. Vous êtes témoin des égards que je mets dans mon procédé.

Pendant qu'il me parloit , je cherchois si , en l'amusant , je ne pourrois pas gagner du tems , et trouver le secret d'éloigner sur le champ Otourou. Sa fatale étoile l'amène dans mon cabinet. Je ne fus pas maître d'un mouvement d'effroi en le voyant paroître ; l'exempt ne s'y trompa pas. Voilà celui que je cherche , dit-il ; vous êtes Otourou , je vous arrête de la part du roi. Otourou immobile , me regarde ; je me jetai dans ses bras sans pouvoir parler. Un Nègre de ma maison qui venoit d'entrer avec lui courut avertir son père , et l'instant d'après je le vis paroître. On arrête ton fils ! m'écriai-je. Quoiqu'il m'en

puisse arriver , je ne le laisserai pas partir , Monsieur , dis-je à l'exempt ; j'ai cent Nègres ici , ils périront plutôt que de souffrir... Un moment , dit Osmin en m'interrompant ; de quoi est-il question ? Il se fit répéter tout ce que l'on vient de lire. Quand l'exempt eut fini ; il se tourna d'un air sévère du côté de son fils. Otourou , lui dit-il , vous êtes Nègre , ne mentez pas. Vous avez traversé la France. Avez-vous quelque reproche dans le cœur ? c'est votre père qui vous le demande. Aucun , répondit fermement Otourou. S'il est ainsi , partez , reprit Osmin. Monsieur , je suis son père , il vous suivra , je le lui ordonne. Quoi ! m'écriai-je avec amertume , tu souffriras... Les ordres des rois sont sacrés , reprit Osmin ; les rois sont l'image de Dieu sur la terre. Doit-on trembler pour l'innocence ? Je n'ai qu'un regret , mon âge m'empêche de le suivre. Ce soin me regarde , lui dis-je ; s'il périt , je périrai avec lui. Vous n'avez pas , me dit l'exempt , un semblable malheur à craindre. Je le crois. Mon vaisseau est prêt , il n'attend que moi pour partir , et je prévois que vos affaires et les recommandations dont je vous conseille de vous munir , ne vous permettront pas un départ si prompt ; mais soyez tranquille , j'aurai pour lui tous les égards que méritent son innocence et votre amitié , et quoiqu'un semblable

aveu soit contre mon devoir , je vous apprends que c'est à Vincennes que je le conduis. En arrivant à Paris , venez me voir , voici mon adresse , et je vous faciliterai tous les moyens de parler à votre ami. Je sentis que l'observation de l'exempt étoit juste , et que l'intérêt même d'Otourou ne me permettoit pas de partir avant deux ou trois jours au moins. Je courus à ma caisse , j'en tirai deux cents louis. Voilà de l'or , dis-je à Otourou , pars ! le ciel nous protégera. Je serai à Paris aussi-tôt que toi , sois sans inquiétude. De l'inquiétude ! me répondit-il en souriant , je n'en ai point. Dieu est en France tout comme ici.

Je rassemblai à la hâte les divers effets qui pouvoient lui être utiles. L'exempt lui dit , partons , hâtez une séparation qui deviendrait toujours plus cruelle en la prolongeant. Eperdu , hors de moi-même , je me jetai dans ses bras. Tu souffres , me dit-il , qu'est devenu ton courage ? Imitte-moi , sois tranquille , on a toujours de la vertu avec un cœur pur. Je cédaï la place à son père ; il s'approcha d'un air ferme , il prit la main de son fils , et fixant ses yeux sur les siens : Tu ne m'as pas trompé ? lui dit-il. --- Non , mon père. --- Va donc. Je ne te reverrai plus , peut-être. Je te bénis ; quoiqu'il t'arrive , vis et meurs en honnête

homme. Il l'embrassa sans verser une larme. J'étois loin d'imiter leur fermeté d'ame. Par pitié pour moi, Osmin et l'exempt arrachèrent Otourou de mes bras ; ils le firent monter en voiture, et ils partirent.

Quel coup ! il étoit d'autant plus affreux , que depuis l'heureux dénouement de nos derniers malheurs , j'avois cru Otourou à l'abri , comme moi , de tout revers. Dans la position où nous nous trouvions tous , il étoit raisonnable de croire que je n'avois plus rien à redouter , que ces chagrins dont nul homme n'est exempt , et l'éternelle absence de Dumont et d'Amélie. Je connoissois Otourou , j'étois sans inquiétude sur sa vertu , j'étois sûr de lui , mais je commençois à avoir une idée des mœurs de l'Europe , de la France sur-tout. Il l'avoit traversée ; de quelles imprudences n'est pas susceptible un malheureux étranger , un sauvage pour-ainsi-dire , qui n'a pour guide que sa raison et la voix de la nature. Hélas ! pourquoi les actions autorisées par la Nature même , passent-elles pour des crimes aux yeux des nations policées ?

Quand Otourou fut parti , je me renfermai pendant une heure pour rappeler ma raison , me recueillir , et déterminer le parti que j'avois à prendre. Il n'y en avoit qu'un seul qui

convint à mon amitié ; c'étoit d'aller trouver M. et Mde. de C. , de me munir de leurs recommandations , et de m'embarquer. J'appellai Osmin. Je pars , lui dis-je : tu ne peux accompagner ton fils , c'est à moi seul que le droit appartient de remplir à son égard les devoirs de père et d'ami. Je te laisse maître ; gouverne ma petite république. Je ne puis laisser à mes pauvres Nègres un second moi-même qui leur soit plus cher. Si tu m'en crois , ne change rien à l'ordre que j'ai établi : au reste je m'en rapporte à ton âge et à ta prudence.

J'avois donné mes ordres , ma voiture étoit prête et déjà chargée de ce que je voulois emporter. Je fis assembler mes Nègres. Mes amis , leur dis-je , des affaires m'appellent loin d'ici , j'entreprends un voyage fort long. Je vous laisse Osmin , obéissez-lui comme à moi-même ; souvenez-vous de moi quelquefois , et si je vous suis cher , aimez vous. Voilà l'unique récompense que je vous demande. Je pris Osmin entre mes bras. Qui l'auroit prévu , lui dis-je , que nous dussions être encore séparés ? Mais soumettons-nous , et ne murmurons pas ; sois sans inquiétude ; je te rendrai ton fils , ou je cesserai de vivre. Je l'embrassai , je m'élançai dans ma voiture , et je partis chargé des béné-

dictions de mes Nègres. Présage heureux ! si Dieu , comme on doit le croire , est sensible aux vœux des ames pures.

Je fis une telle diligence qu'en six heures j'arrivai chez mes amis. L'air avec lequel je les abordai les effraya. Quel nouveau malheur t'est-il survenu ? s'écrièrent-ils en m'embrassant. Je les mis au fait en deux mots , et leur annonçai ma résolution. On envoya prier Bruno de se rendre auprès de nous , et il parut bientôt après. Nous essayâmes envain tous quatre de deviner d'où partoît un coup si imprévu ; et tel est l'effet de la prévention , cette maladie incurable de l'homme , qu'ils eurent de la peine à se persuader qu'Otourou pendant son séjour en France n'eut pas donné lieu à quelque sujet de plainte. Ah ! mes amis , leur dis-je , comme vous je l'ignore ; mais je suis sûr du contraire ; craignez d'outrager la vertu par un soupçon injurieux. Souvenez-vous que j'ai été accusé de la mort de d'Urban. Nous agitâmes ensuite s'il étoit nécessaire que je m'embarquasse sur le champ. Honorine et Gernance me conseilloyent de différer quelques jours. Leurs affaires étoient entièrement terminées : ils n'étoient plus occupés qu'à convertir leurs immenses capitaux en lettres-de-change sur un banquier de Paris. Gernance me promettoit de se hâter encore par rapport à moi , et m'as-

suroit qu'avant deux semaines , ils seroient prêts eux-mêmes à passer en France. Il me représentoit de quel avantage il seroit pour moi d'entrer avec des amis puissans dans un pays qui m'étoit totalement inconnu ; quel poids sa présence donneroit à ses recommandations ; enfin , ajoutoit-il , quinze jours de plus ou de moins ne sont pas une affaire , et la mer capricieuse met tant de diversité dans les traversées , qu'il est possible encore que nous soyons rendus en France avant le vaisseau qui porte Otourou. Cela seroit à merveille , répondit Bruno , si nous savions quel est le genre de cette affaire ; mais , dans l'incertitude , quinze jours de retard peuvent tout perdre. Vous connoissez Otourou , son étonnante franchise , cette espèce de stoïcisme qui l'empêche de fléchir , cette sorte d'abandon de lui-même , cette indifférence pour son sort quand il se voit tourmenté par l'injustice. Avec ce caractère , si nous le laissons seul avec ses ennemis , il est perdu ; il en a des ennemis ! cet événement l'annonce ; du moins Itanoko le guidera. Plus éclairé et moins philosophe , il tempérera l'inséparable dureté de ses réponses , il verra vos amis , il leur annoncera votre prochaine arrivée , ils n'oseront pas ainsi mettre de la froideur dans leurs démarches ; enfin ne fit-il que gagner du tems ,

c'est beaucoup, et vous-même vous vous trouverez alors sur les lieux. Tenez, j'ai bien étudié Otourou, ne le laissez pas seul environné des pièges de l'injustice. Je le connois, plus il se sentira vertueux dans cette affaire, et plus il rendra le danger grand pour lui.

L'avis de Bruno fut une loi, nous l'écoutâmes avec une entière soumission. Gernance courut au port : on lui désigna un vaisseau de Bordeaux qui devoit appareiller le surlendemain ; il s'informa s'il n'y en avoit point qui partit plutôt. On lui répondit que dans le moment même un petit bâtiment mettoit à la voile pour Nantes ; mais qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'il fût encore tems de s'y embarquer. Nous nous doutâmes que c'étoit celui qui conduisoit Otourou. Gernance ne pouvant mieux faire, arrêta mon passage sur le vaisseau Bordelois, et revint nous rejoindre.

Mes amis employèrent le jour qui précéda mon départ, à me préparer leurs lettres de recommandation. Bruno m'en donna une pour le digne ecclésiastique dont il nous avoit parlé. C'est un vieillard de bon conseil, me dit-il ; il a des amis puissans et des vertus, comptez sur son zèle. Gernance qui connoissoit mieux le monde que moi, et qui savoit que l'or est même nécessaire à l'innocence, joignit aux siennes un

mandat de crédit illimité sur son banquier, et me força de l'accepter. Il me promit d'être aussi-tôt que moi en France. Bruno me fit jurer de revenir quand tout feroit terminé, pour qu'il ne mourût pas sans avoir la douceur de me revoir. Pendant la journée l'on vint m'avertir que le vent étant bon, le vaisseau appareilleroit vers les trois heures du matin. Duménil, que je n'avois pas encore vu, entra. J'allois aller chez vous, lui dis-je, vous faire mes adieux : il se fit expliquer le sujet d'un si brusque départ. Quand il le sut ; je le vis rêver un moment. Seul, en France où il n'a jamais paru, dit-il à mes amis, il va se trouver cruellement embarrassé. Puisque je devois, mon cher Gernance, m'embarquer avec vous, qui empêche que je n'avance mon départ, et que je ne le suive ? Rien ne me retient ici. Vous vous chargerez bien de faire embarquer les gros équipages que je laisse après moi. Je vais chercher mes papiers, mon porte-feuille, les effets dont j'ai besoin pour mon voyage, et, si vous l'approuvez, je pars avec lui. Tous applaudirent à son amicale résolution, et j'en fus enchanté. J'allois du moins avoir un cœur où je pourrois déposer mes chagrins, mes inquiétudes, mes alarmes ; et un homme qui, au fait des usages, m'applaniroit les difficultés,

dont les moindres sont encore des monstres pour un étranger , et qui porteroit généreusement la moitié du fardeau qui m'alloit accabler.

On envoya sur le champ un domestique à bord pour arrêter sa place. Duménil courut chez lui , et fut prêt dans une demi-heure. Libres de tous soins , nous soupâmes avec autant de gaité que notre situation pouvoit nous le permettre. J'avoue même que , malgré la douleur imprévue qu'un semblable évènement m'avoit causée , mon cœur ne m'annonçoit rien de funeste. Cette voix intérieure qui tant de fois m'avoit prévenu sur mes malheurs se taisoit ; je prévoyois bien des embarras , mais non des adversités , et j'osois en concevoir un bon augure. A minuit , nos amis voulurent nous conduire ; on levoit l'ancre quand nous arrivâmes au vaisseau. Le capitaine nous sut bon gré de notre diligence ; il n'attendoit plus que nous ; et tout étant prêt , il mit à la voile deux heures plutôt qu'il ne s'en étoit flatté. Nos amis nous embrassèrent tendrement ; ils me recommandèrent sur-tout de modérer ma sensibilité qui pouvoit nuire à ma santé , et mon excessive vivacité qui pouvoit , en France , être contraire aux intérêts du malheureux Otourou ; enfin nous nous séparâmes dans l'espoir flatteur de nous rejoindre bientôt.

Notre traversée fut heureuse , je n'en ferai point le détail. Au reste , qu'aurois-je à peindre ? de l'ennui , de l'impatience de mon côté , des consolations de la part de Duménil ; et tout cela se devine. Le trente-cinquième jour nous entrâmes dans la rivière de Bordeaux , sans avoir éprouvé le moindre accident , et le lendemain nous mouillâmes sous le château Trompette. Nous nous rendîmes sur le champ à terre. Duménil fit emplette d'une voiture , et pour satisfaire mon empressement , après avoir donné un seul jour au repos , nous prîmes la poste pour Paris.

Ce voyage qui , dans une situation d'esprit différente , eût si fort intéressé ma curiosité , ne m'occupa que foiblement. Une foule d'objets échappèrent à mon attention ; dans d'autres tems ils l'eussent fortement captivée. Il n'y eut que les grandes masses qui me frappèrent , l'opulence des campagnes , la majesté des villes , et l'incroyable mobilité des peuples ; mais les bords de la Loire firent une impression profonde sur mon cœur. C'est-là véritablement que les sens trouvent les plus douces jouissances. Assemblage prodigieux de la simplicité antique et du faste moderne , on y voit le palais orgueilleux et la modeste chaumière s'approcher sans se nuire. Là , les parfums des

jardins de Luculle embaument sans la corrompre la fraîcheur divine des bocages d'Eden. Là, le paisible berger s'abandonne à une tendre et innocente flamme, au pied des monumens sur lesquels on a gravé les foiblesses des rois. Je connoissois l'histoire de la France; l'aspect de la Touraine la retraça vivement à mon esprit. Cette province est un livre qui renferme l'histoire du cœur humain. Les misères de l'orgueil, la bienfaisance des grands, les débris de la sombre politique, le calme de l'honnête liberté, les souvenirs de l'ambition, les charmes de la paix, les retraites de la volupté, les délassemens de la vertu, les temples de la paresse, les fruits de l'industrie; les autels du Dieu de l'univers, les statues de Mammone, le sceptre de Louis XI, la gloire de Charles VII, l'humanité de Louis XII, la honte du cardinal Baluc, la mémoire d'Amboise, tout enfin, le groupe des vices, l'emblème des vertus, tout s'y trouve! Champs pompeux et fertiles! caressez par vos sites heureux l'œil indifférent qui ne veut que jouir, mais soyez à jamais pour le sage, le livre profond qui l'instruise de l'histoire de l'homme!

Nous arrivâmes à Paris; je ne pris plus le tems de voir, mon cœur m'appeloit ailleurs. Je volai d'abord chez l'exempt qui m'avoit laissé

son adresse. Je le trouvai ; il ne nous avoit devancé que de quatre jours. Il me donna des nouvelles de mon malheureux ami ; il avoit peu parlé pendant le voyage , il n'avoit montré ni tristesse ni joie , mais une sorte de tranquillité sombre , qui annonçoit le calme de l'ame , et une sorte d'indifférence dédaigneuse pour l'opinion des hommes. Je reconnus bien là le caractère d'Otourou. Je rappelai à l'exempt la parole qu'il m'avoit donnée de me le faire voir. Cela ne dépend pas de moi tout-à-fait , me dit-il , mais donnez-moi un petit mémoire , je le présenterai moi-même au Ministre de Paris , et je ne doute pas qu'il ne vous accorde la permission que vous demandez. Il fallut bien modérer mon impatience , et je commençai à faire l'épreuve de la longueur des formes. Il m'assura au reste que mon ami se portoit bien , que rien ne lui manquoit , et que si je jugeois qu'il fallût ajouter quelque chose à ses aises , il s'empresseroit de le lui faire parvenir. Puisque je ne puis le voir tout de suite , lui dis-je , instruisez-le du moins de mon arrivée , cela le tranquillisera. C'est contre mon devoir , dit-il ; mais je le ferai pour vous plaire. Averti des usages par Duménil , je crus lui devoir de la reconnoissance pour les soins qu'il avoit pris d'Otourou , et je laissai sur sa cheminée un

rouleau de vingt-cinq louis. En me reconduisant, il me pria de compter sur lui, et m'assura que dans trois jours au plus tard j'aurois des nouvelles satisfaisantes de mon mémoire.

Nous visitâmes ensuite toutes les personnes auxquelles étoient adressées les lettres de recommandation de Gernance. Il fallut leur expliquer les raisons qui nous faisoient réclamer leur protection. Leurs politesses ne m'étonnoient point, je m'y attendois; mais le caractère des François dont je n'avois nulle idée, me causoit à chaque instant mille surprises. Je ne leur voyois prêter qu'une attention vague, et souvent interrompue par des futilités, à un récit qui, selon moi, devoit affecter toute ame sensible. Ici, c'étoit l'arrivée d'un coëffeur qui ne permettoit pas d'en entendre davantage; là, c'étoit une partie de spectacle qui forçoit de remettre l'audience à un autre jour; ailleurs, c'étoit du chocolat qu'on nous offroit dans le moment le plus intéressant de la narration, ou l'arrivée subite d'une femme qui venoit consulter sur une parure nouvelle, ou la maladresse d'un laquais qui, par la chute d'une porcelaine venoit échauffer la sensibilité du maître qui nous écoutoit froidement. Sortions-nous? on nous accabloit de protestations, de promesses, d'assurances. Assurément, me

disois-je , voilà des gens qui ont l'art d'entendre sans écouter , ou la fausseté de promettre sans entendre.

Nous réservâmes la visite de l'ami de Bruno pour la dernière. Ce fut là que nous trouvâmes la modeste simplicité , le tendre intérêt , et la prudence consommée de la vieillesse ; il ne put refuser quelques douces larmes au souvenir de Bruno. Est-il heureux ? nous demanda-t-il. Oui , lui répondîmes-nous , autant qu'on peut l'être avec de grandes vertus. Tant mieux , ajouta-t-il , il jouit du sort que je lui avois annoncé. Ensuite il s'occupa de nous ; il nous parla sans orgueil comme sans bassesse des amis puissans qu'il avoit , trop sage pour nous garantir un succès qui dépendoit du jugement des hommes , il se renferma dans l'assurance de ses soins qu'il nous promit sans affectation ; il n'avoit pas besoin d'employer de sermens pour nous convaincre de sa sincérité , sa figure parloit pour lui. Son ame révoltée de l'oppression de l'innocence , y peignoit à grands traits le zèle le plus actif , et pour s'en promettre tous les efforts , il suffisoit de le regarder. Il demanda un mémoire. Nous le fîmes. Il se chargea de le porter lui-même au Ministre , et de le faire appuyer par des personnes du premier rang.

Malgré l'espoir que me donnoit une protection d'autant plus sûre qu'elle étoit moins brillante , on conçoit combien ces longueurs m'étoient insupportables. Sauvagé encore , pour-ainsi-dire , je ne concevois rien à tous ces voiles dont la vérité étoit enveloppée , ni à la lenteur que l'on mettoit à l'en dépouiller. Après le desir de voir Otourou , l'ignorance où j'étois de ce dont on l'accusoit , étoit ce qui me tourmentoit le plus. Il fallut cependant attendre du tems , des lumières qu'il n'étoit pas possible de me procurer autrement. Je reçus enfin au bout de quelques jours la réponse de l'exempt , qui m'annonçoit la permission de voir Otourou , mais en sa présence. Duménil avoit accompagné l'ami de Bruno à la Cour , qui étoit alors à Fontainebleau. J'étois donc seul , je montai en voiture ; je courus prendre l'exempt , et nous nous rendîmes à Vincennes , dont les portes nous furent ouvertes. Je volai dans les bras d'Otourou. La joie, l'inquiétude , la surprise , l'aspect du lieu qui nous réunissoit , la contrainte occasionnée par la présence d'un tiers , nous retinrent quelque tems dans le silence. Otourou le rompit le premier. Que de soins je te coûte , me dit-il ? devois-tu quitter le séjour de la paix pour suivre un infortuné ? Mon père est-il avec toi ? Je l'ins-

truisis de tout , du tems de notre arrivée , des longueurs que nous éprouvions , de l'espérance que nous avions ; et ensuite sans avoir l'air de l'interroger , je mis insensiblement la conversation sur le tems où il avoit traversé la France avec Dumont. Il nous fit le détail de ce voyage avec sa franchise ordinaire , sans omettre aucune circonstance. L'exempt qui pénétoit mon dessein , nous dit : il me semble que vous vous tourmentez l'un et l'autre mal-à-propos. Je n'en ai pas de certitude , mais je crois que les faits dont on l'accuse sont plus nouveaux , et que c'est aux isles qu'ils se sont passés. Ah ! s'il est ainsi , m'écriai-je , je respire ; son innocence sera bientôt prouvée ; je ne l'y ai pas perdu de vue un seul instant.

Nous passâmes quatre heures avec Otourou. Je ne pus m'empêcher de le contempler avec admiration. Le lieu formidable où il se trouvoit , et que tout le monde connoit aujourd'hui , ne l'épouvantoit pas , il étoit calme et tranquille. Ma présence lui avoit même rendu une sorte de gaité , et loin d'être obligé de le consoler , c'étoit lui qui étoit mon consolateur. Enfin l'exempt m'avertit que ses affaires le rappeloient ; nous nous séparâmes , nous nous embrassâmes , et je lui promis de ne pas prendre

une minute de repos que je n'eusse brisé ses fers.

Je retournai à Paris , et après avoir remis l'exempt chez lui , je courus chez l'abbé de S** (c'étoit le nom de l'ami de Bruno). Il arrivoit de Fontainebleau avec Duménil. Je montai avec empressement chez lui. Eh bien ! quel succès avez - vous eu ? leur demandai - je , et qu'avez-vous appris ? Mon ami , me répondit l'abbé de S** , ne vous alarmez pas ; mais notre affaire n'est pas aussi facile que je l'espérois , et je crains bien qu'elle ne soit longue. Comment ? lui dis-je avec effroi. Ne vous tourmentez pas d'avance , me répondit - il ; rien n'est désespéré , et nous en viendrons à bout. Mais pendant ce tems le malheureux souffre , et voilà le seul motif de mon inquiétude. Le ministre que je connois nous a reçus avec bonté , il a daigné par égard pour mon âge prendre tout de suite connoissance du mémoire. La liberté de l'homme que vous me demandez , nous a-t-il dit après l'avoir lu , n'est pas en mon pouvoir. L'affaire est majeure , il s'agit d'un rapt. D'un rapt ! dis-je à l'abbé de S** ; cela n'est pas possible. Je le crois comme vous , me répondit-il ; mais écoutez jusqu'à la fin. Monseigneur , ai-je dit au Ministre , les mœurs de ce jeune Nègre sont connues , ce n'est point un esclave , c'est un

homme libre , et si vous saviez ses aventures vous conviendriez que personne n'est plus digne de votre bienveillance. Pardonnez - moi l'observation que je vais vous faire ; mais ne seroit-il pas possible que votre religion eût été trompée ? Si le tems me le permettoit m'a-t-il répondu , je vous ferois voir le mémoire qui m'a été présenté ; mais j'imagine que vous vous en rapportez bien à moi. S'il n'eût été question que de ce mémoire , je n'aurois peut-être pas fait agir l'autorité ; mais on y a joint les pièces qui constatent le jour de l'enlèvement ; et , ce qui est plus fort encore , un écrit de la femme qui se plaint de son ravisseur. Vous sentez que d'après cela je n'ai pu me conduire autrement. Puisque vous vous intéressez à ce jeune homme , voyez le Banquier tel , c'est lui qui m'a présenté ce mémoire ; tâchez d'arrêter cette affaire avant que la justice en prenne connoissance. Qu'il soit content, et je vous rends votre protégé : voilà le seul conseil que je puisse vous donner.

Toujours de l'obscurité ! toujours des obstacles ! m'écriai-je avec amertume. La plainte est inutile , me dit l'abbé de S** ; c'est de l'activité qu'il nous faut. D'ailleurs , de quoi se plaindre ? Regardez la chose philosophiquement , et vous conviendrez que le crime en lui-même est assez odieux pour que l'innocence s'applaudisse au

milieu des peines injustes qu'elle éprouve, des précautions que l'on prend pour en purger la terre. Allez dès demain matin chez le banquier, voici son adresse; tout dépend de l'explication que vous aurez ensemble. Je regardai cette adresse. La circonstance est bizarre, dis-je. Cette adresse est celle du banquier sur lequel Gernance m'a remis une lettre de crédit; c'est le sien. Tant mieux, me dit l'abbé de S**, c'est déjà un commencement de liaison. Adieu, je vais me reposer, je vous attends tous deux demain à une heure; je vous ferai dîner avec un de mes neveux qui a été aussi en Amérique, cela vous distraira. Duménil et moi nous prîmes congé de lui, et nous nous retirâmes.

Il me fut impossible de dormir. Ce que je venois d'apprendre m'avoit révolté, mes réflexions augmentoient encore mon humeur. A quoi sert donc la vertu? me disois-je; on accuse mon ami d'un rapt! Quoi! l'homme le plus pur, et dont le cœur trop froid peut-être n'a pas même encore connu les sentimens si doux de l'amour, n'est pas à l'abri d'imputations qui ne doivent tomber que sur l'homme corrompu? Horrible condition de l'humanité! les vices déguisés ont forcé la loi de troubler la paix de l'innocence; et l'on cherche cependant à vivre avec ces hommes, on désire leur société! il

vaudroit mieux les fuir. Mais je m'abuse. La vertu est rare, mais c'est qu'elle est modeste, c'est qu'elle ne se montre pas; et puis il y a tant d'hommes vicieux qui l'effrayent! Cependant il faut bien que par de grands exemples Dieu les force de tems en tems à fixer leurs regards sur elle; il souffre que l'injustice enveloppe quelquefois l'innocence, pour l'en retirer ensuite avec éclat, et la présenter dans toute sa pureté, dans toute sa gloire à l'univers assemblé. C'est ainsi qu'il contraint les méchans à être témoins des hommages que toute la terre rend à la vertu.

Cependant plus la nuit s'avançoit, plus mon agitation croissoit. Vainement j'essayois à me calmer; je m'en voulois de mes funestes pensées. Otourou n'est pas perdu pour être soupçonné; ai-je dû présumer qu'on l'ait arrêté sans lui imputer quelque faute? La providence ne m'a-t-elle pas tiré d'un labyrinthe cent fois plus terrible encore? Pourquoi douter de son secours? Sa protection n'est pas comme celle des hommes, sujette au caprice, au tems, aux circonstances.

Tel étoit le langage que ma raison opposoit à mon cœur; mais ce cœur indéfinissable battoit avec plus de violence encore. Je ne pus y résister, je me levai. Voix inconcevable, m'écriai-je, toi qui me parles, et que je ne puis

comprendre , explique-toi donc , et finis mon supplice.

Dès qu'il fut jour , je m'habillai et me disposai à sortir. Duménil fatigué de son voyage étoit un peu indisposé , et je me rendis seul chez le banquier. Je demandai au portier s'il étoit visible : il me répondit d'un air brusque qu'il n'y étoit pas. Et quand reviendra-t-il ? --- Je n'en sais rien , il est en campagne. --- Cependant j'ai besoin de lui parler. --- Vous n'êtes pas le seul : c'est pour de l'argent , sans doute ? --- Non , il ne s'agit pas d'argent , c'est pour une affaire. --- J'en suis fâché ; mais il n'y est pas. --- Mais n'a-t-il pas quelqu'un de confiance à qui je pourrois m'adresser. --- Oui , son caissier ; c'est un honnête homme , celui-là. --- Eh bien conduisez moi chez lui. --- Il est en Bretagne depuis huit jours ; mais il arrive certainement demain au soir , ainsi voyez si vous pouvez attendre. --- Attendre ! toujours des retards ! allons , il le faut bien , mais suis-je sûr ? . . . --- Oui , vous pouvez y compter , il sera demain ici sur les cinq heures du soir , il m'a mandé de tenir son appartement prêt pour cette heure-là. Ainsi venez ici à six heures , vous serez sûr de lui parler. Quel pays ! me dis-je en m'en allant , rien ne s'y finit.

Duménil ne s'attendoit pas à me revoir sitôt

Je lui contai ce qui venoit de se passer. Les propos de ce portier l'étonnèrent , et l'absence du Banquier encore plus ; il m'exhorta à la patience. « Tel est Paris , me dit-il , les affaires » les plus pressantes y languissent. C'est un monde , » où l'on ne rencontre jamais ceux dont on a » besoin ». Hélas ! que l'homme est insensé de se révolter contre l'invisible main qui le conduit ! Ces retards qui me chagrinoient si vivement , étoient cependant , sans que je m'en doutasse , des combinaisons qui accéléroient le succès de mes vœux , et qui me préparoient le plus doux moment que j'aie goûté de ma vie.

A l'heure indiquée nous allâmes chez l'abbé de S** , je lui rendis compte de ma matinée. Je conçois votre impatience , me dit-il , et je sens tout ce que vous devez souffrir ; mais qu'y faire ? c'est un jour de perdu ; demain vous serez plus tranquille , car , à coup sûr , ce caissier saura quelque chose. Le Banquier ne se sera pas absenté sans lui confier ses intentions. De la gaité donc , et faisons trêve aux chagrins , pour que je jouisse sans mélange du plaisir que je me promets en me trouvant pour la première fois à table avec vous. Mon neveu écrit une lettre dans mon cabinet ; nous dînerons dès qu'il aura fini. Nous nous mêmes alors à causer de choses indifférentes.

Au bout de quelque tems l'abbé alla s'informer si son neveu étoit prêt ; nous le vîmes reparoître avec lui. O premier rayon du bonheur qui m'attendoit , puisses-tu ne jamais sortir de ma mémoire ! Ce fut-là pour-ainsi-dire le commencement de mon existence. Je n'avois pas encore vécu.

Je lève les yeux sur ce jeune homme. Que vois-je ? l'ancien écuyer de Théodore ! Je fais un cri ; je m'élançe vers lui. O mon ami ! ô mon libérateur ! lui dis-je ; j'ai donc le bonheur de vous revoir ! Il me reconnut tout de suite , et m'embrassa avec empressement. Infortuné Itanoko ! me dit-il ; quoi ! c'est vous ? Je ne reviens pas de ma surprise. Quoi ! vous vivez ? Combien votre sort m'a coûté de larmes ! Le ciel ne vous a donc pas abandonné dans le danger affreux où je vous ai laissé plongé ! vous le méritiez bien. Hélas ! je suis bien coupable envers vous d'en avoir cru l'apparence ! Vous en saurez bientôt d'avantage ; mais je veux jouir quelques momens du plaisir que me cause votre présence. L'abbé de S**, à qui j'avois conté mes aventures , fut bientôt au fait , en reconnoissant dans son neveu , l'homme qui avoit jadis assuré ma fuite lorsque mes jours avoient été menacés par Théodore. En lui racontant mon histoire , mon respect pour Hono-

rine m'avoit fait taire le nom de son frère ; et quoique son neveu n'eût rien de caché pour lui, il n'étoit pas entré dans le détail de tout ce qui lui étoit arrivé ; l'intérêt qu'il avoit pris à mes malheurs avoit facilement échappé à la pénétration de l'abbé.

Cette reconnoissance doubla l'amitié qui nous attachoit réciproquement les uns aux autres. Heureux attendrissement ménagé par la bonté du ciel ! tu me sauvas la vie , peut-être , en me préparant , par degrés , à la secousse violente que mon cœur alloit recevoir. Le coup imprévu qui m'attendoit étoit bien capable de me donner la mort. Comment se peut-il , dis-je à l'écuyer , que vous vous soyez ainsi dérobé tout-à-coup à ma reconnoissance ? Vingt fois j'ai demandé de vos nouvelles à Honorine , sans qu'elle pût m'instruire de votre sort. Hélas ! me répondit-il , l'humanité m'appelloit ailleurs ; redoutant le spectacle des larmes d'Honorine , détestant un séjour qui n'offroit plus à mes regards que les corps sanglans des victimes du vice , dégoûté par l'inséparable ennui des formalités de cette Justice qui vous poursuivoit , vous que j'estimois tant ; vous l'avouerai-je ? cédant à la prévention , et convaincu que vous n'échapperiez pas au sort qui vous attendoit ; enfin instruit que l'objet

infortuné , qui , dans cette scène d'horreur , sembloit seul mériter mon intérêt , étoit en sûreté , je partis pour le rejoindre. Je passai sur les terres espagnoles vers lesquelles j'avois dirigé sa fuite ; et bientôt réunis , n'ayant toutefois à lui promettre que mes soins et les bontés de mon oncle , nous nous embarquâmes. Fuyant un climat odieux , dont le souvenir déchiroit son cœur et le mien , nous nous rendîmes à Paris , où la bienfaisance de l'abbé ne trompa point l'espoir que j'en avois conçu pour un objet aussi digne d'estime que de pitié. O ciel ! m'écriai-je avec une agitation inconcevable , de qui parlez-vous ? Eh quoi ? me répondit-il , avez-vous oublié les crimes de Théodore ? son odieuse passion ?... Cette femme ? .. Je ne pus en entendre davantage. La joie m'avoit frappé ; mes bras s'élevèrent vers le ciel ; je voulus prononcer le nom d'Amélie ; il expira sur mes lèvres. Je chancelai , ils m'entourent , ils s'empressent. J'avois réellement besoin d'un prompt secours , mes forces m'avoient abandonné.

L'abbé de S** , qui venoit d'apprendre la part que son neveu avoit à mes aventures , avoit prévu ce qui m'alloit arriver , et il s'étoit préparé d'avance à tempérer la violence d'un sentiment par le souvenir d'un autre. Il me prit

la main, et me dit avec douceur : Je ne vous reconnois pas ; comment ! vous qui avez supporté des revers affreux avec tant de fermeté, vous n'avez pas le courage de résister à un premier mouvement de joie ? Cet abandon de vous-même peut nuire à votre santé ; et si vous périssiez , que deviendrait le malheureux Otourou , qui a fait pour vous tant de sacrifices ? L'état où je vous vois est une ingratitude à son égard. --- Cette manière adroite fit plus que tous les secours que l'on m'avoit prodigués. Elle attiédit cette félicité brûlante qui , tout-à-coup comme un torrent de feu , s'étoit précipitée dans mes veines , et y consumoit les sources de ma vie. Je vivrai , lui dis-je , en faisant un effort pour rappeler ma raison. Oui , je vivrai pour Otourou ; mais que je voye Amélie ! que je la voye , si vous voulez conserver mes jours ! Me voilà prêt , me dit l'écuyer , venez , je vais vous y conduire. Un moment , reprit l'abbé de S** ; votre aspect imprévu peut la faire mourir : jugez-en par vous-même ; sachez qu'elle croit que vous n'existez plus. Elle est par mes soins , dans une maison religieuse ; c'étoit l'asyle que la décence lui prescrivoit. Je vais écrire à l'abbesse , la prier de lui ménager , par degrés , une surprise aussi dangereuse , et obtenir d'elle

qu'à votre première entrevue , vous ne soyez pas séparés par des grilles. Ce retard vous sera favorable à vous-même ; il vous donnera le tems de vous calmer , et vous en sentirez mieux les douceurs d'une réunion si chère. Soudain il nous quitta pour faire sa lettre.

Je ne conçois pas , dit Duménil , comment Amélie a pu garder un silence si étonnant. Elle vous aura parlé sans doute d'Itanoko ; vous n'aurez pu lui cacher que vous l'aviez connu ; comment ne pas écrire ? ne pas s'informer ... ? Que dites-vous , lui cacher ? répondit l'écuyer. Je n'aurois pu le faire , elle l'avoit vu. Mais je ne veux pas lui dérober le plaisir de vous conter elle-même ses malheurs. Son silence vous étonne , n'en accusez que moi. Oui , mon cher Itanoko , voilà mon crime. J'ai cru , comme tout le monde que d'Urban avoit péri par vos mains. Je le croirois encore si votre rencontre ne m'attestoit votre innocence. J'eus la cruauté de porter cette nouvelle affreuse dans l'ame d'Amélie. Je le crus nécessaire pour éteindre un espoir qui loin de soutenir ses forces , entretenoit ses douleurs , la minoit insensiblement , et l'eût conduite au tombeau. Mon attachement pour elle m'a seul rendu coupable. Me le pardonnez-vous ? --- Ah ! l'excuse m'est trop chère pour ne pas

la recevoir , lui répondis-je en l'embrassant. Pourrois-je en vouloir à l'homme qui m'a conservé le charme de ma vie ? Mais comment se décida-t-elle à vous suivre ? elle savoit qu'Otourou l'attendoit. Elle me l'a dit depuis , répondit l'écuyer ; mais le hazard me servit alors. Otourou vouloit la sauver , je le voulois aussi. Sans nous connoître tous deux , nous y travaillions chacun de notre côté , et les desseins d'Otourou que j'ignorois , assurèrent le succès des miens qu'il ignoroit. Vous vous rappelez l'indignation que m'avoit inspirée la conduite de Théodore. L'infortunée Amélie me faisoit pitié , et je résolus , quoiqu'il m'en pût arriver , de sauver sa vertu de l'opprobre qui l'attendoit. Je ne la connoissois point , vous le savez. L'humanité seule me parloit , et la résistance qu'elle opposoit à son tyran , m'étoit un sûr garant qu'elle saisiroit avec joie le premier instant offert de se dérober à lui. Vous vous sôuvenez de cette nuit où je fus vous trouver à la case du commandeur , pour vous prévenir du voyage que nous allions faire à la ville , et vous promettre que je verrois Honorine. Dès-lors tous mes arrangemens étoient pris , et j'étois déjà sûr que Théodore , à son retour , ne retrouveroit pas sa victime ; moi-même je ne comptois pas la revoir ;

et satisfait de lui avoir rendu ce service , je présumois qu'en lui faisant passer quelque argent dans le lieu de sa retraite , j'en aurois assez fait , en lui laissant la liberté de prendre après le parti qu'elle jugeroit à propos. Je m'étois donc assuré de deux Nègres , l'un de l'extérieur , et l'autre de l'intérieur de la maison. Cela ne me fut pas difficile , il s'agissoit de la liberté d'une femme de leur nation. Celui de l'intérieur devoit faciliter sa fuite , et celui de l'extérieur la conduire sur les terres d'Espagne. La veille de notre départ , il s'étoit passé une scène affreuse : elle vous la contera. On avoit éloigné tout le monde ; je vous le dis alors : la femme même du concierge étoit absente. Pendant la scène , le concierge s'étoit fait une blessure à la jambe qui le retenoit au lit. Théodore me prévint , comme je vous le dis aussi , que nous partirions le lendemain. La circonstance me parut favorable pour consommer mon projet. J'allai trouver mes deux Nègres ; je leur expliquai bien mes intentions. Ils étoient fidèles , intelligens , adroits , ils me comprirent à merveille , et me servirent encore mieux. Le soir du jour de notre départ , le Nègre de l'intérieur , suivant mes ordres , monta à l'appartement d'Amélie , sous prétexte de lui porter à manger : il ne fut point observé. Le con-

cierge malade ne pouvoit le suivre , et ses camarades ne l'auroient pas vendu. Je lui avois recommandé , aussi-bien qu'à l'autre , de taire mon nom , et d'éviter avec Amélie des explications qui feroient traîner l'affaire en longueur. Il entra donc chez elle , il lui dit tout bas : Tout est prêt pour votre fuite , on vous attend , préparez-vous , dans un quart-d'heure je reviens vous prendre. Le hazard voulut que ce fût le même soir où elle attendoit Otourou ; elle crut sans peine que le message venoit de sa part , et elle ne balança point ; le Nègre revint , ils descendirent ensemble sans bruit , ils sortirent , et il la remit entre les mains du Nègre extérieur , qui la conduisit dans sa marche. Le premier , suivant les instructions que je lui avois données pour sa propre sûreté , rentra dans la maison , remonta à l'appartement d'Amélie , en ferma la porte en dedans , attacha une échelle de corde à la fenêtre , redescendit par cette échelle qu'il y laissa , et se retira sans être découvert. Il me rendit compte de tout à mon arrivée. Jugez de la fureur et de l'effroi du concierge , quand il apprit cette évasion le lendemain. Sous peine de mort il imposa silence à tout le monde. Nous revinmes la nuit suivante , il avoit fait laisser l'échelle.

L'imposteur jura à Théodore qu'il n'avoit pas quitté Amélie d'un instant , et que si elle s'étoit sauvée il n'y avoit pas plus d'une heure. Les soupçons se portèrent sur vous. Je courus vous sauver , et vous savez le reste.

L'abbé de S*** rentra dans ce moment , il avoit fini sa lettre , il la fit porter par un domestique , et nous nous mîmes à table ; il me fut impossible de rien prendre. Trop plein de mon bonheur , à peine m'appercevois-je de ce qui se passoit autour de moi ; ils m'en plaisantèrent agréablement. La politesse me rappelloit quelquefois à moi-même ; je leur répondois par un sourire ; mais soudain je retombois dans l'extase délicieuse où la joie m'avoit plongé.

Le domestique revint avec la réponse de l'abbesse ; elle mandoit à l'abbé de S** , qu'il pouvoit nous amener à six heures , qu'elle se chargeoit de prévenir Amélie avec assez d'adresse pour lui éviter toute espèce de danger , et qu'elle nous recevoit dans les appartemens extérieurs de sa maison , afin que nous fussions libres. Nous n'avions plus que deux heures à attendre ; les siècles ne sont pas plus longs : enfin elles s'écoulèrent. L'abbé fit venir une voiture , et nous partîmes.

Il faut en convenir , l'excès du plaisir est un

tourment. Jamais je n'ai plus souffert ; le poids qui comprimoit mon cœur étoit insupportable, un tremblement universel agitoit tous mes membres, des ruisseaux de larmes se répandoient sur mes joues. Je m'écriois quelquefois avec l'accent de la douleur, je vais donc la revoir ! Quand la voiture s'arrêta, et que l'abbé nous dit, nous y voici ; ma félicité, ou, pour mieux dire, mon supplice, devint à son comble. Je voulus m'élançer, mes genoux m'abandonnèrent, je chancelai, et ils se virent obligés de me prendre dans leurs bras. Nous montons enfin les escaliers ; nous pénétrons. L'abbesse nous reçoit. Ne craignez rien, nous dit-elle, elle est prévenue. Elle paroît . . . je la vois . . . elle court . . . Je tombe à ses pieds, je sens ses mains, ses mains si chères, se poser sur mon cœur. Mon front est inondé de ses larmes ; elle s'écrie : Tu respirez ! tu m'es rendu ! Je l'entends, elle a parlé. C'est elle . . . Je n'en doute plus. Quel moment !

Les spectateurs attendris tremblent pour nos jours. Ils s'approchent, ils nous parlent, ils veulent nous séparer. C'est envain ; mes bras l'avoient saisie. C'étoit pour toujours. Enfin Amélie plus foible tombe sur un fauteuil, je reste à ses pieds. Mon père, ô mon père ! dit-elle, que n'es-tu présent ! Il nous sera rendu,

m'écriai-je. Le Dieu qui te ramène un amant, aura conservé ton père pour récompenser ta vertu. Par degrés le premier délire se dissipe. La joie se montre sans contrainte, le rire renaît, les doux noms d'amante, d'époux, d'amie, de bienfaiteur, se font entendre. C'est le murmure du sentiment; c'est l'aimable confusion des tendres épanchemens; c'est le bonheur dans toute son étendue qui se fait sentir sans étreinte et sans angoisse.

L'abbesse, aussi respectable par son âge qu'intéressante par son cœur extrêmement sensible, qui prêtoit un nouveau lustre à l'austérité des vertus, avoit conçu pour Amélie l'amour d'une mère. Je m'apperçus enfin du peu d'égards que l'ivresse de la joie m'avoit empêché de lui rendre. Pardonnez, lui dis-je, Madame, au trouble de mon ame; le bonheur ne m'est pas familier, il m'a fermé les yeux sur les respects qui vous sont dûs. Quoique formé du sang des rois, je suis peu fait aux jouissances qui environnent les princes. Voilà mon excuse. Vous n'en avez pas besoin, me répondit-elle; quels respects vaudroient le plaisir que vous m'avez fait goûter? Mais, ajouta-t-elle en riant, vous me devez de la reconnoissance, et j'en veux une preuve soudaine. Je vous rends une amante dont je n'ai pu augmenter les vertus. Pour me payer de ce service

service , achevez de me faire connoître un homme si digne de sa tendresse. Vous devinez qu'elle ne m'aura rien caché de ce qui vous concerne ; c'est à vous d'achever une histoire qu'elle n'a fait que commencer.

Je lus dans les yeux d'Amélie l'empressement qu'elle avoit à m'entendre , et je ne me fis pas presser. Mon récit lui coûta plus d'une fois des larmes ; on sent combien de souvenirs douloureux il retraçoit à sa mémoire ; mais quelle différence de ces larmes à celles que tant de malheurs lui avoient fait verser ! Nous étions réunis , tout étoit effacé. Voilà ce que vous vouliez savoir , leur dis-je en finissant ; mais j'ai maintenant le droit de prier à mon tour. Amélie n'est pas quitte avec moi , pour avoir prêté au récit de mes infortunes une oreille attentive.

Je m'en vais m'acquitter , me dit-elle ; je me dispenserois de me rappeler des instans si cruels ; mais ma fidélité pour toi m'est trop chère pour te cacher ce qu'elle m'a coûté.

Otourou t'a trop bien instruit de tout ce qui se passa en Afrique , et pendant notre voyage jusqu'à Saint-Domingue : ce que tu viens de dire , me prouve qu'il n'a rien oublié. Puissé-je le revoir bientôt ! Les douceurs de l'amour ne me font point oublier ce que je dois à l'amitié la plus constante.

Tu sais comme on m'enleva. Otorou trop modeste t'a caché son courage. Plus occupé de ma vie que de la sienne, il fit long-tems la plus noble résistance, et ce fut dans ce combat inégal qu'il frappa Théodore ; mais il fut accablé par le nombre, et l'on m'arracha à mon généreux défenseur : je crus que mes yeux l'avoient vu pour la dernière fois. Rappelle-toi ce jour affreux, Itanoko ! et peins-toi, si tu le peux, ce qui se passoit dans le cœur de la malheureuse Amélie. Le même instant venoit de me ravir un père, une mère, un amant, un ami. Quelques minutes avant je m'enivrois du plaisir de te revoir ; mais semblable à ceux qui sur la cime d'un rocher contemplant une perspective enchanteresse, et tombent tout-à-coup dans le précipice ouvert à leurs côtés, de même je fus en un instant plongée du faite du bonheur dans l'abîme du malheur. Cependant je ne me laissois point abattre, je sentis qu'il me falloit du courage, et je rassemblai le peu de forces qui me restoient. Depuis que j'existe, me dis-je, fidèle à mes devoirs je n'ai point mérité un semblable revers. Ce n'est donc pas un châtiment du ciel ; c'est une épreuve. Combattons puisqu'il le faut ; et, pour la première fois, connoissons la fierté ; dans le bonheur elle est un vice, dans le

malheur elle est une vertu. C'est la sauve-garde de l'honneur.

Je ne cherchai pas long-tems la cause du traitement que j'éprouvois. Une femme ne s'y trompe pas , je reconnus l'amour. L'élégance du séjour que j'habitois , les égards que l'on avoit pour moi , les propos d'une vieille femme qui ne me quittoit pas , tout m'annonçoit la séduction. Au bout de six jours je vis enfin paroître l'odieux ennemi dont j'avois reçu un si sanglant affront. Tu as connu Théodore , tu te rappelles les charmes de sa figure ? Plus il me parut bien , plus son aspect me revolta. Puisque cet homme , avec tous les dons de plaire , use de la violence pour vaincre , il sent , me dis-je , que son caractère est haïssable. Je ne m'abusois pas ; tout ce que la fausseté , la noirceur , la bassesse , la barbarie , ont de plus atroce , étoit renfermé dans son ame.

Je passe rapidement sur tous les moyens qu'il employa pour m'engager à me trahir moi-même. Prières , larmes , tendresse , menaces , présens , tout me fut prodigué , et tout fut dédaigné. Enfin il poussa l'insolence au point de m'offrir sa main. Misérable imposteur , lui dis-je , penses-tu me séduire ? crois-tu donc que j'ignore l'imbécille préjugé qui attacha le déshonneur d'un blanc à l'hymen d'une Noire ? Si ma crédulité

donnoit dans ce piège , je te connois ; ministre , témoin , contrat , tout seroit faux , et tu serois assez lâche pour insulter à ma simplicité ! Mais quand ce préjugé n'existeroit pas , apprends que tu n'en serois pas plus heureux. Je ne veux pour époux qu'un homme que j'estime.

Aigri par mes refus , excité par les indignes conseils de la femme méprisable qu'il avoit mis à mes côtés , s'abandonnant enfin à la cruauté naturelle à son abominable caractère , la violence succéda bientôt aux importunités ; il crut que la terreur , le besoin et les souffrances , romproient mon opiniâtreté , mais il ne me connoissoit pas. Je me vis tout-à-coup arrachée de ma chambre , dépouillée , traînée dans un cachot humide et profond , chargée de chaînes , dont l'empreinte douloureuse se faisoit encore sentir à l'une de mes jambes quand Otourot parut devant moi. Les êtres méprisables qui habitoient la maison où il m'avoit mise , lui étoient vendus , et furent les instrumens de sa fureur. Quel état ! Nul moyen d'échapper ! nulle ressource de faire parvenir mes plaintes au-déhors ! Et quand je l'aurois pu , à qui m'adresser ? J'étois seule dans l'univers , je n'avois d'espoir que dans un canif que j'avois détobé à leurs recherches , et j'étois réduite à ne plus me connoître moi-même. Je le regardois comme

le libérateur qui me sauveroit du dernier outrage. Enfin que vous dirai-je ? Ce fut là que je passai huit jours , abandonnée à toute l'horreur des ténèbres de la solitude et de la faim.

C'étoit peu ; il crut que l'aspect d'un esclavage éternel me forceroit à fléchir devant lui , et à descendre jusqu'à l'implorer. Je lui pardonne ce soupçon , son cœur n'étoit pas fait pour me connoître. Je le vis paroître un jour dans mon cachot ; un homme que je ne connois pas l'accompagnoit. Vous voyez devant vous , lui dit-il , une esclave indocile , je veux m'en défaire ; voulez-vous me l'acheter ? Ton esclave ! lui dis-je d'une voix presque éteinte , tes fers cruels n'ont rien changé à ma condition ; tant que mon ame sera pure , Amélie sera libre. Je vous l'achèterai volontiers , lui dit l'inconnu ; ils gardèrent tous deux le silence pendant quelques minutes. Théodore observoit d'un œil curieux l'effet que feroit sur moi cette réponse. J'y parus insensible. L'état affreux où j'étois , la foiblesse de tous mes membres , l'ombre de la mort qui sembloit m'environner déjà , portèrent quelque trouble dans son ame ; il parut s'attendrir. Femme inconcevable , s'écria-t-il , au moins demande moi grace. Grace ! ah ! lui répondis-je , voilà ton premier bienfait : trouve un tigre ; qu'il m'achete , je le suivrai avec joie.

Ces mots le rendirent à sa fureur. C'en est fait, dit-il en s'en allant, je périrai ou je triompherai de toi. Tu périras, lui dis-je; et il sortit.

Le lendemain, l'horrible vieille que je n'avois pas vue depuis ma captivité, le portier de la maison, et un grand more indien qui servoit Théodore, entrèrent dans mon cachot. Ils m'ôtèrent mes fers, et il fallut me revêtir des habits qu'ils avoient apportés avec eux: ils redoutoient mes cris sans doute, ils me fermèrent la bouche d'un mouchoir. Je ne pouvois marcher, ils furent obligés de me porter dans leurs bras. Il étoit nuit; ils me placèrent dans une voiture où je trouvai mon tyran. Les portières fermoient à clef. Quand nous fûmes à quelque distance de la ville, il m'ôta lui-même le mouchoir qui m'étouffoit, et voulut me parler; je ne lui répondis pas, et pendant toute la route je ne proférai pas une seule parole. Il ne m'imita pas; sa tête étoit véritablement altérée. Je fus en bute tour-à-tour à la colère, à la tendresse, au sarcasme, à l'amour, à l'ironie, à la fureur. Je ne l'écoutois pas. Où allois-je? C'étoit-là mon unique inquiétude.

Nous arrivâmes enfin à l'habitation que tu connois. Lieu si cruel jadis! mais aujourd'hui si cher puisqu'il est ton bien! Sa situation solitaire m'annonça les desseins de mon bourreau,

je me crus perdue. Allons , de la fermeté , me dis-je , en cachant le canif dans mon sein. Funeste fer ! s'il faut périr tu sauveras mon innocence.

Le premier jour se passa assez tranquillement. Je fus même étonnée des égards qu'il me marquoit. Je ne vis que lui , et un homme qu'il me présenta pour me servir. J'examinai soigneusement l'appartement que j'occupois. Je vis avec plaisir qu'on pouvoit le fermer en dedans ; cela me tranquillisa , et je me flattai de pouvoir sans danger goûter quelques instans de repos pendant la nuit.

Nous étions arrivés à l'habitation vers les trois heures du matin. Pendant la journée Théodore me rendit plusieurs visites. Je n'étois pas maitresse de les lui défendre. Vers la fin du jour il étoit encore chez moi. J'avois enfin rompu le silence , et notre conversation étoit animée. Je lui avois vivement peint l'injustice , la barbarie , l'abomination de sa conduite à mon égard. La force de la vérité l'avoit atterré. Je l'avois vu s'attendrir , se repentir presque ; et mettant à profit tout l'ascendant que la vertu conserve sur le vice , je commençai à ne pas désespérer de le vaincre. Il m'écoutoit assis , j'étois debout , et lui parlois en me promenant dans la chambre. J'approche de la fenêtre , je

jete par hazard les yeux sur le jardin. Que vois-je ? C'étoit toi, c'étoit Itanoko. Quelle femme, à ma place, eût pu se contraindre ! La nature est plus forte que la prudence, elle me trahit ; un mot pouvoit te perdre, et me perdre moi-même. La nature me l'arracha, je pousse un cri. » O mon cher Itanoko ! » Ce fut le signal de fureur et de mort, qui sortit de ma bouche. L'emportement de Théodore, retint mon ame qui m'alloit échapper. La joie m'eût fait évanouir ; l'effroi du danger où mon imprudence venoit de te jeter, soutint mes esprits. Le voilà donc connu ce secret ! s'écrie Théodore ; voilà cette vertu que l'on m'oppose ! C'est l'indigne amour d'un esclave qui l'emporte sur ma flamme ! Méprisable femme ! qui n'as pas senti l'honneur que je voulois te faire ; je détruirai la source de tes indignes refus, et si je ne puis être heureux, un autre du moins ne le sera pas. Ah ! mon ami ! Ce fut là l'écueil de ma fierté, elle m'abandonna, et pour la première fois je me vis à ses genoux. Céder ou te perdre, fut l'indigne choix qu'il me proposa, et ce fut dans ce combat affreux que je passai la nuit presque entière, et la journée suivante. Enfin il alloit me quitter en me prononçant avec tout le sang-froid du crime, l'arrêt fatal du sort qui m'attendoit ; il avoit déjà prémédité

sans doute l'abominable ruse dont il vouloit profiter. Il sort. Otourou paroît. Je crus que c'étoit un songe de mon imagination. Je l'entends, il me parle, j'en doute encore. A tant de maux viennent se joindre les alarmes de l'amitié. Je le presse de finir, mon trouble m'égaré. Il s'éloigne, et je n'ai pas prononcé ton nom. Il est parti sans savoir un secret si cher à tous les deux. Quand j'y réfléchis mieux, je m'applaudis bientôt d'un silence que la seule confusion de mes idées m'avoit fait garder. Que de crimes un seul mot eût fait commettre peut-être ! S'il faut que je périsse, me dis-je, au moins ma défense ne les rendra pas coupables. Otourou ! Itanoko ! vous pleurerez Amélie sans vous reprocher des forfaits entrepris pour sa cause.

Le lendemain, le jour avoit paru depuis longtemps, j'étois seule encore, je n'entendois point dans la maison le tumulte ordinaire. Cela m'étonnoit. J'ignorois que mon bourreau en avoit éloigné tous les yeux. A midi je l'entendis à ma porte ; il menaça de l'enfoncer si je refusois d'ouvrir. Mon parti étoit pris, j'étois prête à tout. J'ouvris. Moment trop affreux ! si Théodore eût eu le féroce courage de réaliser la scène de mensonge qu'il alloit mettre sous mes regards. Il parut, accompagné de son vil suppôt ; il m'annonça sans détour qu'il falloit

céder à ses desirs , ou consentir à ton trépas. Mon choix est fait , lui dis-je ; je l'aime avec idolâtrie , je donnerois mon sang , ma vie , mon existence entière , pour conserver ses jours ; mais non pas ma vertu. Qu'il meure ! si je ne peux qu'à ce prix me conserver digne de lui. Vainement pendant une heure employa-t-il supplications , colère , caresses , emportemens ; tout fut inutile. Le silence le plus accablant fut mon unique réponse ; enfin désespéré , ne se connoissant plus , il sort. Je crus que c'en étoit fait ; je fus prête à le rappeler. Non , jamais la gloire d'une femme ne courut un péril aussi grand. Le cri de l'effroi s'éteignit heureusement sur mes lèvres. Il revient , la fureur dans les yeux , le front égaré , un poignard sanglant dans les mains. Ah ! Dieux ! m'écriai-je , tu l'as donc osé ?... Il n'est plus , me répondit-il ; viens le voir nager dans son sang , viens t'applaudir de tes refus. --- Oui , j'irai , monstre ; oui , tu seras témoin de mes derniers adieux. Je me lève , le désespoir et la rage m'animoient. Je veux marcher , je ne le puis , il me traîne lui-même. J'arrive. Dans une salle éloignée , je vois un Nègre étendu sur le plancher ; sa taille étoit la tienne , son visage étoit couvert , le sang paroissoit couler à grands flots de son sein. J'allois me jeter sur son corps expirant ;

on ne trompe pas l'œil d'une amante. Je l'ai vu ; ce n'est pas toi. C'en est assez. J'ai deviné l'espoir de mon lâche persécuteur. Le mépris le plus profond succède tout-à-coup à l'horreur qui m'environnoit. Je jete un regard de dédain sur Théodore et son complice, et d'un pas tranquille, je regagne ma chambre.

La honte qu'il avoit de se voir confondu, pensa consommer ma perte : ils me suivent, et je vois la violence s'apprêter à m'accabler. Je saisis le fer que je tenois caché, c'étoit ma dernière ressource. Monstre ! lui dis - je, qui n'as que le germe du crime sans en avoir l'audace, vois ce fer ! approche si tu l'oses. Il pâlit, il recule, son vil mercenaire veut le servir, s'avance, me saisit. Je me débats, je tombe. Ma main armée rencontre sa jambe, je lui fais par hazard une blessure profonde, la douleur lui fait lâcher prise ; je me dégage, je me relève. La rage me prêtoit des forces, je m'élançai vers eux ; la terreur les saisit, ils fuient. Ce fut là le dernier adieu de Théodore. Je ne l'ai plus revu.

Je n'abuserai pas plus long - tems de votre patience, continua Amélie en s'adressant à toute la compagnie. Vous savez tous ma fuite, le signalé service que m'a rendu le digne neveu de l'abbé de S** , les bontés de son oncle,

les vôtres, Madame, les larmes que m'ont coûté la perte prétendue de l'amant le plus cher, et mon inquiétude sur le sort de mon père; mais ce que vous ne saurez jamais parfaitement, dit-elle à l'abbesse et à Monsieur de S** , en leur prenant les mains, c'est la tendre reconnaissance de la trop heureuse Amélie.

Dans des momens si doux, les heures s'échappent comme un songe; il étoit plus de minuit, et nous n'avions pas encore songé à nous retirer; la politesse en fit pourtant souvenir l'abbé de S** , qui nous excusa de notre indiscretion à l'abbesse. Que faites-vous? lui dit cette femme respectable, je n'ai jamais passé de soirée plus délicieuse; et si je consens à nous séparer, c'est pour l'intérêt de la santé de nos amans, qu'une joie trop longue pourroit altérer. J'exige que la journée que nous allons commencer m'appartienne, et que vous dîniez tous avec moi. Nous le lui promîmes. Le bonheur dont nous jouissions Amélie et moi, cette douce familiarité qui s'établit sans peine entre deux infortunés reconnoissans et des bienfaiteurs modestes, avoient établi tout-à coup entre nous cette union que le long commerce de l'amitié produit à peine. Il sembloit que nous ne formions qu'une même famille, et l'envie de se rejoindre étoit égale de tous les côtés. Nous

remîmes

remîmes l'abbé de S** et son neveu à leur hôtel, et Duménil et moi nous regagnâmes le nôtre.

En entrant on me remit des lettres; elles étoient de Gernance. Je les ouvris avec transport, il m'apprenoit que son épouse et lui, après la plus heureuse traversée, venoient de débarquer au Havre; qu'Honorine trop fatiguée de la mer, qui l'avoit incommodée, n'étoit pas encore en état d'entreprendre le voyage de Paris. Que pour lui, des affaires le forçoient de s'y rendre le plutôt possible; mais que ne pouvant se résoudre à laisser sa femme seule, il prioit Duménil, au cas qu'il ne me fût point utile, de prendre la poste, et de venir le joindre, afin qu'il laissât à son épouse un ami sur les soins duquel il pût compter, et qui lui tint compagnie pour gagner Paris à petites journées.

Duménil se décida sur le champ, et envoya chercher des chevaux. Il n'étoit que deux heures du matin, et il se flattoit de se rendre le soir au Havre en faisant diligence. J'aurois bien voulu l'accompagner. Le bonheur même de passer la journée avec Amélie eût cédé aux égards sacrés de la reconnoissance envers mes bienfaiteurs; mais on n'a pas oublié que le même jour à six heures du soir je devois voir le caissier pour la liberté d'Otourou, et l'hu-

manité et l'innocence souffrantes me parurent devoir imposer silence à toutes les considérations.

Pendant que le départ de Duménil se préparoit, je lui dis : Ne trouves-tu pas la lettre de Gernance pleine de chagrin ? Ce n'est point là sa gaieté ordinaire, cela m'inquiète. Je te reconnois bien là, me répondit-il ; quand ta sensibilité n'a point d'aliment, il faut qu'elle s'en crée. Gernance arrive, sa lettre se sent de l'ennui d'une traversée, il faut qu'il s'éloigne de sa femme quelques jours ; en faut-il davantage ? Nous verrons, continua-t-il en riant, si tu seras de bonne humeur quand tes affaires te forceront quelquefois de quitter Amélie. Il me fit aisément croire que mon observation étoit puérile : ses chevaux arrivèrent. Je l'embrassai, il étoit en voiture avant trois heures, il partit, et je me couchai pour prendre quelque repos dont j'avois vraiment besoin, après les secousses violentes que la joie m'avoit fait éprouver.

Jamais sommeil ne fut plus doux ; et si j'avois été sûr d'être bientôt réuni avec Otourou, ma félicité auroit été au-dessus d'un mortel. J'avois retrouvé Amélie ; Honorine et Gernance alloient arriver. Par les soins du Gouvernement, je pouvois me flatter de découvrir peut-être la retraite de Dumont ; j'avois maintenant des amis assez puissans pour obtenir

cette recherche ; ma fortune surpassoit mes vœux , les bienfaits de mon ami m'avoient rendu maître de plus de vingt-cinq mille livres de rente. Otourou une fois libre , qu'avois - je à désirer ? Tel étoit mon sort actuel. S'étonnera-t-on de la paix de mon ame ?

L'écuyer entra dans ma chambre tandis que je dormois encore. Voilà bien les gens heureux ! me dit-il en m'éveillant ; songez - vous que le sommeil est autant de dépensé sur les jouissances de l'ame ? Vous avez raison , lui répondis - je , il ne devoit être fait que pour les infortunés. Je me levai , je lui appris le départ de Duménil. Nous prîmes du chocolat ensemble , et nous sortîmes pour nous rendre chez Amélie , où l'abbé nous avoit déjà précédés.

Cette journée n'a pas besoin de détail. On présume tout ce que peuvent se dire deux cœurs tendrement unis , et séparés depuis tant d'années. Combien de confidences , d'effusions , de souvenirs ! Chaque parole amène une pensée nouvelle , et la bouche ne peut suffire à l'expression de tant de sentimens. Madame l'abbesse fut la première à parler de notre hymen , et à nous conseiller d'en fixer le jour. Amélie convint qu'elle en désiroit l'instant ; mais elle nous fit souvenir qu'elle dépendoit d'un père et d'une mère , et que dans l'incertitude de

leur sort elle ne pouvoit disposer d'elle sans crainte de les outrager. Ce motif étoit trop respectable pour le combattre , et quelque violence qu'il fit à ma tendresse , il fallut bien y souscrire. L'abbé de S** se chargea de faire faire dans toute l'Europe les informations nécessaires , et ne désespéra pas de les découvrir.

Cinq heures du soir sonnèrent , et je me disposai à me rendre chez le banquier. Nos amis me promirent de ne pas se separer jusqu'à mon retour , pour apprendre de moi ce que nous devions espérer en faveur d'Otourou , et je sortis.

Le portier me reconnut dès que je parus. Le caissier est arrivé , me dit-il ; je l'ai prévenu déjà sur votre visite ; montez , il vous attend. Je le suis. Il me conduit , il entre le premier pour m'annoncer. J'attends une minute dans l'anti-chambre. Il revient , il me dit que je puis entrer , et se retire. Je m'avance , le caissier se lève ; je le salue. J'allois parler , je le fixe , je reste immobile. Est-ce un songe ? s'écrie-t-il. Quoi ! mon ami ! quoi ! mon cher Itanoko ! c'est vous ? Ah ! je n'avois pas eu besoin d'entendre sa voix pour le reconnoître. Je me précipite dans ses bras , long-tems nous nous tenons serrés sans pouvoir nous expliquer sur le hazard heureux qui nous rassemble.

Hélas ! le ciel m'avoit accablé coup sur coup d'infortune. Il se montrait également libéral dans ses bienfaits. C'est Dumont que je venois d'embrasser.

Quelle surprise flatteuse ! m'écriai-je ; eh ! dans quel moment ! Je vous revois donc , ami trop généreux ! Et je puis enfin vous payer des chagrins et des fatigues que je vous ai causés. Ah ! ta vue me fait sentir plus vivement encore , me dit-il , la perte que j'ai faite. Qu'est devenue ma malheureuse fille ? que n'est-elle ici pour augmenter notre joie ? J'allois sur le champ l'instruire de son sort , la prudence m'arrêta ; je tremblai qu'une émotion subite et trop violente ne lui fut funeste. Il me parut avoir besoin d'être préparé , par degrés , à une semblable nouvelle. Il étoit extrêmement vieilli , et sa maigreur m'annonçoit , sans qu'il me le dit, ses infirmités et la foiblesse de sa complexion.

Après les premiers transports de notre joie commune , changeant adroitement la conversation , je lui dis quelques mots de mes aventures ; et j'entrai en matière sur le compte d'Otourou. Ah ! me dit-il en m'interrompant , ne m'en parle pas ; oublie ce monstre qui t'a indignement trahi , et qui m'a porté le coup le plus sensible qui puisse frapper le cœur d'un père. Hélas ! combien je l'aimois ! Et de quelle

insigne perfidie n'a-t-il pas payé ma tendresse ! Le banquier n'a fait que me prêter ses soins. C'est par moi qu'Otourou vit dans les fers. Il n'en sortira pas. Heureux encore si ma vengeance ne réclame pas un supplice mieux mérité. Je n'ai plus de fille ! tu n'as plus d'amante ! et c'est le crime de ce traître.

La grace d'Otourou ne m'eût pas plus flatté que ce discours , puisque je n'y voyois qu'une prévention si facile à détruire. Connoître son accusateur et le crime qu'on lui imputoit , c'étoit être sûr de son innocence et de sa liberté.

Craignez , dis-je à Dumont , qu'une fausse apparence ne vous trompe. Quand vous connoîtrez Otourou , vous regretterez d'avoir pu le soupçonner. Plût à Dieu , me dit-il , que ce ne fût qu'un soupçon ; mais je n'ai que trop de preuves. A ces mots il se leva , et atteignit quelques papiers dans son secrétaire. Hélas ! continua-t-il , le jour affreux où je comptois te revoir , et où tu me fus enlevé pour la seconde fois en sortant de chez le courtier , je courus chez le juge , pour obtenir qu'il fît des informations qui pussent me découvrir ce que tu étois devenu. Je retournai ensuite à bord de mon vaisseau , je croyois y retrouver ma malheureuse fille , qui devoit avoir besoin de tant de consolations. Elle n'y avoit pas paru : juge

de mon inquiétude et de mes tourmens. Que dire à sa mère, qu'une semblable absence déchiroit ? La nuit se passe ; quelle nuit ! point de nouvelles. A peine est-il jour qu'un canot du port m'aborde, et me remet une lettre. La voici. Elle est d'un jeune homme que je ne connois point. Il se nomme Théodore de C***. Ah ! son bienfait n'a pas resté sans récompense, le ciel a permis que je puisse m'acquitter. Lis-la ; tu vas voir ce que je dus éprouver. Je pris la lettre et lus ce qui suit :

Monsieur,

Je ne vous connois point ; mais mon cœur est déchiré pour vous. Hier au soir j'étois sur le rivage ; une jeune personne que je crois votre fille, sur ce que je l'ai vue descendre plusieurs fois de votre bord, et traiter avec respect par vos matelots, étoit sur le point de regagner votre chaloupe. Un Nègre qui vous appartient n'a pas voulu le souffrir. Malgré sa résistance et ses cris, il l'a prise avec violence entre ses bras, et l'a emportée. Son nom est Otourou. Votre fille l'a prononcé trop de fois avec énergie, pour que je puisse l'oublier. Malgré l'humanité qui me parloit, je n'ai pas cru devoir m'exposer à la brutalité de

cet homme ; vous prévenir , c'est tout ce je puis. Comme cette aventure a tout l'air d'un rapt , il aura pris , sans doute avec sa proie , la route des terres espagnoles. Je vous conseille de vous rendre tout de suite dans les ports de cette nation , pour vous opposer du moins à l'embarquement de ce misérable. Ne vous informez pas de moi ; trop jeune encore pour vous offrir des protections , le seul service que je puisse vous rendre est cet avis , cruel il est vrai , mais utile. Je suis , etc.

THÉODORE DE C*** ».

Ce n'est donc pas assez , me dis-je , des persécutions des méchans pendant leur vie ! du fond de la tombe ils poursuivent encore la vertu. Mais comment , à cette époque , pouvoit-il savoir le nom d'Otourou ? Ah ! je vois ce que c'est ; on lui aura remis la lettre que ce Nègre infortuné écrivit à Dumont en entrant en prison ; par-là le monstre aura su son nom , et il l'aura interceptée. Tandis que je faisais ces réflexions , Dumont continua. Cette lettre fut le coup de la mort pour mon épouse ; elle n'y survécut pas. Pouvant à peine supporter la foule des douleurs qui venoient de m'assiéger , je me rendis à terre ; je fis au ministère public la déclaration de ce qui venoit

de m'arriver , et j'appareillai bientôt après pour parcourir tous les ports de la partie espagnole. Toutes mes recherches furent vaines ; enfin la diminution de mes fonds m'avertissant de songer à moi-même , je passai en France ; je vendis mon vaisseau , et mon intelligence me procura la place que j'ai tenue dans cette maison. Toujours occupé de mon chagrin , je te l'avoue ; j'avois quelque peine , sur cette simple lettre , à croire Otourou coupable. Bientôt il ne me fut plus permis d'en douter. Le Banquier reçut de Saint-Domingue des lettres par lesquelles on le chargeoit de s'informer de moi , et de me remettre , si l'on me trouvoit , le procès-verbal joint au paquet. Je le reçus des mains du Banquier : le voici. Il y est dit , qu'un Nègre , nommé Otourou , ayant été arrêté pour un assassinat , a été fouillé , et que sur lui l'on a trouvé le billet joint au procès-verbal ; que comme ce billet a un rapport direct avec la déclaration faite par le sieur Dumont en tel tems , on a jugé à propos de s'en emparer , et de le lui faire passer pour s'en servir en cas de besoin. Voici le billet ; il est de ma malheureuse fille.

Je jette les yeux dessus. Qu'on juge de mon étonnement , lorsque je reconnois le billet d'Amélie à Théodore lors de sa fuite , et qu'Otou-

rou , par mégarde , avoit emporté de sa chambre la nuit où il y étoit entré pour la seconde fois. Je l'avois lu vingt fois peut-être , et le savois par cœur. Quel incroyable enchaînement ! m'écriai-je. Et cependant c'est par un moyen si foible en apparence , que Dieu m'a conduit au comble de la félicité. Sans ce billet jamais je n'eusse retrouvé tant de personnes si chères. Tu crois tenir la preuve du crime d'Otourou , et tu as dans tes mains , mon cher Dumont , le gage sacré de l'amitié la plus généreuse. J'entrai alors dans le détail de tout ce qui s'étoit passé. Dumont m'écouta avec la plus vive attention. Cependant il doutoit encore ; il rejetoit , sur mon amitié pour Otourou , tout ce que je lui disois. Hélas ! cette prévention étoit bien pardonnable. Un père ne se rassure point quand il s'agit d'un intérêt aussi cher que celui d'un enfant. Eh bien ! lui dis-je , je te pardonne le peu de foi que tu prêtes à mes discours. Mais en croiras-tu du moins un irrécusable témoin ? Te sens-tu le courage de l'entendre ? Oui , me répondit-il ; il me sera doux d'être convaincu de l'innocence d'un homme que j'ai tant aimé. Je cours le chercher , repris-je , ce témoin si cher ; mais attends-toi à la plus douce de toutes les surprises. Suppose pour un moment que ta fille

va paroître à tes yeux. Te sentirois tu la force de supporter sa présence sans en mourir de joie ? Ah ! que me dis-tu ? Quel espoir tu fais naître dans mon cœur ! s'écria-t-il. Je sentis que le premier coup étoit porté , et que maintenant je pouvois , sans danger , lui présenter sa fille. Je vole , lui dis-je , chercher mon témoin. Te voilà préparé. Je ne m'explique pas ; mais attends-toi à la plus grande faveur que la fortune puisse te faire , et songe que c'est aujourd'hui le plus beau jour de notre vie.

Je m'échappe ; je cours avec la rapidité d'un trait à l'abbaye. Je trouve nos amis qui m'attendoient. Il falloit ménager la sensibilité d'Amélie. Je tâchai de modérer moi-même mon agitation. Mes amis , leur dis-je , j'ai d'heureuses nouvelles à vous apprendre. Otourou sera libre ! s'écria Amélie. Oui , lui répondis-je : mais le cœur ne vous dit-il rien de plus ? Il l'est déjà peut-être , me dit-elle. Ainsi donc , ajoutai-je , vous vous sentiriez la force de le voir tout à-coup paroître devant vous ? Ah ! n'en doute pas , me dit-elle ; qu'il vienne , que je le voye. Avec tant de courage , continuai-je , je suis sûr que vous résisteriez à une surprise plus délicieuse encore. Ah ! s'écria-t-elle , ou tu es l'homme le plus cruel , ou tu as vu mon père ! Me croyez-vous cruel ? lui répon-

dis-je. Ah ! je t'entends ! me dit-elle. Il respire... Tu l'as vu Où est-il ?... Courons..... Nos amis m'entourent. Amélie se jete dans mes bras... D'un mot je les instruis. L'abbesse fait mettre ses chevaux , nous montons tous cinq dans sa voiture, dans une minute nous sommes chez Dumont. Je ne vous ai pas encore nommée , dis-je à Amélie : mais il s'attend presque à vous voir. J'entrerai le premier , je laisserai la porte de son appartement ouverte ; restez tous quelques momens dans l'anti-chambre , vous saisirez l'instant de paroître.

Nous montons , j'ouvre ; Dumont se promenoit à grands pas en m'attendant. --- Eh bien , as-tu la force d'entendre mon témoin ? --- Oui, fût-ce ma fille ! --- Croirois-tu toujours Otourou coupable ? --- Eh ! plutôt à Dieu qu'il fût digne encore d'être mon ami. Amélie ne put y tenir plus long-tems ; elle fait un cri , court , paroît , tombe au pieds de Dumont : Mon père ! lui dit-elle , mon père ! ne l'accusez pas , il est le modèle des hommes vertueux.

Quelle scène touchante se passa sous nos yeux. La fille et le père ne pouvoient se séparer. Les regards d'Amélie cependant cherchoient quelque chose. Dumont les entendit , la nature les lui expliqua. Ne la demande pas , dit-il à sa mère en la pressant contre son sein , le ciel n'a

n'a pas voulu que ta mère jouît de ce beau jour ; la récompense de ses vertus a devancé pour elle l'affront de sa vieillesse. Ce triste souvenir répandit quelques nuâges sur des instans si doux ; mais le bonheur présent , toujours si puissant sur le cœur de l'homme , dissipa insensiblement cette ombre passagère , et la joie reprit tout son empire. Le cœur humain est insatiable de jouissances. Qui n'auroit cru que tout le délire de l'amour éprouvé la veille n'eût épuisé le nôtre ? Eh bien ! les sentimens de la nature succèdent tout-à-coup à l'amour ; et ce cœur , loin d'être émoussé , se reproduit dans toute sa force , et s'enivre encore à longs traits du nouveau torrent de délices qui vient de l'inonder.

Quand Amélie eut satisfait aux premiers desirs de la curiosité si naturelle à un père , j'interrompis leur entretien , pour leur rappeler que notre joie ne devoit pas nous faire oublier les devoirs qu'exigeoit de nous l'innocence opprimée ; et que depuis l'instant où le flambeau de la vérité avoit éclairé la conduite d'Otourou , chaque minute qui prolongeoit ses fers , étoit un crime pour nous. Le ministre étoit à Paris. L'abbé de S** proposa à Dumont de se rendre tous deux chez lui. Tandis que nous retour-

dame respectable , qui ne laissa jamais échapper l'occasion d'un acte de bienfaisance , leur dit : Non , il vaut mieux que les jeunes gens se rendent à l'abbaye , et que je vous accompagne chez le ministre. Il est tard , le ministre peut vous refuser audience , l'humanité peut souffrir de ces lenteurs ; au lieu qu'une visite faite à une heure semblable par une femme de mon nom , et sur-tout de mon état , lui annoncera quelque chose d'extraordinaire , et l'empêchera de se faire celer. Nous la remerciâmes de ce soin obligeant. Elle monta dans sa voiture avec l'abbé de S** et Dumont ; et Amélie , l'écuyer et moi , nous regagnâmes l'abbaye dans un carosse de place.

Nous ne les attendîmes pas long-tems. Ils avoient vu le ministre ; et aussi prompt à faire justice qu'à sévir quand la circonstance l'exigeoit , il avoit , en leur présence , fait venir un de ses premiers commis , pour lui ordonner de faire expédier tout de suite la main-levée de la lettre qui détenoit Otourou , afin que l'abbé de S** pût la recevoir le lendemain de bonne heure.

Libre de tous soins , comblé des bontés d'une femme plus auguste encore par ses vertus , que par sa naissance et par son rang ; cher à l'abbé de S** , le plus digne ecclésiastique de toute

la France ; aimé sincèrement par son neveu , dont le cœur honnête le dédommageoit de l'oubli de la fortune ; réuni à l'homme qui m'avoit servi de père , et à qui je devois le peu de qualités que je possédois , et à l'amante adorée dont la tendresse me payoit , au centuple , les maux que j'avois soufferts ; sûr de revoir bientôt Otourou , et d'embrasser dans peu Gernance , Honorine et Duménil , je repris toute ma gaité que des nuages avoient continuellement obscurcie depuis si long-tems. Nous nous mîmes à table , et ce fut le premier repas , vraiment pur et sans mélange d'inquiétude , que j'eusse fait depuis le tems où ma jeunesse paisible se nourrissoit , dans les champs habités par la simple nature , des fruits cultivés par la main d'Amélie. Voulant rappeler à Dumont des souvenirs agréables , je bus à la santé du vainqueur des ennemis du Siratik. Ce titre ne m'est pas dû , nous dit-il avec modestie ; je ne fis que seconder les talens de votre père : mais quels que soient la gloire et l'honneur d'avoir pu servir un souverain aussi digne du trône que votre oncle , je puis vous assurer que les douceurs qu'ils font goûter n'approchent point de celles que je ressens aujourd'hui. La gloire et les lauriers ne sont que les jouissances de l'esprit ; la nature et l'amitié , voilà celles de l'ame. L'abbesse quand ,

au dessert , ses gens furent retirés , prit la parole , et dit à Dumont : Il n'y a que moi , Monsieur , qui perds à votre présence. J'étois la mère d'Amélie , mais vous me dépouillez de mes droits. Je les regrette cependant , car il m'eût été bien doux de la marier. Ordonnez , Madame , lui répondit Dumont ; ma fille ne me prouvera jamais parfaitement son respect qu'en souscrivant à vos volontés. En ce cas , reprit l'abbesse avec bonté , Itanoko sera bientôt heureux. Mon ami , me dit Dumont , en me prenant la main , ma fille n'a que ses vertus , voilà sa dot. J'ai vu l'instant où sa main t'eût transmis les foibles restes des bienfaits des souverains de l'Afrique , je viens de perdre tout. Une pauvreté sans remords , voilà ce que t'offre mon alliance. Ah ! de quoi me parles-tu ? lui dis-je en me jetant aux pieds d'Amélie. Qu'elle consente à mon bonheur ! et je serai trop riche encore. Un sourire d'Amélie fut l'aveu de ses sentimens. Enchanté , j'embrassai les genoux de l'abbesse. Vous avez daigné prendre , Madame , m'écriai-je , le titre de sa mère ; confirmez donc mon bonheur. L'arrivée de Gernance ne peut être éloignée. Nous pouvons signer notre contrat après-demain. Y consentez-vous ? Comme mère j'y consens , répondit-elle ; mais à ce titre j'exige que tout se passe chez moi.

Dumont, sa fille et moi, nous tombâmes à ses pieds. Cette femme respectable nous releva, nous embrassa. Les douces larmes de la bienfaisance couloient de ses yeux. Vous êtes tous heureux, nous dit-elle ; je la suis plus que vous.

Pour se débarrasser des effusions de la reconnaissance qui ne pèsent qu'aux cœurs vraiment généreux, elle demanda à Dumont par quel malheur il avoit perdu la médiocre fortune dont il venoit de parler. Par un revers, lui répondit-il, trop ordinaire dans le commerce, et qui ne me touche maintenant que par l'intérêt dont vous m'honorez ; mais souffrez que je ne trouble point la joie que nous respirons, par un détail peu digne de votre attention.

L'excès de ma félicité ne me faisoit point oublier ce que je devois à l'amitié souffrante. Le lendemain dès qu'il fut jour, je courus chez l'abbé de S** ; il venoit de recevoir l'ordre de la liberté d'Otourou, il voulut m'accompagner. Nous fûmes prendre Dumont et Amélie, qui vouloient recevoir ses premiers embrassemens, et nous courûmes à Vincennes. Les portes nous furent ouvertes, et bientôt il se vit dans nos bras. La vue du père et de la fille lui parurent un rêve. Il ne se lassoit point de les contempler, de les embrasser, de les toucher, pour s'assurer

que ses sens ne faisoient point illusion à son cœur. Nous nous empressâmes de l'arracher au théâtre de ses souffrances , et nous le ramenâmes à Paris. Nous courûmes le présenter à l'abbesse , et je lui expliquai les obligations qu'il lui avoit , ainsi qu'à l'abbé de S**. Il n'avoit pas la politesse de l'Europe ; son remerciement fut celui de la nature. Vous avez eu pitié de l'homme souffrant , leur dit-il ; que le ciel vous bénisse , et pour vous récompenser , qu'il vous offre souvent des malheureux à soulager.

J'employai le reste de la journée à rédiger mon contrat de mariage , et à faire l'emplette des différens bijoux que je destinois à Amélie et à mes amis. Suivant mon calcul , Geriance pouvoit arriver pendant la nuit , ou au plus tard le lendemain matin , et je me pressois de terminer tous mes arrangemens , afin que rien ne vint plus interrompre les doux momens que je me proposois de passer avec nos amis.

L'excès de notre joie n'avoit pas permis encore à Otourou de s'informer du motif injuste qui l'avoit retenu dans les fers. Quelques mots échappés à Dumont , dans les transports de son amitié ne l'avoient point éclairci , et l'inquiétoient. Le soir quand nous fûmes seuls , il me demanda une explication. Je ne balançai point à le satisfaire. Imprudent ! j'oubliai pour un moment que

j'avois affaire à un Nègre. Je lui fis, sans détour, le détail des soupçons de Dumont, fondés sur la lettre de Théodore et sur le billet d'Amélie, de la manière dont ses différentes pièces étoient parvenues entre ses mains, et du parti qu'il avoit pris de recourir à l'autorité pour s'assurer de lui, obtenir par-là quelques lumières sur le sort de sa fille, et poursuivre la vengeance d'un rapt dont il le croyoit coupable. Otourou m'écouta avec une surprise qui ne m'étonna point, mais avec une sorte d'indignation sourde qui me fit secrètement repentir de mon trop de franchise. Je me souvins alors de son caractère, et je frémis de l'imprudence que je venois de commettre. Il garda le silence quelques momens, et me dit ensuite d'un air froid : Je n'aurois jamais cru me voir en butte aux soupçons de Dumont. Il changea de conversation, et nous n'en parlâmes plus. L'heure de se coucher étant venue, nous nous séparâmes. Il avoit repris sa tranquillité ordinaire ; je crus qu'il avoit oublié notre explication, ou que s'il s'en souvenoit encore, il avoit senti que l'on doit tout pardonner à un père, lorsqu'il est question d'un intérêt aussi cher que celui d'une fille.

Le lendemain je me levai de bonne heure. Je passai dans sa chambre, et ne le trouvois point. Je demandai de ses nouvelles ; les do-

inestiques me répondirent qu'il étoit sorti, et qu'il leur avoit recommandé de me dire qu'il avoit mal à la tête, que pour le dissiper il alloit se promener; que la vue de Paris, qu'il ne connoissoit pas, le guériroit en l'amusant, et que dans le cours de la journée il me rejoindroit chez Madame l'abbesse de **. Je crus sans peine à cette excuse, et sans inquiétude je rentrai chez moi.

Pendant que je m'habillois j'entendis une chaise-de-poste s'arrêter devant l'hôtel. Je regardai, et reconnus Gernance. Je franchis les escaliers, et courus à sa rencontre; il se jeta dans mes bras, et nous nous tinmes long-tems étroitement serrés, sans pouvoir expliquer le plaisir que nous ressentions, autrement que par nos larmes. Il me parut un peu changé, j'en attribuai la cause aux fatigues inséparables d'un long voyage. Je lui demandai avec empressement des nouvelles d'Honorine. Son incommodité est légère, me répondit-il, elle me suit à petites journées, je suis sans inquiétude. Duménil l'accompagne.

Je lui donnai le bras pour monter les escaliers, et je le conduisis dans mon appartement. Il fallut satisfaire son tendre empressement, et l'instruire de tout ce qui s'étoit passé. J'obéis sans peine. Une des jouissances du bonheur est

d'en causer avec ses amis. Je n'omis aucune circonstance, et je finis en lui annonçant que nous n'attendions plus que lui pour signer mon contrat de mariage. Oûi, je le signerai, me dit-il en m'embrassant, c'est tout ce que le ciel me permet maintenant de faire pour ton bonheur. Je vais m'habiller, tu me présenteras à Madame l'abbesse de * * *, et quelques pressantes que soient mes affaires, je te consacre toute cette journée. Mais, lui dis-je en l'examinant, pardonnez à ma vive amitié, vous n'êtes plus le même; vous êtes triste. Ce n'est rien, me répondit-il. Je ne veux m'occuper que de ton bonheur. Mon bonheur! repris-je, il est troublé si tu n'as pas de confiance dans Itanoko. Que veux-tu savoir? me dit-il, je connois ta sensibilité. Veux-tu que ton meilleur ami couvre de nuages le plus beau jour de ta vie? Oui, répondis-je, je le veux. En pareil cas j'ai le droit de commander, ou si tu te tais, je croirai que ce meilleur ami a cessé de l'être. Eh bien! reprit-il, écoute; mais imite-moi. J'ai pris mon parti; ne t'afflige point d'une nouvelle que je commence à regarder d'un œil d'indifférence. En te confiant ma peine, j'attends de toi, non des regrets, mais l'exemple du courage. Tu as connu l'immensité de ma fortune: elle est perdue, je n'ai plus rien. Oh,

ciel ! m'écriai-je , que dis-tu ? La vérité , me répondit-il ; tous mes fonds ont été remis au banquier sur lequel je t'avois donné une lettre de crédit. C'est le même chez lequel tu as retrouvé Dumont. Il a fait banqueroute. C'est la première nouvelle qui a frappé mon oreille, en débarquant au Havre , et je n'ai plus que d'inutiles lettres - de - change qui ne seront jamais payées , car la banqueroute est frauduleuse. --- Et ta femme le sait - elle ? --- Oui , je n'ai pu le lui cacher , et c'est la grandeur de son ame qui m'a appris à mépriser une perte dont j'ai gémi d'abord. --- Maintenant que vas-tu faire ? --- En rassemblant le peu d'argent que j'ai , et vendant mes bijoux , ma vaisselle , et les diamans d'Honorine , nous nous ferons encore cinq ou six mille livres de rentes , et nous vivrons heureux. -- De quatre cents mille livres de rente à cinq ou six mille , la distance est accablante. Oui , pour des gens qui fondent leur bonheur sur les richesses ; mais non pas pour ceux qui le font consister dans la paix de l'ame. Je restai quelques tems plongé dans un profond silence ; mais à la fin je sortis des réflexions qui m'occupaient , encore étourdi du coup dont il venoit de me frapper , mais du moins satisfait de mon cœur. Je tâchai de rappeler la gaieté qui , pour un moment , avoit fui de mon

front. Allons, lui dis-je, tu attends de moi l'exemple du courage; je te le donnerai. Qu'as-tu perdu? un vil métal, le partage trop ordinaire du vice. La fortune ne peut t'ôter tes vertus et tes amis. Voilà les richesses de l'homme. Habille-toi, sortons, et ne changeons rien à la fête qui se prépare. Gernance m'embrassa. Je reconnois-là, me dit-il, cette fermeté que j'ai tant de fois admirée; tu flattes ma gloire en m'épargnant des consolations. C'est une preuve que tu as bien jugé mon cœur. Il étoit loin de lire dans le mien; et pour la première fois je m'applaudis d'avoir pu tromper ses regards. Mais quel supplice que la dissimulation! Il fallut cependant s'y soumettre. Le moindre geste eût éclairé Gernance. Il m'auroit fui pour toujours.

Il s'habilla avec magnificence, moins par goût que pour honorer les nêces de son ami. La parure ajoutoit encore à ses graces naturelles; je ne pus m'empêcher de le contempler avec admiration. Mille qualités brillantes, me dis-je, cachées sous l'enveloppe la plus superbe: eh! voilà l'objet des persécutions de la fortune! c'est dans l'ordre. Nous sortîmes pour nous rendre chez Madame l'abbesse de ***. On m'attendoit, toute la société étoit rassemblée déjà. Je vis la joie briller dans tous les yeux. La joie! eh, c'étoit moi qui d'un mot. ! Ah!

il est des momens où la vertu même est pénible. Je l'éprouvai.

Personne ne connoissoit Gernance. Je le pris par la main. Madame, dis-je à l'abbesse, souffrez que je vous présente Monsieur, son nom sera le plus beau titre que je puisse lui donner auprès de vous. C'est Gernance. A peine l'ai-je prononcé, que tous en poussant un cri d'allégresse lui tendent les bras. Il reçoit et leur rend les caresses dont chacun s'empresse de le combler. Spectacle enchanteur, mais instructif! on te met trop rarement sous l'œil de la jeunesse! Gernance entouré d'étrangers, en reçoit l'accueil qu'on trouve à peine au sein d'une famille chérie. Tels sont les droits de l'homme de bien! qu'il se nomme, il trouve des amis.

L'abbesse me demanda à l'oreille, à quelle heure on apporteroit le contrat. A huit heures du soir, lui répondis-je; il me reste encore quelques légers arrangemens à prendre, et je vous demanderai la permission de m'échapper une ou deux heures après le dîner. Je dis ces derniers mots assez haut pour qu'Amélie pût m'entendre. J'étois bien-aise qu'ainsi indifféremment prévenue sur mon absence, elle fût sans inquiétude, et qu'elle m'épargnât des questions qui m'auroient pesé. Je m'observai si bien, que je fus assez heureux pour éviter même la
plus

plus légère distraction. On demanda des nouvelles d'Otourou, il n'avoit pas encore paru. J'en étois étonné.

Dès que l'on fut sorti de table, je montai en voiture, et je courus consommer mon sacrifice. Quelques réflexions se présentèrent à mon esprit. Je les repoussai. Le devoir ! me dis-je, voilà ce qu'il faut écouter. Il parle, obéissons ; quiconque le pèse l'a déjà violé. Je retournai rejoindre nos amis. J'étois satisfait, et si mon cœur redoutoit un avenir malheureux, au moins mon ame jouissoit de la félicité la plus pure. Je trouvai la gaité encore augmentée s'il étoit possible ; mais je remarquai aux regards furtifs et malins, que l'on me ménageoit quelque surprise. Je ne voulus point par une indiscrete curiosité leur dérober le plaisir qu'ils se promettoient sans doute. Je m'étois approché de l'abbesse pour lui dire quelques mots. Tandis que je lui parlois, quelqu'un, sans que je m'en apperçusse, s'avança derrière moi, et m'appliqua fortement les deux mains sur les yeux. Tout le monde fit un éclat de rire. Mon cher Itanoko, me dit l'abbesse, j'en suis fâchée pour vous, mais telle est la convention : devinez, ou point de mariage ce soir. J'espère, Madame, répondis-je, qu'Amélie n'a pas ratifié le traité. Pardonnez-moi, me crièrent toutes les voix. EN

ce cas j'y suis , leur dis - je . Amélie a bien su que mon cœur ne me tromperoit pas . Ce sont des mains de femme qui me couvrent la vue . Il n'en manquoit ici qu'une seule à mon bonheur ; et c'est Honorine qui me touche , j'en suis sûr . Je ne me trompois pas , c'étoit elle . Se trouvant mieux , ne pouvant supporter l'absence de son époux , elle avoit pris la poste avec Duménil . Ils étoient arrivés tous les deux quelques heures après Gernance , et Duménil qui étoit déjà connu de l'abbesse , sûr qu'il nous trouveroit tous rassemblés chez elle , y avoit conduit Honorine . Je l'embrassai avec tout le plaisir que me causoit une rencontre aussi agréable . Ah ! mon cher Duménil ! lui dis - je , en lui prenant la main , ce tour est digne de toi . Voilà ce qui s'appelle servir ses amis . Récompense - le donc , me dit Dumont , du plaisir qu'il vient de te faire , en l'aimant comme ton oncle . Que dis - tu ? m'écriai - je avec étonnement . Une vérité dont la joie me fait douter encore , me répondit - il ; tu te souviens de ce frère chéri dont je t'ai souvent parlé dans ton enfance , et dont la mémoire m'attendrissoit jusqu'aux larmes ? tu le vois . Le ciel aujourd'hui , prodigue de ses bienfaits , vient de nous réunir ! Quel événement heureux ! leur dis - je en les embrassant . Allons , du courage ,

Itanoko, me dis-je tout bas. Ce n'est pas sans raison que Dieu rassembla tant de témoins de la conduite que tu vas tenir. Il n'en est pas un seul qui ne t'ait comblé de biens ; l'heure est venue de montrer que leur ami étoit digne de les recevoir.

On vint m'avertir que le notaire se présentoit. Je demandai à l'abbesse la permission de l'introduire. Je le fis avancer. Je plaçai moi-même une table au milieu du salon où nous étions. Je mis dessus une écritoire, des plumes et deux bougies, et je fis asseoir le notaire. Il déroula le contrat, et voulut en commencer la lecture ; le silence régnoit dans l'assemblée. Un moment, lui dis-je ; toutes ces formules de loi sont ennuyenses. Ici tout le monde connoît ma façon de penser, et nous sommes tous d'accord. Une minute de retard seroit un vol fait à mon bonheur. Signons, nous lirons bien après. Il a raison, dit l'abbesse, laissons la lecture des contrats aux mariages d'intérêt. Je pris la plume d'une main tremblante et la présentai à Gernance. Il voulut poliment l'offrir à l'abbesse. Pardonnez-moi, lui dis-je, je sais tout le respect que je dois à Madame ; mais vous êtes ici mon père, signez le premier, je vous en conjure. L'abbesse fit un signe d'approbation, et Gernance obéit. Je présentai en-

suite la main à Honorine pour la conduire près de la table, et lui présentant la plume, elle signa. Déjà Dumont et les autres s'avançoient pour signer à leur tour. Il suffit, leur dis - je en prenant le contrat qui étoit sur la table, écoutez - moi. Ma chère Amélie, vous ne devez votre main qu'à l'homme qui doit assurer votre entière félicité; j'ai cru jusqu'à ce jour réunir tous les avantages qui pouvoient vous la promettre, mais il est des devoirs plus sacrés que l'amour; souffrez que je m'y livre. Je n'ai plus qu'un cœur à vous offrir, et ce n'est pas assez. Votre estime m'acquittera du sacrifice de ma flamme. Mon cher Dumont, je te rends ta parole. Je lis dans tous les yeux l'étonnement que je cause. Il va cesser. Vous voyez devant vous Honorine et Gernance, le couple le plus vertueux qu'ait formé la nature. Il fut un tems où leurs bienfaits faisoient ma gloire; aujourd'hui ils deviendroient ma honte. Ils eurent des millions, ils ne les ont plus. Je ne veux pas être le complice de la fortune, et, témoin insolent de leur revers, jouir de leurs dépouilles avec indifférence. Gernance! ô mon ami! je suis maître de mon bien. J'ai pu le vendre; vous venez de l'acheter. Voilà votre titre; vous venez de le signer. Ma quittance est au bas (6). A peine ai-je achevé, que je

m'élançait vers la porte. Je veux fuir. Ils courent, ils m'arrêtent, on me ramène malgré moi. O digne jeune homme ! s'écrient-ils, où vas-tu ? demeure. Qui ? nous ! accepter . . . Non , jamais , me disent Honorine et Gernance , en embrassant mes genoux. Monsieur , c'est une surprise qu'il a faite à votre ministère. L'acte est nul , nous le révoquons. Itanoko ! vois Amélie. Veux-tu sa mort ? Que dites-vous ? s'écrie-t-elle. Non , ne les en crois pas. Jamais je ne t'ai plus aimé , ta perte est affreuse , mais je suis digne de toi , j'aurai le même courage : persiste ; dussé-je ne te jamais revoir. Oh ciel ! s'écrie Gernance avec douleur , à qui donc avoir recours ? Ah ! trop cher ennemi ! ne me force pas à te haïr. Quel mal t'ai-je fait pour me traiter avec cette barbarie ? Je te menace de ma haine. Oui , tu l'auras si tu ne cèdes. La haine de Gernance ! Y penses-tu bien , Itanoko ! ---Gernance , je te connois , tu ne haïras point un homme d'honneur. --- Oui , mais je te connois aussi , tu n'aimeras plus un homme déshonoré. --- Comment déshonoré ? --- Je le serois si je me laissois vaincre. Oh ! rare exemple de la vertu la plus sublime , s'écria Duménil , l'un sacrifie l'amour , l'autre les richesses. Mes amis , vous apprenez à chacun combien il est doux de faire des heureux. Ger-

nance , accepte ; tu le peux sans rougir , rien ne sera changé. Amélie , donne-moi ta main. Je te l'offre , Itanoko ; et j'y joins ma fortune. Ah ! grand Dieu ! m'écriai-je , c'est trop de félicité pour mon cœur. L'amour et la vertu satisfaits à la fois !

Honorine et Gernance se défendoient encore , et n'auroient pas cédé. Pendant ce tems Dumont avoit pris le contrat , et , l'œil fixé dessus , sembloit le méditer profondément. Enfin sortant tout-à-coup de la réflexion où il étoit plongé , il fait signe de la main pour demander silence. On se tait , on l'écoute. Pourquoi me dit-il , vois-je sur ce contrat le nom de C*** ? Monsieur n'est pas cependant le Théodore de C*** dont je t'ai montré la lettre. C'est , m'as-tu dit , le fils de d'Urban. Il est vrai , lui répondis-je , pardonnez à ma négligence. J'aurois dû le présenter ici sous le nom qu'il porte ; mais l'habitude si douce des noms d'Honorine et de Gernance , ont prévalu sur la décence. Madame est sœur de Théodore , qui n'est plus ; et son époux en recevant sa main , a reçu son nom pour complaire au père mourant d'une femme si chère. Monsieur est donc ce Monsieur de C*** , reprit Dumont , qui faisoit passer ses fonds en Europe ? Moi-même , lui dit Gernance. Admirables ressorts de la justice éter-

nelle ! s'écria Dumont , que sont auprès de vous les puérides projets de la sagesse humaine ! Suprême équité ! tu fais tourner , quand tu le veux , la politique du vice au profit de la vertu. Tenez , Monsieur , dit-il à Gernance , prenez. Votre fortune est entière. Ce porte-feuille la contient. Qu'on se représente , s'il est possible , l'étonnement , la surprise , la joie que font naître ce peu de mots. Ici Gernance immobile , stupéfait , recevant d'une main incertaine encore , le porte-feuille que Dumont lui présente ; là , Honorine enchaînée sur son siège par le saisissement , le sein agité , l'œil fixe , les lèvres palpitanes , tendant vers son bienfaiteur ses bras reconnoissans ; Amélie aux genoux de son père , baisant avec respect cette main conservatrice des biens de l'homme juste ; l'abbesse , Duménil , M. de S* , son neveu , tous , le notaire même , les yeux mouillés de larmes , voulant parler , s'interrompant cent fois , exprimant par leurs gestes , leurs regards , leur rire , leurs sanglots , et mille mots sans suite , leur joie , leurs félicitations , leurs vœux ; et moi , éperdu , dans le délire , ivre de bonheur , si j'ose le dire , furieux de plaisir , courant de l'un à l'autre , les embrassant , appelant à grands cris Honorine , Gernance , Amélie , les inondant de mes pleurs , me jetant vingt

fois dans le sein de Dumont , m'en éloignant , y revenant encore ; telle est la scène de trouble , de désordre , d'abandon délicieux , dont l'exécution enchanteresse captiva long-tems toutes nos facultés. Véritable scène , et de l'ame et du cœur ! quand le pinceau vient éteindre de son inévitable glace la flamme de ton action , qu'importe ? je t'ai vue ; et tout mon être en tressaillie encore.

Enfin épuisés , et non pas refroidis , le calme insensiblement succède à ce choc tumultueux de sentimens et si vifs et si tendres. Gernance en profite pour percer un mystère qu'il ne peut concevoir. Par quel heureux hazard , dit-il à Dumont , vous suis-je redevable d'un bienfait si signalé ? Vous ne le devez qu'à la reconnoissance , lui répondit-il. L'objet ne le méritoit pas , j'en conviens aujourd'hui ; mais Dieu a jugé mon intention. Elle étoit pure , et pour m'en récompenser , il en a dirigé l'effet à mon insçu sur le plus digne des humains. Il y a environ six mois que j'entrai chez le banquier dont la banqueroute pouvoit vous être si funeste. Il cherchoit un caissier. Je me présentai. Soixante mille francs , foible débris des bontés des souverains d'Afrique furent ma caution. Il m'accepta , mes fonds furent versés dans sa caisse , et j'entrai en exercice. Quatre mois se sont

passés sans que j'aperçusse la moindre altération dans ses affaires. Il y a deux mois que les choses commencèrent à changer de face. Il rassembla des sommes considérables , et qui dépassoient de beaucoup les engagements que je lui connoissois. Etoit-ce ses propres fonds ? Je l'ignorois. L'évènement a décidé pour la négative. Un jour il les fit enlever. Je crus qu'il s'agissoit d'une spéculation de commerce , et je fus sans inquiétude. Cependant le premier paiement se fit par emprunt ; et depuis , toutes les échéances ont été soldées de même , tandis que toutes les rentrées dispa-roissoient comme les premiers capitaux , sans emploi apparent. On n'en impose pas long-tems à un caissier. Je lui expliquai mes craintes. Il m'amusa pendant six semaines par des défaites captieuses ; mais bientôt il ne me fut plus possible de douter de ses perfides résolutions , et je me trouvai dans l'alternative douloureuse de perdre mon unique fortune , ou d'être son délateur. Ce dernier rôle me répugna si fort , que j'aimai mieux tout sacrifier que de le livrer à la rigueur des loix. Je me contentai de prendre toutes les précautions , pour n'être pas soupçonné par la masse des créanciers d'avoir été de connivence avec lui , et pour justifier au contraire à leurs regards de la perte que j'éprouvois moi-même. Il y a quatorze

jours , c'étoit la veille d'un paiement , que je crus deviner à quelques mouvemens que je remarquai dans la maison , qu'il se dispoit à partir. Le bordereau des effets à payer le lendemain se montoit à trois cents quarante mille livres. Je le lui portai à midi , il le vérifia , et me le remit. Vous savez , lui dis-je , que je n'ai pas douze cents francs en caisse ? Je le sais , me répondit-il ; c'est mon affaire. Je n'insistai pas. Il sortit et fut à la bourse. A trois heures , comme j'avois la correspondance , on me remit le courrier. Dans les différentes lettres d'Amsterdam , d'Hambourg , de Londres , de Bordeaux , il se trouva divers effets à vue , formant ensemble cinquante mille écus. En continuant de décacheter les paquets , j'ouvris une lettre d'une célèbre maison de commerce de Nantes ; elle contenoit en substance , que leur maison associée du Cap-François à Saint-Domingue , avoit reçu six millions du sieur de C*** , passant en France pour s'y établir , et que pour la commodité de cet habitant qui se rendoit à Paris par la voie du Havre , elle lui avoit fourni sur lui des effets pour pareille somme. Que leur maison de Nantes venoit de recevoir ordre de verser ces capitaux dans sa caisse. Qu'ils avoient quatre millions de prêt , dont ils pouvoit disposer. Que pour les deux millions restant , s'il

vouloit les en créditer , ils le mettoient de part pour un tiers de bénéfice dans la cargaison de trois vaisseaux maintenant en vente ouverte , dont l'intérêt dépasseroit cinquante pour cent. Qu'ils joignoient à leur lettre , pour faciliter la spéculation , l'état des trois cargaisons , et le prix actuel des denrées. Que si cela ne lui convenoit pas , ils lui feroient passer sur sa réponse des effets pour les deux millions , sur telle maison de banque qu'il lui plairoit de leur indiquer.

Quoique cette lettre ne fut pas conçue de manière à laisser présumer quelque avis antérieur qui eût pu échapper à ma connoissance , elle ne laissa pas de me jeter dans une perplexité singulière. Dans le nom de C*** , je reconnus celui du jeune-homme qui m'avoit fait passer l'avis important de l'enlèvement de ma fille , et ma première pensée fut de sauver la fortune de celui que je regardois comme mon bienfaiteur. Si le banquier est un fripon , comme tout me l'annonce , me dis-je , cette lettre va retarder son départ ; il recevra toujours au moins les quatre millions. Ce sera autant de perdu ; et moi qui jusqu'ici, peux prouver qu'aucune de ses manœuvres n'est venue à mon oreille , je ne pourrai nier que je pouvois prévenir ce vol, dont je serai sciemment cause , en prévenant la justice sur mes soupçons. D'un autre côté , si je l'ai

mal jugé , si , sans que je le susse , il comptoit sur ces fonds , et que je lui en cache l'annonce , je suis cause de sa perte , et c'est moi qui deviens le coupable instrument de la ruine d'une infinité de gens. La position est affreuse. En lui remettant cette lettre je puis ruiner un homme à qui je dois de la reconnoissance , et devenir le complice d'un misérable qui s'engraissera des dépouilles d'autrui. En la lui celant , je peux aussi occasionner la chute d'un homme dont l'unique crime peut-être est de n'avoir pas eu assez de confiance en moi pour me faire part de ses opérations. Sa caisse est vide. Depuis quelque tems il paye par emprunt. J'ignore ce que deviennent les rentrées. Mais enfin il paye ; et tant que les apparences sont gardées , dans le fond je n'ai rien à dire. Comment donc faire ? Il n'est qu'un seul moyen. Remettons - lui le courrier , suivant l'usage , la lettre de Nantes exceptée. S'il l'attend , son inquiétude subite me l'apprendra. Alors c'est un honnête - homme , il n'en faut pas douter. Un oubli prétendu sera mon excuse. Je volerai à ma chambre , et je la lui remettrai. S'il n'en parle pas , c'est un fripon , dont les arrangemens sont déjà pris ; et l'emploi qu'il fera des cinquante mille écus d'effets qui lui appartiennent , et que je vais lui remettre la veille d'un jour de paiement , sera ma dernière preuve.

J'agis

J'agis conformément à ces réflexions. Il étoit rentré. Je lui portai les lettres, il les parcourut avec indifférence. Celle de Nantes que j'avois ôtée, ne lui causa pas la plus légère inquiétude. Il ne l'attendoit donc pas. Je m'applaudis intérieurement de ma ruse, et je me retirai. Je sus vers le soir que les garçons de la caisse avoient été recevoir le montant des cinquante mille écus d'effets que je lui avois remis, et les avoient par son ordre convertis en espèces d'or. Il ne me restoit plus aucun doute sur ses intentions, et n'étant plus occupé que de sauver la fortune de Monsieur de C***, je me décidai à partir dès la même nuit pour Nantes, afin de précéder le premier courrier qui y porteroit, sans doute, la nouvelle de cette fameuse banqueroute. Il pouvoit être neuf heures du soir. Je venois d'envoyer commander des chevaux de poste pour minuit, lorsqu'un des commis de la maison vint tout effrayé m'apprendre le départ du banquier. Je sentis que dans un moment comme celui-là, voulant partir moi-même, ma propre sûreté exigeoit quelques précautions. Je courus chez le premier consul, je lui expliquai ce qui s'étoit passé, la conduite que j'avois tenue dans la journée, et le dessein que j'avois conçu. Il m'approuva, et me donna un sauf - conduit pour n'être inquiété ni dans

mon départ, ni dans mon voyage. Je revins à l'hôtel ; déjà les commissaires y apposoient les scellés. Je reconnus toute la sagesse de ma précaution. On voulut s'assurer de moi ; l'ordre dont j'étois porteur arrêta tout. Mes chevaux arrivèrent, et je partis. Je fus rendu à Nantes, huit heures avant la première nouvelle de la banqueroute. Je descendis directement à la maison de commerce, dont j'avois avec moi la lettre d'avis. Je la présentai aux associés ; ils la reconnurent. Je leur appris alors l'usage que j'en avois fait, la banqueroute du banquier, et le sujet de mon voyage. Vous concevez la joie qu'ils ressentirent du service essentiel que je rendois par-là à leur maison associée de Saint-Domingue, qui, par contre-coup, se seroit vue elle-même obligée de manquer. Je n'avois pour titre que ma bonne volonté, et n'ayant pas la procuration de celui que je croyois Théodore de C***, je ne pouvois agir juridiquement. La probité de cette maison y suppléa. Elle me remit une déclaration en bonne forme, que les fonds de Monsieur de C*** étoient entre ses mains avec promesse de les remettre à son ordre, en lui représentant toutefois les lettres-de-change tirées par la maison de Saint-Domingue sur le banquier, pour servir à sa décharge. Muni de cet acte, je revins à Paris, pour y attendre ce Monsieur de C***

qui devoit bientôt s'y rendre , et qui , suivant mon opinion , ne manqueroit pas de se présenter à l'hôtel du banquier. C'est cette déclaration , mon cher Gernance , que je viens de vous remettre , et je n'ai été que l'heureux instrument de la bonté du ciel qui veille sur les intérêts de l'homme de bien , et qui vouloit mettre au grand jour toute la noblesse du cœur d'Itanoko.

Les transports de la reconnoissance , et l'allégresse générale , n'attendoient que le silence de Dumont pour éclater encore. Le plaisir que nous éprouvions tous , n'est connu , et ne sera vraiment apprécié que par les gens de bien. Nous ressentions toutes les douceurs que fait goûter le succès des vertus que l'on a professées. Il n'étoit pas un seul entre nous dont ces mêmes vertus , par un enchaînement bizarre , n'eut assuré le bonheur de tout ce qui l'entouroit. Sans ma générosité rare envers d'Urban , cet ennemi cruel , sans la constante fidélité d'Otourou , jamais le nom de Théodore de C*** ne fut parvenu aux oreilles de Dumont , et la fortune d'Honorine et de Gernance étoit à jamais perdue. Sans l'attachement sublime d'Amélie pour l'honneur , jamais ce billet qui , en apparence avoit été si funeste à Otourou , ne fut sorti de sa main , et nous aurions pour toujours perdu sa trace et

celle de Dumont. Sans la noble compassion de l'écuyer, de son oncle, et de l'abbesse, Amélie errante, abandonnée, n'auroit revu ni son père, ni son amant. Sans l'excessive charité de Bruno dont le zèle si tendre l'avoit conduit dans les cachots pour y chercher des amis, je n'eusse jamais connu l'abbé de S**, et le sort d'Amélie eût échappé à mes recherches. Sans l'amour paternel de Dumont qui lui fait saisir la première lueur du rapt de sa fille pour en poursuivre l'auteur prétendu, elle et moi nous étions à jamais séparés de lui. Sans sa reconnoissance pour le service d'un inconnu, sans son désintéressement qui lui fait préférer la perte de son propre bien, au métier toujours vil d'être le délateur d'un homme, fut-il même coupable; sans sa sagesse qui lui fait combiner les évènements, et sa probité qui s'alarme des dangers d'autrui dès qu'il les connoît; Gernance étoit ruiné sans ressource. Sans la tendresse fraternelle de Duménil, qui lui avoit fait consacrer sa vie à amasser une fortune qu'il pût offrir à son frère, quand le ciel le remettrait entre ses bras, l'indigence à laquelle le sacrifice le plus sacré alloit me condamner, m'eût défendu d'aspirer à la main d'Amélie; enfin sans la généreuse humanité de Gernance et d'Honorine, qui leur avoit fait pour-ainsi-dire

unir leur sort au mien , ils n'eussent jamais connu le seul homme qui pût parer peut-être à leur désastre.

Que conclure de ce rapprochement , sinon que les vertus assurent non-seulement le bonheur de celui qui les possède et de tout ce qui l'entoure , mais sont encore entre les mains de Dieu un instrument caché dont il se sert pour conduire à la félicité ceux-mêmes que l'on ne connoît pas ? Que l'homme pour aimer la vertu , pour s'animer à l'exercer , pour sentir toute la dignité qu'elle ajoute à son être , se pénètre vivement de cette auguste idée qu'elle peut le rendre à son insçu même le bienfaiteur de l'univers ; qui pourroit calculer jusqu'où s'étendra l'impulsion progressive , qu'un seul acte de vertu peut produire dans le monde ? Oseroit-on bien apprécier tous les fils imperceptibles ou secrets , qui tendront à ce centre ? C'est la main qui laisse tomber un grès sur un lac tranquille. L'oscillation s'étend , et les cercles en s'élargissant se dérobent à la vue.

Cette réflexion trop liée à mon sujet pour la négliger , m'a fait suspendre une minute le fil des évènements de cette journée la plus célèbre de ma vie. Le comble de la félicité la termina ; je veux dire mon union avec Amélie. Nous reçûmes la bénédiction nuptiale des mains de

l'abbé de S*, et le ciel agréa des sermens que nous n'avons jamais violés. Mais il étoit arrêté que je ne goûterois point le bonheur sans quelque mélange d'amertume ; et tel est le sort de l'homme. Le lecteur n'a sûrement point oublié qu'il manquoit un acteur ; depuis long-tems en possession de lui plaire, dans cette scène de sentiment que ses malheurs avoient pour-ainsi-dire préparée, j'étois loin de l'oublier moi-même, et l'absence d'Otourou qui duroit depuis le matin, m'inquiétoit vivement. Tous mes amis n'étoient pas plus tranquilles, et les dangers de Paris, toujours si redoutables pour un étranger, et quel étranger ? un sauvage ! s'offroient à notre esprit, et nous alarmoient pour lui. Ah ! nous n'avions à craindre que son caractère. Quelques-uns d'entre nous le connoissoient parfaitement, et personne cependant ne soupçonna la vérité.

Il y avoit peu tems que Dumont avoit fini son récit lorsqu'on me remit une lettre. J'en reconnus l'écriture, elle étoit d'Otourou. Je l'ouvris avec empressement. Tout le monde en attendit la lecture avec impatience, et je la fis avec autant de rapidité que d'émotion et d'étonnement. Voici cette lettre.

« Je pars ; l'Amérique va me révoir, j'embrasserai mon père, Bruno et nos Nègres ; ils me recevront bien, je leur apprendrai ton bonheur.

Pourquoi n'en suis-je pas témoin ? me diras-tu. Ah ! Itanoko ! c'est le plus grand chagrin que j'aye éprouvé de ma vie ; mais la nature m'y condamne. Quel homme peut supporter l'injure sans se venger ? Et cependant Bruno m'a dit qu'un chrétien le devoit. Je crois Bruno ; mais il pourroit arriver aussi que je crusse mon cœur , et il vaut mieux fuir. Dumont m'a soupçonné ! moi ! La mort de Dumont plairoit à ma vengeance ; mais je me peins les larmes de sa fille , les tiennes , le nom de père que tu lui prodigues maintenant ; et tout cela m'est sacré. Non jamais , Itanoko , je ne fis plus pour toi , pour sa fille , pour Dumont même , enfin pour ce Dieu qui défend la vengeance ! cette victoire est pénible. Il m'a soupçonné ! Il pouvoit ne le pas faire ; l'effort n'étoit pas impossible. Je le sais par expérience ; lorsqu'abandonné , sans soutien , sans conseil , sans secours , je languissois à Saint-Domingue dans les fers que m'avoit mérités la défense de sa fille , tout ne m'annonçoit-il pas son ingratitude ? Je le savois à ma porte ; et mortellement blessé par ses ennemis , j'expirois de douleur et de faim à deux mille lieues de ma patrie , que je n'avois quittée que par amitié pour lui. Tout l'accusoit ; moi seul je le justifiai. Il n'étoit pas coupable ; je fus donc juste. Qui l'a dispensé

de l'être à mon égard ? Il aura donc existé sur la terre des hommes qui auront reçu de lui le droit de prononcer avec mépris le nom d'Otourou ? J'ai reçu ce nom de la nature , il fut mon seul titre ; je l'ai conservé pur , et l'on osa le flétrir ! O fureur ! rends grâce au ciel , Dumont , de ce qu'il ne m'offre pas ta présence dans ce moment.

Mais que dis-je ? consommons notre victoire , n'énervons pas cette ame robuste qui m'impose un joug de fer ; disons le mot terrible , ce mot qui fait dresser mes cheveux. O nature ! fermons les yeux en l'écrivant : Je lui pardonne. Est-il écrit ? Oui ; ne l'effaçons pas , et respirons.

Adieu , sois sans inquiétude , grace à tes bienfaits , j'ai de l'argent ; tu me donnas deux cents louis , je les possède entiers. Vincennes ne m'a rien coûté. Je serai loin quand tu recevras ma lettre , tel est mon ordre. Au nom de Dieu ne me fais pas suivre. Je reverrois Dumont , et la plaie saigne encore. Un jour je t'embrasserai ! Ah Dieu ! s'il me falloit mourir sans t'avoir revu ! ... Chassons cette idée , elle est affreuse. Je te connois , tu voudras recevoir encore les bénédictions de tes Nègres. A neuf heures du matin , ce 15 Octobre.

OTOUROU ».

Il a raison , s'écria Dumont. J'ai outragé

l'innocence, et c'est un crime. C'est à moi de voler sur ses traces, d'embrasser ses genoux, et d'obtenir qu'il me pardonne. Il vouloit partir, il fallut tout l'ascendant que j'avois sur lui pour le retenir. Je connoissois Otourou, j'avois fait une imprudence en lui déclarant sans ménagement ce qui s'étoit passé. Je sentis qu'il valoit mieux laisser au tems le soin d'adoucir l'amertume de son ressentiment. Bruno étoit le seul dont les avis, en pareil cas, fussent à même de faire impression sur lui. Je l'en prévins par une lettre que je fis partir tout de suite, et qui précéda l'arrivée d'Otourou à Saint-Domingue. Nous ignorions le lieu de son embarquement; mais l'abbé de S**, obtint du ministre des lettres de recommandation pour les différens ports du royaume, et j'ai su depuis par lui-même, qu'il s'étoit ressenti de ce bienfait, et qu'à Nantes, où il s'étoit embarqué, le capitaine de son vaisseau n'avoit rien voulu prendre pour son passage, et l'avoit comblé d'égards pendant la traversée.

J'avois bien jugé de l'évènement. Dumont et Otourou se sont revus quelques années après. La religion si puissante sur un esprit sain, et la bonté naturelle du cœur, avoient enfin prévalu. Il avoit insensiblement senti que la nature a ses droits à part, qui font taire tout autre sentiment, et que ce qui passeroit pour injure

de la part d'un ami , doit s'envisager comme devoir , quand il prend sa source dans l'amour paternel. Cette entrevue fut touchante. Tous deux étoient prévenus qu'ils alloient se voir. Dumont déjà courbé par la vieillesse , s'avança d'un pas chancelant que la timidité ralentissoit encore. Otourou avoit prémédité sans doute de conserver toute la dignité de l'homme qui pardonne un outrage ; son premier regard décéla son dessein. Il n'eut pas la force de soutenir un rôle qui pesoit à son antique amitié. Les larmes vinrent sur sa paupière ; il ouvrit les bras , courut , et tomba aux pieds de Dumont.

Il falloit tout l'excès de la joie où nous étions plongés pour adoucir la peine que me causa son départ. Dans un semblable moment , il manquoit à mon bonheur. Ce fut le dernier trait de l'adversité , et mes jours depuis n'ont pas éprouvé le plus léger nuage. Honorine , Gernance , Duménil , Dumont , ma chère Amélie et moi , nous ne faisons qu'un cœur , le même toit nous a couverts. Dumont a cru devoir , après tant d'années , compte au Stratik et au Damel de leurs bienfaits. Ce dernier avoit terminé sa carrière dans une guerre nouvelle , triste fruit de son ambition ; mais mon oncle soutenoit encore dignement d'un bras appesanti par l'âge , un sceptre honoré par ses vertus ,

plein de jours et d'honneurs. Ne comptant pas assez sur le tems pour m'engager à le revoir, il m'envoya ses derniers adieux, et je reçus de lui la permission de demeurer en Europe, accompagnée de trésors que le plaisir de soulager les malheureux m'a seul rendus chers.

Otourou l'avoit bien prévu. J'ai voulu revoir mes Nègres, et porter à Bruno le dernier tribut de ma tendresse. Il sembloit que ce digne vieillard n'attendît que ma vue pour s'endormir en paix dans le sein de l'éternité. Comblé de ses bénédictions, il me donna la dernière leçon qui fut en son pouvoir, le spectacle de la mort du juste.

Mes Nègres étoient heureux. La trace de l'esclavage étoit totalement effacée; le travail, la gaité, l'aisance, les innocens plaisirs, les avoient unis, et la liberté avoit fait éclore les vertus. Je ne trouvai plus des êtres isolés par l'infortune; ce fut une famille nombreuse, aimable autant qu'aimante, qui s'offrit à ma vue. Ce ne fut pas sans regret que je me vis obligé de dissoudre cette paisible république; mais leur intérêt même m'en prescrivit la loi. Le bon Osmin étoit mort; je voulois ramener Otourou en France, et j'aimois trop mes pauvres Nègres pour confier désormais leur sort à quelqu'un dont je ne serois pas sûr et qui,

certain que je ne reparoîtrois jamais dans ces climats, profiteroit peut-être de mon éloignement pour les persécuter. Assez riche des bienfaits de mon oncle pour faire des sacrifices approuvés par mon cœur, je les assemblai, je reçus leur serment qu'ils n'abandonneroient jamais le Dieu que je leur avois fait connoître; je les embrassai tous, et les rendis à leur patrie. Un petit nombre préféra de se fixer à Saint-Domingue. Je ne les gênai point, et je leur assurai un traitement honnête. Tranquille à cet égard, je vendis l'habitation; elle étoit dans l'état le plus florissant: mais dépourvue de Nègres, je n'en obtins qu'un prix médiocre; je m'en embarrassai peu. J'en avois tiré le seul prix qui flattât mon ambition, un prix plus précieux que tous les trésors du monde, le bonheur de cent cinquante infortunés.

La nature, l'amour et l'amitié me rappellèrent en France; c'est-là qu'au sein des passions douces, marchant sans crainte et sans remords vers la vieillesse, entouré de mes enfans, de mon épouse, de mes amis, instruit par l'infortune à ne pas compter sur le bonheur, à ne l'estimer que ce qu'il vaut, j'attends en paix celui qui ne peut fuir un jour à l'homme qui chérit la vertu. Si je l'exerçai peu, ce Dieu de bonté me tiendra compte au moins de mon amour pour

pour elle ; et grace à lui , le réveil de la mort me trouvera sans préjugés. Né Nègre , les Blancs m'ont été chers ; puissent-ils m'imiter ! Puissent-ils sentir enfin que le plus odieux de tous les préjugés , celui qui retarde le plus la vertu dans sa marche , est l'absurde opinion qui , séparant l'homme de l'homme , retranche des nations entières de l'estime des autres nations ! Qu'aujourd'hui donc , plus philosophes plus humains , et peut-être même (osons le dire , malgré le luxe général , malgré le relâchement des mœurs , malgré les erreurs accréditées par quelques génies trop célèbres) plus religieux et plus sages qu'au seizième siècle , ils portent le flambeau de la vérité sur ce prestige , que , pour les égarer , enfanta la plus vile de toutes les passions du cœur humain , l'avarice ! Ce fut elle qui d'abord étendit un voile entre les Noirs et les Blancs ; mais elle craignit bientôt que la raison n'en perçât le tissu trop léger ; le fidèle ami de l'injustice , l'auteur des persécutions de tous les tems , le protecteur de toutes les inepties , le préjugé accourut à son aide , et le voile fut remplacé par un mur d'airain : il existe depuis près de trois cents ans. Depuis trois cents ans , les Nègres ont perdu la qualité d'hommes aux yeux de l'Europe. Eh ! quels hommes ! Qu'on les juge. Trois cents ans d'es-

clavage ne leur ont pas fait perdre leur énergie. Il n'en fallut pas tant aux superbes vainqueurs du monde pour devenir le plus lâche des peuples.

O Blancs ! si vous étiez doués tout-à-coup de ce regard de l'Éternel , qui d'un coup-d'œil embrasse toutes les actions commises , vous seriez épouvantés à l'aspect de l'énorme masse de crimes dont votre préjugé contre les Noirs a surchargé l'Europe ; mais si par le pouvoir de la même intelligence vous mesuriez les effets possibles dans l'ordre des choses , vous frémiriez de l'immensité de vertus que vous avez étouffées , et qui , sans vous , eussent germé pour le bonheur des Noirs et pour le vôtre. Elles vous apparoîtroient ornées de tout l'éclat qu'elles auroient eu sans vous : elles vous diroient , voilà ce que nous aurions été , voilà le bien que nous aurions versé. N'accusez que votre préjugé de la perte qu'a faite l'humanité. Eh ! n'est-ce donc rien pour le bonheur du monde , qu'une inaction de trois cents ans dans les vertus qui pouvoient unir deux grands peuples ! O Blancs ! hâtez-vous , saisissez l'instant où la postérité vous en ravira la gloire , où le retour de la barbarie en reculera l'époque. Ne mettez point au hazard l'intérêt des générations futures. Ne calculez plus , mais agissez. Ceignez le front de votre siècle d'un diadème de bienfaisance ,

qui lui assure l'empire sur les mémorables révolutions consacrées dans le temple des annales du monde. Brisez ce mur d'airain dont le préjugé s'applaudit depuis tant de lustres. Brisez-le ! il vous cache des hommes ; il vous cache des frères.

Fin du Tome troisième et dernier.

N O T E S.

(1) **U**N de mes amis étoit au Port-au-Prince. Au nombre de ses Nègres, il avoit un petit Noir de douze à treize ans, dont le service l'approchoit plus particulièrement de sa personne. On nomme trivialement ces enfans, Négrillons. Il est bon, cet ami ; car je n'ai point d'amis inhumains. C'est le chevalier de M...al, d'une des meilleures maisons de Franche - Comté, alors aide de camp du chevalier de Vallière, gouverneur de Saint-Domingue. Il traitoit avec bonté ce pauvre petit Négrillon. Cet enfant étoit fier de la confiance, convenable à son âge, dont son maître l'honoroit. Si quelque autre Nègre le prévenoit dans quelque attention légère qui pût flatter le maître, sa jalousie perçoit ; c'étoit la tendre, la naïve reconnoissance qui se dépitait d'avoir perdu une occasion de se montrer. Un jour le chevalier de M...al faisoit une tournée à cheval ; le Négrillon le suivoit à pied. Ils passèrent dans un endroit assez désert ; voici leur conversation, mot pour mot :

L E C H E V A L I E R.

Dis-moi donc, Azor, que ferois-tu, si l'on nous attaquoit ? Ce passage ne me paroît pas sûr.

A Z O R.

Moi, pas peur, maître, bien battre.

LE CHEVALIER.

Tu es si jeune ! tu ferois mieux de te sauver.

AZOR.

Moi pas fuir, maître vous bon, moi aime
vous.

LE CHEVALIER.

Eh ? que voudrois-tu faire ?

AZOR.

Moi, défendre vous.

LE CHEVALIER.

Tu n'en aurois pas la force : que pourrois-tu ?

AZOR.

Périr.

Ce périr vaut le qu'il mourût des Horaces.

(2) Comme il seroit possible que l'on fit honneur à l'imagination de l'Auteur, de cette noble façon de penser qu'il prête au Nègre Osmin, il faut l'appuyer ici par un fait vrai, connu de tous ceux qui ont été à Saint-Dominique. Il prouvera que cette généreuse délicatesse n'est point étrangère à la nation Nègre. C'est encore au Chevalier de M...al, que j'ai cité dans la note précédente, que je suis redevable de l'anecdote que l'on va lire.

Il existe au Port-au-Prince un Nègre affranchi nommé Girardin. Il est marié, et jouit d'une jolie petite habitation à une portée de fusil de

la ville. Au mois de juin 1770, toute cette partie de l'isle fut désolée par un tremblement de terre dont l'épouvantable commotion n'avoit point eu d'exemple jusqu'alors. Le Port - au - Prince et nombre d'autres villes furent, en moins de cinq minutes, ensevelies sous leurs ruines. Quelque menaçant que soit le courroux de l'Eternel, communément imprimé sur le redoutable front des fléaux destructeurs, l'avarice n'en est point alarmée, et tandis que tous les habitans fuyoient la mort qui les surprenoit sous leurs toits croulans, des Blancs, dévorés de la soif de l'or, bravoient le danger et la terreur, et couroient à travers la chute des édifices, sur le bord des gouffres enflammés qui s'ouvroient devant eux, s'entichir sous les décombres fumans, des dépouilles des malheureux que la crainte avoit bannis, ou que la foudre souterraine avoit frappés. Un soin bien différent occupoit Girardin; un enfant blanc, encore au berceau, se présente sous ses pas; nul secours ne l'environne; nul indice ne désigne son nom, son état, ses parens; l'abandon, la foiblesse, et le trépas veillent seuls à ses côtés. La nature l'a délaissé, l'humanité le recueille, et Girardin s'en charge; il le prend, l'embrasse, l'emporte, et voilà le butin précieux que sa main va déposer au sein de son épouse. Poursuis, ô Girardin! Sur les débris épars des palais de ses oppresseurs, tu viens de venger en héros les droits de l'Afrique outragée. L'enfant est reçu par l'épouse; le tems s'écoule, il n'est point réclamé: n'importe, il est soigné, nourri, élevé, chéri; c'est un fils, c'est un ami, c'est un maître, c'est un dieu pour le bienfaisant

Girardin. Tout ce que le luxe peut dérober à une aisance modique, tout ce que l'instruction peut offrir de ressources à la vigilance d'un père tendre, tout ce que le respect peut inspirer d'égards à un serviteur soumis, Girardin et son épouse l'ont employé pour le petit Blanc. Le chevalier de M...al l'a vu, et ne l'a point vu sans verser des larmes. Il vivoit encore en 1775. Son bienfaiteur lui avoit formé sa petite maison ; il avoit sa table à part, ses petits Nègres pour le servir et pour le suivre : le fils d'un duc n'auroit pas eu de plus beau linge, d'habits plus décens, de meubles plus convenables, et une éducation plus recherchée. Le chevalier en marquoit quelquefois son admiration et son étonnement à Girardin. Vous n'êtes point riche, lui disoit-il, cela doit vous gêner. Dieu m'a donné cet enfant, répondoit-il, je dois remplir les devoirs qu'il m'imposa en le confiant à mes soins. C'est un blanc, je ne dois pas l'élever comme un pauvre Nègre. Tout ce que vous voyez, ma maison, tout ce que je possède sera à lui, si je suis assez heureux pour qu'il me survive. Mais, mon cher Girardin, continuoit le chevalier, cela n'est pas juste ; vous avez des enfans. Il est vrai, Monsieur, reprenoit-il ; mais il est blanc, il doit être maître par-tout. (Comme l'orgueil de leurs despotes a abusé de leur simplicité !) Mais enfin, ajoutoit Monsieur de M...al, si cet enfant avoit reçu un mauvais cœur de la nature, s'il rendoit vos enfans malheureux, s'il les vendoit un jour... Ah ! monsieur, répondoit le bienfaiteur avec enthousiasme, la providence ne le permettra pas ; j'ai confiance en elle, elle lui

donnera un cœur compatissant ; ce sera ma récompense. Quel homme assez dur lira cette note, sans être attendri ? On donne, dit-on, des prix de vertu : ô Girardin ! je te dénonce aux compagnies fameuses qui les décernent. puissent-elles m'entendre ! Si mes vœux exaucés avoient placé la palme entre les mains d'un Nègre, j'aurois assez vécu !

Madame la comtesse de R... ère, nièce de Monsieur le chevalier de Vallière, voulut voir Girardin. Cette dame, digne, plus encore par ses vertus que par ses titres, de la vénération dont elle jouit, lui proposa de se charger du petit Blanc. Madame, lui répondit-il, si vous me l'ordonnez, je vous obéirai ; mais vous me percerez le cœur. Gardez-le, lui dit cette dame ; personne n'est plus digne que vous de le posséder.

Qui le croiroit ? Girardin, le bienfaisant Girardin n'ose pas, par respect, se mettre à la même table que son petit Louis ; c'est le nom de l'enfant. Quel contraste ! la grandeur de l'âme sous les livrées de l'esclavage ! Eh ! de qui fut-il l'esclave ? O Blancs ! le respect m'impose silence. Mais quand je vois, au milieu des ruines éparses sur la terre ébranlée, Girardin triomphant porter dans ses bras cette innocente créature, tandis que quelques-uns d'entre vous s'occupent... O Blancs ! pardonnez-le moi ; mais il m'est bien permis de m'indigner des fers que Girardin a portés.

Heureusement pour cet honnête homme, le petit Blanc l'aimoit. Puisse l'excessive déférence de son libérateur, si bien faite pour éveiller l'orgueil, ne pas l'entraîner un jour dans la

carrière de l'ingratitude ! O Dieu ! conservez sa précieuse innocence , et sauvez - le de ce crime. En 1775 , ses parens ne s'étoient pas encore montrés. Peut-être ont-ils péri dans le tremblement ; peut-être Dieu ne l'a-t-il conservé que pour éclairer les yeux des hommes de sa race , en mettant en lumière les vertus du Nègre Girardin. Qui sait ? sa débile enfance cache peut-être les destins d'un nouveau Moÿse ! On lui demandoit : Louis , où est ton père ? où est ta mère ? Voilà mon père , voilà ma mère , s'écrioit-il en se jetant dans les bras du bon Nègre , en pressant de ses petites mains le sein compatissant qui l'avoit allaité. Ces bonnes gens ! ils l'embrassoient , l'inondoient de leurs larmes , et l'embrassoient encore. O cher enfant ! n'étouffe jamais ce cri de la nature ; qu'il sorte de ta bouche jusqu'au tombeau. Oui , c'est ton père ; tu n'en auras point qui te fasse plus d'honneur. Grandis , cher enfant , pour sentir combien il te sera doux de l'aimer ; et si jamais un Blanc vouloit appesantir les fers d'un Noir , montre-toi , et qu'il rougisse.

(3) On pourroit croire que le chant est tout à la fois pour les Nègres , une marque de tristesse et de joie. Ils chantent dans leurs jeux , ils chantent dans leurs peines , ils chantent toujours.

(4) Au cap , au Port-au-Prince , etc. vous envoyez chercher un perruquier. Il arrive. C'est un Blanc. Croyez-vous que c'est lui qui vous peignera ? Point du tout ; car le privilège des Blancs dans ce pays-là , est de gagner de l'ar-

gent à ne rien faire. Il arrive donc suivi de quatre Nègres. Il y en a un pour démêler les cheveux, un autre pour les garnir, un troisième pour mettre les papillottes, un quatrième pour terminer la coëffure. Pendant qu'ils opèrent, le superbe Figaro, en habit de soie, chapeau sous le bras, l'épée sur la hanche, la canne sous le coude, préside à l'accommodage; à la plus légère distraction, à la moindre maladresse, un soufflet violent tombe sur la joue du pauvre Nègre, et souvent le renverse; il se relève sans sourciller, et continue. Que celui dont la toilette se fait à pareil prix est à plaindre! Cependant elle s'achève cette toilette; la même main qui a assené ce soufflet, reçoit la piastre que le Nègre outragé vient de lui gagner, et va déployer ailleurs, et la même insolence et la même bassesse: et cela s'appelle gagner sa vie.

Remarquons ici qu'au commencement de cet Ouvrage, Itanoko dit que les Nègres ont autant d'adresse que les Européens. Que l'on se transporte aux isles, et l'on verra qu'ils en ont plus. Les Blancs n'y font rien, les Nègres y font tout. Les arts et les métiers y sont entre leurs mains, et rien n'approche de la perfection à laquelle ils atteignent; ils ne réussissent pas moins dans les talens agréables. Avec tant d'aptitude pour apprendre, et de facilité pour concevoir, il ne leur manque donc que des soins et la liberté pour développer leur génie; et d'imitateurs, ils deviendroient bientôt peut-être inventeurs eux-mêmes.

Quand on veut donner une idée juste d'une Nation, il faut, ce me semble, réfléchir en

écrivain ; et je suis fâché que cette observation ait échappé à un homme du mérite de l'Abbé Prévôt , dans sa description des Nègres esclaves des isles de l'Amérique ; il suit avec peu de scrupule , ce me semble , le père Labat. Ce religieux nous représente les Nègres comme stupides , ne pouvant compter au-delà de trois ; et l'instant d'après il nous les peint éloquens. Stupides , éloquens ! le rapprochement est bizarre. Mais voilà les erreurs où l'on tombe quand on n'écrit que pour faire des livres , et qu'on ne voyage que pour écouter ses préjugés. Oui , sans doute , ils sont éloquens , et l'éloquence naturelle est la première étincelle du génie. Il faut entendre un Nègre vous exprimer un sentiment , se défendre d'une imputation , vous raconter un événement qui l'intéresse , vous demander une grâce ; et l'on verra s'ils sont stupides , comme le dit le bon missionnaire. Et comment ne seroient-ils pas éloquens ? ils possèdent les trois qualités premières de l'orateur , la sensibilité , la mémoire , la persuasion. Instruits et libres , ils auroient leurs Cicérons.

(5) Quand il se trouve une certaine quantité de Nègres nouvellement arrivés d'Afrique , on les rassemble dans l'église pour les baptiser. C'est le Vice-préfet-apostolique qui fait communément cette cérémonie. On les fait mettre à genoux , il prend un goupillon , les asperge , et les voilà baptisés. Ils ont ouvert de grands yeux , et n'ont assurément rien su de ce qu'on leur faisoit. Les Ambroises , les Augustins , etc. , qui prenoient tant de soins des cathécumènes ,

ne connoissoient pas sûrement cette manière leste de faire des chrétiens. Quoi qu'il en soit, ils le sont, on le croit, on le dit; ils le disent eux-mêmes sans savoir ce qu'ils disent. Plaise au ciel que Dieu, un jour à venir, ait aussi la miséricorde de le dire!

Les voilà chrétiens, cela suffit; on en reste-là. Ce n'est cependant pas faute d'intelligence ni d'envie de savoir de leur part. Nul être dans le monde n'est plus curieux, et ne retient mieux qu'un Nègre. Mais c'est que les travaux de l'habitation sont bien d'une autre conséquence que leur salut; et que le tems que l'on passeroit à les instruire, seroit un tems perdu pour les intérêts du maître. D'ailleurs l'église la plus prochaine est souvent éloignée de dix lieues; et les Blancs, que cet éloignement n'alarme pas infiniment pour eux-mêmes, s'en inquiètent moins encore pour leurs esclaves.

Le père Labat, qui dit beaucoup de choses, dit qu'on les instruit avec soin dans les habitations. Le père Labat a mal vu, ou les choses ont bien changé depuis. Qui les instruirait? Serait-ce Madame, qui, nonchalamment couchée sur un sofa, parcourt la brochure du jour, et lorgne la vignette légère qui lui rappelle des minutes fortunées? Serait-ce le riche propriétaire, qui dessine sensuellement l'ordonnance d'un dîner qui doit durer cinq heures? Serait-ce l'actif économe qui se consume à pèsier le sucre, à emballer le café? On sent bien que ces Dames et ces Messieurs n'ont pas du tems de reste. Il est vrai que le père Labat dit que ce sont les anciens Nègres; mais qu'il

les a instruits eux-mêmes ? C'est peut-être lui. En ce cas je ne douterois pas de leurs lumières. Mais malheureusement le père Labat n'est pas éternel , et les conversions qui se seront faites après lui , pourroient bien être équivoques. Ce ne sera pas la faute des Nègres ; car il dit encore , le père Labat , que si l'on vouloit les en croire , on passeroit le tems à les instruire. Pour un missionnaire , le reproche est plaisant.

Au reste , l'intime persuasion de leur malheureux sort s'est si profondément gravée dans leur esprit , qu'ils sont toujours prêts à adopter pour aïeux , les célèbres maudits dont les écritures sacrées nous ont transmis et les noms et l'histoire. Qu'après les avoir entretenus de la création et de la chute de l'homme , on leur parle de Caïn , de son crime , et de la malédiction qui le suivit , ils ne manqueront pas de vous dire tout de suite : Oh ! oui , nous fils de Caïn ! Si l'on continue , et qu'on leur dise qu'ils s'abusent , que toute la race humaine fut détruite par le déluge , que Noé fut seul préservé de ce désastre universel avec sa famille ; mais que ce même Noé eut trois fils dont l'un fut maudit à cause de son insolence ; soudain ils se déclareront enfans de Cham. Un ecclésiastique , homme de mérite qui avoit habité long-tems l'isle de Bourbon , m'a dit que cette proscription à laquelle ils se croient condamnés , agit si fortement sur leur esprit , que souvent la chose la plus indifférente les affecte. J'avois , me dit-il , dans ma chambre un tableau représentant le Paradis. Un jour quelques Nègres y entrèrent ; et comme

ils sont naturellement curieux , ils me demandèrent ce qu'il signifioit : je le leur expliquai. Je fus tout étonné de les voir se mettre tout-à-coup à pleurer en le considérant. Je les questionnai sur le sujet de leurs larmes. Hélas ! me répondirent-ils en me montrant le tableau , Paradis là ! Nègre point dans le Paradis ! Il fallut toute mon éloquence pour leur faire sentir que la peinture ayant été faite en France , il étoit tout simple que les personnages en fussent blancs. Quelle longue succession de supplices n'a-t-on pas dû leur faire souffrir pour les avoir ainsi forcés à se convaincre qu'ils sont maudits et des hommes et de Dieu !

(6) Cette action d'Itanoko rappellera celle du Nègre *Louis* ; tant mieux. Ce sera la preuve que les vertus des Nègres ne sont point l'effet de mon imagination. Puisse chacune de ses aventures réveiller ainsi quelque souvenir ! L'intérêt que cette malheureuse Nation m'inspire , seroit justifié par-là sans que je m'en mêlasse. J'inuite à lire cette anecdote du Nègre *Louis* , dans le livre de Monsieur Béranger , intitulé : *Le Peuple instruit par ses propres vertus*. Je ne jugerai point cet ouvrage ; mais je sais bon gré à l'auteur de s'afficher pour tribun du peuple. Les lettres ont assez de pères-conscrits ; quand de tems en tems elles auront leurs Icilius et leurs Gracchus , il n'y aura pas grand mal.

L'action de ce Nègre *Louis* est de la véritable vertu. Ce qui le prouve , c'est que des auteurs de différens genres peuvent se l'approprier sans l'affoiblir. Quoique je ne la connusse point quand j'ai composé mon livre , l'action

d'Itanoko, qui ressemble à celle de Louis, n'en diminuera point l'intérêt. Monsieur Béranger l'ennoblit en la faisant tourner à l'instruction du peuple. Elle seroit une fleur de plus dans les œuvres de Monsieur d'Arnaud. Le théâtre pourroit la réclamer : elle ne dépareroit point les écrits de quelques philosophes. La religion même ne rougiroit pas de la consacrer, en l'offrant comme un exemple de cette charité qui ne fait point acception de personnes.

F I N.



78

